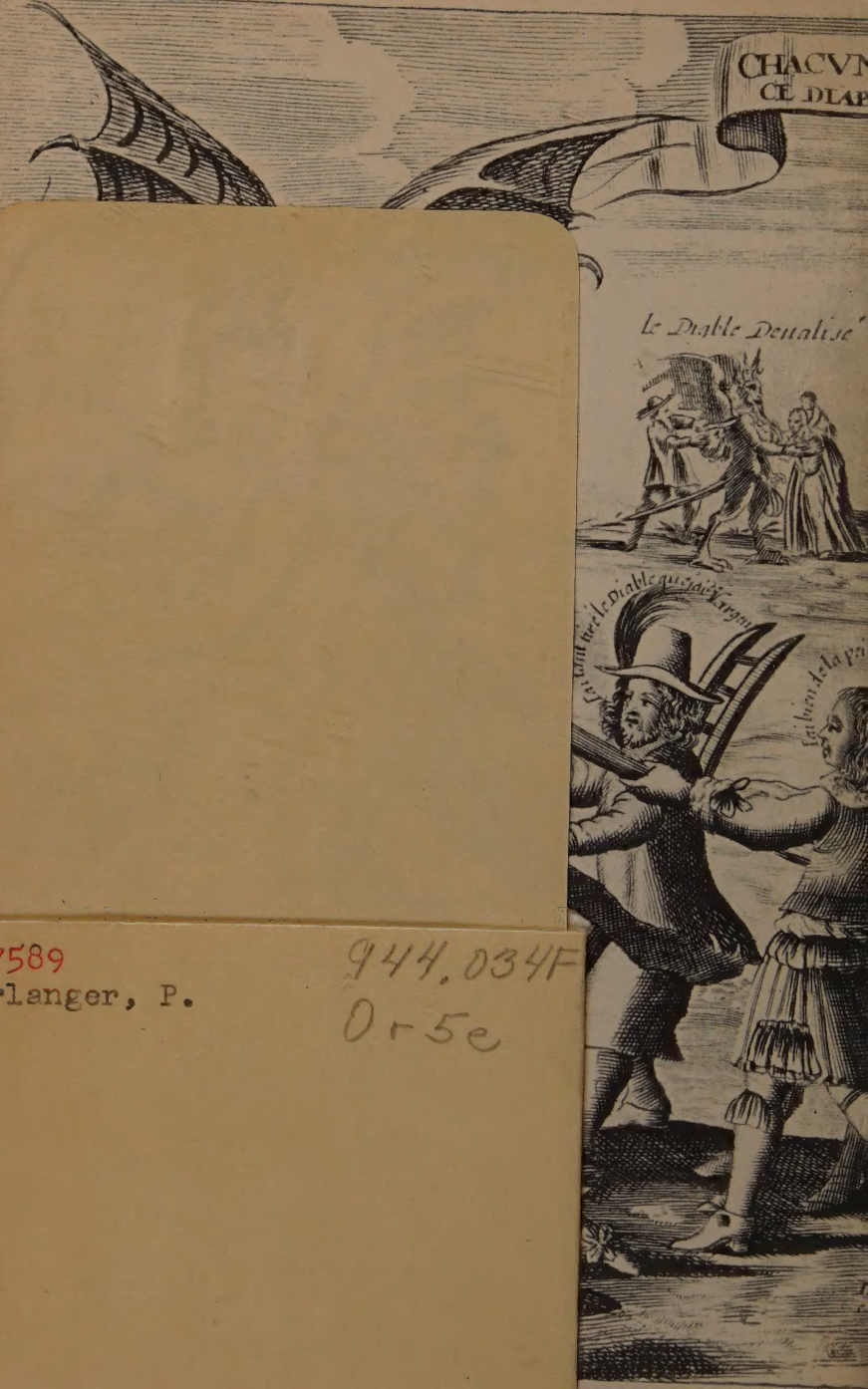


7589
Flanger, P.
944.034F
Or5e

RANTA
GENT.
Nous faisons bonne chere aurere
Diable d'argent
Il y a bien trois qu
Le Diable

collection Historia XXVI

LE CLUB DU MEILLEUR LIVRE

Philippe Erlanger

Philippe

Erlanger

Le Régent

A René Bruyez

77589

Avant-propos

Comme tant d'autres princes qui furent généreux, tolérants et pacifiques, Philippe d'Orléans, maudit par ses contemporains, n'a guère connu l'indulgence de la postérité.

Homme privé, il reste déshonoré par des vices que l'on s'accorde à trouver plus aimables lorsqu'ils sont ceux d'un François Ier ou d'un Henri IV. Chef d'État, sa rupture avec les traditions de Louis XIV lui vaut, selon l'occasion, des anathèmes sans mesure ou des louanges dont il n'eût point voulu. Ce qui semble, par contre, avoir trop rarement frappé ses biographes c'est que, voué de force à la débauche, il se trouva, de même, contraint de suivre une politique qu'il n'avait pas choisie.

L'unique ambition de cet ouvrage a été d'atteindre une vérité humaine en dégageant — hors de toute préoccupation partisane — le visage authentique d'un prince trahi par son destin. Ainsi avons-nous été amené à tenir la balance entre des hommes qui, pour s'être opposés, n'en méritent pas moins, les uns et les autres, un témoignage de compréhension impartiale. Nous nous sommes efforcé de faire à chacun sa juste part. Sans oublier celle de la fatalité...

I

LE COUPLE ÉTRANGE DE SAINT-CLOUD

1674-1691

Le parricide, longtemps en honneur chez les Stuarts et les Plantagenets, épargna les Capétiens. Ce fut parmi leurs frères cadets que les rois de France trouvèrent leurs plus dangereux ennemis.

Le redoutable prestige du sang de saint Louis, qui conférait une manière de légitimité aux rébellions des princes, transformait ces derniers en fléaux publics. Rivaux sous Charles VI, ils réduisirent un moment le royaume en province anglaise ; unis sous Louis XI, ils faillirent le démembrer. Le duc d'Alençon ameuta contre Henri III la moitié de la France et Gaston d'Orléans aurait ruiné l'œuvre de Richelieu, si sa lâcheté n'avait été à la hauteur de ses ambitions.

Philippe, frère unique de Louis XIV, supporta tout le poids des fautes de ses grands-oncles. Sa propre mère et le cardinal Mazarin le regardèrent avec terreur comme le seul Français capable de faire voler en éclats le bel édifice qui se dressait enfin sur les ruines accumulées par un siècle de guerres civiles. Dès le premier âge, on s'efforça de le réduire à l'impuissance par une éducation qui, flattant ses moindres vices, laissa ses vertus en sommeil. Conscients de bien servir l'État, ses tuteurs s'applaudirent d'avoir donné à cet adolescent brave, impétueux et charmant, une âme frivole d'hermaphrodite. Son avilissement fut une sauvegarde pour la Couronne.

On ne le sacrifia pas seul. La pauvre Henriette d'Angleterre subit d'étranges épreuves auprès d'un tel époux avant de mourir, peut-être victime de ses mignons. La seconde Madame, princesse Palatine, allait à son tour trouver de bonnes raisons de pleurer ses chères Allemagnes.

Cette nouvelle union se plaça sous le signe des contrastes.

Monsieur était exquis, précieux, ravissant. Un regard d'almée, une bouche langoureuse corrigeaient ce que le grand nez bour-

bonien pouvait donner de viril à sa physionomie. La finesse de ses chevilles, de ses mains, sa taille parfaite faisaient pâmer. Madame était pesante, hommasse, mal équarrie.

Monsieur, plus paré qu'une Madone espagnole, se couvrait de rubans, de fards, s'inondait de parfums. Les pierreries étincelaient sur son chapeau, sonnaient à ses poignets, bosselaient ses doigts. Dès que Madame échappait à l'obligation du grand habit, elle s'ornait le chef d'une vieille perruque masculine, endossait des vêtements de chasse. Elle aurait paru dans les fêtes avec un teint de braconnier si son mari ne lui avait posé le rouge et les mouches.

Monsieur possédait trois cents parures de diamants, cent vingt de perles, soixante d'émeraudes, cinquante de rubis, un trésor de Golconde. Madame préférait les fusils, les épieux.

Monsieur, ennemi des exercices violents, adorait le jeu, les bals, les parades. Madame ne trouvait de plaisir qu'à forcer les bêtes.

Monsieur aimait vivre à Paris. Madame se plaisait seulement à la campagne.

Monsieur était faible, raffiné, corrompu. Madame était brutale, ordurière, vertueuse.

Monsieur mentait volontiers, colportait des ragots, édifiait des intrigues. Madame affichait une audacieuse franchise.

Monsieur s'encombrait de superstitions. Madame ne croyait à rien. Ils entretenaient l'un et l'autre l'ombrageux souci de l'étiquette et une gourmandise poussée jusqu'à la goinfrerie.

— Oh ! comment pourrai-je coucher avec elle ? murmurait Philippe d'Orléans, atterré, en apercevant pour la première fois sa vigoureuse fiancée.

De son côté, Élisabeth-Charlotte — Liselotte — hurlait nuit et jour depuis son départ d'Allemagne.

Les deux époux réussirent cependant à passer une manière de lune de miel en savourant cette « vie délicieuse » que le Roi-Soleil faisait éclore entre Saint-Germain, Versailles et Fontainebleau.

Le printemps du Grand Siècle s'épanouissait parmi les palais neufs, les feux d'artifice et les jets d'eaux. Le faste un peu solennel des habits à la française formait des accords parfaits avec la majesté des jardins où les calèches étincelantes jetaient leur note de féerie. Un peuple de statues régnait sur des arcs-en-ciel de fleurs. L'or, emblème de Phébus, resplendissait aux corniches, irradiait les justaucorps, caparaçonnait les dieux, illumi-

nait les tables regorgeant de mets. Les nuits étaient douces, pleines de musique et de joie, l'amour hantait les bosquets.

Louis XIV, soucieux de charmer l'oisiveté forcée des siens, comblait Monsieur de richesses. Au Palais-Royal dont il avait la jouissance, à Villers-Cotterets ou à sa campagne de Saint-Cloud, le duc d'Orléans menait un train de calife, jetait l'argent à la volée, amoncelait des collections, multipliait les fêtes auxquelles se pressaient des dames hardies et des gentilshommes trop apprêtés.

Dans sa longue amazone rouge, Madame, au galop, suivait les chasses du Roi, enivrée par le vent, les aboiements, l'appel des cors, la fantasia des riches couleurs, enivrée surtout par le regard du maître qui riait à ses plaisanteries de grenadier. Le samedi soir, Louis l'invitait à faire « médianoche » avec Mme de Montespan, et le cœur de la sensible Allemande fondait sous l'étreinte d'un sentiment qu'elle ne s'avouait pas.

L'amitié du souverain pour sa belle-sœur aurait dû l'inciter à prolonger l'exil du chevalier de Lorraine, mauvais génie de Monsieur, auquel l'opinion imputait la mort d'Henriette d'Angleterre. Hélas ! il fallait maintenir le prince en lisière et l'inquiétant favori reparut avec son pur visage d'ange des ténèbres, son insolence, son avidité, ses desseins malfaisants. Il reforma promptement autour de son patron une petite Cour évaporée et dangereuse où les femmes ne jouaient qu'un rôle décoratif.

N'ayant conservé que deux filles de son premier mariage, Monsieur souhaitait des héritiers. Pour les obtenir du Ciel, il s'enveloppait de chapelets, appliquait des médailles bénites sur les parties intimes de son corps. La méthode fut efficace. En juin 1673, tandis que le prince, retrouvant les vertus guerrières de Louis XIII, se couvrait de gloire aux armées, Madame mit au monde un fils, le duc de Valois, et six mois ne s'étaient pas écoulés qu'elle annonçait une nouvelle grossesse. La fin brusquée de la campagne de Flandre où son époux servait contre les Espagnols lui permit, cette fois, d'accoucher selon les rites.

Le 4 août 1674, dans sa chambre de Saint-Cloud, toutes portes ouvertes, le Roi et la Reine à son chevet, la Palatine donna le jour à un robuste garçon qui reçut, avec le prénom de Philippe, le titre de duc de Chartres. Sa Majesté accorda sur-le-champ à ce petit-fils de France une pension de cent cinquante mille livres (trois ou quatre millions actuels) et Monsieur, ravi, calcula qu'il aurait désormais les moyens de dresser son château en rival de Versailles.

Désigner la maison d'un prince nouveau-né était une affaire d'État à laquelle le duc d'Orléans voua des soins savants. La duchesse s'efforça d'abord de disputer aux médecins la vie de ses fils.

Abrités sous leurs robes noires, leurs bonnets d'astrologue, leurs perruques et leurs masques, les disciples d'Hippocrate désolaient les grandes familles, plus dangereusement exposées que d'autres au pouvoir de leurs maléfices. Ils menaçaient surtout les berceaux. Un duel tragique se livrait entre les jeunes mères qui, inlassablement, donnaient la vie, et ces vampires burlesques appliqués à renvoyer les innocents dans l'autre monde. Ils avaient tué cinq enfants à la Reine, trois à Henriette d'Angleterre, deux à La Vallière. Seuls, leur échappaient encore les bâtards de la Montespan, préservés par la vigilance de leur gouvernante, la veuve Scarron.

Malgré ses efforts, Madame ne put sauver son aîné, le duc de Valois, enlevé à trois ans. Plus résistant, Philippe de Chartres triompha des remèdes, survécut.

Il était joli, très doux, d'une gentillesse touchante. Sa mère l'adorait. Lors d'une de ses maladies, elle voulut, le croyant perdu, se frapper d'une épée. Ce qui ne l'empêchait pas de lui appliquer, aux moindres fautes, les rudes disciplines allemandes.

Monsieur, orgueilleux de ce fils qui, dans une certaine mesure, rachetait son abaissement, l'accablait de gâteries, mais n'exerçait pas une grande autorité. Quand le prince et sa jeune sœur, Mlle de Chartres, devenaient insupportables, il appelait Madame au secours.

— Ils ne craignent que vous, avouait-il piteusement.

Cette enfance heureuse se déroula à l'ombre de la gloire du Grand Roi. Les victoires de la guerre de Hollande fondaient l'hégémonie française en Europe. Madame pleurait sur le Palatinat brûlé par Turenne et, gardant un cœur germanique, faisait des vœux pour l'ennemi. Monsieur, promu chef d'armée en 1677, révéla soudain un génie stratégique, vainquit les Espagnols devant Cassel. Son retour à Paris fut un triomphe.

— Vive Monsieur qui a gagné la bataille ! hurlait le peuple en délire.

Louis XIV fronça les sourcils. Jamais plus, il ne confia de commandement à son frère.

La splendeur des « bâtiments » croissait avec le prestige du royaume. Transformé par Mansard, Saint-Cloud devenait un palais des Mille et Une Nuits. Le duc de Chartres joua parmi

les labyrinthes du parc de Le Nôtre, entre les cascades, les fontaines, les allées d'eau, les rocailles, les grottes, les arcades à balustres. Il admira Monsieur recevant les ambassadeurs sous un dais de drap d'or ou d'argent, essaya ses premières révérences dans les vastes galeries décorées par Mignard. Quelquefois, faveur insigne, son père l'amenait en ses « cabinets », meublés de miroirs de Venise et de laques du Japon, lui montrait les vitrines regorgeant de « curiosités ». Madame préférait assembler des médailles, des livres devant lesquels bâillait son époux.

Certains jours, une vie plus fiévreuse animait le château. Des lits et des sièges carapacés d'or, des guéridons d'argent supplantaient les meubles ordinaires ; les fleurs embaumaient avenues et vestibules ; les violons chantaient à tous les échos. Louis XIV faisait chez son frère un bref séjour pendant lequel les bals succédaient aux festins, les illuminations aux concerts. En partant, le Roi emmenait le duc d'Orléans, et le petit prince connaissait les merveilles de Versailles, les grâces de Marly.

Dans ces féeriques demeures, la royauté se transformait. Le temps n'était plus où les Valois entraînaient au hasard des chemins une Cour nomade ; où Henri IV partageait la bouillie des paysans ; où Louis XIII promenait sa fièvre de ville en ville pour montrer à ses peuples inquiets un visage omniprésent. A distance de sa capitale que hantaient les mauvais souvenirs de la Fronde, le Roi-Soleil imprimait désormais à la Monarchie un rythme majestueux et immuable comme l'astre dont il prenait l'emblème.

L'étiquette, instaurée par Henri III au grand scandale de la noblesse, avait, en se durcissant, si bien dompté les gentilshommes, que leurs rivalités, leurs ambitions, causes, jadis, de tant de maux, ne visaient plus que des tabourets ou une inscription flatteuse sur les logements de Marly. Ainsi, au terme d'une lutte séculaire, l'avarice et la vanité abattaient enfin les Grands aux pieds du trône. Belle victoire qui pouvait devenir périlleuse, si la Couronne ne veillait pas à maintenir avec le peuple l'union qu'avait cimentée la défense contre les féodaux.

Le premier de ces redoutables seigneurs métamorphosés en figurants restait toujours le frère du roi. Aussi Louis XIV, mauvais parent, mais prince avisé, s'applaudissait-il de voir Monsieur retombé sous la complète autorité du chevalier de Lorraine depuis que la naissance de Mlle de Chartres avait

déterminé le singulier ménage à s'affranchir de la corvée conjugale.

Madame, indifférente au vice de son mari, aurait fait bon visage à la troupe caquetante des mignons si ceux-ci n'avaient provoqué la guerre. Ils déployèrent à persécuter leur rivale une perfidie méthodique, chassèrent ses suivantes préférées, l'abreuvèrent de calomnies. La princesse ripostait en accusant Monsieur de lui avoir donné une maladie honteuse. Il y eut des orages, des cris, des torrents de larmes.

Pauvre Liselotte ! Des chagrins, autrement cuisants, allaient l'atteindre au cœur lorsque, avec ses yeux baissés, ses chapelets, ses coiffes pudiques, son parfum d'église, la veuve Scarron, muée en marquise de Maintenon, eut détrôné la Montespan ! Madame nourrissait quelque amitié pour « l'altière Vasthi », bien qu'elle s'amusât parfois à lui susciter des rivales. En la douce Esther, elle rencontra une ennemie.

« Vieille ripopée ! Chiffon ! Ordure ! » s'écriait la Palatine, ulcérée de voir cette intruse l'éloigner de son roi bien-aimé. Adieu les chères parties de chasse, adieu les médianoches ! Le duc d'Orléans, outré « d'imaginer que la Scarron fût devenue sa belle-sœur », n'était guère mieux en Cour et les rancœurs des deux disgraciés les dressaient plus aigrement l'un contre l'autre.

A demi-recluse entre son écritoire et les portraits de ses parents d'outre-Rhin, Liselotte ne trouvait de joie que chez son fils. C'était ce fils encore auprès duquel se réfugiait Monsieur si, échappant un moment à son sérail d'éphèbes, il voulait savourer un sentiment pur.

L'enfant, très affectueux, leur dispensait une tendresse pareille. Il apprenait à jouer le rôle que lui imposait l'exigeante étiquette, paraissait sous un bel habit brodé d'or aux noces de ses demi-sœurs qui faisaient des mariages également éclatants et malheureux, l'une épousant le roi d'Espagne, l'autre le duc de Savoie.

Sa précoce intelligence se développait au point d'effrayer son entourage. Un horoscope lui prédit la tiare :

« Je crains bien, écrivait la Palatine, que ce petit ne devienne plutôt l'antéchrist. »

A six ans, Philippe, quittant les mains des femmes, passa en celles d'un gouverneur. Trois ducs, MM. de Navailles, d'Estrade et de La Vieuville se succédèrent d'abord dans cette charge

et y moururent, l'un après l'autre, en moins de cinq années. Ces grands seigneurs, choisis surtout pour leurs quartiers de noblesse, n'exercèrent pas une grande influence sur la personnalité de leur élève, non plus que les deux sous-gouverneurs, Fontenay et La Bertière. Celui qui modela le premier l'esprit du jeune prince fut son précepteur, Saint-Laurent, savant et grand honnête homme, « digne de former des rois », malheureusement affaibli par l'âge et les infirmités.

Saint-Laurent avait besoin d'un répétiteur propre à faire réciter ses leçons à M. de Chartres, à corriger ses devoirs, à chercher les mots dans le dictionnaire. Il consulta un ami, M. Faure, vicaire de l'archevêque de Reims, qui lui recommanda le jeune Guillaume Dubois, fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde. Naguère boursier du collège Saint-Michel, ce garçon, riche de science, mais pauvre d'argent, y était revenu afin de compléter ses connaissances en histoire et en théologie. Il portait la calotte ecclésiastique sans avoir reçu les ordres, ayant pris le petit collet pour s'ouvrir plus facilement l'accès du monde. Frappé de son intelligence, Saint-Laurent l'attacha à la Maison du prince.

En quelques semaines, Dubois fut indispensable. Sa souplesse de « renard guettant une poule », sa faconde, sa bonne grâce avaient conquis les sympathies de chacun, celles de Madame comme celles du chevalier de Lorraine. Il savait si bien rendre de discrets services, aplanir les difficultés, décocher des compliments délicats ! Les leçons, grâce à lui, devenaient attrayantes, aisées, au point que Philippe les préférait aux récréations. De hauts et puissants seigneurs, le Père de La Chaise, confesseur de Sa Majesté, Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, virent le petit abbé, s'émerveillèrent de son esprit.

Saint-Laurent, ravi, laissait à son collaborateur une place de plus en plus large. Il mourut (1687), au grand désespoir du duc de Chartres. On discuta le choix d'un successeur et, faute de trouver un terrain d'entente, on décida de laisser le répétiteur continuer un intérim dont il s'acquittait parfaitement. Il ne fallut pas longtemps à l'intrigant pour emporter la place.

Dubois était digne d'un tel honneur par l'esprit, le savoir, la puissance laborieuse, il ne l'était ni par le caractère, ni par les mœurs. On a sali avec tant de frénésie la mémoire du personnage que ces réquisitoires sans mesure ont suscité des plaidoiries également passionnées. En vérité, l'abbé ne fut ni un monstre (aucun juge impartial ne le pensa), ni un génie (il ne

le crut pas lui-même). Ce fut un homme ambitieux, adroit, intelligent surtout, au point que cette intelligence dévora chez lui jusqu'au sens moral.

Né dans une condition qui semblait lui interdire la carrière à laquelle ses qualités lui donnaient droit, il avait refusé de s'incliner, était parti à la conquête du monde sans s'alourdir de scrupules. Cheminant d'obstacle en obstacle, il ne devait négliger aucune chance, aucune proie. Tous les contemporains ont dénoncé son aspect de bête chasseresse. Observons-le, sous la perruque blonde, avec son regard trop aigu, sa bouche sarcastique, son visage dévasté de mouvements nerveux. Il garde un continuel affût. Nulle occasion ne lui échappera, fût-ce celle d'un beau geste ou d'une mauvaise action.

Peu d'êtres laissèrent après eux un si étrange bilan. Dût Saint-Simon se retourner dans sa tombe, c'est toutefois au crédit de ce caméléon du bien et du mal que nous inscrirons l'éducation du duc de Chartres.

Des générations ont docilement répété que celui-ci fut perverti par son maître. Examinées de près, les pièces de l'accusation ne tiennent pas devant celles de la défense.

L'irréligion du futur Régent ? La foi ne se commande guère. Sceptique, mais tolérant, Philippe devait d'ailleurs prouver en quelle estime il tenait les jansénistes et, au moment de sa mort, il s'acheminait à grands pas vers la conversion.

Son libertinage ? Il ne dépassa point certaines limites que franchit sans peine Louis XV, élevé pourtant si dévotement. Jamais on ne le vit enlever de femmes à leurs maris ni permettre à ses maîtresses la moindre intrusion dans les affaires publiques.

Quoi encore ? Dubois n'altéra point sa bonté naturelle, sa générosité, sa patience, son respect filial, son cœur entre tous sensible. Et il en fit le prince le plus brave, le plus instruit, le plus artiste, le plus brillant de sa génération.

Dès le temps où Saint-Simon n'était qu'un compagnon de jeu de Philippe, l'abbé essuya des reproches. On estima qu'il meublait trop bien l'esprit d'un prince auquel on demanderait simplement un grand usage du monde et, à l'occasion, quelques talents militaires. Les sciences, les mathématiques, la chimie, le droit, la géographie, le dessin, les leçons d'art diplomatique, c'était beaucoup pour une Altesse de la branche cadette. Madame défendit énergiquement le précepteur auquel l'appui du confesseur royal et de Fénelon permit d'achever son œuvre.

A quinze ans, Philippe était le prince charmant que la France n'avait guère connu depuis la surprenante aurore du futur Henri III. Son éclat jetait une ombre sur le Dauphin, aussi pesant d'esprit que de corps, le duc de Bourgogne, à demi contrefait et plein de bizarreries, le duc d'Anjou, hagard de timidité, le duc de Berry, bel enfant sans cervelle. Louis XIV fronçait les sourcils, inquiet de voir la nature respecter si mal les préséances. Il se consolait en caressant son fils préféré, le duc du Maine, l'aîné des bâtards Montespan ; mais, hélas ! si cet élève de Mme de Maintenon paraissait admirablement doué, il était infirme et sans courage.

Dans la lignée royale, les jeunes gens semblaient porter l'empreinte mélancolique de la Maison d'Autriche, héritage de leur grand'mère, Marie-Thérèse. Seul, disait-on à Saint-Cloud, le duc de Chartres évoquait Henri IV.

Il suivit très vite les traces du Vert-Galant. Dès sa quatorzième année, il reçut les amoureuses leçons d'une comtesse quinquagénaire et, muni de cette expérience, courut les aventures. Dubois fermait les yeux.

Un jour, le concierge du Palais-Royal vint porter ses doléances jusque chez Leurs Altesses : sa fille était enceinte des œuvres de Monseigneur. L'affaire causa quelque tapage. Mme de Maintenon, tirant l'aiguille au fond de son fauteuil à oreillettes, gémit sur la corruption du siècle. Philippe fut sévèrement tancé, mais ne s'amenda point.

Après la mort de M. de La Vieuville, Monsieur ne trouva plus aucun duc disposé à prendre la charge de gouverneur. Il dut se contenter du marquis de Sillery qui se désista bientôt.

Un complot s'ourdit alors dans l'appartement rechampi d'or qu'occupait le chevalier de Lorraine. Ne serait-ce pas un coup de maître pour les mignons de sauvegarder leurs pensions, leurs privilèges, en mettant la main sur l'héritier ? Monsieur, circonvenu, approuvé de son confesseur même, que la coterie avait gagné, proposa au Roi un de ses favoris, le marquis d'Effiat.

C'était un personnage scandaleux que le public accusait ouvertement d'avoir été l'instrument de la mort de Madame Henriette. Harcelé par les images de la Fronde et le souvenir de Gaston d'Orléans, Louis XIV céda un instant à la tentation de laisser corrompre, discréditer un neveu qui promettait trop. La bonne Maintenon, soucieuse de déblayer l'avenir devant le duc du Maine, n'y voyait aucun mal. Mais Madame, jaillissant de sa retraite comme une lionne, poussa des clameurs terribles.

En vain, son mari la menaçait-il de ne rien négliger pour lui rendre l'existence insupportable. Elle réussit à voir le Roi seule à seul, l'étourdit de larmes, de prières, le conjura de choisir lui-même un gouverneur. Louis eut un remords, se rétracta, désigna un gentilhomme irréprochable, le marquis d'Arcy.

Ce mentor excellent auquel Philippe voua une profonde affection compléta heureusement l'ouvrage de l'abbé. Sur un seul point — très grave — cette éducation se trouva en défaut. Le duc de Chartres n'avait aucun goût pour le monde et, n'y réussissant pas, glissait vers la fâcheuse timidité de ses cousins. Ce beau garçon un peu fort, qui aurait dû être la coqueluche des dames de la Cour, s'en faisait discrètement moquer. Très myope, il ne reconnaissait les gens qu'à un pas de leur visage, piétinait les queues des princesses, manquait ses révérences. Son esprit, si étincelant lorsqu'il le répandait parmi ses amis, le trahissait complètement dans le cercle des hautaines perruques, des jabots majestueux et des robes de brocart roides comme des armures. Comble de disgrâce, il dansait mal.

Avec quel soulagement l'impatient jeune homme échappait aux parades compassées de Versailles, aux reflets infinis de la Galerie des Glaces, aux tables à jeu pavées de louis d'or, à la sainteté agressive des amies de Mme de Maintenon, à la puérilité des grands seigneurs défendant leurs capes ou leurs plumails ! Une obscure révolte le rejetait vers Paris, la liberté, la compagnie des petites gens.

Souvent, le matin, il rassemblait écrivains, artistes et hommes de science, écoutait leurs propos, se mêlait à leurs discussions. Le soir appelait des plaisirs moins austères. Foin des marquises et de leurs sourires impertinents ! L'expérience avait prouvé le danger des amours ancillaires, mais une aile du Palais-Royal ne servait-elle pas de logis à l'Opéra ? Dès que le cérémonial avait enfin desserré son étreinte, il suffisait à Philippe de franchir un couloir pour atteindre ce paradis que peuplait la troupe aérienne des danseuses.

Les folles enfants l'assiégeaient aussitôt, faisant chanter leurs rires, l'enivrant de parfums. Ses mains avides glissaient sur des cheveux couronnés de guirlandes, épousaient la courbe d'une épaule, le galbe d'un sein palpitant sous le tulle. Dans l'adorable bouquet, il choisissait une rose et son bonheur durait jusqu'à l'aurore.

II

LE MARIAGE FORCÉ

1691-1692

Depuis 1688, la France, solidement cuirassée dans ses frontières neuves, luttait une fois encore contre l'Europe coalisée. Guillaume d'Orange, le plus mortel ennemi de Louis XIV, avait, en coiffant la couronne d'Angleterre, bouleversé l'équilibre du monde, fait hésiter la fortune. Tout se heurtait : Stuart et Nassau, Habsbourg et Bourbon, catholiques et protestants, le droit divin et celui des peuples à choisir leurs souverains, les vieilles ambitions de la Maison d'Autriche et la jeune hégémonie française. De la Savoie à l'Irlande, des Pyrénées à l'Escaut, montait une rumeur guerrière qui faisait vibrer d'impatience le cœur de Philippe.

Au printemps 1691, ses vœux furent comblés. Partant pour le siège de Mons, le Roi décida que les ducs de Chartres et du Maine serviraient à l'armée de Flandre sous les ordres du maréchal de Luxembourg.

Philippe, ravi, se mit en route avec la pompe dont ne pouvait s'affranchir une Altesse, flanqué du marquis d'Arcy à droite, de l'abbé Dubois à gauche, et suivi de toute une Maison aussi fastueuse qu'encombrante. Il aima aussitôt la vie martiale des camps, il aima son chef. Son admiration n'allait pas seulement au génie de cet extraordinaire bossu à visage de Polichinelle, mais aussi à l'esprit fulgurant, au scepticisme, à la grâce épicurienne qui faisaient de Luxembourg un précurseur du XVIII^e^ siècle et qui, malgré les différences sociales, le rapprochèrent si curieusement de Dubois.

Le maréchal avait reçu des instructions bien différentes au sujet des deux princes confiés à sa garde. « Il me paraît, lui écrivait le Roi en parlant du duc du Maine, qu'il a envie de mieux faire qu'un autre. Donnez-lui les moyens d'agir... Je ne doute point de l'envie ni du courage. »

Quand il s'agissait du duc de Chartres, le ton changeait : « L'intention de Sa Majesté, rappelait le ministre de la Guerre, est que vous ne lui donniez aucune part des ordres que vous recevrez ni de ce qui se passera aux armées. » Il fallait le traiter en « simple volontaire » et surtout ne pas lui confier d'emploi.

Mais le sort semblait prendre à tâche de contrarier Louis XIV. Si Philippe avait manqué ses débuts dans le monde, son succès aux armées fut foudroyant. Chaque courrier vantait à la Cour son « instinct du métier », son courage, son entrain, sa résistance aux fatigues. Madame en pleurait de joie. « Il fait merveille ! », écrivait, sans jalousie, le duc du Maine lui-même auquel pareils éloges ne s'appliquaient point.

Le jour où dix-neuf escadrons français, lancés à la poursuite de l'ennemi, rencontrèrent soudain, devant Leuze, soixante-douze escadrons impériaux et hollandais, Luxembourg, inquiet, voulut laisser le prince à l'arrière-garde. M. d'Arcy protesta vivement, arracha l'autorisation de mener son élève au combat homérique d'où « chaque cavalier, écrivit Racine, est revenu avec son épée rouge jusqu'à la garde ». Toujours préoccupé de son modèle, Henri IV, Philippe déploya une vaillance que le Béarnais n'avait pas à son âge. Dubois le suivit partout.

— Voilà un abbé dont je ferais volontiers un mousquetaire ! lui cria Luxembourg en riant.

La victoire de Leuze marqua la fin de la campagne. Non sans regret, le duc de Chartres reprit le chemin de Versailles, afin de se préparer à une épreuve autrement dure, pensait-il, qu'une charge de cavalerie : le mariage.

Quelque peu déçu dans sa postérité légitime, le Roi avait reporté toute son affection sur ses bâtards, principalement sur ceux de Mme de Montespan qui prenaient le parti de leur gouvernante contre leur propre mère. Mme de Maintenon les regardait comme ses véritables enfants. Aux heures discrètes de l'intimité conjugale, elle ne goûtait pas de plus douce joie que de leur préparer un avenir resplendissant.

D'accord avec Louis XIV, elle voulait les unir assez étroitement à la famille royale pour leur permettre un jour de passer sans effort du rang de « légitimés » à celui de princes du sang. La fille de La Vallière avait épousé le prince de Conti. On maria Mlle de Nantes à M. le Duc (de Bourbon), on prépara les noces du duc du Maine avec une petite-fille du Grand Condé.

A Mlle de Blois, les tendres parents destinaient un parti autrement illustre.

Françoise-Marie, légitimée de France, devait le jour à un scandale longtemps savouré par les mauvaises langues françaises et les gazetiers de Hollande.

Lors du Jubilé de 1676, le Roi, obéissant aux pieuses objurgations de Bossuet, avait rompu, une première fois, avec Mme de Montespan dont il commençait à juger l'embonpoint excessif et l'humeur insupportable. Après les fêtes, la marquise reçut la permission de reparaître à Saint-Germain, pourvu qu'elle n'essayât point de ressusciter un passé aboli. Bossuet, méfiant, obtint, néanmoins, que la duchesse de Richelieu et d'autres duègnes assistassent à la première entrevue des deux amants. Devant cet aréopage, le Roi parla bas à sa maîtresse puis, saluant les bonnes dames abasourdies, l'entraîna dans un cabinet d'où elle sortit enceinte.

La « fille du Jubilé » devint la préférée de Louis XIV. C'était, à quatorze ans, une enfant frêle, gracieuse et secrète, qui, sous des dehors craintifs, ne manquait ni d'ambition, ni de caractère.

— Je ne me soucie pas qu'il m'aime, je me soucie qu'il m'épouse, répliquait-elle superbement lorsqu'on plaisantait la froideur du duc de Chartres.

Imposer à son neveu une femme née d'un double adultère fut une affaire diplomatique qui coûta au Roi autant de peine et de subtilité qu'un traité. Fière de sa vertu comme de son blason, Madame exécrait les bâtards, et Monsieur, si féru des préséances, ne lui cédait en rien sur ce point.

Descendant de l'empyrée, Louis XIV dut s'abaisser à demander l'aide du chevalier de Lorraine. L'équivoque seigneur posa ses conditions, réclama le cordon bleu. Il l'obtint et Monsieur ne se montra plus rebelle. Restait à convaincre le principal intéressé. Le chevalier convoqua Dubois de la part du Roi, lui demanda de chapitrer son élève.

C'était pour le précepteur l'appel de la fortune. Il eut l'adresse suprême de ne pas se rendre aussitôt, de paraître hésiter entre ses scrupules et le désir passionné de servir son souverain. On vit le bon apôtre consulter mystérieusement les hommes les plus respectables de la Cour, Fénelon, le Père de La Chaise, le duc de Chevreuse. Devait-il en conscience amener un petit-fils d'Henri IV à une telle mésalliance ? Les vertueux augures ne manquèrent pas de lui fournir les meilleures raisons de complaire

au maître. Ainsi protégé, l'abbé goûta la gloire de faire entendre à Mme de Maintenon qu'ils étaient désormais complices.

Philippe ne se laissa pas facilement séduire. Le charme acide d'une fiancée à peine sortie de l'enfance ne lui causait aucun émoi. Que ne s'agissait-il de la fille aînée de la Montespan, Madame la Duchesse, si piquante avec ses boucles brunes et son rire éblouissant, si enjouée, si preste, si indulgente à certaines privautés !

Dubois montra à son élève, d'un côté, les périls du refus, de l'autre, « les cieux ouverts ». Il croyait la partie gagnée, quand Madame, contre-attaquant brusquement, exigea de Philippe la promesse qu'il ne consentirait jamais.

Le 9 janvier 1692, un ordre imprévu appela le duc de Chartres dans le cabinet du Roi près duquel se trouvait déjà Monsieur.

Philippe éprouvait devant Louis XIV la terreur panique que le dieu inspirait à toute sa famille. Plus que jamais, ce jour-là, il demeura écrasé par la « majesté effrayante » de ce visage pourpre où la petite vérole avait laissé sa griffe, par la grâce de ces gestes sans défaut, par cette voix infaillible.

Le Roi parla longtemps. Pouvait-il donner à son neveu une meilleure marque de tendresse qu'en l'appelant à devenir son gendre ? Au reste, malgré sa passion pour cette alliance, il n'entendait pas le contraindre, le laissait entièrement libre.

Philippe, désespéré de lui-même, se remit en balbutiant à la volonté de ses parents. Monsieur se hâta d'acquiescer. Le Roi, sur-le-champ, fit appeler Madame déjà prévenue, mais confiante encore dans la parole de son fils. Elle apprit que tout le monde était d'accord, qu'on attendait seulement son approbation. La Palatine se vit prise au piège. Foudroyant du regard le pauvre prince éperdu, elle capitula en peu de mots, esquissa une révérence et sortit, furibonde.

Qui ne connaît la suite ? Le mariage annoncé, d'abord chez Mme de Maintenon, en présence des deux fiancés également tremblants et défaits, puis dans les appartements pleins d'une foule avide ; Madame arpentant la Galerie des Glaces et mêlant des imprécations à un déluge de larmes ; le défilé muet des courtisans apportant des félicitations semblables à des condoléances ; le souper royal où la Palatine et son fils laissèrent à l'envi couler leurs larmes dans les plats ; l'insolente pirouette de Son Altesse tournant le dos au Roi incliné devant elle ; enfin, le soufflet public lancé par cette mère outragée au duc de Chartres cramoisi de honte. Quel régal pour les envieux, les

amateurs de scandale et les mémorialistes ! Le petit duc de Saint-Simon n'aurait pas échangé son observatoire contre une place en paradis.

Le Roi fit scintiller devant les yeux de Philippe tous les mirages propres à exalter un cœur épris de gloire : commandements militaires, provinces à gouverner, cent faveurs encore. Violant sans balancer le testament de Richelieu qui avait cru réserver son hôtel au souverain, il récompensa la docilité de Monsieur en lui accordant la pleine propriété du Palais-Royal. Les décorateurs s'y précipitèrent aussitôt.

Un beau matin, les Parisiens, ébahis, virent les carrosses de Sa Majesté arrêtés auprès du célèbre portail. L'amour paternel avait triomphé de l'aversion du Roi pour sa capitale, il venait, comme un simple mortel, admirer les appartements préparés à l'intention de ses enfants.

Louis XIV parcourut le palais où, quarante ans plus tôt, il avait entendu gronder la fureur populaire, le palais d'où il avait fui. Il inspecta, avec une minutie de connaisseur, les quatre antichambres, la galerie, les salons débordants d'objets précieux, la chambre du duc de Chartres, décorée d'une tapisserie qui retraçait l'histoire de Scipion, celle de la duchesse, toute or et satin blanc. Lorsqu'il ressortit parmi les acclamations, la foule répéta orgueilleusement qu'il avait passé à Paris une heure et demie !

Hélas ! ni la munificence royale, ni la splendeur des fêtes dont Monsieur voulut éblouir la Cour ne dissipèrent la gêne, la tristesse, rançon de ces fiançailles forcées. Jamais Philippe, accablé sous les malédictions maternelles, honteux de sa faiblesse, exaspéré du bourdonnement railleur qu'il percevait autour de lui, ne passa journées si insupportables. Mlle de Blois restait figée, muette et confuse, Monsieur laissait transparaître ses remords, Madame hurlait, pleurait à en perdre la vue. Seul, le Roi rayonnait.

Le 18 février, cette heureuse famille se rendit solennellement à la chapelle de Versailles. On admira fort le jeune couple, lui, plein de noblesse dans ses vêtements blancs brodés de diamants, encore mince malgré une tendance germanique à l'embonpoint, le visage agréable et haut en couleur, le regard adouci par la myopie, la bouche empreinte de cette sensualité malicieuse qui rappelait le Vert-Galant ; elle, émergeant, plus candide qu'un lis, des brocarts et des dentelles, avec son joli visage aux joues un peu longues, sa carnation admirable et le clair diadème de

ses cheveux dorés. Sa taille souffrait d'une assez grave imperfection, mais on citait ses bras, dignes de sa grand'mère, Anne d'Autriche, ses pieds d'une petitesse stupéfiante.

Le cardinal de Bouillon célébra le mariage. Le dîner qui suivit, la réception, le concert, le souper, le bal furent autant de féeries, auxquelles la joie seule manqua. Menés en cortège à leur chambre les nouveaux époux reçurent leurs chemises des mains des souverains proscrits d'Angleterre et, cérémonieusement, gagnèrent l'immense lit à fond d'or, bénit par le Grand Aumônier.

Le lendemain, en ce « saint des saints » qu'était le cabinet de Mme de Maintenon, le Roi-Soleil, reconnaissant, appela le fils de l'apothicaire de Brive et lui demanda ce qu'il désirait en récompense de ses bons offices.

Pour la seule fois de son existence, Dubois perdit la tête. Ébloui, fasciné, il se crut Mazarin, sollicita sans broncher le chapeau de cardinal. Un silence redoutable tomba. Sa Majesté avait pris son visage des mauvais jours, ce visage d'idole courroucée devant lequel tremblaient les plus audacieux, et l'impudent, enfin dégrisé, comprit qu'il ne lui restait qu'à s'effacer dans l'ombre.

Le duc de Chartres avait dix-sept ans et demi, la duchesse n'en avait pas quinze. Beaux et intelligents tous deux, ils auraient dû rencontrer l'amour si le fol orgueil dynastique n'avait pris à tâche de le mettre en fuite.

Certains sentiments passent comme des modes et nous ne pouvons concevoir aujourd'hui avec quelle tyrannie le souci des « rangs » obsédait la société du XVII^e^ siècle, à commencer par des princes oisifs dont cette préoccupation était la plus grave pensée. Philippe, en vérité, tombait moins que d'autres dans ce travers puéril, mais l'humiliation de ses accordailles restait un souvenir cuisant, mais la Palatine, inconsolable, l'excitait chaque jour contre les bâtards.

Malgré son apparence fragile, la petite princesse ne possédait pas une âme de victime. Quand une offense l'aiguillonnait, elle sentait renaître en elle la superbe de Mme de Montespan, répondait au mépris par l'insolence. Perdue si jeune en pays ennemi, trop fière pour appeler à l'aide, elle ne trouva d'autre arme, d'autre cuirasse qu'un orgueil poussé à la frénésie. On lui reprochait sa naissance, elle s'en fit un piédestal, affecta de croire qu'une fille du Grand Roi dépassait tous les princes du

monde. La mésalliance du duc de Chartres ? C'était elle qui honorait les Orléans en mêlant à leur sang celui de Louis XIV ! Après certains affronts dévorés en silence, elle traitait sa belle-mère et son mari avec une morgue, une arrogance dont la Palatine pensait suffoquer. Philippe l'appelait Mme Lucifer et ce nom, disait-elle, ne lui déplaisait pas.

Elle était, au demeurant, timide, réservée, presque taciturne, terrifiée et balbutiante en présence du Roi. Fort indolente, elle passait une grande partie du jour étendue sur une chaise-longue, jouant aux cartes avec son inséparable amie, la duchesse Sforza, et se rafraîchissant plus qu'il n'était raisonnable. Madame, toute suante de la chasse au loup, se moquait de cette femmelette de boudoir, décriait son visage, ses habitudes, son lit de repos, ses serviteurs et — fort injustement — ses mœurs.

La duchesse de Chartres, nous dit Saint-Simon, recevait son mari « avec froid et une sorte de supériorité, de grandeur » bien propre à l'éloigner. N'était-ce pas simplement la pudeur d'une enfant ombrageuse qui, ayant essuyé tant d'avanies, ne se résignait pas à faire des avances ? Le malheur de ces deux époux fut leur extrême jeunesse : ils ne surent pas se découvrir.

Et, néanmoins, tant de mauvaises fées ne réussirent pas à les séparer complètement. Sans doute, Philippe appréciait-il des beautés plus charnelles, plus expertes aussi, mais il ne resta insensible ni à l'esprit, ni au charme de sa femme. Cet ascendant intellectuel des Mortemart qui avait été la force de Mme de Montespan, Françoise-Marie s'en trouvait investie à son tour. Si elle ne partagea point les plaisirs de son époux, elle exerça sur lui une influence dont purent se targuer bien peu de favorites.

Les deux jeunes gens ne passèrent pas ensemble beaucoup de semaines après les noces. Le climat de leurs premières amours ressembla au ciel de mars qui les abrita, capricieux, incertain, alourdi de nuages avec, cependant, de belles éclaircies et la douce chaleur de quelques rayons.

Quand les arbres retrouvèrent leur feuillage et les oiseaux leurs chansons, on perçut le bruit sourd des armées en marche. Embrassant hâtivement sa femme, Philippe revêtit une cuirasse et ne songea plus qu'à la gloire.

III

LA GLOIRE EST INTERDITE

1692-1697

La « troupe dorée » qui chatoyait autour du maréchal de Luxembourg comprenait les beaux-frères de Philippe — les ducs du Maine et de Bourbon — son cousin, le prince de Conti, amant en titre de Madame la Duchesse, les deux Vendôme, issus d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, le prince de Turenne, le duc d'Elbeuf, le marquis de Feuquières. Exception faite pour le duc du Maine, tous ces jeunes gens étaient, à l'exemple de leur général, légers, frondeurs, héroïques et dissolus. Ils aimaient se battre, narguer le diable, boire sec, trousser les grasses Flamandes et ne se privaient point de lancer des flèches à Mme de Maintenon.

Philippe, le plus jeune du groupe, découvrit avec délices cet oasis de liberté. Les joyeux soupers pendant lesquels le maréchal devenait inaccessible à ses officiers, les feux d'artifice de bons mots et de grivoiseries tirés devant des beautés de rencontre lui donnèrent des habitudes dont Madame se désola.

Un soldat de dix-huit ans se croirait déshonoré s'il ne rivalisait de cynisme et de paillardise avec ses compagnons. On vit le duc de Chartres s'enivrer à crever, faire esclandre dans les mauvais lieux, traîner parmi ses bagages force gotons dépoitraillées. Chaque soir, il emportait chez lui, comme un trophée, une de ces fraîches gaillardes parfumées à la bière et leurs rires résonnaient longtemps à travers les tentes.

Le duel de Luxembourg et de Guillaume d'Orange se poursuivait par les plaines de Flandre bondées de cadavres.

Le 3 août 1692, l'armée française, tranquille sur la foi d'un espion, reposait dans le camp étroit et dangereux de Steinkerque, lorsqu'à trois heures du matin, quatre-vingt mille ennemis vinrent la réveiller en fanfare. A demi-vêtus et se frottant les yeux, Conti, Chartres et quelques autres reçurent mission de

défendre le village de Steinkerque où se porta tout le poids de l'action.

Drapeau en main, Conti se dépensait comme un démon. On voyait flotter derrière lui les bouts de sa longue cravate de dentelle qu'il n'avait pas eu le temps de nouer. Philippe ne voulut pas être en reste.

Comme M. d'Arcy cherchait à le modérer :

— Monsieur, répliqua-t-il, je ne connais ici de gouverneur que mon épée !

Il chargea. Une balle transperça ses vêtements :

— Suivez-moi, cria-t-il à ses gardes, je ne suis pas blessé !

Un second coup l'atteignit au bras. Sommairement pansé, il reprit sa place, à temps pour conduire, avec les autres princes, la contre-attaque qui força la victoire.

Encore tout noir de poudre, il donna ordre à ses équipages de chercher les blessés amis ou ennemis, de les soigner à ses frais.

Le maréchal écrivit à Louis XIV : « Monseigneur le duc de Chartres a été d'un grand cœur. » Et la Palatine au jeune héros : « Depuis le Roi jusqu'aux harengères, tout le monde parle de vous. » Elle ajoutait mélancoliquement dans une lettre à la duchesse de Hanovre : « M. de Luxembourg est l'un des hommes les plus politiques, un des plus grands courtisans du monde. Or, il ne pouvait guère parler de mon fils, vu qu'il ne lui était pas possible de faire l'éloge du duc du Maine. »

Après ce vent d'épopée, Philippe retrouva sans plaisir le fardeau de l'étiquette, les intrigues, les nouveaux mignons de Monsieur, les criailleries de Madame. La duchesse de Chartres lui donna une fille. Grande joie, bien vite suivie d'une grande douleur, car la petite princesse supporta seulement quelques mois les fantaisies des médecins.

Le printemps ramena aux Pays-Bas ses floraisons d'armes et d'étendards, ses rougeoiements d'incendie. Philippe, ayant vu le Roi manquer sa dernière campagne, fut heureux de rallier l'état-major de Luxembourg et de retrouver les plaisirs de l'été précédent. On lui confia le commandement de la cavalerie.

L'aube du 29 juillet 1693 se leva à Neerwinden sur la plus meurtrière bataille du siècle. Tandis qu'à deux reprises, l'infanterie française se brisait devant les retranchements du village, la cavalerie, consignée dans les haies de Rumdorp, subissait, impavide, un bombardement d'enfer, arrachant au roi d'Angleterre un cri de rage fameux :

— Ah ! l'insolente nation !

Sitôt rentré en ligne, le duc de Chartres réclama l'honneur de prendre part au troisième assaut préparé contre l'invincible citadelle. Les meilleurs régiments s'y étaient rompu les dents. On appela à la rescousse la troupe d'élite, la Maison du Roi.

— Messieurs, cria le maréchal en la voyant paraître, souvenez-vous de l'honneur de la France !

Au pied du talus hérissé de canons et de piques, il distribua ses consignes.

— Vous en tirerez-vous bien ? demanda-t-il au duc de Chartres.

— Non, répliqua brusquement Philippe, je suis un trop jeune fou. Mais donnez-moi quelque vieux routier pour me conduire, je frapperai comme tous les diables.

Un premier carnage ayant permis à la Maison du Roi de forcer l'enceinte, Luxembourg voulut empêcher le prince d'entrer. M. d'Arcy se cabra :

— Vous y passez bien, il passera aussi !

Il passa, suivi de l'abbé Dubois, se jeta à corps perdu dans l'atroce mêlée. On le vit partout : en tête de ses escadrons, confondu parmi les simples soldats, isolé en face d'un peloton ennemi et délivré de justesse, sauvé enfin par son précepteur qu'il embrassa publiquement.

A travers Neerwinden pris, perdu et repris, le sang coulait en ruisseaux, les cadavres amoncelés servaient de barricades. Le soir, une panique s'abattit sur les Coalisés, jeta leurs bataillons à la boucherie. Il y eut tant de morts que l'infection mit les vainqueurs en fuite. L'année suivante, une extraordinaire floraison de pavots devait couvrir le champ de bataille d'un linceul écarlate.

Luxembourg avertit le Roi par un bref billet qui vaut les plus beaux morceaux du siècle :

« Vos ennemis ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Les princes de votre sang se sont surpassés. Pour moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'aviez dit d'attaquer une ville et de livrer une bataille : j'ai pris l'une et j'ai gagné l'autre. »

Louis XIV n'aimait pas voir les grands seigneurs et surtout ses proches parés d'une gloire trop éclatante. Quand il entendait chanter :

Toute la France repose
Sur la bosse de Luxembourg ;

quand la voix populaire proclamait que le duc de Chartres ressuscitait Henri IV, il évoquait malgré lui les sombres heures où il fuyait devant Condé et ses partisans, en tête desquels chevauchait Luxembourg lui-même. Il se rappelait que son beau royaume docile, uni, clos de forteresses, était tout neuf encore et que, moins de quarante ans auparavant, le premier prince du sang menait les Espagnols aux portes de Paris.

Philippe allait, comme son père, payer la rançon des Frondeurs.

Aussitôt après Neerwinden, il put, un instant, se flatter d'avoir touché le cœur de son oncle : « Je sens une grande joie de la justice qu'on vous rend, lui écrivait Louis XIV. On ne peut être plus satisfait que je le suis. Travaillez et agissez de manière que je ne change jamais. » Le prince obtint même un bénéfice pour Dubois, l'abbaye de Saint-Just.

Hélas ! dès son retour, après un voyage fertile en acclamations, l'accueil des courtisans l'avertit d'un changement. Il fut outré de voir le Roi offrir à Luxembourg et à Conti de banales politesses et réserver ses sourires au maréchal de Villeroy qui avait, un moment, compromis la victoire. Lui-même se croyait en droit de revendiquer ces hautes charges militaires entrevues lors de son mariage. La vocation ancestrale parlait. C'est à la tête des armées, devant les canons ennemis, qu'il atteindrait vraiment le meilleur de lui-même. Il fallut en rabattre. Le duc du Maine devint grand-maître de l'artillerie, le duc de Vendôme général des galères, le gendre du Roi n'eut rien.

Les mirages de l'année précédente s'estompaient. A peine, sur les instances de Monsieur, subsistait-il la promesse du premier gouvernement vacant.

L'épuisement général fit languir la campagne de 1694 et permit aux généraux de consacrer plus de temps au plaisir qu'à la stratégie. Philippe se signala dans ces galants exploits par une sorte de frénésie qui effraya sa mère. « Ce que j'y trouve de pis, écrivait-elle à Dubois, est que, s'étant accoutumé à cette vilaine vie, il la poursuivra partout. »

M. d'Arcy mourut à Maubeuge, le 9 juin. Ce fut pour son élève une profonde douleur et une perte sensible. Exposé si jeune à tant de chausse-trapes, Philippe ne pouvait se passer d'un guide : il se rejeta vers Dubois, se livra à lui tout entier.

Le précepteur se changea-t-il dès lors en mauvais génie ? Écoutons Madame à qui le mariage forcé avait cependant inspiré quelques préventions contre l'abbé :

« Comme je sais votre bonne volonté à travailler très sérieusement auprès de mon fils, pour tâcher de le retirer de ses égarements et lui donner l'envie de vouloir plaire au Roi ; que je connais, d'ailleurs, votre bon esprit et votre pénétration ; tout cela joint à l'amitié que mon fils a pour vous, monsieur l'Abbé, et l'habitude de vous écouter, tout cela, dis-je, fait que je ne puis m'empêcher de prendre quelque espérance malgré le peu d'assurance que vous me donnez vous-même. »

L'hiver apporta au prince de nouveaux chagrins, de nouveaux dégoûts : brouille de Mme de Chartres avec sa sœur Madame la Duchesse, enragée de céder le pas à sa cadette et surtout d'être contrainte à l'appeler « Madame » ; tracasseries entre Monsieur et sa bru ; mort du maréchal de Luxembourg.

Philippe rêvait d'échapper à la Cour. Le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, était apoplectique et très vieux. On escomptait sa fin prochaine. Confiant encore dans la parole royale, le prince pensait régner bientôt sur une province à laquelle tant d'âpres vertus conservaient la simplicité ancestrale. Il imaginait la lande hérissée de forteresses, l'or des genêts, les parfums amers de l'Océan.

Mais le Roi veillait. Le plus jeune de ses bâtards, le comte de Toulouse, Amiral de France dès le berceau, était, en outre, gouverneur de Guyenne. A un marin, la Bretagne convenait mieux. Louis XIV fit venir M. de Chaulnes, lui offrit de troquer sa province contre la Guyenne dont la survivance serait assurée à son neveu, le duc de Chevreuse, grand ami de Mme de Maintenon. Le pauvre seigneur, qui adorait ses Bretons, n'osa refuser et le duc de Chartres se trouva galamment escroqué. Monsieur, furieux, mena grand tapage chez son frère. Ce dernier le laissa crier, donna quelque argent au chevalier de Lorraine. Tout rentra dans l'ordre.

Philippe bouillonnait. Les longues chasses auxquelles l'emmenait volontiers le Dauphin, les parties de billard et de lansquenet, les fêtes dont la splendeur n'excluait pas la monotonie ne pouvaient apaiser la fièvre de ses vingt ans. La jeune duchesse, de nouveau enceinte, était morne, languissante. Son masque de Junon devenait peu à peu son vrai visage. Un tic l'obligeait sans cesse à branler la tête, elle bredouillait.

Philippe s'évada, chercha refuge à Paris où de gais com-

pagnons organisaient pour lui des fêtes intimes. La belle actrice Charlotte Desmares, qu'il avait quittée avant son mariage, redevint sa maîtresse. Cette nymphe partageait ses faveurs entre son prince et le comédien Baron. Une étoile du corps de ballet, l'exquise Florence, la détrôna. Fort libérale, Son Altesse donna une fille à l'une, un fils à l'autre. Peut-être piquée d'émulation, Mme de Chartres mit au monde la princesse Marie-Louise-Élisabeth d'Orléans à laquelle Louis XIV servit de parrain et la reine d'Angleterre de marraine. C'était une enfant délicieuse, et l'heureux père en raffola.

La disparition inopinée du grand maréchal devait amener aux camps des changements aussi profonds que dans la fortune de Louis XIV. Selon les idées courantes, les princes possédaient une sorte de droit au commandement des armées, mais le Roi demeurait fermement résolu à les en frustrer. Son désir secret était d'amener le duc du Maine au grade suprême, sans toutefois heurter brutalement l'opinion, si éprise des exploits de Chartres et de Conti.

La tendresse paternelle ne le guidait pas seule. De tous temps, les Capétiens avaient neutralisé les seigneurs trop envahissants en dressant devant eux d'autres puissances moins redoutables. Louis XIV, inquiet des ambitions de sa famille, croyait sans doute affermir le trône en élevant très haut le fils de ses jeunes amours. Mme de Maintenon ne manquait jamais d'arguments pour l'en convaincre.

Courtisan rompu à deviner la pensée du maître, le maréchal de Noailles offrit d'abandonner son armée de Catalogne au duc de Vendôme et le Roi, joyeux de créer un tel précédent en faveur d'un petit-fils de Gabrielle d'Estrées, se hâta d'acquiescer. Philippe n'eut qu'à dévorer sa déception en silence. Chef de la cavalerie, il rejoignit l'armée du Nord que dirigeait l'incapable Villeroy et où le duc du Maine servait en qualité de lieutenant-général.

Aveuglement des parents obstinés à pousser leurs héritiers dans des voies où ils n'ont que faire ! Homme de cabinet assez remarquable, le duc du Maine, sur son cheval de bataille, ne valait rien. Chargé de déclencher une attaque contre l'armée ennemie, alors que celle-ci courait grand risque d'être écrasée, il hésita, balbutia, se confessa, laissa tout perdre. L'Europe en fit des gorges chaudes. Le Roi, auquel personne n'osa conter l'histoire, la soupçonna aux lourdes plaisanteries des gazettes hol-

landaises. Ce fut à son valet de chambre, La Vienne, qu'il arracha la vérité.

Quel écroulement ! Le protecteur désigné de sa couronne était donc un lâche, la risée des soldats, des pamphlétaires ! « Ce prince, si égal à l'extérieur et si maître de ses moindres mouvements dans les événements les plus sensibles, succomba sous cette unique occasion [1]. » Voyant un bas valet dérober un biscuit en desservant, il lui rompit sa canne sur le corps.

Philippe expia la couardise de son beau-frère. Puisque le duc du Maine se bannissait des armées, le Roi ne laisserait pas à d'autres les lauriers dont il ne pouvait couronner ce fils trop chéri. Précisément, l'écervelé duc de Chartres allait se mettre lui-même hors de jeu.

Philippe, parfois à court d'argent pour ses divertissements de soudard, faisait volontiers appel à la bourse du marquis de Feuquières, cousin de Luxembourg. Ce brillant général était affligé de superstitions : il ne rêvait que magie, messes noires, évocation d'esprits, colloques avec le diable. Les ignobles mégères qui, sous le nom de devineresses, rançonnaient la crédulité publique le prirent longtemps pour dupe, l'impliquèrent même, un instant, dans l'Affaire des Poisons. Une telle expérience n'avait pas guéri le marquis. Il vanta au duc de Chartres les prestiges de la science ésotérique, offrit de lui dévoiler l'avenir.

Curieux de toutes choses, l'imprudent accepta, se laissa conduire chez quelques sorcières échappées au bûcher. On fit devant lui des conjurations, des expériences. Satan appelé proféra d'obscurs oracles. Philippe riait. Il rencontrait dans ces officines des personnages bien nés, quoique déclassés, auxquels il ouvrit le Palais-Royal. Sans doute ignorait-il quelle réputation sinistre pesait sur ces empoisonneurs.

La police ne tarda pas à découvrir les singulières pratiques de Son Altesse Royale et, chose qui mérite réflexion, laissa éclater une manière de scandale. Le Roi se hâta d'étouffer l'affaire, mais le coup était porté. Le printemps venu, le duc de Chartres s'entendit signifier qu'il n'aurait point de part aux prochaines campagnes.

Cet arrêt tomba sur le malheureux garçon comme un coup de tonnerre. A vingt-deux ans, il voyait l'avenir se fermer devant lui. Adieu l'ivresse des charges, l'emportement des assauts, adieu

1. Saint-Simon.

les beaux soldats bleus et rouges fanatisés par l'héroïsme de leur chef ! Jamais Philippe d'Orléans ne servirait son pays, jamais il ne gagnerait une bataille.

Misère des grandeurs humaines ! Si, au lieu de naître dans le lit d'une Altesse, il s'était vulgairement appelé Colbert ou Catinat, sa lucidité, son courage, son charme même seraient devenus matières à louanges et non à suspicion ! Rien ne l'eût empêché de tenir en ses mains un « sac » de ministre ou un bâton de maréchal. Mais à un petit-fils de France le destin moqueur n'offrait que le coucher de Sa Majesté, la chasse de Monseigneur, le cercle des princesses, de beaux costumes, des révérences, un peu de dévotion, beaucoup de divertissements. Belles perspectives pour un homme qui rêvait d'Henri IV ! Sanglotant de rage au fond de son lit à balustres, Philippe regretta peut-être le temps où, pour de moindres offenses, ses farouches aïeux boutaient le feu au royaume.

La paix de Ryswick n'apaisa point un chagrin qu'il traîna aux noces éblouissantes du duc de Bourgogne avec la princesse Marie-Adélaïde de Savoie. Ce mariage du futur Dauphin exaltait, cependant, l'orgueil des Orléans. La fiancée de douze ans dont la vivacité, l'esprit, la gentillesse avaient déjà conquis toute la Cour était, par sa mère, la propre petite-fille de Monsieur et d'Henriette d'Angleterre.

Elle apportait à la dynastie un présent redoutable, le sang des Stuart. Descendante directe de Marie Stuart et de Charles Ier, elle devait être l'arrière-grand'mère de Louis XVI, liant ainsi à une même souche les trois souverains régnants dont l'échafaud termina les carrières contradictoires.

Qui aurait soupçonné ce rapprochement tragique par cette journée de décembre où le Roi, dans la Galerie des Glaces, admirait les habits de ses courtisans ? Les velours aux chaudes couleurs, les broderies d'or et d'argent, les cordons bleus, le ruissellement des dentelles, le feu des pierreries composaient un tableau tel que notre époque avare ne saurait même pas l'imaginer. Saint-Simon et sa jeune femme n'en avaient pas été quittes à moins de vingt mille livres (quelque quatre cent mille francs d'aujourd'hui).

Vêtu d'un justaucorps de velours gris entièrement brodé de perles, le duc de Chartres suivait les évolutions de cette foule éclatante qui, sur les pas du Roi, semblait danser un éternel ballet. Une sourde colère le prenait contre la servilité de ces gentilshommes superbes, contre ce palais trop harmonieux, contre

cet ordre implacable par lequel il se sentait broyé... Mais la rêverie n'était pas de saison. Déjà, les violons préludaient au bal. Il fallait offrir la main à Madame la Duchesse et virevolter d'un pas lourd sous les regards moqueurs des dames.

IV

UN FANFARON DE CRIMES

1697-1706

Deux cents ans plus tôt, un prince du sang, lésé par un souverain, lui aurait déclaré la guerre. Chef de rebelles au siècle précédent, il fût, sous Louis XIII, devenu conspirateur. En 1697, le duc de Chartres affecta de prendre le contre-pied des goûts, des mœurs, des pincipes même de son oncle.

Le Roi-Soleil atteignait l'heure critique du crépuscule. Il était de tradition chez les princes français de ne pas dépasser soixante ans. Seul depuis Louis XI, Henri IV avait approché cet âge et l'on murmurait qu'il était mort à temps pour sa gloire. Louis XIV, au moment de franchir la limite dangereuse, voyait monter une génération qui ne le comprenait plus. A Meudon, chez le Dauphin, au Temple, chez les Vendôme, à l'hôtel de Conti, dans l'ombre même de Mme de Maintenon, se préparaient d'obscures cabales.

L'enthousiasme populaire avait fui avec la prospérité. Qu'il semblait donc lointain cet âge d'or où Colbert tenait le déficit en respect ! Une fois de plus, la France souffrait de la vieille plaie d'argent qui, de siècle en siècle, lui donnait la fièvre et ameutait à son chevet des praticiens contradictoires. Philippe prêta l'oreille aux uns et aux autres. Il lut le livre hardi où Boisguillebert osait proposer cette chose extraordinaire, un impôt applicable à tous, écouta les doléances des grands seigneurs outrés de voir le gouvernement livré aux bourgeois. Il se laissa dire que les hardiesses novatrices du Roi menaient le pays aux abîmes et qu'il convenait de réparer au plus tôt le mal dû à son despotisme révolutionnaire.

Solidement appuyé sur les deux gendres de Colbert, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, Fénelon, récemment promu archevêque de Cambrai, se croyait destiné à ramener le royaume vers de plus saines traditions. Le duc de Chartres subissait

volontiers le charme de ce prélat philosophe qui dissimulait sous tant de grâce une ambition dévorante. Il aimait le voir marier de nobles idées aux plus dangereuses chimères, évoquer les prestiges de l'imaginaire Salente, construire en pleins nuages une cité idéale où la noblesse seule aurait eu la charge des affaires.

Fénelon visait à la fois les esprits et les cœurs. Sa grande amie, Mme Guyon, qui avait découvert un nouveau chemin pour accéder au paradis, faisait fureur chez les duchesses. Foin des austères devoirs, des macérations, des contraintes par lesquelles les ignorants croyaient assurer leur salut ! Ce salut, les âmes pures devaient s'en désintéresser. Il leur suffisait de se perdre dans une extase d'amour. Philippe goûtait fort cette doctrine, essayait d'en convaincre Madame qui n'y entendait goutte.

Pour Louis XIV, tout cela sentait « le mauvais esprit ». Un beau matin, il lança la foudre, jeta Mme Guyon à la Bastille, relégua Fénelon à Cambrai. Privé de son guide, le « parti des saints » se trouva réduit à l'impuissance et Philippe comprit la vanité d'une opposition politique. Il n'en continua pas moins à entretenir un commerce suivi avec l'exilé.

De ce moment, il résolut de concilier ses plaisirs et sa vengeance. Ses rapports avec sa femme s'étaient fort aigris malgré la naissance d'une seconde fille, Mlle de Chartres. Afin d'humilier Louis XIV en son enfant préférée, il rejeta toute contrainte, passa à grand fracas des galanteries à la débauche. Les petites fêtes du Palais-Royal devinrent des orgies tapageuses dont Philippe croyait aggraver le scandale en s'enivrant, bien qu'il ne supportât pas le vin, et surtout en tenant des propos « impies » ou orduriers destinés à faire bondir Mme de Maintenon sur sa bergère écarlate.

Voilà donc, autour d'un souper de vingt plats, le prince et quelques gentilshommes mal vus des salons, criant, braillant, tenant un langage de boucaniers et lapidant de sarcasmes la religion, l'étiquette, les bâtards, les ministres, les pères jésuites. Tétons au vent, de plantureuses beautés se vautrent sur leurs genoux, boivent à la régalade, répandent une gaieté perçante.

Il est difficile de comprendre l'indignation provoquée par des saturnales aussi naïves en un temps où, malgré la vie exemplaire du Roi, la corruption des mœurs atteignait ses pires limites. Monsieur ou le duc de Vendôme pouvaient ouvertement racoler des jolis garçons, le prince de Conti s'afficher avec sa belle-sœur Madame la Duchesse, les Condé se livrer aux plus étranges

excès, le duc de Chartres seul faisait, à sa grande joie, figure de Sardanapale. Sans doute le devait-il à son esprit « libertin » plus qu'à sa réputation de faune.

« Mon fils, écrivait la Palatine, est un vrai fou à l'égard des femmes. » Cette passion n'avait rien de sentimental ni de poétique. Philippe recherchait surtout de solides luronnes, joyeuses, fortes en gueule, plus friandes encore de champagne que de caresses. Madame, point fâchée du désastre de sa bru, gémissait, cependant, sur une inconduite si vulgaire.

— Bah ! ripostait le jeune homme, la nuit, tous les chats sont gris !

Il n'oubliait d'ailleurs pas ses devoirs conjugaux, partageait assidûment le lit de la duchesse. Jamais Françoise-Marie ne lui adressa un reproche, jamais elle ne trahit le moindre signe de colère ou d'affliction. Il en concluait un peu vite à l'indifférence de la jeune femme et, secrètement, lui en gardait rancune. Si le diable boiteux de Lesage souleva la toiture du Palais-Royal, il prit assurément un singulier plaisir à observer les corps-à-corps de ces deux adversaires qui devaient avoir huit enfants !

Heureusement, la nature avait doté Philippe d'une âme trop haute, d'un esprit trop curieux pour qu'il se contentât de faciles plaisirs. Tournant vers l'étude son activité dédaignée, il prouva que, simple particulier, il aurait eu cinq ou six moyens de gagner sa vie. On le vit apprendre la philosophie, la musique, la peinture avec Antoine Coypel, la miniature avec Arland, la chimie avec Humbert. Ses talents dépassèrent très vite ceux d'un dilettante. Il peignit des scènes mythologiques pour ses parents de Hanovre, les aventures de Jason et Médée pour un salon du Palais-Royal, celles de Daphnis et Chloé pour le boudoir de sa femme. Les parcs de Versailles, de Marly, de Fontainebleau, les vendanges, des pastorales lui inspirèrent maintes autres toiles. Il gravait aussi, et fort bien, écrivait des opéras dont le plus connu, *Penthée,* fut joué devant le Roi.

Cet amour des arts rencontrait à la Cour une indulgence relative. Ce qui scandalisait, c'étaient les recherches scientifiques du prince, ce laboratoire où il servait de second à Humbert. Philippe y composait force parfums dont il s'imprégnait à la grande terreur du Roi, ennemi des odeurs suaves.

Il lisait beaucoup, connaissait tous les ouvrages curieux parus en France ou à l'étranger. Madame demeurait pantoise en l'écoutant discuter les théories de Leibniz. Avec cela, aucune pédanterie, « nulle trace de supériorité d'esprit, ni de connais-

sance, raisonnant comme d'égal à égal avec tous et donnant toujours de la surprise aux plus habiles ». La Palatine contait que les fées penchées sur le berceau de son fils l'avaient comblé des plus beaux dons. Là-dessus, arriva la Carabosse oubliée qui les rendit tous inutiles.

Marie-Louise de la Buissière de Séry, fille d'honneur de Madame, avait pour tout bien une jolie figure « piquante, d'un air vif, mutin, capricieux et plaisant ». Le duc de Chartres lui fit la cour, rencontra une résistance imprévue et s'aperçut brusquement que cette aimable personne résumait la félicité qu'il pouvait espérer en ce monde.

Quelle douceur, après tant de jeux dégradants, d'atteindre enfin l'éden d'un simple amour ! Pendant plusieurs mois, ce viveur dégrisé prolongea l'idylle, découvrant avec ferveur les délices des fiançailles. Une brise langoureuse berçait les feuillages de Saint-Cloud, les jets d'eau illuminés dansaient leurs rondes fantastiques, les labyrinthes éveillaient des fragrances. Philippe faisait des vers :

Je ne voudrais pas être roi,
Sans vous, Philis...

L'été passa, l'automne offrit aux amoureux ses arceaux mordorés, sa tendre mélancolie, l'hiver les rapprocha devant les grands feux pleins d'apparitions. Ce fut seulement au retour des roses que Mlle de Séry succomba.

Philippe, qui ne s'accommodait point d'un bonheur secret, obligea sa maîtresse à quitter la Cour pour un délicieux hôtel de la rue des Bons-Enfants où il reçut désormais ses intimes. La belle n'en fréquentait pas moins le Palais-Royal, y exerçait même une sorte d'autorité. Ni Monsieur, ni Madame ne protestèrent.

Mlle de Séry possédait le charme, la rouerie, la féminité qui manquaient si cruellement à la duchesse de Chartres. Elle savait être la compagne du plaisir comme celle des heures difficiles, faire, la coupe en main, assaut de gauloiseries avec son amant ou effacer délicatement l'ombre de ses déceptions. Il l'adora, ne lui donna pas une seule rivale en dix années.

Ainsi, une passion émouvante couronna ces débordements qui devaient soulever le dégoût de la postérité. Mystère de l'Histoire ! Pourquoi la galanterie de François Ier, la joyeuse pail-

lardise d'Henri IV se nomment-elles vices crapuleux lorsqu'il s'agit du futur Régent ?

La fougue de son tempérament, les mauvais exemples, des tentations quotidiennes, une oisiveté forcée poussèrent Philippe vers des plaisirs auxquels peu de garçons de son âge et de son rang auraient eu l'héroïsme de renoncer. Plus tard, le dépit lui fit jouer le personnage d'un Tartuffe de la débauche, rôle qui lui convenait assez mal, comme il le prouva. Au vrai, voulant blesser le Roi, il n'atteignit que lui-même. La déplorable réputation dont il s'affubla devait coller à lui comme une tunique de Nessus et l'entraîner plus d'une fois au seuil de l'abîme.

Peut-être les censeurs lui auraient-ils témoigné moins de sévérité s'il avait, dès le début, choisi ses maîtresses à la Cour. Mais s'encanailler avec des filles du peuple, des comédiennes, fréquenter des hommes que les duchesses ne recevaient pas ! Ses amis bien pensants rejetaient tout sur le « mauvais génie », sur ce coquin de Dubois. Ils eussent souri avec mépris si on leur avait prouvé que l'ancien précepteur empêchait Philippe de s'enliser, et ravivait chaque jour en son cœur une ambition digne de lui. Pouvait-on croire cela d'un fils d'apothicaire ?

Quelque indiscret, se glissant au Palais-Royal à l'heure où le duc de Chartres cuvait, disait-on, son ivresse de la veille, eût été bien étonné de le trouver penché avec Dubois sur une carte de l'Europe. Ni le petit-fils de Louis XIII, ni l'ancien boursier du Collège Saint-Michel ne prétendaient rester simples spectateurs des grands bouleversements dont ils sentaient l'approche. Un instant, Philippe caressa la chimère d'une principauté allemande sur laquelle il ferait valoir les droits de la Palatine. Mais ce n'était pas aux bords du Rhin que se jouait l'avenir, c'était à Madrid, dans la chambre fumeuse où des moines chantaient jour et nuit afin d'exorciser les démons du roi d'Espagne.

Les démons ne cédaient pas et Charles II allait disparaître sans laisser d'héritier. A trente-six ans, il se mourait de vieillesse, ne quittait son lit que pour rêver devant les squelettes de ses aïeux. Ce fantôme était l'oncle à héritage des familles royales. Et quel héritage ! Les Espagnes et les Pays-Bas, les Deux-Siciles et le Milanais, le Pérou, le Mexique, les Grandes Indes, un monceau de couronnes pesantes et dédorées qui n'en fascinaient pas moins.

Dans leurs discrets tête-à-tête, le duc de Chartres et Dubois étudiaient le problème, non sans arrière-pensées. Louis XIV et

l'Empereur Léopold avaient épousé les deux Infantes, filles du roi Philippe IV et sœurs de Charles II. A la génération précédente, même symétrie, Louis XIII et l'Empereur Ferdinand s'étant unis chacun à une fille du roi Philippe III. Par son aïeule, Anne d'Autriche, M. de Chartres se trouvait être ainsi l'arrière-petit-fils de ce dernier souverain.

A Versailles comme à Vienne, les beaux-frères ennemis attestaient leurs droits à grand renfort d'arbres généalogiques, se lançaient à la tête des traités, des contrats de mariage, des renonciations, des faux serments. Les autres Cours, maussades, leur opposaient un principe encore mal connu des chancelleries, l'équilibre européen. Pour apaiser cette jalousie, les aînés devraient-ils s'effacer un jour devant un prince de la ligne collatérale ? Philippe était tout prêt à se dévouer.

A Madrid, cependant, la reine, le Grand Inquisiteur, les Majordomes, les confesseurs, les bouffons, les nourrices travaillaient en faveur de l'Autriche. Une armée allemande campait en Catalogne. Louis XIV, inquiet, admit la nécessité de l'équilibre, dépêcha vers son ennemi intime, le roi Guillaume d'Angleterre, une ambassade chargée de proposer un traité de partage. Dubois réussit à se glisser parmi les négociateurs.

L'abbé explora donc cet étrange royaume britannique où le souverain ne pouvait lever d'impôts sans un vote du Parlement, où les lettres de cachet étaient ignorées, où M. Locke opposait impunément un « droit naturel » au droit divin des dynasties.

Un des chefs du parti whig, le brillant Stanhope, naguère reçu et fêté au Palais-Royal, lui ouvrit les salons anglais. Dubois fréquenta aussi chez la belle duchesse de Mazarin, Hortense Mancini, réfugiée à Londres après de tapageuses aventures, et chez son fidèle adorateur Saint-Évremond, en exil depuis trente-sept ans, pour avoir critiqué le traité des Pyrénées.

Partout il fut enchanté de ses hôtes, partout il les charma. Les ladies raffolèrent de ce Français pétillant, galant, disert, un peu moqueur, en firent le héros de la saison. Lui, respirait avec délices la brume d'un pays qui ouvrait aux hommes de sa sorte tant d'horizons inespérés.

Tout en savourant ses succès mondains, il creusa discrètement sa mine, réussit à percer jusqu'au roi d'Angleterre, lui rappela les droits des Orléans. L'ambassadeur Tallard apprit cette manœuvre insolite, la dénonça à Torcy, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, qui rappela sur-le-champ l'audacieux abbé.

Dubois repassa le détroit, ébloui de ses découvertes. Il révéla au duc de Chartres, qu'avec ses habits râpés, son asthme et sa neurasthénie, Guillaume l'emportait à la fin sur son vieil adversaire. Le soleil des Bourbons n'était plus le foyer vivace de l'Europe. Un vent du nord, le vent d'Angleterre, balayait maintenant le ciel, semant à la volée des principes nouveaux. C'est de ce moment que Philippe prit l'habitude de vanter avec affectation les « libertés anglaises » au grand scandale de Saint-Simon.

Deux années encore, la diplomatie suivit les fluctuations de l'agonie de Charles II. Enfin, le 9 novembre 1700, un courrier, blanc de poussière, apporta l'incroyable nouvelle. Le roi d'Espagne était mort, laissant ses couronnes à Philippe, duc d'Anjou, second fils du Dauphin. A défaut du duc d'Anjou, il désignait l'Archiduc Charles, fils cadet de l'Empereur, à défaut de l'Archiduc, le duc de Savoie. Pas un mot des Orléans.

Monsieur et les siens en éprouvèrent un dépit extrême, bien que, pour l'heure, tout cédât à la curiosité, à l'angoisse. Louis XIV se trouvait lié par le traité de partage dont Charles II, en choisissant un légataire universel, avait voulu justement prévenir les effets. S'il acceptait le don fabuleux fait à son petit-fils, le Roi reniait sa parole, déchaînait la fureur des puissances maritimes en même temps que celle de l'Autriche. C'était la guerre. Mais, s'il refusait, un second courrier, déjà prêt, volait à Vienne, rendait aux Habsbourg l'empire de Charles-Quint. Comme la France ne se laisserait pas cerner, c'était encore la guerre.

Le Conseil se réunit à Fontainebleau chez Mme de Maintenon, délibéra quatre heures d'affilée. On apprit que le Roi suspendait sa décision et les augures s'en donnèrent à cœur joie. Les princesses proclamaient la folie de bouder une telle « gloire ». De prudents Nestors observaient que le traité de partage achevait l'unité du royaume en lui assurant à l'est la Lorraine, au sud Nice et, sans doute, la Savoie ; que la France, déjà épuisée, userait ses forces en devenant la tutrice de l'Espagne, ce colosse exsangue ; qu'au pis aller, une guerre soutenue contre l'Empereur avec l'appui de l'Angleterre et de la Hollande offrirait peu de dangers. On ripostait que l'union de l'Espagne et de l'Autriche avait déchaîné sur le pays six invasions en un siècle. Il serait singulier de voir les Bourbons la renouer à l'heure où ils devenaient les arbitres de l'Europe.

Le 16 novembre, le Roi ayant regagné Versailles, Monsieur rentra à Saint-Cloud et convoqua sa petite Cour en son cabinet. Il se tenait sous la pendule, plus enrubanné encore que d'habitude. Au premier coup de midi, il annonça que le roi d'Espagne s'appelait désormais Philippe V. Le duc de Chartres courut, comme les autres, porter ses compliments au nouveau monarque tout effaré d'un tel destin. Philippe soupira peut-être. Lui n'aurait pas eu peur de supporter le poids d'une couronne ! . . .

La machine infernale s'était mise en mouvement, entraînant, un à un, tous les États vers la guerre et, déjà, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, les armées françaises retrouvaient leurs champs de bataille familiers. Une fois encore, M. de Chartres tendit les bras à la gloire, rêva du Grand Condé, d'Henri IV. Folles illusions ! Sa Majesté n'avait que faire de son ardeur à la servir.

Le prince, désespéré, pleura dans les bras de sa chère maîtresse. Il en eut un fils, peu de jours après la naissance de sa troisième fille légitime, Mlle de Valois.

Il semble que cette coïncidence ait enfin altéré la hautaine sérénité de « Madame Lucifer ». Le Roi, en tout cas, se montra fort blessé et reprocha aigrement à Monsieur l'inconduite de Philippe. Le duc d'Orléans riposta, faisant allusion à son propre esclavage, que « l'oisiveté était la mère de tous les vices » et qu'il ne fallait pas s'étonner si un garçon de vingt-sept ans, enragé de battre les galeries de Versailles quand ses beaux-frères cueillaient des grades aux armées, cherchait quelques distractions. Tout émue d'un tel éclat, Son Altesse se renferma ensuite à Saint-Cloud et y bouda plusieurs semaines.

Depuis quelque temps, le joyeux prince avait beaucoup changé. L'âge, les incommodités, les rudes exhortations de son confesseur, le Père du Trévoux, l'obligeaient à méditer des problèmes dont il s'était toujours détourné. Près d'affronter la mort, il mesurait soudain le désastre de son existence sacrifiée, se désespérait de savoir son fils condamné au même destin.

Quand il reparut enfin chez le Roi, celui-ci, derechef, attaqua le sujet brûlant. Bientôt, les courtisans, abasourdis, purent entendre les clameurs des deux frères qui se jetaient au visage les vérités les plus cruelles. Monsieur en furie évoqua l'ombre humiliée de la pauvre Marie-Thérèse, forcée de subir La Vallière et la Montespan jusque dans son carrosse, rappela ces voyages extraordinaires où les paysans, regardant passer le harem royal,

se demandaient s'ils avaient vu les trois reines. Ayant donné de tels exemples, le Roi était bien venu à s'indigner d'un adultère ! Que n'avait-il tenu parole à son gendre au lieu de le pousser lui-même vers le désordre ! Le prince ajouta que Philippe « n'aurait que le déshonneur et la honte » d'avoir épousé une bâtarde et sourit avec dédain quand Louis XIV, hors de lui, le menaça de retrancher ses pensions. Il était si rouge que le Roi, un peu calmé, proposa de le faire saigner incontinent.

Le soir, une compagnie brillante se pressait au souper de Saint-Cloud. Monsieur y mangea à son ordinaire, comme un ogre. Au dessert, il se mit à balbutier, fit un geste de la main et s'écroula, frappé d'apoplexie, sur le duc de Chartres placé à sa droite.

Le Roi accourut à trois heures du matin, suivi de toute la Cour. Dans la chambre de l'agonisant régnait une confusion dont quelques cyniques riaient sans retenue. Madame hurlait, non de douleur, mais de crainte pour elle-même :

— Point de couvent ! qu'on ne me parle point de couvent !

Le Dauphin, qui relevait d'une violente indigestion et redoutait la mort, claquait des dents. Les médecins disputaient à pleine voix. Le Père du Trévoux, essayant vainement d'allumer chez son pénitent une lueur de connaissance, se livrait à mille simagrées :

— Monsieur, disait-il, ne connaissez-vous pas le bon petit père du Trévoux qui vous parle ?

Philippe sanglotait. Il croyait tout perdre avec ce protecteur indulgent et affectueux, si prompt à le défendre. L'idée que l'amour paternel de Monsieur avait précipité sa mort le torturait et Louis XIV, se rappelant la scène de la veille, partageait sans doute le même tourment, aggravé de remords plus anciens.

Vers huit heures, Mme de Maintenon entraîna le Roi. Avant de partir, celui-ci voulut dire un mot d'amitié à son gendre.

— Ah ! Sire, s'écria Philippe dans un élan de franchise imprévue, que deviendrai-je ? Je perds Monsieur et je sais que vous ne m'aimez point !

Cela toucha vivement Louis XIV déjà baigné de larmes. Il pleurait, d'ailleurs, avec une facilité extrême.

Le 9 juin 1701, à midi, Monsieur rendit au ciel une âme qui eût été celle d'un brave homme si la raison d'État le lui avait permis.

Dès le lendemain, le duc de Chartres parut au lever royal. Louis XIV, encore chaviré, lui déclara « qu'il fallait désormais

qu'il le regardât comme son père ; qu'il oubliait tous les petits sujets de chagrin qu'il avait eus contre lui ; qu'il espérait que de son côté il les oublierait aussi ; qu'il le priait que les avances d'amitié qu'il lui faisait servissent à l'attacher plus à lui et à lui redonner son cœur comme il lui redonnait le sien [1]. »

Sa Majesté n'alla point jusqu'à permettre au prince l'accès d'une carrière, mais ne lui refusa rien pour que son oisiveté devînt un paradis.

Philippe, désormais duc d'Orléans, s'enrichit des pensions naguère versées à Monsieur dont il recueillit l'héritage entier, le Valois, Chartres, Nemours, Montargis, Folembray, Villers-Cotterets, Courcy, Dourdan, Romorantin, des seigneuries par douzaines, des terres, des châteaux, deux palais, une collection d'œuvres d'art unique. Ses revenus atteignirent près de deux millions (quarante ou cinquante d'aujourd'hui), sans compter ceux de sa femme à laquelle le Roi versait directement deux cent mille livres par an. Il eut des Suisses, des gardes, des régiments portant ses couleurs, le droit de nommer à tous les bénéfices vacants dans son apanage.

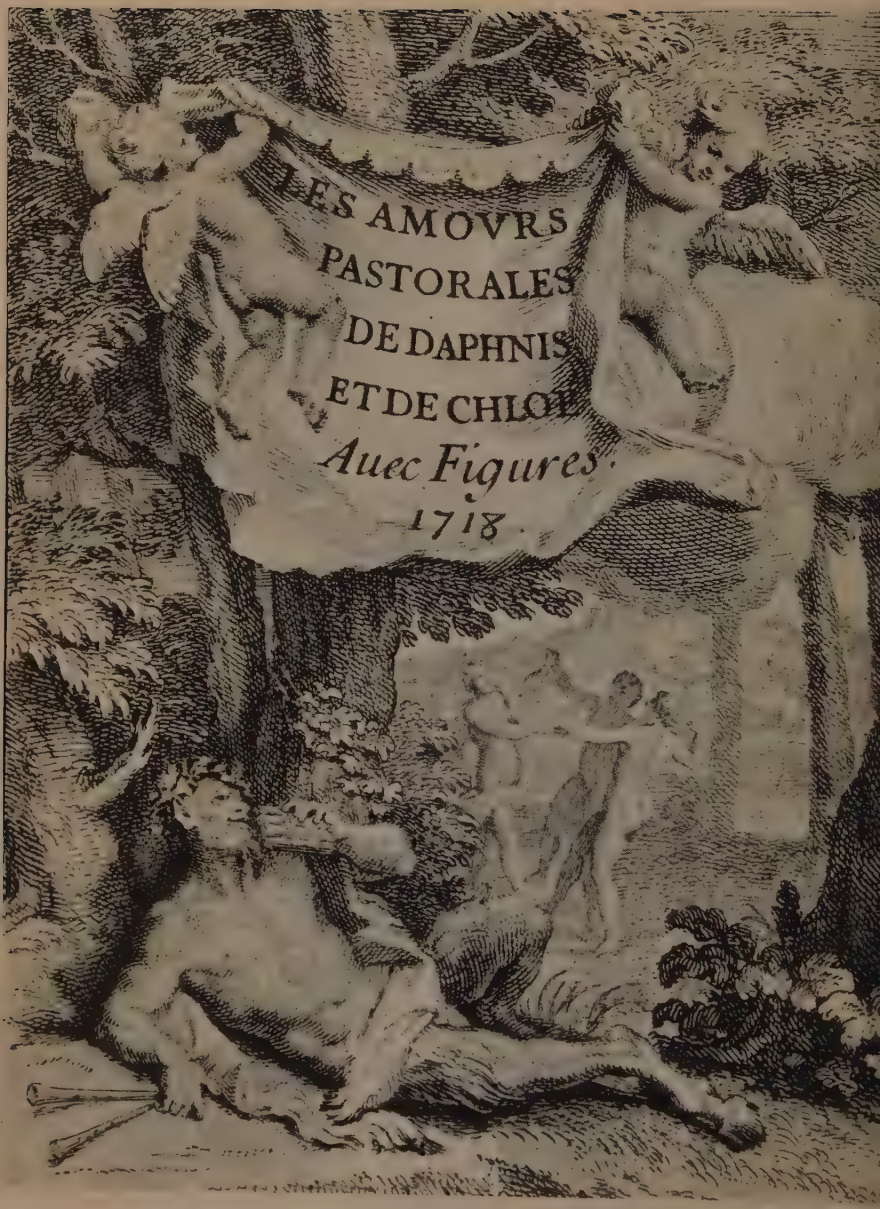
Le prince aurait voulu prendre Dubois pour secrétaire de ses commandements, mais Louis XIV, plein de méfiance contre l'ambitieux abbé, le lui défendit. Ce fut donc M. de Thésut, puis son fils, l'abbé, qui reçurent mission d'administrer le peuple immense d'officiers, de gentilshommes, de pages, de demoiselles, de gouvernantes, de juristes, de trésoriers, de peintres, de médecins, de chirurgiens, de chapelains, de lavandières, d'écuyers, d'huissiers, de laquais, de concierges, de postillons, de maîtres queux, qui faisaient du Palais-Royal ou de Saint-Cloud de véritables villes tumultueuses et passionnées.

M. d'Orléans compta ses villages, ses maisons, ses prés, ses bois, ses vassaux, ses serviteurs, ses meutes, ses équipages. Il ouvrit les écrins de Monsieur, contempla ses diamants, ses pierres gravées, ses porcelaines de Chine, son argenterie célèbre, ses tableaux, ses tapisseries et cette masse de meubles rares, assez nombreux pour donner à ses palais trois ou quatre parures différentes. Une fois de plus, il soupira. Il avait espéré devenir un grand homme. Il n'était qu'une Altesse millionnaire.

Philippe avait répondu aux avances du Roi avec toute la sincérité de son cœur sensible : il voulut le prouver en adoptant

1. Saint-Simon.

PHILIPPES PETIT FILS DE FRANCE REGENT DU ROYAUME


LES AMOVRS
PASTORALES
DE DAPHNIS
ET DE CHLOE
Auec Figures
1718

de nouvelles habitudes plus conformes aux vœux de son beau-père.

Certes, il ne songea point à quitter Mlle de Séry dont la grâce, les caresses, les caprices même étaient devenus pour lui le sel de la vie, mais il délaissa les plaisirs du Palais-Royal, reprit sa place à la Cour. De nouveau, il suivit la caravane dorée de château en château, ouvrit ses appartements à Versailles et à Marly, présenta au souverain la chemise ou le bougeoir.

Puisqu'on lui reprochait si fort ses fréquentations parisiennes, il essaya de renouer avec des personnalités classées comme respectables. Son camarade de jeunesse, Saint-Simon, — qui avait abandonné une armée où l'on récompensait les services de préférence à la dignité et à la naissance, — s'était détourné de lui depuis plusieurs années. Nul ne ressemblait moins au duc d'Orléans que ce gentilhomme hautain, processif, rancunier, plus encombré de préjugés à vingt-six ans qu'un Grand d'Espagne octogénaire. Philippe, cependant, estimait son honnêteté, sa rude franchise, peut-être même sa vertu et sa dévotion. Il mit tout en œuvre pour apprivoiser le farouche seigneur, réussit enfin à sceller une amitié qui devait avoir des lendemains si pittoresques. Saint-Simon devint également l'intime de la duchesse d'Orléans et contribua au rapprochement des deux époux. Philippe s'efforçait de racheter son infidélité par des soins, des attentions, une complaisance inaltérable. « Sa femme fait de lui ce qu'elle veut, » notait Madame avec humeur.

Le 4 août 1703, Mme d'Orléans mit au monde un duc de Chartres pâle, fluet, chétif, auquel les médecins refusaient déjà son passeport pour l'existence. Devant ce fragile héritier, Françoise-Marie, fort indifférente à l'égard de ses filles, découvrit soudain la passion maternelle. Le berceau armorié ne quitta plus la chaise-longue blanche et or d'où, jouant au lansquenet et guidant ses brodeuses, la princesse veillait inlassablement sur la santé toujours menacée de son fils.

Philippe, contemplant ce petit être souffreteux dont le regard fixe lui semblait étrange, s'étonnait de ne ressentir aucune émotion. L'ayant effleuré des lèvres, il gagnait bien vite l'appartement que bouleversait la turbulence de Mlles d'Orléans. Ces jolies créatures, vives, capricieuses, rebelles à leur gouvernante, Mme de Marey, étaient vraiment de son sang. Il leur apportait des poupées, les gavait de sucreries, partageait leurs jeux, sans se préoccuper autrement de leur éducation que Madame jugeait « un objet de dérision et de honte ».

L'aînée, Élisabeth, la plus charmante et la plus insupportable, tomba si gravement malade que les Esculapes déclarèrent leur présence inutile. Philippe n'accepta point cet arrêt. Il s'enferma chez sa fille, la traita par des simples dont Humbert lui avait enseigné le pouvoir, la sauva.

Ce miracle l'enchaîna pour toujours. Lorsque Mademoiselle rouvrit sur le monde ses beaux yeux impérieux, elle retrouva, à la place de son père, un esclave idolâtre.

Le duc d'Orléans s'ennuyait. Il avait pris l'habitude de la langue verte, des compagnies roturières, des plaisirs débridés et supportait moins que jamais la tyrannie des bienséances. Le monde, décidément, n'était pas son fait.

Pour se distraire, il embellit le Palais-Royal, enrichit l'admirable galerie de tableaux léguée par Monsieur. Il acheta, d'abord, çà et là, quelques toiles de mérite puis, se piquant d'honneur, poursuivit à travers l'Europe tous les chefs-d'œuvre prêts à changer de maître. Un important état-major où des financiers comme Crozat rencontraient des marchands et des diplomates, l'aidait à les annexer.

Les *Sept Sacrements* de Poussin, achetés en Hollande par Dubois, voisinèrent sur des damas écarlates avec le *Richelieu* de Philippe de Champaigne, le *Charles Ier* de Van Dyck, le *Scipion* de Rubens, le *Charles-Quint* du Titien. La fameuse *Vierge d'Orléans* de Raphaël berçait son fils entre le *Moïse* de Véronèse et une *Léda* d'Andrea del Sarto. Ce fut le début d'une collection qui devait dépasser en splendeur toutes les séries connues.

A l'exemple de son père, Philippe aimait aussi les bibelots, garnissait ses vitrines de boîtes, de bijoux anciens, de coupes, de vases, de montres, de cristaux, de porcelaines. Le goût des arts n'effaçait pas en lui la curiosité des sciences et l'épaisse fumée noire s'échappant des cheminées d'Humbert prouvait aux passants réprobateurs que Son Altesse avait recommencé ses recherches insolites.

Hélas ! ces dérivatifs ne consolaient pas le prince d'être écarté de la grande aventure dont dépendait le sort du monde. Tandis que la renommée exaltait des noms nouveaux, Villars, Vendôme, Berwick, tandis que l'inepte Villeroy jouissait d'une faveur que Luxembourg n'avait jamais connue, lui, jouait la comédie chez la duchesse de Bourgogne ! Sa méchante humeur reparut, s'aigrit à mesure que les défaites mettaient en lumière l'incapacité des

généraux qu'on lui préférait. Voyant Tallard pourvu du gouvernement de Franche-Comté après la débâcle d'Hœchstædt, il disait :

— Il faut bien donner quelque chose à un homme qui a tout perdu.

Quelques jours avant la funeste bataille de Ramillies, il montra le désastre auquel les dispositions prises par Villeroy vouaient l'armée française. Le Roi demeurait inexorable.

Philippe reprit son attitude frondeuse, ses provocations. Comme on le félicitait de son recueillement à une messe de Noël, il se vanta d'avoir suivi l'office sur le Gargantua. Louis XIV, hochant la tête avec colère, appelait son gendre un « fanfaron de crimes ».

Fanfaron mélancolique ! Il voulut savoir si le sort lui resterait à jamais hostile, consulta, comme jadis, des nécromants, des sorcières. Un mage qui se vantait de lire l'avenir dans un verre d'eau fut amené un soir chez Mlle de Séry.

Ayant remis le verre fatidique à une petite fille de huit ou neuf ans élevée par la favorite, l'homme invita le prince à interroger cette innocente. Philippe demanda ce qui se passerait à la mort de Sa Majesté. L'enfant décrivit la chambre royale où elle n'avait jamais mis les pieds, montra sous le baldaquin un vieillard bénissant un petit garçon qui portait le cordon bleu en sautoir. Elle parla des personnes assemblées autour du lit, traça les portraits caractéristiques de Mme de Maintenon, du médecin Fagon, de Madame, des princesses et s'exclama en reconnaissant le duc d'Orléans. Malgré toutes les questions, elle ne put jamais distinguer ni le Dauphin, ni le duc de Bourgogne, ni le duc de Berry (morts tous trois avant le Roi, ce que nul ne pouvait prévoir en 1706).

Philippe s'enquit alors de son propre destin. La mise en scène de l'expérience changea et l'on vit se projeter sur le mur l'image du duc d'Orléans coiffé d'une couronne dont les quatre cercles ne portaient rien à leur sommet. La couronne d'un souverain qui ne l'eût pas été tout à fait...

77589

V

LA BATAILLE DE TURIN

1706-1707

Le 22 juin 1706, les courtisans honorés d'une invitation à Marly commentaient passionnément la disgrâce de Villeroy enfin remplacé dans les Flandres par le duc de Vendôme, naguère commandant de l'armée d'Italie. Une succession se trouvait donc ouverte et les appétits se donnaient libre carrière.

Nul n'ignorait que le royaume jouait sa dernière chance de prévenir une invasion. Hœchstædt avait perdu l'Allemagne, Ramillies les Pays-Bas. En Espagne, Philippe V venait de reconquérir Madrid, mais Gibraltar, l'Aragon, la Catalogne restaient au pouvoir des Coalisés. Seul, un grand succès au-delà des Alpes pouvait encore rompre le cercle de fer qui se resserrait autour du pays.

Malgré le mariage de sa seconde fille, Marie-Louise, avec Philippe V, le duc de Savoie avait depuis longtemps trahi les Bourbons. C'est sur sa capitale, Turin, que porterait le dernier effort offensif des Français. Vauban avait proposé de conduire le siège. On lui préférait, hélas ! l'outrecuidant La Feuillade, gendre du ministre de la Guerre, Chamillart, et un tel choix rendrait bien délicate la mission du futur commandant en chef.

Dans les salons magnifiques où les bougies commençaient à lutter contre le crépuscule, ragots et prédictions allaient leur train. L'honnête et incapable Chamillart, accablé sous le poids de sa mauvaise fortune, voulait, disait-on, ménager l'avenir et relever le courage des soldats en mettant à leur tête un prince du sang. Le Roi, cependant, ne paraissait guère disposé à oublier ses préventions. A moins que Mme de Maintenon...

Baissant la voix, on chuchotait encore que la duchesse de Bourgogne avait les yeux rouges, qu'elle tremblait pour M. de Savoie, son père, et n'observait pas sans irritation les préparatifs de la campagne.

Le Roi, ayant soupé à son ordinaire, regagna le grand cabinet, suivi de son étincelant cortège. La conversation languissait. Sa Majesté souhaita le bonsoir à la compagnie, la congédia, puis, brusquement, rappela le duc d'Orléans et s'enferma avec lui.

Coup de tonnerre ! Les oracles politiques avaient tout imaginé, tout pesé, tout prévu, tout, sinon que Louis XIV, après dix ans de résistance, comblerait subitement les vœux de son gendre. Pour en arriver là, il avait fallu au Roi-Soleil bien des inquiétudes, bien des scrupules sur le choix de ses généraux courtisans.

Les amis du prince rayonnaient. Madame la Duchesse, jaune comme l'envie elle-même, s'était mise à jouer d'un air provocant.

Au bout d'un quart d'heure, Philippe reparut et fut aussitôt assiégé, assailli, suffoqué de compliments, d'embrassades. Seule, Madame la Duchesse, demeurée à sa place, lui lança de loin des félicitations auxquelles il ne répondit rien. Étourdi, accablé, il se réfugia chez Madame où il donna libre cours à sa joie.

Commandant en chef de l'armée d'Italie ! Ces mots magiques le grisaient, l'empêchaient de sentir les épines de son bonheur. Certes, il avait dû promettre au Roi de ne prendre aucune initiative sans l'aveu de Villars, mentor commis à le surveiller. Il recevrait donc les apparences seules de l'autorité, mais l'image de ses chers régiments perdus et retrouvés effaçait tout le reste. L'unique objet de ses inquiétudes était l'avenir de sa maîtresse et de leur fils au cas où le hasard des combats . . .

Domptant sa timidité, Philippe osa se confesser au Roi, plaida sa cause avec tant de chaleur que Louis XIV, devenu le plus tendre des oncles, lui permit de reconnaître l'enfant. Dûment légitimé, celui-ci devint le chevalier d'Orléans, futur Grand Prieur et général des galères de France.

Mlle de Séry protesta aussitôt qu'elle ne pouvait plus, sans ridicule, être appelée « Mademoiselle ». Le docile amant se remit en campagne, arracha au Roi des lettres patentes qui autorisaient l'ancienne fille d'honneur à porter le nom de « Madame » et le titre de comtesse d'Argenton. Les dévotes se récrièrent. Afin de prévenir un veto du Parlement, Philippe interrompit les apprêts de son départ, sollicita lui-même le Premier Président, le Procureur Général, les Conseillers. Il obtint gain de cause et put goûter, en toute sérénité, les acclamations des Parisiens.

Au début de juillet, le duc d'Orléans arriva devant Turin où La Feuillade lui fit les honneurs du siège avec la superbe d'un favori sûr de sa fortune. Philippe, quoique résolu à ménager le

gendre du ministre auquel il devait sa nomination, resta confondu devant la suffisance et la nullité du personnage. Il lui signala les plus choquantes erreurs de son dispositif, mais le présomptueux seigneur se garda bien d'en tenir compte.

Cette belle inspection terminée, le prince réjoignit, au bord du Mincio, le quartier général de Vendôme. Autre désillusion ! Le duc, fort peu soucieux de préparer les voies à son successeur, se levait à quatre heures après midi, bâfrait jusqu'à l'indigestion, lutinait ses pages, sans donner plus de soin aux opérations que si l'armée impériale du prince Eugène s'était trouvée en Autriche et non sur la rive du Pô. Philippe aurait voulu empêcher l'ennemi de franchir le fleuve, mais Vendôme, haussant les épaules, déclara cette hypothèse inadmissible. Quelques jours après, le prince Eugène passait et le singulier général, partant pour les Flandres, plantait là son jeune collègue.

Sur ce, arriva le mentor envoyé par le Roi : non pas Villars, trop jaloux de son indépendance, mais le maréchal de Marsin. « C'était un extrêmement petit homme, grand parleur, plus grand courtisan, ou plutôt grand valet, tout occupé de sa fortune, sans toutefois être malhonnête, plutôt bas et complimenteur à l'excès que poli, cultivant avec un soin qui l'absorbait tous ceux qui pouvaient le servir ou lui nuire, esprit futile, léger, de peu de fond, de peu de jugement, de peu de capacité, dont tout l'art et le mérite allait à plaire »[1].

Rompu aux manœuvres de Cour, familier de Mme de Maintenon, Marsin apportait le secret de ces arrière-cabinets où régnait la discrète marquise et où la duchesse de Bourgogne ouvrait en bouffonnant les dépêches d'État. Avec mille respects, mille révérences, il fit entendre à Son Altesse qu'Elle se trouvait désormais en tutelle.

Bizarre attelage d'un pur-sang et d'un baudet ! Philippe pensait affronter le prince Eugène sur le Tanaro qui ouvrait devant l'ennemi un véritable piège. Veto absolu de Marsin. Il fallut donc reculer vers Turin, joindre les troupes de La Feuillade. Fort de sa jactance et du pouvoir de son beau-père, le matamore domina sans peine l'ondoyant maréchal, mena tout à sa guise.

Il obligea d'abord les deux armées à se cantonner dans les lignes trop étendues qu'il avait si mal tracées autour de la ville. Voyant le danger d'une telle position, apprenant d'autre part le piteux état des Coalisés harassés et mal ravitaillés, le duc

1. Saint-Simon.

d'Orléans prétendit sortir, attaquer. Arrêté par un nouveau refus de Marsin, il s'emporta, exigea la réunion d'un conseil de guerre.

Il y parla avec fougue, avec passion, avec une science que les officiers généraux ne purent se défendre d'admirer. Mais tous, inquiets de leur avancement, gardaient les yeux fixés sur les deux élus de Versailles, Marsin, La Feuillade. A l'unanimité moins une voix, ils donnèrent tort au duc d'Orléans.

Philippe, hors de lui, « protesta devant tous des malheurs qui allaient arriver, déclara que, n'étant maître de rien, il n'était pas juste qu'il essuyât l'affront que la nation allait recevoir, et le sien particulier encore, demanda sa chaise de poste et, à l'instant, voulut quitter l'armée ». On se pendit à ses basques, on le supplia. A la fin, il accepta de rester, mais déclara renoncer au commandement. Il écrivit au Roi une lettre d'explications que, noblement, il confia à Marsin et se retira sous sa tente.

L'état-major semblait avoir reçu pour mots d'ordre : aveuglement et béatitude. On se moquait du prince Eugène qui n'oserait même pas se mettre à portée des canons français.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, un officier hors d'haleine réveilla le duc d'Orléans, lui apprit que les Impériaux s'étaient mis en marche, avançaient sur le camp. Oubliant ses résolutions, le prince courut chez Marsin, le secoua, lui montra une victoire certaine si l'armée, sortant des lignes, prenait l'initiative du combat. Le maréchal, impavide, conseilla le repos à Son Altesse et se rendormit. Partagé entre la stupeur, l'indignation et le désespoir, Philippe jura, derechef, de ne plus se mêler de rien.

Les avant-gardes ennemies apparurent avec le soleil. On vit alors la confusion, l'affolement, les repentirs d'hommes brusquement accablés par les conséquences de leurs erreurs.

Le duc d'Orléans, affectant l'indifférence, chevauchait au petit pas devant les régiments qui faisaient grise mine.

— Eh ! mon prince, lui cria brusquement un vieux soldat, est-il vrai que vous nous refusiez votre épée ?

Ce mot changea tout.

— Je ne puis la refuser à qui me la demande ainsi, répondit Philippe.

Et il résolut de sauver Marsin et La Feuillade malgré eux-mêmes. Peut-être y fût-il parvenu si chaque ordre donné par lui n'avait reçu un contre-ordre immédiat. Cette trahison alla si loin qu'il balafra un officier du régiment d'Anjou obstinément rebelle à ses injonctions.

Là-dessus, le prince Eugène attaqua, prit l'avantage. Philippe

« fit des merveilles, toujours dans le plus grand feu, avec un sang-froid qui voyait tout, qui distinguait tout, qui le conduisait partout où il avait le plus à remédier par son exemple . . . Blessé d'abord assez légèrement vers la hanche, ensuite près du poignet, dangereusement et très douloureusement, il fut inébranlable [1] ». Henri IV à Ivry, s'il eut plus de bonheur, n'eut pas plus de génie et d'héroïsme. Mais Henri IV lui-même n'aurait pu réparer tant de fautes accumulées à plaisir.

Tout céda, tout s'effondra. Marsin, grièvement blessé, tomba aux mains de l'ennemi. Dans la cassine où il fut transporté, il pria qu'on rendît au duc d'Orléans la lettre qu'il n'avait pas envoyée à Versailles, appela un confesseur et mourut, emportant le secret de son inertie fatale.

Sur le moment, on l'accusa d'avoir tout sacrifié au désir de flatter La Feuillade, en réservant à ce gendre tyrannique l'honneur d'une victoire. Plus tard, on se demanda s'il n'avait pas obéi à des instructions mystérieuses de la duchesse de Bourgogne. La charmante princesse est à présent lavée d'un tel soupçon, mais l'énigme demeure entière.

Le duc d'Orléans, voyant la partie perdue, rassembla son artillerie, ses munitions, prépara la retraite. Deux routes s'ouvraient à lui, celle de France, celle de Lombardie. En prenant la première, l'armée évacuait l'Italie, la livrait aux Impériaux. Philippe, audacieusement, choisit donc la deuxième, se flattant de rallier un corps espagnol, récemment vainqueur à Castiglione, et de bloquer à son tour le prince Eugène devant Turin.

A l'énoncé de ce plan, La Feuillade et la plupart des officiers généraux qui avaient razzié le pays et ne songeaient qu'à mettre leurs biens en sûreté, poussèrent des cris affreux. Le prince, exaspéré, leur imposa silence, donna l'ordre du départ, mais la trahison devait, une seconde fois, lui briser les ailes. Tandis que les soldats descendaient vers Milan, les convois de ravitaillement prenaient la direction opposée. Il fallut s'arrêter. Aussitôt, surgirent force estafettes décrivant à l'envi de prétendues embuscades dressées par l'ennemi. Que faire contre une obstruction si générale ? Épuisé, souffrant cruellement de sa blessure, le héros infortuné se jeta dans sa chaise, dit qu'on allât où l'on voudrait.

La retraite à travers les Alpes se déroula parmi les pires désordres. Elle aurait tourné au désastre si le prince ne s'était

1. Saint-Simon.

multiplié, au point de mettre sa vie même en péril. L'armée passa enfin.

Aux portes de Grenoble, Philippe apprit que la tendre et fantasque comtesse d'Argenton l'attendait, cachée avec une amie au fond d'une auberge de la ville. Comprenant quel parti ses adversaires tireraient de l'aventure, il eut le courage d'ordonner à la belle de déguerpir. Elle s'en garda bien et triompha. Le soir même de son arrivée, le duc d'Orléans quitta son lit de douleur, s'esquiva par les communs, tomba dans les bras de sa maîtresse.

La semaine qui suivit fut peut-être la plus douce de son existence passionnée. Les crépuscules d'automne embrasaient les montagnes parées de brumes légères. Le ciel indécis, les verdures effeuillées, l'eau frissonnante, fondaient en des vapeurs de rêve. Sur la tendre poitrine de son amie, Philippe goûtait le délassement du guerrier content de lui, sinon de la fortune, l'heureuse langueur du malade vainqueur de la camarde, l'ivresse d'un Roméo longtemps privé de ses amours. Après six ans de fidélité, il admirait Marie-Louise d'Argenton comme au jour de leur premier baiser, découvrait inlassablement la saveur de ses lèvres, sa voix d'enchanteresse, toutes les merveilles de son corps délectable...

A Versailles, on connaissait déjà l'équipée. Saint-Simon grondait et Madame la Duchesse, relevant sa jolie tête, se répandait en clabauderies. La haineuse belle-sœur, peut-être jalouse — n'avait-elle pas un moment touché le cœur de Philippe ? — en fut d'ailleurs pour ses frais. Le duc d'Orléans reparut en triomphateur. Louis XIV qui le reçut couché, ayant pris médecine, lui témoigna une tendresse à laquelle répondit aussitôt l'enthousiasme des courtisans. « Les héros dans les romans, ne poussent pas la valeur plus loin qu'il ne l'a fait, » écrivait Mme de Maintenon, elle-même conquise.

Le désastre de Turin valait donc à Philippe une éclatante victoire. Pour la première fois, son mérite l'emportait sur le préjugé qui l'opprimait depuis l'enfance, pour la première fois, il se sentait hors de page. Les maléfices de la fée Carabosse étaient exorcisés.

Lorsque au printemps suivant, il reçut — sans mentor cette fois — le commandement suprême de l'armée envoyée en Espagne au secours de Philippe V, il ne douta plus de son étoile.

VI

CHÂTEAUX EN ESPAGNE

1707-1709

Cheminant vers les Pyrénées avec le faste obligatoire, le duc d'Orléans rêvait à sa redoutable mission. Raffermir les vingt-trois couronnes prêtes à glisser du front de Philippe V, rallier l'Espagne incertaine autour du roi Bourbon, donner à ce pays épuisé la force et surtout la volonté de poursuivre l'effort commun, rejeter à la mer deux armées austro-anglaises... Des ombres altéraient par moments la sérénité du beau visage spirituel, alourdi d'un empâtement précoce. Philippe évoquait-il le terrible problème militaire, la flotte des Alliés bloquant les côtes, leurs troupes maîtresses d'un bon tiers de la péninsule ? Non, sans doute. Sur les champs de bataille, il ne craindrait personne. En serait-il de même à cette Cour d'Espagne qui passait depuis des siècles pour la plus étrange d'Europe et qu'un monarque français n'avait pas rendue moins funèbre ?

Combien Dubois eût été précieux dans un tel labyrinthe si le Roi ne lui avait interdit d'accompagner son maître ! Malheureusement, le voyage à Londres du trop subtil abbé effarouchait encore les gardiens soupçonneux de Sa Majesté Catholique.

Philippe V subissait, lui aussi, la disgrâce d'être né frère cadet d'un prince destiné au trône. Jusqu'à son avènement, ses tuteurs, tels jadis ceux de Monsieur, gardèrent le souci de le mettre hors d'état de nuire à son aîné. Monsieur avait été lié par ses vices, le duc d'Anjou le fut par ses vertus, par sa piété surtout, poussée jusqu'à l'obsession, jusqu'à la terreur. Lorsque arriva le testament imprévu, le Roi eut des regrets. Trop tard ! Charles II avait légué l'Espagne à un moine aboulique.

Pour animer l'adolescent trop taciturne, on lui fit épouser la sœur de la duchesse de Bourgogne, fillette ardente, parée de la grâce des princesses savoyardes, avec, en plus, un feu, une ténacité, une vaillance qui n'étaient point de son âge. Son corps

à peine formé éveilla brutalement chez Philippe V une luxure dont le pauvre prince prit grand-peur. Le diable, assurément, le guettait. Pour satisfaire sa fureur charnelle sans tomber dans les pièges du malin, il ne quitta sa femme ni jour, ni nuit, devint son esclave.

A une souveraine de treize ans, dotée d'un si effrayant pouvoir, il fallait un ange gardien. Louis XIV et Mme de Maintenon lui donnèrent la princesse Orsini, Française au point d'avoir travesti son nom en celui de princesse des Ursins. Elle était La Trémoille, fille de Frondeur, deux fois veuve d'un rebelle exilé et d'un seigneur romain. Trente années passées à la Cour pontificale lui avaient enseigné la diplomatie, l'intrigue, l'art de séduire et de mener les grands de ce monde. Camarera mayor, elle conquit le cœur de Marie-Louise de Savoie, régenta la Cour, ploya les hidalgos, anéantit les ministres. Le roi, nominalement, gouvernait tout, la reine gouvernait le roi et la princesse des Ursins gouvernait la reine.

Cahotant par les chemins dans sa chaise ornée de peintures ravissantes, le duc d'Orléans ne se rappelait pas sans ironie cette vieille gouvernante, nourrie d'épinards, dont le moindre caprice ameutait les chancelleries. La « fée » rayonnait sur Versailles comme sur Madrid. Ne l'avait-on pas vue, à son dernier voyage, promener un épagneul à travers les appartements de Sa Majesté, n'avait-on pas vu Louis XIV caresser ostensiblement cette bête ?

C'est qu'un pacte secret, conclu dans le mystère des cabinets de Marly, liait la princesse à Mme de Maintenon. Dédaignant les ministres, les ambassadeurs, Mme des Ursins informait directement son amie de toutes les affaires publiques ou privées, lui décrivait les plans stratégiques, les mouvements des provinces, les disputes de préséance, les toilettes de la reine, les nuits des jeunes souverains. La marquise rendait compte à Sa Majesté dont elle transmettait ensuite les conseils, les ordres. Louis XIV s'applaudissait de guider ainsi son petit-fils. Il ne voyait pas que, bien souvent, il se laissait guider lui-même par l'astucieuse Camarera.

Le duc d'Orléans haussait les épaules. Il exécrait — il exécra toujours — la politique des femmes et méprisait son neveu [1] qui remettait le sceptre à une duègne au moment où l'Espagne,

1. Philippe V était devenu le neveu du duc d'Orléans en épousant Marie-Louise de Savoie, petite-fille de Monsieur.

indécise entre deux prétendants, réclamait l'étreinte d'un guerrier.

Seul, un émule d'Henri IV saurait, un soir de bataille, dompter la belle ombrageuse...

Une armée française, commandée par Berwick, tenait déjà l'ennemi en respect sur la frontière de Valence. Le duc d'Orléans aurait voulu la rejoindre sans désemparer, mais l'étiquette lui imposait d'abord d'innombrables révérences devant Leurs Majestés Catholiques et leur entourage.

Il gagna donc Madrid, habita le palais où la Cour lui prodigua des honneurs infinis. Il fut étonné de voir Philippe V devenu un authentique descendant de Jeanne la Folle, noir, hiératique, silencieux et bizarre. Marie-Louise, en revanche, était délicieuse avec ses gentillesses d'enfant, sa bravoure d'amazone, sa précoce majesté. Le peuple l'adorait. C'est aux cris de « Viva la Savoyana ! » que la capitale avait salué, l'année précédente, le retour de ses souverains. Au fond, Mme des Ursins ne travaillait pas si mal. Tout en sauvegardant l'influence française, elle avait su transformer ses pupilles en de véritables Espagnols.

Le duc d'Orléans déploya sagement ses grâces devant la Camarera mayor qui lui fit patte de velours. Les souverains se multiplièrent pour fêter le charmant oncle dont ils attendaient le salut. Bien qu'ils fussent pauvres au point d'avoir, depuis longtemps, monnayé les bijoux de la Couronne, ils donnèrent en son honneur des bals, des comédies. Ils négligèrent d'y ajouter un autodafé, comme leurs prédécesseurs n'y auraient pas failli.

Sachant Berwick vivement pressé par les Alliés, Philippe écourta de son mieux les réjouissances. Il ne put, néanmoins, en terminer assez tôt. Comme il se hâtait vers l'armée, un messager l'atteignit. Berwick se confondait en excuses : attaqué à l'improviste, il avait dû livrer une bataille près d'Almanza et la gagner sans attendre son chef. 10 000 Impériaux gisaient dans la poussière, 5 000 étaient tombés aux mains des Français avec un monceau de canons, de bagages, d'étendards.

La nouvelle vola jusqu'à Marly, fit accourir Madame chez le Roi. La Palatine croyait à une victoire de son fils, mais on la détrompa.

— J'apprendrai bientôt qu'il se sera pendu, grommela-t-elle en colère.

Un homme moins généreux aurait assurément gardé rancune à Berwick de lui avoir ainsi confisqué une gloire certaine. Malgré son chagrin, Philippe n'y songea point et même se lia d'une

étroite amitié avec le « grand mulet d'Anglais », comme il disait lorsque sa fougue se heurtait à la lenteur méthodique de son lieutenant.

Au pays de Valence, un soleil brutal jouait sur les orangers, exaltait l'odeur des jasmins, accablait les soldats. Le prince n'en mena pas moins vite la conquête de la province, refoula les Alliés en Aragon et les y suivit. Saragosse succomba. La fortune volage avait changé de camp.

Le duc d'Orléans voulut pousser son avantage, attaquer la Catalogne où l'Archiduc trônait sous le nom de Charles III. Hélas ! si Mme des Ursins était une adroite politique, son administration ne valait rien. Tout manquait à la fois, argent, munitions, vivres, fourrages. Philippe envoyait des volumes de lettres à Versailles et à Madrid, tempêtait, implorait. Il réussit enfin à pourvoir ses troupes et, contre l'avis unanime de son état-major, assiégea Lérida, forteresse fameuse devant laquelle le Grand Condé avait jadis connu sa première défaite. Les uns blâmèrent cette témérité, les autres s'en moquèrent. Madame la Duchesse aiguisait déjà ses ironies les plus féroces. Lérida était imprenable. Le 12 octobre 1707, elle fut prise.

Une stupeur générale, des cris de joie, l'enthousiasme parisien, les bénédictions espagnoles récompensèrent le vainqueur qui s'en fut respirer à Madrid les capiteux effluves de la popularité. La reine lui sauta au cou. Vive le bel oncle libérateur !

Les hidalgos, accoutumés aux princes mélancoliques et malheureux, ouvrirent leur cœur et leurs maisons à cette Altesse étonnante dont la bonne grâce, l'esprit, l'enjouement semblaient ramener la jeunesse dans les palais endormis. Il y eut force soupers propices aux confidences. Beaucoup de Grands vivaient en mauvais termes avec la Camarera. Fallait-il les sacrifier à cette vieille pécore, les pousser vers l'Archiduc ? Philippe, imprudemment, se fit leur caution, négocia leur retour en grâce.

Cette gloire, ce crédit, souhaités depuis si longtemps, le grisaient un peu sans combler ses désirs. Un parfait amant saurait-il être heureux loin de sa belle ? Une place de dame du palais de la reine était vacante. Le prince la demanda à Mme des Ursins pour Marie-Louise d'Argenton, mais Mme de Maintenon, consultée, opposa à cette prétention un veto scandalisé. Philippe soupçonna la Camarera d'avoir mal plaidé sa cause et lui en garda rancune.

En décembre, M. d'Orléans revint passer l'hiver à Versailles. Quelle métamorphose en deux années ! Le « fanfaron de crimes »,

tout juste bon à jouer la comédie, accédait maintenant au saint des saints, discutait avec Chamillart le plan des opérations, pénétrait les secrets d'État. Il se trouva du même coup jeté au plus épais des intrigues qui divisaient la Cour.

Deux partis spéculaient l'un contre l'autre sur l'avenir et tentaient sournoisement d'influencer le présent.

D'un côté, ce balourd de Grand Dauphin — ignorant au point qu'il se vantait de n'avoir pas ouvert un livre depuis trente ans — obéissait à un petit groupe où se coudoyaient sa maîtresse, Mlle Choin, des hommes de guerre comme Vendôme, des arrivistes comme Huxelles, des intrigantes comme Mlle de Lislebonne et la princesse de l'Espinoy. Madame la Duchesse, maîtresse absolue de l'esprit de Monseigneur, était l'âme de cette coterie qu'elle guidait d'une main sûre.

En face d'elle, se dressait le vieux « parti des saints », revigoré par les vertus, la popularité, la précoce influence du duc de Bourgogne. Du fond de l'exil, Fénelon, consumé d'ambition et de rancœur, dirigeait la conscience de son cher Télémaque et celle du noble « troupeau » dont il était l'oracle. Deux ministres en exercice, MM. de Beauvilliers et de Chevreuse, quelques seigneurs hostiles, tel Saint-Simon, à la politique de Louis XIV et un quarteron de pieuses duchesses gardaient les yeux fixés sur Cambrai comme sur un nouveau Sinaï.

Au nom du Seigneur, ces âmes pures prêchaient un pacifisme voisin de la trahison, écartaient avec dégoût les biens mal acquis, Lille, Strasbourg, Arras, Valenciennes, demandaient que le Roi acceptât la défaite, ce jugement de Dieu. Ils estimaient antichrétienne la résistance de Philippe V et le duc de Bourgogne conseillait discrètement à son frère d'assurer le repos du monde, d'abdiquer. Sur ce dernier point, Mme de Maintenon, découragée, craintive et gémissante, n'était pas éloignée de leur donner raison.

Monseigneur, qui n'aimait pas son fils aîné, avait reporté toute son affection sur le roi d'Espagne. Il prêchait donc la guerre à outrance. Sa cabale était agressive, perfide, libertine, encombrée de rivalités de femmes et d'incidents d'alcôve. La coterie du duc de Bourgogne était insidieuse, évangélique, puritaine. Les mœurs du duc d'Orléans, son ardeur combative auraient dû, semblait-il, l'incliner vers Meudon, mais Madame la Duchesse, enragée contre son beau-frère jusqu'à faire soupçonner un dépit amoureux, lui en interdisait l'accès. Dans l'autre camp, Philippe rencontrait sa nièce préférée, la duchesse de Bourgogne, son

ardent ami Saint-Simon et le captieux prélat auquel sa jeunesse avait voué tant d'admiration.

L'élève de Dubois possédait trop de raison, trop d'esprit français pour admettre qu'on démantelât les frontières et qu'on donnât comme assises au gouvernement les privilèges des ducs et pairs. Mais il écoutait avec plaisir les discours compatissants sur la misère publique, il écoutait surtout la discrète condamnation de Philippe V.

En 1708, les saints commirent une lourde faute : voulant conférer au duc de Bourgogne un prestige martial, ils lui firent donner le commandement de l'armée des Flandres sans voir que les qualités mêmes d'un prince taciturne, modeste, scrupuleux, dévot et sensible le desserviraient devant l'ennemi. Et quel guide reçut ce chétif Éliacin ? Le chef même de la coterie adverse, l'énorme, le cynique, le crapuleux Vendôme. « Le génie d'un Molière eût arrangé les choses qu'on ne serait pas arrivé à les rendre plus comiques [1]. »

Repartant pour l'Espagne, le duc d'Orléans songea que ces deux hommes si malencontreusement accouplés se paralyseraient l'un l'autre, qu'ils ne tiendraient point contre Marlborough et le prince Eugène, prêts à forcer la barrière du royaume, que la France serait envahie, Louis XIV obligé d'appeler toutes ses forces à la rescousse, Philippe V abandonné, perdu.

Saurait-on prévenir la catastrophe en chassant l'Archiduc avant la défaite française ? Hélas ! à Madrid, le prince trouva « indigence de tout, négligence encore plus grande ». Rien, absolument rien n'avait été prévu pour la campagne. Pendant deux mois pleins, le général en chef dut faire métier d'intendant, de fourrier, arracher, un par un, des ducats au trésor, discuter avec les munitionnaires, menacer les bureaux. Chaque jour perdu emportait une chance de victoire. A Versailles, Madame la Duchesse raillait l'inaction du héros, l'accusait d'être amoureux de sa nièce, la reine d'Espagne.

Philippe enrageait, s'en prenait à ce ridicule gouvernement de femme, à Mme de Maintenon, contre laquelle il nourrissait un vif ressentiment depuis l'échec de Mme d'Argenton.

Un soir qu'il était particulièrement échauffé par les ennuis de sa journée, il se mit à table avec quelques seigneurs et, selon sa coutume, but exagérément. La conversation roulait sur les difficultés militaires. Brusquement, le prince leva son verre :

1. Michelet.

— Messieurs, dit-il très gravement, je vous porte la santé du c.. capitaine et du c.. lieutenant !

Ce fut une stupeur, puis un fou rire. Tout le monde comprit que Mme de Maintenon était le capitaine et Mme des Ursins le lieutenant. La Camarera mayor, avertie un quart d'heure après, le comprit également et ne le cela point à l'austère marquise.

Le duc d'Orléans avait désormais deux ennemies vigilantes et implacables.

La nouvelle du désastre d'Oudenarde atteignit l'armée espagnole au moment où celle-ci fêtait la prise de Tortose. Philippe V survivrait-il longtemps à la débâcle française ? Quelques Grands d'Espagne avouèrent à leur général qu'ils ne comptaient plus sur la tutelle de Louis XIV et ne voulaient pas de celle de l'Empereur. Ah ! s'ils pouvaient découvrir un prince apparenté aux Habsbourg sans être directement inféodé à Versailles ou à Vienne, un descendant de Philippe III, par exemple, capable de gouverner en personne, de gagner des batailles ! . . .

Le duc d'Orléans se boucha les oreilles. Jamais il ne trahirait son neveu, fût-ce au prix de vingt-trois couronnes ! . . . Oui, mais si Philippe V abandonnait l'Espagne, serait-ce un crime de lui succéder ? La tentation était née.

Elle prit singulièrement vigueur quand les événements fatals se remirent à grêler : siège et perte de Lille, honteuse retraite de l'armée française, discrédit du duc de Bourgogne auquel un de ses gentilshommes lançait publiquement :

— Vous gagnerez sans doute le royaume du ciel, mais, pour celui de la terre, il faut avouer que M. de Marlborough et le prince Eugène s'y prennent mieux que vous.

Les troupes anglaises qui, depuis le siège de Tortose, semblaient jouer aux échecs avec celles du duc d'Orléans étaient alors placées sous les ordres de ce même Stanhope, initié jadis aux plaisirs du Palais-Royal et demeuré grand ami de Dubois. Par-dessus leurs retranchements, les deux chefs se faisaient mille grâces, saisissaient tous les prétextes de s'adresser des compliments, des douceurs. C'est ainsi que, par une funeste journée d'octobre, le sieur Flotte, secrétaire de Son Altesse, se rendit au camp britannique pour négocier un échange de prisonniers.

Stanhope reçut cet émissaire comme un authentique ambassadeur, le combla de politesses, lui prodigua les audiences. Il chanta longuement les louanges du duc d'Orléans. Certes, aux

yeux du parti whig qui gouvernait l'Angleterre sous le nom de la reine Anne, Louis XIV symbolisait la Bête, l'Antéchrist. N'était-il pas l'ennemi naturel de la révolution de 1688, le persécuteur de la Réforme, le soutien des tyrans ? N'avait-il pas violé le traité de Ryswick en reconnaissant le prétendant catholique Jacques Stuart, fils du souverain déchu ? Mais cette rancune des novateurs contre le Roi-Soleil ne faisait que redoubler leur estime, leur admiration pour un prince dont les idées contrastaient si fort avec celles de son milieu. Chacun savait à Londres que le duc d'Orléans ne goûtait ni les lettres de cachet, ni les dragonnades et que, seul de la Cour, il osait défendre les principes d'outre-Manche. Ses récents exploits avaient mis le comble à sa popularité.

Quelle différence, s'écriait Stanhope, entre le héros de Lérida et le lamentable Philippe V ! Quel contraste, ajoutait-il en soupirant, avec ce piteux Archiduc, esclave de son confesseur ! Les puissances protestantes ne laisseraient jamais un petit-fils de Louis XIV sur le trône espagnol, mais elles ne tenaient guère à le remplacer par un élève des jésuites. D'ailleurs, le nouvel Empereur, fils aîné de Léopold, n'avait pas d'héritier mâle. S'il mourait, les mêmes États ne permettraient pas à son cadet de régner tout ensemble à Madrid et à Vienne...

Deux jours plus tard, Flotte tendait à son maître une lettre du leader des whigs pour les plénipotentiaires anglais et hollandais rassemblés à La Haye afin d'y débattre les conditions de la paix. Philippe frémit, repoussa le présent empoisonné. Lorsqu'il revint à Madrid, il travailla de très bonne foi avec Mme des Ursins en prévision de la prochaine campagne.

La Camarera mayor gardait son visage gracieux, affirmait sa volonté de servir Mme d'Argenton, demandait l'appui de Son Altesse auprès de Louis XIV. Ce serait une folie — le prince en convenait aisément — de livrer l'Espagne aux Habsbourg après tant de sacrifices. Mais cette folie paraissait imminente. Le découragement régnait à Versailles, Mme de Maintenon réclamait la paix à grands cris et les négociateurs français, prêts à gagner La Haye, ne lésineraient pas sur les concessions.

Vers la fin de l'automne, M. d'Orléans prit congé du roi et de la reine d'Espagne qui ne lui ménagèrent pas les tendresses et le prièrent de hâter son retour. Il le leur promit : son voyage en France serait si bref qu'il laissait à Madrid tous ses équipages avec un homme de confiance, Deslandes de Regnault.

Quittant un pays désolé, Philippe tomba dans une désolation

plus pathétique encore. C'était 1709, une des cinq ou six années maudites de l'histoire de France. La colère du ciel avait métamorphosé en steppe le royaume béni, glacé toutes ses rivières, pétrifié ses forêts. La famine et le froid se disputaient la vie des paysans, les soldats, réduits à jeûner, tombaient d'inanition, mouraient « comme des saints ». Pour obtenir un prêt, une aumône, Louis XIV promenait en personne des banquiers véreux dans les jardins de Marly autour desquels rôdaient les éclaireurs autrichiens.

Paris avait repris son visage de la Fronde, mais sans la gaieté de cette époque légère. Chaque nuit, des placards vengeurs tapissaient les murs, des théories de squelettes en guenilles battaient la grille de Versailles.

Seul, sous cette avalanche, le Roi demeurait impavide et le venimeux Saint-Simon, ignorant ses nuits sans sommeil, sa conscience bouleversée, le taxait de sécheresse, d'aveuglement. C'était là l'erreur générale du parti des saints qui travaillait sans relâche à vaincre le courage « inhumain » du vieillard. On suppliait Sa Majesté de trahir la France par pitié pour les Français, d'abandonner chrétiennement l'Alsace, la Flandre, peut-être l'Artois. Quant à soutenir Philippe V, il n'en était même plus question.

Les lamentations de Mme de Maintenon, éperdue, répondaient à l'éloquence pitoyable de MM. de Beauvilliers et de Chevreuse, interprètes de Fénelon, à la céleste résignation du duc de Bourgogne. Ce fut un moment tragique où la charité de quelques honnêtes gens faillit démembrer le royaume et remettre à ses portes un nouveau Charles-Quint.

Le cœur de Louis XIV céda : son représentant à La Haye, le président de Rouillé, reçut l'ordre de capituler, de tendre l'autre joue. Tout au plus, demanderait-il les Deux-Siciles pour Philippe V.

Le duc d'Orléans s'irrita de cette soif d'humiliation comme de sa propre impuissance. Il ne possédait aucun moyen d'être écouté du Roi ou de toucher la coterie de Monseigneur qui gardait seule quelque énergie. La tentation, cette fois, l'emporta.

Deslandes de Regnault était un intrigant plein d'audace et de folie qui perdit la tête à l'idée de changer la dynastie espagnole. Il se crut Monk, « ne ménagea ni ses allées, ni ses venues, ni ses commerces », recruta ouvertement des partisans à son maître. Mme des Ursins connaissait son métier : elle lança secrètement

la police aux trousses du personnage, fit ouvrir ses lettres et mit le roi d'Espagne en alarme.

— Comment croyez-vous être avec Mme des Ursins ? demanda, un soir, Louis XIV à son gendre.

— J'ai tout lieu de me persuader y être bien, n'ayant aucune raison d'y être mal, répondit le prince.

Pourtant, la Camarera se plaignait du duc d'Orléans, souhaitait ne pas le revoir à Madrid. A ces mots, Son Altesse s'enflamma, rappela ses services, dénonça la déplorable administration et les « manèges » de la gouvernante. Le Roi eut un geste las : dans l'état des choses, nul ne pouvait dire qui resterait souverain de l'Espagne. Si Philippe V en sortait, à quoi bon remuer le passé ? S'il demeurait, le Roi écouterait volontiers les observations de son gendre. En attendant, mieux valait pour celui-ci ne pas s'exposer au mauvais air d'outre-monts.

Philippe s'inclina ou fit semblant. Il ne se doutait guère que le roi d'Espagne avait déjà jeté feu et flamme contre lui et que Mme de Maintenon, stimulée par Mme des Ursins, minait sournoisement le sol sous ses pas.

Louis XIV, cependant, gardait son sang-froid, prêchait le calme à Madrid, enchaînait les mauvaises langues de Versailles.

La France subissait alors la plus cruelle humiliation qu'elle eût connue depuis Pavie. Les vindicatifs Hollandais, les insatiables Autrichiens, les féroces spéculateurs anglais voulaient, non la paix, mais la vie même du royaume. Ils se jouaient du pauvre Rouillé, lui posaient des conditions extravagantes. M. de Torcy arriva en personne, dut faire antichambre avant d'écouter son arrêt : les Alliés garderaient leurs conquêtes, sans préjudice d'autres places fortes qui ouvraient les frontières. En échange, ils accordaient tout juste une trêve de deux mois pendant laquelle Louis XIV devrait chasser lui-même son petit-fils. Si l'exécution n'était pas terminée à temps, les huit nations lanceraient leurs armées sur Paris.

Cet acharnement fut un bienfait. Le Roi se retrouva lui-même, ferma ses oreilles aux gémissements des femmes et proclama la guerre sainte pour la défense du territoire. Du territoire, mais non de l'Espagne. Les troupes françaises, les conseillers, l'ambassadeur même abandonnèrent la péninsule : Philippe V n'aurait à compter désormais que sur l'amour de ses sujets.

Le duc d'Orléans touchait-il au but ? Il alla franchement demander au Roi comment il devait agir afin de sauvegarder ses droits et reçut le conseil d'envoyer en Espagne un homme

sûr qui, tout en ramenant ses équipages, ferait discrètement en son nom les protestations rituelles.

Flotte, investi de cette délicate mission, partit à la recherche de Regnault, ne le trouva nulle part, prolongea son voyage outre mesure, rendit trop de visites et ne surveilla pas assez son langage. Au moment de reprendre le chemin de Paris, il fut appréhendé par les dragons du roi d'Espagne, jeté dans la prison qui, depuis plusieurs semaines, abritait déjà Regnault. La saisie de ses papiers permit de découvrir la lettre *encore cachetée* de Stanhope et un mémoire aux termes duquel « les principaux de la première noblesse » résolvaient, au cas où la France les abandonnerait, « de mettre à leur tête M. le duc d'Orléans et de sacrifier pour le soutenir leurs biens et leurs vies ». L'arrestation de deux lieutenants-généraux espagnols, amis de Son Altesse, suivit aussitôt.

Quelle stupeur à Versailles, quelles exclamations, quel déchaînement ! Mme des Ursins qui avait provoqué ce scandale contre la volonté de Louis XIV pouvait s'applaudir de son ouvrage. Tous les adversaires, tous les envieux du duc d'Orléans, femmes jalouses, bâtards, dévots, princes du sang en mal de préséance, généraux incapables, s'élancèrent à la curée.

Madame la Duchesse sonna l'hallali. Elle connaissait, elle, les plans véritables, les crimes de son beau-frère ! Mme d'Orléans, accouchant d'une quatrième fille, Mlle de Montpensier, se sentait fort mal. Aucun doute ! Le monstre avait empoisonné sa femme grâce aux venins distillés par Humbert et ce, afin d'épouser la reine d'Espagne, veuve de Charles II, dont les trésors lui permettraient d'abattre plus vite Philippe V. A peine couronné, il ferait d'ailleurs subir à cette seconde épouse le sort de la première, placerait le diadème sur la tête de Mme d'Argenton.

Aiguillonné par les furies de Meudon, toujours prêt à rompre des lances pour son fils préféré, le crédule Dauphin avala ces bourdes et réclama simplement la tête de son cousin ! Un exemple venu de si haut, l'hostilité visible de Mme de Maintenon jetèrent dans la mêlée la masse des courtisans opportunistes. Tout serait devenu possible si la duchesse d'Orléans n'avait, heureusement, recouvré la santé.

Philippe essaya de se justifier. Il avait commis une imprudence, soit ! une imprudence coupable, peut-être ! mais jamais, au grand jamais, il n'avait conspiré contre son neveu. Ses négociations prévoyaient une seule éventualité, celle où les événe-

ments obligeraient Philippe V à se démettre. Ne valait-il pas mieux, dans ce cas, conserver l'héritage à un Français ?

Cette plaidoirie ne masquait pas une faute trop évidente. Un membre de la famille royale et surtout un chef d'armée manquait à son devoir en misant sur l'échec d'une cause qu'il avait mission de défendre. De véritable trahison, il n'y avait toutefois aucune preuve. A quoi bon, autrement, tant de ruse et de mensonges pour faire apparaître un crime inexistant ?

Louis XIV écouta en juge les explications de son gendre et ne livra point sa pensée. Bien que l'aventure réveillât ses préventions toujours vivaces contre l'ambition des cadets, Sa Majesté aurait préféré étouffer une affaire si confuse. Le parti des saints, reconnaissant au duc d'Orléans de sa fidélité envers Fénelon, prenait timidement sa défense. Le duc de Bourgogne essaya même d'apaiser son frère, mais rien ne put tenir devant les calomnies, lancées à pleins poumons par Mme des Ursins et Madame la Duchesse, puis reprises *mezzo voce* par Mme de Maintenon. Le roi d'Espagne criait vengeance, Monsieur, congestionné, se plaignait d'une justice trop lente et le duc du Maine, sous couleur d'aider son beau-frère, le poignardait galamment dans le dos. Tout le monde, sauf l'honnête comte de Toulouse et les scrupuleux amis du duc de Bourgogne, voulait en finir avec le seul prince capable de jouer un rôle d'homme d'État.

Le Roi, submergé par cette tempête domestique, consulta ses ministres : aucun d'eux n'osa contrarier l'héritier de la Couronne, moins encore le vœu secret de Mme de Maintenon, et le Chancelier reçut l'ordre de préparer la mise en jugement du petit-fils de Louis XIII.

Jours amers pour un homme qui, croyant atteindre le sommet, se retrouvait soudain au fond du précipice ! Un étrange destin semblait ôter toute valeur à ses qualités et décupler le poids de ses fautes. Comme ses plaisirs étaient devenus d'ignobles orgies, ce qui, chez le Grand Condé ou Gaston d'Orléans, eût paru légèreté vénielle semblait, de sa part, un attentat inexpiable. La cabale triomphante discutait déjà le cérémonial propre à solenniser l'exécution d'un prince du sang.

Le Roi, par bonheur, se ressaisit. A soixante-et-onze ans, il résistait moins volontiers que jadis aux tracasseries des siens et à l'obsession muette de sa vieille compagne, mais le souci de sa dignité, son équilibre infaillible le ramenaient vite dans la bonne voie. Ses yeux s'ouvrirent, il comprit le péril de jeter gratuitement de la boue sur sa famille, sur sa couronne même. Quelques

phrases négligentes, prononcées au lever ou au grand couvert, apprirent à la Cour que Sa Majesté jugeait en définitive l'affaire sans conséquence et s'étonnait de tout ce bruit. Les rumeurs s'éteignirent aussitôt, le Chancelier rangea ses dossiers.

Telle ne fut pas, hélas ! la conclusion de cette déplorable équipée. La suspicion du Roi, la rancune de Monseigneur laissèrent leurs ombres menaçantes sur le duc d'Orléans dont la Cour s'éloigna avec crainte comme si elle redoutait la contagion de sa disgrâce. Après trois années d'espérance, Philippe retombait lourdement dans la solitude, l'oisiveté. Le découragement, l'inquiétude exercèrent leur influence néfaste. Le héros malheureux eut moins de révoltes, plus de faiblesses. C'est à ce moment qu'apparurent ou s'aggravèrent chez lui une timidité, une indécision, une sorte d'incurie frivole héritées de son père.

Ce fut le destin de cet homme débonnaire d'ignorer la haine et de la susciter jusqu'à la frénésie. La rage de Philippe V contre son oncle ne s'apaisa jamais, pour le malheur de l'Espagne comme pour celui de la France. Que dut penser, dix ans après, Mme des Ursins, que dut penser Mme de Maintenon, lorsque les deux « fées » virent cet antagonisme, né de leurs maléfices, ruiner l'œuvre du Grand Roi ?

VII

LA CALOMNIE

1709-1711

L'année maudite s'achevait dans la tristesse et la laideur. Fuyant les affreux concerts de Versailles, Philippe chercha son refuge ordinaire, ne voulut connaître du monde que le corps voluptueux de sa chère maîtresse.

Cette retraite sentimentale souleva contre lui de nouvelles colères sans amener l'apaisement. Marie-Louise d'Argenton prenait maintenant au sérieux son personnage de favorite. Elle avait ses fantaisies, ses exigences, aimait à briller et se lassait peut-être de jouer les consolatrices. Une rivale de quatorze ans lui enleva ce beau rôle.

Adorée de son père, Mademoiselle lui rendait cet amour avec la fougue propre à sa dangereuse nature. On ne peut rien comprendre à l'histoire de cette Mélusine, moitié sirène, moitié démon, si l'on ne se rappelle que l'autopsie de sa jolie tête mit au jour un cerveau anormal et fêlé. La démence n'était point rare dans la famille bavaroise de la Palatine. A cela près, Élisabeth d'Orléans ressuscitait sa grand'mère, Mme de Montespan, qui fit les délices du monde et alla, sans faiblir, jusqu'aux messes noires, jusqu'au poison. De cette terrible aïeule, elle possédait la beauté, l'esprit, la séduction, les fureurs, la perversité, le monstrueux orgueil. L'absence d'éducation, la négligence d'une mère qu'on lui apprit à détester, la faiblesse paternelle laissèrent le champ libre à ses passions vagabondes.

A quatorze ans, Mademoiselle semblait déjà femme avec son fier regard, sa bouche malicieuse, sa carnation éclatante et le précoce embonpoint dû à ses excès de table. Elle gouvernait le Palais-Royal que Mlle de Chartres et Mlle de Valois — aussi insupportables mais moins charmantes — avaient dû quitter pour le couvent de Chelles. Le Roi lui-même marquait sa prédi-

lection à la plus brillante de ses petites-filles par de menues faveurs qui bouleversaient l'étiquette et faisaient grand bruit.

Quel prince charmant eût été digne d'un tel trésor, sinon le premier parti de France, Mgr. le duc de Berry, fils cadet du Dauphin ? Mme d'Orléans, dont la vanité parvenait seule à vaincre la paresse, avait déjà tendu ses filets quand l'affaire espagnole remit tout en question.

Loin d'en tenir rigueur à Philippe, Mademoiselle voulut supporter avec lui le fardeau de l'épreuve. Elle ne quitta plus son père, le suivit des grands appartements aux cabinets intimes, du laboratoire à l'atelier, et, gaillardement, lui tint tête devant les liqueurs fortes.

Philippe s'abandonna tout entier à la douceur de cette tendresse. Sa fille, cessant d'être uniquement sa fille, devint la confidente, l'amie, le génie bienfaisant. Cela choqua prodigieusement à cette époque où l'intimité entre parents et enfants était inconnue des grandes familles. La Palatine elle-même n'aurait pas supporté de voir son fils assis devant elle. M. d'Orléans s'acharnait en vérité à bouleverser les traditions, les bienséances. Ce non-conformisme insolent dénonçait l'homme capable de tous les vices, de tous les crimes.

Une grande fête offerte par le prince à l'Électeur de Bavière et à sa favorite, Mme d'Arco, excita de plus belle la verve des censeurs. N'avait-on pas vu Mme d'Argenton, étalant sa robe d'or et ses pierreries sous les lambris de Saint-Cloud, affecter impudemment de faire les honneurs du palais ? Ce fut une véritable tempête dont le Roi même s'émut. Madame la Duchesse — consolée par un veuvage imprévu de la perte de son amant, le prince de Conti — Madame la Duchesse triomphait et voyait déjà sa fille, Mlle de Bourbon, muée en duchesse de Berry.

Ces progrès de la cabale de Meudon effrayèrent le parti des saints. Pour rien au monde, il ne fallait abandonner à l'ennemi le second fils de France. Saint-Simon résolut de contre-attaquer et de conclure à tout prix le mariage de Mademoiselle.

Le 1er janvier 1710, le duc d'Orléans, après une éclipse de quatre mois, reparaissait à Versailles où les cérémonies du nouvel an exigeaient sa présence. Les compliments terminés, il se retira avec Saint-Simon dans un de ces réduits obscurs qui doublaient au château les chambres d'apparat. C'est là qu'ayant adroitement aiguillé l'entretien sur les derniers événements, le duc montra à son ami l'état déplorable d'une situation sans issue : le Roi « outré de tous points » contre lui, Monseigneur

« infiniment davantage », l'établissement de ses enfants compromis, la Cour hérissée au point qu'il n'avait pas reçu une seule visite depuis des semaines, nul espoir de retrouver jamais un commandement, l'avenir fécond en amertume et en périls.

Le prince répondit « qu'il n'y pouvait que faire et qu'il fallait bien que le temps accommodât tout ». Saint-Simon, impitoyable, nia ce pouvoir du temps. Faute de regagner au plus vite les bonnes grâces de Louis XIV, le duc d'Orléans devrait se résigner à cette existence d'oisif déclassé, vers laquelle sa maîtresse l'entraînait déjà.

Fort agité, Philippe sauta de son siège, se mit à marcher. Saint-Simon le suivait pas à pas. Avec leurs perruques monumentales, leurs habits bosselés d'or, leurs jabots, leurs talons rouges, leurs jarretières diamantées, les deux hommes, tournoyant dans ce cabinet minuscule, semblaient d'énormes poupées.

— Que faire donc ? demanda le prince.

— Que faire, Monsieur ? Je le sais bien, mais je ne vous le dirai jamais et c'est pourtant l'unique chose !

— Ah ! cria Philippe, « comme frappé de la foudre ».

Il tomba sur une chaise et ajouta douloureusement :

— Je vous entends bien !

Eh oui ! une rupture avec Mme d'Argenton vaudrait de multiples avantages au disgracié. Elle comblerait le Roi d'allégresse, le disposerait à l'indulgence envers un gendre qui semblerait ainsi renier son libertinage, sa vie déréglée. La paix conjugale permettrait à M. d'Orléans de s'appuyer sur sa femme, si puissante auprès de Mme de Maintenon et de la duchesse de Bourgogne, réduirait à néant les calomnies atroces répandues par ses détracteurs.

Hélas ! un raisonnement politique ne pèse guère devant le sourire d'une maîtresse chérie. L'idée seule de vivre sans la présence charmante de Marie-Louise donnait au pauvre amant des sueurs d'angoisse. Il serait bien fou de sacrifier aux décevantes chimères de l'ambition le seul bonheur qui lui restât ! Mais une autre image surgissait, celle d'une fillette hardie dont la grâce semblait faite pour le manteau fleurdelisé. Un père a-t-il le droit de sacrifier son enfant à ses amours ?

Adossé à la muraille, Saint-Simon suivait ce débat intérieur et, comme se parlant à lui-même, laissait échapper des réflexions :

— Il n'y a que cela à faire, c'est l'unique porte...

— Que me proposez-vous là ? dit enfin Philippe.

— Votre grandeur, et le seul moyen de vous remettre mieux que vous n'avez jamais été.

L'arrivée du duc de Bourgogne interrompit l'entretien.

Dès le lendemain matin, Saint-Simon revint en forces. Il amenait à la rescousse le maréchal de Besons, vieux guerrier un peu fruste qui adorait le duc d'Orléans sous lequel il avait servi en Espagne. Connaissant le dévouement et la franchise de ce paysan du Danube, Philippe attachait beaucoup de valeur à ses avis.

Pendant deux heures d'affilée, le soldat et le grand seigneur montèrent à l'assaut, chacun prenant la parole quand le souffle manquait à son partenaire. Philippe se défendit héroïquement, mais avec désespoir, faiblissant visiblement chaque fois que revenait le nom de Mademoiselle. A l'issue de ce combat épuisant, il chercha d'instinct son réconfort, son asile, faillit se réfugier auprès de sa maîtresse. Les conjurés le retinrent de vive force. Tout serait perdu sans ressource, s'il revoyait Mme d'Argenton.

Aussitôt après le dîner, l'engagement reprit. Le prince, très abattu, arrivait moins vite à la parade. Saint-Simon, au contraire, redoublait d'efforts sur les deux points vulnérables. Il dit au duc d'Orléans qu'il « ne pouvait plus lui taire l'indignation du public, qui après avoir conçu de lui les plus hautes espérances et avoir eu pour lui la plus grande et la plus longue indulgence, tournait les unes en mépris, les autres en une sorte de rage ». Il évoqua de nouveau le mariage de Mademoiselle qu'il montra resplendissante au firmament de la Cour ou ensevelie sous les ruines de la fortune paternelle.

Malgré ses dehors cyniques, Philippe était un homme de devoir. Il estimait la droiture de ses deux amis et crut, sur leur parole, que son amour l'entachait d'une véritable trahison envers lui-même, envers sa fille. Mme d'Argenton perdit la bataille.

Ayant admis la nécessité de quitter Bérénice, Titus ne songea qu'à se défendre contre lui-même. Un regard de la bien-aimée suffirait, il le savait, à détruire sa résolution. Il voulut donc se lier, courut chez Mme de Maintenon, puis chez le Roi, et, tout à trac, leur annonça la rupture. S'étant ainsi ôté le moyen de reculer, il put, sans remords, s'abandonner à la plus grande douleur de sa vie.

Pendant dix ans, une femme délicieuse lui avait prodigué les simples joies qui fleurissent à un foyer fondé par l'amour. Mais un tel bonheur est interdit aux princes, contraints d'opter entre

l'austérité du mariage de raison et le désordre des plaisirs éphémères.

Philippe ne revit jamais Mme d'Argenton qui, accablée de présents et de pensions, partit en pleurant pour une terre éloignée. Jamais, non plus, il ne retrouva l'enchantement de cette passion unique. Les moralistes triomphaient avec fracas. Ils se fussent assurément montrés moins joyeux s'ils avaient pu connaître les conséquences de leur victoire.

Il semblait que Philippe eût été touché par la baguette d'une fée dévote. Plus de courses à Paris, plus de soupers licencieux, plus d'alchimie, plus de maîtresses. A peine reconnaissait-on le vieil homme à ses propos rabelaisiens et à ses rasades excessives. Mme d'Orléans, démentant sa prétendue indifférence, ne cachait pas sa joie. Philippe prit la figure du gendre prodigue auquel on pardonne ses incartades, Mademoiselle joua l'ange de la réconciliation.

L'habile Saint-Simon guettait ce moment. Mettant à profit l'attendrissement familial, il réussit à former une véritable ligue prête à servir ses desseins. Mme de Maintenon s'y enrôla par tendresse pour Mme d'Orléans, la duchesse de Bourgogne par affection pour son oncle, le duc du Maine par calcul (il voulait obtenir le mariage de son propre fils avec Mlle de Chartres), les saints par haine de la coterie adverse. Madame la Duchesse comprit le danger, leva à son tour le ban et l'arrière-ban de ses amis.

Ce fut une guerilla courtoise et féroce, un choc gracieux d'armes empoisonnées. Monseigneur fulminait toujours contre M. d'Orléans, mais le murmure de la vieille marquise, le babillage de Marie-Adélaïde de Savoie couvraient sans peine ce tonnerre. Madame la Duchesse se vit perdue et tenta un effort désespéré.

Nul, mieux que cette femme étincelante, ne savait cacher une perfidie sous un bon mot, décocher des plaisanteries meurtrières, mettre à la mode un scandale. Elle avait déjà donné à son beau-frère les traits d'un assassin. Cette fois, elle le rendit incestueux.

La nouvelle glissa de salon en salon, éclata dans les appartements privés où les belles dames, roses de curiosité, la commentèrent passionnément. Que de pâmoisons, de petits cris, de battements d'éventail ! Comment ne pas y avoir songé plus tôt ? Tout devenait limpide, évident : l'affection immodérée du père

pour sa fille, leur intimité tellement contraire aux usages, la rupture, la conversion. Si le diable avait fait retraite, c'est qu'une mignonne pécheresse l'attendait en son ermitage ! Il fut de mauvais ton d'ignorer cette histoire, de ne pas y ajouter quelque détail piquant. Mme d'Orléans elle-même dut en subir les échos.

Cette accusation, lancée avec tant d'art, a provoqué trop d'émotion, suscité trop de doutes pour qu'on ne s'y arrête pas. Quelle vraisemblance offrait-elle en 1710 ? Les contemporains y ont cru ou l'ont démentie selon leurs sentiments à l'égard des Orléans. Leurs témoignages ne sauraient donc être décisifs. De preuves matérielles, il ne s'en trouve pas une.

Les preuves morales ? Michelet, qui apporte sans remords de légères retouches aux événements, nous montre, en 1709, Mademoiselle « seule amie et seule camarade de son père, fière de suffire à tout... au hasard de certaines misères à faire mourir de honte ». Mais, en 1709, Philippe aimait encore Mme d'Argenton, vivait auprès d'elle et n'avait nul besoin d'une enfant de quatorze ans pour « suffire à tout ».

Après le départ de la favorite, il ne songea qu'à préparer le mariage d'Élisabeth. Singulier souci de la part d'un amoureux ! Quant à la violence de son attachement paternel, pourquoi n'en pas faire état dès le temps où il luttait jour et nuit afin d'arracher à la mort sa petite fille de neuf ans ? Cela non plus n'était pas ordinaire chez les princes.

Assurément, le duc d'Orléans témoignait d'une docilité excessive aux caprices d'Élisabeth, ne lui refusait rien, essuyait sans mot dire les éclats de sa mauvaise humeur. Mais il se montrait faible envers tout son entourage et même envers ses ennemis. Depuis sa jeunesse, ses débordements avaient été ceux d'un homme parfaitement équilibré, parfaitement sain. Rien ne justifie une métamorphose brutale qui, à trente-cinq ans, aurait fait de ce joyeux vivant un monstre capable de violenter sa propre fille à peine nubile. En revanche, que de raisons d'admettre la mauvaise foi de ses accusateurs !

Louis XIV, qui savait le détail des plus grandes comme des plus petites affaires de son royaume, n'eût pas manqué de prouver rudement son indignation s'il avait accordé la moindre créance aux propos infâmes de la Cour. Tout au contraire, Sa Majesté manda le Dauphin et, « d'un ton de père mêlé du ton de roi et de maître », lui signifia sa volonté d'unir le duc de Berry à Mademoiselle.

Le mariage fut célébré le 7 juillet 1710 dans la chapelle de Versailles. M. et Mme d'Orléans rayonnaient de joie, la petite princesse d'orgueil, le duc de Berry de plaisir. Philippe donna une dot de huit cent mille livres à laquelle le Roi, réduit aux économies, ne put ajouter qu'un apanage représentant deux cent mille livres de rente et une pension mensuelle de cent mille livres.

A vingt-quatre ans, le duc de Berry était un bon gros garçon, tout rond, tout blond, grand mangeur, grand chasseur, grand amateur de chevaux et d'exercices violents. « Il ne serait pas si niais, écrivait la Palatine, si on ne l'avait élevé dans une telle ignorance. Mais il ne sait rien de rien. » Lui-même se jugeait « un sot et une bête, incapable de tout » et la conscience de cette infériorité l'accablait d'une timidité panique. Il devint fou de sa jeune femme qui le mena comme un toton.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis les noces, que la duchesse de Berry donnait déjà la mesure de son mauvais cœur et de sa folie. Une extrême jeunesse pouvait, à la rigueur, excuser son indolence, sa furieuse vanité, sa prodigalité, sa gloutonnerie, sa fringale de plaisir. Ce qui inquiétait davantage était son esprit brouillon, sa cruauté envers sa mère qu'elle « poignardait d'injures et d'affronts » au point de lui jeter publiquement la « bâtardise » au visage, son goût de la discorde.

Jalouse de la charmante duchesse de Bourgogne qui avait si bien travaillé pour elle, mécontente d'avoir dû son élévation au parti de l'austérité, l'ingrate prétendit séparer deux frères tendrement unis et entraîna son mari au camp de Meudon. Maintenant que le mariage était consommé, on l'y accueillit avec transport. A quoi bon se rappeler des ragots vieux de plusieurs semaines ? Les grands politiques doivent faire céder l'amour-propre à des intérêts plus pressants. Spéculant sans vergogne sur un proche avènement de Monseigneur, la princesse se saoula donc d'intrigues et d'extravagances.

Le duc d'Orléans essayait-il de parler raison à cette évaporée, il récoltait quelques vertes injures et baissait la tête. C'est qu'avec tant de défauts dont elle n'était pas entièrement responsable, l'ensorceleuse gardait un singulier pouvoir. Mélancolique, désœuvré, s'ennuyant à périr près de sa languissante épouse, Philippe ne retrouvait la joie de vivre que dans le boudoir où sa fille riait, tempêtait, essayait d'innombrables robes et portait sur toutes choses des jugements étourdissants.

Ces deux êtres se sentaient de même race, de même espèce, profondément différents, avec leur gaieté et leur irrévérence, de la foule hypocrite qui les entourait. Philippe n'avait pas un camarade près duquel il pût si librement s'épancher, oublier les soucis, les contraintes. Une telle communauté d'esprit attache parfois aussi étroitement que des liens charnels.

Amoureux impatient et maladroit, le duc de Berry prit bien vite ombrage d'une intimité dont il était exclu, s'irrita de rencontrer à toute heure son beau-père dans l'appartement conjugal.

Agitant sévèrement sa lourde perruque, Saint-Simon morigéna son ami. A quoi rêvait-il donc ? Les nouveaux alliés de la princesse restaient les vieux adversaires du duc d'Orléans : ils n'avaient pas manqué si belle occasion de lancer derechef leur venin. Sur le passage du père ou de la fille, ce n'était que chuchotements, regards complices, signes de croix. Le duc de Berry en souffrait mort et passion. Pour sa propre gloire comme pour le bonheur des siens, Son Altesse devait, au plus vite, reprendre l'attitude lointaine et digne qui convenait à un chef de famille.

Séparé des deux femmes dont il pouvait attendre quelque bonheur, Philippe n'eut d'autre ressource que de retomber dans les médiocres plaisirs de sa jeunesse désenchantée. Ses travaux de graveur et de musicien, le soin de ses collections, les nouveaux embellissements du Palais-Royal ne lui suffisaient point. Il retrouva ses anciennes curiosités, rassembla pêle-mêle autour de lui chimistes, géomètres, astrologues et nécromants, chercha la pierre philosophale, évoqua l'esprit des morts.

Ces expériences rendaient les journées supportables, mais la nuit rappelait de plus dangereux fantômes. Pour les exorciser, les bougies de cire rose s'allumaient au fond des appartements où Oppenord, Caffieri, Cressent, Germain Boffrand avaient prodigué les hardiesses d'un art nouveau ; les violons, cachés derrière un massif, chantaient langoureusement ; des robes, fraîches comme des sorbets, s'épanouissaient dans une mousse de dentelles.

Philippe riait furieusement, blasphémait à pleine gorge, buvait jusqu'à l'indigestion. Autour de lui, se pressaient de gais compagnons, l'ancien favori de Monsieur, d'Effiat, toujours galant et portant beau, le séduisant Canillac, l'indolent Nocé, l'officieux Nancré, Biron, Broglie, Brancas, Gacé, le petit Fronsac. Les belles étaient joyeuses, caillettes, gourmandes, pétillantes d'esprit. Le prince en usait sans modération, les partageait volontiers

avec ses amis. Il semblait vouloir se venger de son bel amour, de sa constance.

Une fringale sensuelle le possédait comme au temps où, jeune émule de Luxembourg, il poursuivait les grasses Flamandes. L'art éprouvé des courtisanes, la grâce des filles d'Opéra, la fantaisie de quelques nobles dames n'apaisaient que difficilement sa fièvre.

Les dévotes levaient les bras au ciel. M. d'Orléans incarnait tous les péchés, toutes les turpitudes, l'esprit même de Satan.

VIII

L'ÉPREUVE

1711-1712

Monseigneur, atteint d'une petite vérole que la Faculté jugeait bénigne, venait d'expirer à Meudon où le Roi avait pris ses quartiers avec les rares personnes immunisées contre le fléau (16 avril 1711).

Versailles, réveillé au milieu de la nuit par cette foudroyante nouvelle, présentait le désarroi d'une fourmilière bouleversée. Un grondement, semblable à la rumeur d'une armée en marche, dénonçait d'un étage à l'autre l'arrivée des messagers, l'affolement des dormeurs jetés à bas de leur lit, la précipitation d'une valetaille éperdue, tandis que la sarabande des flambeaux allumait aux fenêtres de fugitifs incendies. Jamais, pendant les cinquante années de sa falote existence, le pauvre Dauphin n'avait suscité tant d'émotion et de mouvement.

Dans l'appartement de la duchesse de Bourgogne, s'entassaient des dames en cornette, des seigneurs mal ajustés et des valets dont les « mugissements contenus » lamentaient la perte d'un maître qu'ils adoraient. Tous, cherchant à reprendre leur souffle comme après un séisme, se jetaient des regards soupçonneux, tentaient de surprendre les effets de ce bouleversement qui donnait à l'avenir des couleurs imprévues.

Que d'espérances gisaient à terre, que de projets, que d'ambitions ! Un coup de faux, et les premiers se trouvaient les derniers, les humbles exaltés, les superbes abattus ! A la place de l'héritier faible, indolent et dissolu, sous lequel auraient triomphé le cynisme des Vendôme, l'avidité de Madame la Duchesse, la fantaisie déréglée de la duchesse de Berry, la France voyait surgir le pâle Télémaque avec son cortège de pairs et de confesseurs. La paix succédait à la guerre, l'ascétisme à la débauche, la roideur à la facilité.

Perdus dans leurs méditations, les courtisans risquaient, à de

longs intervalles, de prudentes banalités. Le nouveau Dauphin, assis sur un canapé entre sa femme et son frère, pleurait doucement — « de bonne foi », note Saint-Simon avec admiration — un père qui l'avait détesté. Le duc de Berry poussait des hurlements de douleur auxquels répondaient les cris de la duchesse dont les méchants calculs allaient être déjoués. Marie-Adélaïde de Savoie s'arrachait péniblement quelques larmes et s'en barbouillait ensuite la figure. Mme d'Orléans, ennemie intime de Monseigneur et de Madame la Duchesse, dut retarder son entrée pour masquer sa jubilation. Personne ne s'abandonnait à un sentiment qui ne fût dicté par l'intérêt. La bonne grosse Palatine, arrivant tout en pleurs, étonna beaucoup parce qu'on ne découvrit aucune raison valable à son chagrin.

Saint-Simon, cependant, bouillonnait d'une joie féroce et cherchait le duc d'Orléans afin de célébrer avec lui un prodige propre à dissiper tant de nuages. Philippe, très pâle, sortait de chez Madame. Il entraîna son ami dans un arrière-cabinet, s'y jeta sur une chaise et fondit en larmes.

— Monsieur ! . . . s'exclama Saint-Simon béant de stupeur et véritablement scandalisé.

Le prince sanglotait. Il lui fallut un moment pour trouver la force de s'excuser :

— Vous avez raison d'être surpris, mais le spectacle touche. C'est un bon homme avec qui j'ai passé ma vie. Il m'a bien traité et avec amitié, tant qu'on l'a laissé faire et qu'il a agi de lui-même . . .

Le pieux mentor ramena sur la terre ce libertin trop sensible :

— Il vous faudra retourner chez Mme la duchesse de Bourgogne et, si l'on vous voit avec des yeux pleureux, il n'y aura personne qui ne s'en moque comme d'une comédie très déplacée, à la façon dont toute la Cour sait que vous étiez avec Monseigneur.

Décidément, M. d'Orléans ne se trouvait jamais à l'unisson des honnêtes gens. Au lieu de pleurer son ennemi — lui un athée ! — il ferait mieux de se joindre aux précurseurs des temps nouveaux.

En vérité, c'était bel et bien une révolution qu'apportait la brise de cet aigre printemps. Après un demi-siècle d'atonie, la noblesse sentait de nouveau battre dans ses veines la délicieuse fièvre d'autorité et d'indépendance dont elle avait brûlé depuis le moyen âge. Cette fois, il ne serait pas besoin d'allumer la guerre civile ni d'ouvrir les portes à l'ennemi. Le seul mérite

d'un prince, touché de la grâce, allait permettre aux seigneurs de jeter bas l'œuvre détestable de Richelieu et de Louis XIV, de recouvrer leur antique puissance.

Quand le Roi ordonna aux secrétaires d'État de travailler avec son petit-fils, les Grands crurent leur règne arrivé. Fénelon, à Cambrai, se voyait premier ministre, cardinal. Un souverain de soixante-treize ans ne pouvait durer bien longtemps. Il fallait, sans perdre une heure, répandre la semence d'où germerait l'âge d'or.

Guidés par la voix de l'oracle, Beauvilliers, Chevreuse, Saint-Simon se mirent à la besogne, usèrent leurs nuits à griffonner des mémoires. Les parchemins s'entassèrent au fond de la cassette du Dauphin. C'étaient les célèbres *Tables de Chaulnes*, le plan de la cité idéale.

Que de réformes ! Que de progrès ! Quelle revanche de la vertu ! Cette fameuse administration que l'Europe avait la sottise d'admirer volait en éclats. Les intendants ? Supprimés ! Les secrétaires d'État ? Abolis ! Leurs charges avaient été souillées par trop de petites gens. A la place de la centralisation monarchique, des assemblées de diocèse et de province ; à la place des ministres, des conseils. Bien entendu, les roturiers n'auraient accès ni aux unes, ni aux autres, ni aux grades dans l'armée, ni aux fonctions judiciaires.

Les grandes familles devraient se rendre dignes de leur nouveau destin. Plus de mésalliances ! Plus d'usurpations des ducs non vérifiés sur les pairs de France ! Plus de bourgeois tapis derrière un titre neuf ! Désormais, il faudrait fournir des preuves sérieuses pour avoir droit aux mantes, aux tabourets, aux carreaux, aux draperies !

Ainsi purifiée, la noblesse repousserait les hommes issus du peuple vers le néant dont ils n'auraient jamais dû sortir et jouirait d'une puissance morcelée à l'infini, laissant au souverain la bénigne autorité d'un Louis VII.

Le terrible problème financier serait aisément résolu. L'Église ne défend-elle pas le prêt à intérêts ? Une banqueroute radicale signifierait aux créanciers de l'État qu'un gouvernement de saints ne supporterait pas les conséquences de leur péché.

Au demeurant, la grande affaire n'était pas là. Extirper les restes de l'hérésie protestante, abattre l'hydre du jansénisme, voilà ce qui importait avant tout ! Le doux Fénelon haïssait bien davantage les solitaires chassés de Port-Royal que les soudards de l'Empereur. Il vitupérait de même ce goût de la

dépense, du plaisir, de la commodité répandu dans la société française depuis Louis XIV. Une famille, naguère entassée sous les courtines d'une seule alcôve, avait à présent un lit par personne. Intolérable scandale ! Anathème aux maisons trop fastueuses, aux carrosses trop moelleux, aux robes trop parées !

Tel était l'amas de périlleuses sottises dont les adversaires de Louis XIV devaient composer l'émouvante légende de Fénelon et du duc de Bourgogne. Le maître et l'élève sont bien touchants dans l'imagerie scolaire avec leur douceur, leur sentimentalité, leur compassion des misères humaines. Mais, au gouvernement, ces âmes pieuses auraient peut-être causé plus de maux que bien des tyrans.

Le danger, en 1711, était que les principes d'une si effrayante régression devenaient populaires. On connaissait les vertus, la bonne volonté du jeune Dauphin auquel on savait gré de vendre ses pierreries pour soulager les pauvres. Les malheureux, les mécontents, les dévots, les ambitieux épris de changement se tournaient vers lui comme vers le Messie.

Dieu semblait avoir d'avance béni son avènement. Dès l'automne 1710, Philippe V sauvait sa couronne. A la stupeur générale, le peuple espagnol, livré à lui-même, s'était cramponné de toutes ses forces à son morne souverain, continuateur fidèle des traditions de l'Escurial. Stanhope eut beau prendre Madrid, le roi Bourbon resta maître du cœur de ses sujets. Là-dessus, arriva le gros Vendôme qui, entre deux ripailles, écrasa les Anglais, les Autrichiens, fit Stanhope prisonnier. Un miracle acheva la victoire : l'Empereur mourut, laissant sa couronne à l'Archiduc. Celui-ci devenait, dès lors, plus dangereux pour l'Europe que Louis XIV lui-même.

Second miracle : la reine d'Angleterre, asservie depuis des années à sa belliqueuse amie, la duchesse Sarah Marlborough, lui préféra une tendre femme de chambre, Mrs. Masham, chassa les whigs, appela un ministère tory, conservateur, modéré. Un matin, M. de Torcy vit surgir devant lui un abbé Gautier qui végétait dans un grenier de Londres et, à l'occasion, servait d'agent secret :

— Voulez-vous la paix ? demanda le vieux prêtre crotté au ministre ébloui.

Ainsi, au moment où pointait l'aube du règne futur, la France sentait l'étau se desserrer, retrouvait l'espoir. Les préliminaires franco-anglais furent signés à Londres le 8 octobre et, le

12 janvier suivant, s'assembla à Utrecht un Congrès où l'Empereur seul refusa d'envoyer des plénipotentiaires.

Le peuple, oubliant qu'il devait cette extraordinaire résurrection à la constance du vieux Roi, en attribuait l'honneur à la sainteté du Dauphin.

Si le duc d'Orléans souhaitait garder quelque chance de relever sa fortune, il ne pouvait rester à l'écart d'un tel mouvement. Sa nièce, Marie-Adélaïde, l'avait toujours aimé, défendu. Son neveu ne lui voulait aucun mal, mais s'effarouchait de son impiété, de ses fanfaronnades. Docile une fois encore aux conseils de Saint-Simon, Philippe affecta un maintien plus décent, surveilla ses propos, mit en œuvre toute sa puissance de séduction. Peu à peu, il apprivoisa le jeune prince, toucha son cœur. Au sein d'une famille âpre, jalouse, prompte à la férocité, ces deux hommes étaient assurément les seuls à pouvoir reconnaître l'un chez l'autre la générosité, la franchise, le désir désintéressé du bien public.

Comme la France elle-même, mais pour de meilleures raisons, le duc d'Orléans envisageait de nouveau l'avenir avec confiance.

Le 7 février 1712, la Dauphine, qui souffrait depuis deux jours d'un accès de fièvre, ne put se lever. De violentes douleurs lui martelaient la tempe et son corps se couvrit de taches suspectes. Écarquillant ses yeux étonnés, Boudin, premier médecin de Son Altesse, lui prodigua vainement les saignées, l'émétique, l'opium et le tabac à mâcher *(sic)*.

Comme sa sœur, la reine d'Espagne, Marie-Adélaïde était de ces créatures éphémères que semble consumer leur ardeur à vivre. Mariée dès l'enfance, usée par trois maternités et six fausses-couches successives, sacrifiant allégrement sa santé au plaisir ou à l'étiquette, elle se trouva désarmée devant une épidémie à laquelle son entourage ne comprit rien [1].

On l'entendit murmurer :

— Princesse aujourd'hui, demain, rien, dans deux jours, oubliée.

Elle expira le 12 février, dans sa vingt-septième année.

Le Roi et Mme de Maintenon, éperdus de douleur, se réfugièrent à Marly. « Il n'y aura point de moment de ma vie où

1. Il s'agissait sans doute d'une rougeole infectieuse ou, plus vraisemblablement, d'une scarlatine.

je ne la regretterai, » écrivait Louis XIV à qui les grâces de la jeune femme apportaient l'unique rayon de ses journées assombries.

La vieille marquise voyait s'effondrer tous les plans d'avenir qu'elle avait bâtis sur l'attachement filial d'une Dauphine formée par ses soins. Lasse et désespérée, elle sentait avec horreur retomber sur ses seules épaules la charge de distraire un homme « inamusable ». Dès le lendemain, elle fit rappeler l'ami d'enfance de Louis XIV, Villeroy, rendit à ce favori blanchi et radoteur l'accès des cabinets intimes. Grâce aux violons, grâce aux vieux contes de l'an 1660, les soirées deviendraient peut-être supportables.

Le Dauphin, dont les larmes ne tarissaient point, avait pris la fièvre au chevet de sa femme. Il dut s'aliter en arrivant à Marly.

Selon l'usage, la malheureuse princesse fut autopsiée, en présence de ses dames d'honneur, par Boudin, Fagon, premier médecin du Roi, Maréchal, premier chirurgien, Boulduc, premier apothicaire.

Autour de ce qui avait été un corps délicieux, les robes noires, les perruques et les besicles s'affrontèrent. Boudin enrageait de sa charge perdue. Fagon, septuagénaire et à moitié aveugle, déclara qu'une substance maligne avait «brûlé» le sang de la patiente. Boudin, aussitôt, dénonça le poison et fut approuvé de son illustre collègue. Seul, Maréchal refusa formellement de souscrire à ce diagnostic. Il convient de remarquer que, si la médecine en était encore au stade meurtrier, la chirurgie la devançait alors notablement. La dispute se prolongea, s'aigrit, n'amena point la lumière.

Louis XIV, placé en face des deux thèses, ordonna sagement le silence. Mais il était déjà trop tard. La nouvelle volait parmi les courtisans toujours avides de sensations, gagnait les salons parisiens, les boutiques, les tavernes. On se rappelait que le roi d'Espagne avait récemment mis son frère en garde contre un attentat. Des suivantes racontaient une singulière histoire de tabatière offerte à la Dauphine par le duc de Noailles et devenue introuvable. Les ambassadeurs taillaient leurs plumes d'oie : comme sa grand'mère, Henriette d'Angleterre, Marie-Adélaïde était morte assassinée.

De nouveau, l'on entendit siffler les vipères de l'ancienne coterie de Meudon et de la petite Cour des bâtards. Quel malheur pour sa réputation que M. d'Orléans fabriquât tant de philtres étranges dans le laboratoire d'Humbert ! Quel regret-

table souvenir que son ancienne amitié avec Feuquières, cet homme autrefois impliqué dans l'Affaire des Poisons !

Mais quel intérêt aurait poussé le prince à un crime aussi révoltant ? Peut-être la duchesse de Berry saurait-elle répondre, qui avait si fort jalousé sa belle-sœur et cachait à peine sa joie d'être désormais la première dame du royaume.

Cependant, le Dauphin parcourait, une à une, toutes les étapes douloureuses qu'avait franchies sa femme.

— Oh ! ma pauvre Adélaïde, disait-il, que tu as dû souffrir ! Faites, mon Dieu, que ce soit pour le salut de son âme !

Le 18 février, Télémaque s'éteignait, amèrement pleuré de la France entière.

Nouvelle autopsie, nouvelles bévues des médecins, nouveaux arrêts contradictoires. Cette fois, les sinistres rumeurs éclatèrent en fanfare. Les saints, fous de désespoir, ne pouvaient admettre la mort naturelle de leur idole. Ils furent les premiers à crier au meurtre, aussitôt suivis, pour des raisons différentes, par toutes les autres coteries de Versailles.

« On craint déjà, écrivait la Palatine, en parlant de son fils, qu'il n'ait part au gouvernement. C'est pourquoi on cherche à le rendre odieux à Paris et à la Cour. »

Le Dauphin laissait deux enfants en bas âge — le duc de Bretagne et le duc d'Anjou — dont l'aîné reçut, à cinq ans, le titre paternel. Le tuteur désigné de ce futur roi qui, sans doute, ne tarderait guère à le devenir, était le duc de Berry, mais chacun savait la nullité du pauvre prince, sa soumission conjugale. A la mort de Louis XIV, le seul membre de la famille royale en état d'exercer le pouvoir serait donc le duc d'Orléans. Une telle perspective épouvantait trop de gens. Il fallait au plus vite mettre hors de combat le libertin, le révolutionnaire, le trouble-fête.

Parmi les ruines fumantes du parti de Monseigneur et du parti des saints, s'était dressé, dès la première heure, le parti des bâtards. Le duc du Maine, depuis sa déconfiture militaire, cheminait sans bruit. Clochant sur son pied bot, prompt aux révérences, il accablait les moindres gentilshommes de sourires, d'honnêtetés et de promesses, caressait les officiers, s'empressait auprès des parlementaires. Toujours modeste, discret, timide, il ne cessait, pièce par pièce, d'arracher au Roi de prodigieuses faveurs : cordon bleu, pairie, commandement des Suisses et Grisons, de l'artillerie, des cinq brigades de carabiniers avec survivance aux enfants, dépouilles de la Grande Mademoiselle,

la plus riche héritière du royaume, gouvernement du Languedoc, honneurs identiques à ceux des princes du sang. Il vivait dans le sillage de son père et de sa vieille gouvernante, les distrayait, les cajolait.

Oublieux des anciennes déceptions, Louis XIV admirait le charmant visage du jeune homme, sa subtilité, sa ferveur. Mme de Maintenon ne se rappelait jamais sans émotion la lutte qu'elle avait soutenue pour sauver la vie de cet enfant condamné, les nuits dramatiques où elle pensait le perdre, les cruels voyages de rebouteux en charlatan. Pareil dévouement donne des droits bien forts à l'obligé.

Quant à la microscopique et turbulente duchesse du Maine, — Bénédicte de Condé — elle avait réussi à persuader son mari et le Roi même qu'une contrariété risquait de lui faire perdre la raison, gagnant ainsi une indépendance dont elle profitait pour mener une existence d'actrice en folie. Dans le délicieux palais de Sceaux où elle régnait en despote, ce n'étaient que drames et comédies entrecoupés de fêtes, de concerts, de feux d'artifices, de bals, de tournois poétiques. Ces extravagances ruineuses permettaient à la princesse de rassembler autour d'elle artistes, savants et hommes de plaisir, auxquels se joignaient peu à peu des financiers, des magistrats, des militaires, une foule d'adulateurs, d'intrigants. Ainsi se crée une faction.

Les calomnies infâmes, susurrées à Marly, empruntèrent à Sceaux les trompettes de la renommée. Le duc d'Orléans voulait donner la couronne à sa fille — à sa maîtresse ! — il voulait se faire roi lui-même. On savait bien qu'il évoquait le diable. Humbert avait hérité des secrets de la Voisin !

A une vitesse de comète, ce bruit « remplit la Cour, Paris, les provinces, les recoins les moins fréquentés, les fonds des monastères les plus séparés, les solitudes les plus inutiles au monde et les plus désertes, enfin les pays étrangers et tous les peuples de l'Europe [1]. » Mme de Maintenon, si prévenue contre le fils de Monsieur, si effarouchée par son scepticisme et par ses mœurs, crut, peut-être de bonne foi, qu'un tel mécréant était capable d'un crime. Quant au Roi, il souffrait de la plus horrible incertitude.

Dès le 22 février, Philippe, allant donner l'eau bénite au malheureux Dauphin, essuya les insultes de la foule. Le lendemain, il dut conduire la funèbre procession qui menait les deux corps

1. Saint-Simon.

de Versailles à Saint-Denis. Ayant quitté le palais à six heures du soir, le cortège ne franchit la barrière de Paris qu'à deux heures du matin. Soixante mousquetaires gris, soixante mousquetaires noirs, deux compagnies de gendarmes et de chevau-légers précédaient les six carrosses de deuil attelés à huit chevaux. Les flambeaux innombrables allumaient de mornes reflets sur les épées, les armoiries, les capes, les plumails. Les pages du Roi avançaient trois par trois. Le duc d'Aumont portait la couronne du Dauphin, M. de Dangeau celle de la Dauphine, M. de Souvré, le collier du Saint-Esprit. Quatre aumôniers à cheval soutenaient les cordons du poêle.

Le peuple, silencieux et recueilli, s'échauffa brusquement quand parut le carrosse aux armes d'Orléans. Des poings se tendirent, les sifflets se mêlèrent aux clameurs, aux injures, aux malédictions. A la hauteur du Palais-Royal, la multitude en furie voulut rompre le cordon des gardes, écharper l'oncle meurtrier. Les chevaux se cabrèrent, les femmes poussèrent des cris. Sans les sages précautions prises depuis la veille, le prince n'en serait pas sorti vivant.

Philippe ne put douter que les Français le regardassent comme un empoisonneur. Le choc fut terrible pour cet homme auquel ses intimes reprochaient volontiers un excès de sensibilité. L'absurdité même de l'accusation en redoublait l'horreur. Le duc d'Orléans aimait ses neveux et attendait beaucoup de leur avènement. S'il avait eu vraiment des projets criminels, il aurait mieux défendu ses intérêts en se débarrassant d'un souverain à jamais hostile.

Transporté d'indignation et de désespoir, Philippe alla trouver le Roi, demanda justice, offrit de se rendre incontinent à la Bastille afin qu'un procès public fît éclater son innocence. Louis XIV eut heureusement le sang-froid de refuser. Selon Madame, il parla à son gendre « avec bonté et lui donna l'assurance qu'il n'en croyait rien ». Selon Saint-Simon, il resta « fort sérieux, fort froid et même fort sec ». M. d'Orléans insista, supplia qu'à son défaut, Humbert fût admis à la prison d'État, questionné, jugé.

Le Roi céda sur ce dernier point, mais l'honnête chirurgien Maréchal, ayant appris la chose, osa, le soir même, chapitrer son maître :

— Que prétendez-vous, Sire ? Afficher partout la honte prétendue de votre plus proche famille ? Et quel en sera le bout ? De n'en trouver rien et d'en avoir la honte vous-même !

Humbert reçut l'ordre de rester chez lui.

Quelques jours plus tard, les deux fils du Dauphin furent atteints à leur tour de cette « pourpre » soi-disant mystérieuse qui désolait à la même époque Paris et Versailles. Les médecins s'emparèrent du pauvre petit duc de Bretagne, le saignèrent et le firent vomir jusqu'à ce que mort s'ensuivît (7 mars).

Le duc d'Anjou, alors âgé de deux ans, aurait subi le même sort si sa gouvernante, Mme de Ventadour, l'arrachant aux griffes de la science, ne lui avait administré un contrepoison, heureusement incompatible avec tout autre remède. L'enfant guérit, mais resta fort débile et chacun garda la conviction qu'il rejoindrait bientôt son frère et ses parents.

Les cris de la cabale redoublèrent : le duc d'Orléans allait exterminer la famille royale pour se frayer un passage au trône ! De Madrid, Mme des Ursins jetait de l'huile sur le feu. Elle fit arrêter en Poitou un cordelier, soupçonné de préparer le meurtre du roi d'Espagne, et Philippe parut encore responsable de ce nouvel attentat.

Ainsi poignardé sans relâche, le malheureux essayait vainement de reprendre pied. A la tempête des imprécations succédait peu à peu un demi-silence plus insupportable encore. Un ostracisme muet ravalait le prince à la condition des parias. Apparaissait-il dans une compagnie, l'entretien se glaçait aussitôt. Se mêlait-il à un groupe, celui-ci allait se reformer à distance. Les hommes courageux affichaient leur dégoût, les lâches s'écartaient précipitamment comme à l'aspect d'un lépreux, les femmes n'épargnaient ni leurs insolences, ni leur mépris. Le petit-fils de Louis XIII, le héros de Turin, de Lérida et de Tortose ne trouva plus à Versailles un compagnon de promenade, un partenaire au lansquenet, un simple interlocuteur.

Forcé de jouer son rôle à la Cour, il n'eut même pas la ressource de se dérober aux affronts, dut les recevoir chaque jour, publiquement, en silence. Ce fut l'honneur de Saint-Simon — si souvent mesquin et fielleux — d'avoir bravé la foudre et d'être resté le seul, « exactement l'unique », à entretenir avec son ami des rapports normaux.

Tout s'apaise en France, tout s'oublie vite, et particulièrement le scandale. Mais le duc du Maine, qui attendait sa fortune de la ruine de son beau-frère — et lui gardait rancune de n'avoir pas souscrit au mariage de Mlle de Chartres — sut, avec une adresse diabolique, raviver constamment à Paris, à Versailles,

en province, à l'étranger même, la déshonorante rumeur. Empoisonneur incestueux, le duc d'Orléans passa aux yeux de l'opinion pour un César Borgia, un Richard III.

De cette affreuse blessure, Philippe ne guérit jamais. Répudié par les siens, il se confina de plus en plus dans la société douteuse du Palais-Royal, redoubla de débauches, d'ivrognerie, affecta de mépriser pêle-mêle le bien et le mal, l'honneur et la déloyauté, et tous les devoirs, et toutes les prescriptions, et toutes les morales.

Quelque autre serait devenu un aigri, un révolte ; lui, préféra bafouer en souriant, le code hypocrite de ses bourreaux. Il reprit le chemin de l'appartement de sa fille, brava duègnes et cagots.

La fringante duchesse de Berry, éblouie de se voir au pinacle, s'ébattait dans l'existence comme une cavale indomptée, riait, criait, tourbillonnait, se ruinait en folies, godaillait à en crever. Philippe goûtait un singulier plaisir à servir les caprices de cette hystérique et, certes, leur intimité pleine de tendresse et de violences, de brouilles et de réconciliations, n'évoquait rien de familial. Faut-il donc croire qu'en 1712 ? . . . Mais non. Élisabeth, au su de son père, avait pris un amant, le pesant M. de La Haye, dont elle était férue au point de vouloir fuir avec lui. Ce qui n'empêchait pas l'enjôleuse de se glisser peu à peu à la place laissée vacante auprès du Roi par Marie-Adélaïde.

Les excentricités de la fougueuse princesse ne ranimaient d'ailleurs point la Cour. « Tout est mort ici. La vie en est ôtée, » écrivait Mme de Maintenon. Plus de fêtes, plus d'appartements. Les parties de cartes elles-mêmes languissaient entre ces gentilshommes auxquels Louis XIV avait voulu donner une âme de joueur afin de les mieux tenir à sa merci.

Pour la première foi, le Roi, si vite consolé de la perte des siens, restait accablé. Autant que de son deuil, il souffrait du doute atroce qui l'oppressait. Des précautions extraordinaires étaient prises autour du nouveau Dauphin sur lequel semblait suspendue l'épée de Damoclès. La pauvre Madame pleurait toutes les larmes de son corps.

Le pire fut que le duc d'Orléans, publiquement avili, prit, à la fin, les apparences d'un personnage dégradé. Ce gros gaillard apoplectique, souvent teinté d'ivresse, parlant un langage de galérien, blasphémant Dieu et chiffonnant des servantes sous les yeux de sa propre fille, suait des vices qu'il n'avait pas.

Les adversaires de Philippe ne réussirent pas à le perdre au point où ils le souhaitaient, mais ils ébranlèrent gravement son équilibre moral. L'homme qui gouvernera bientôt la France ne sera plus tout à fait le magnifique soldat des campagnes d'Italie et d'Espagne, le prince le mieux doué d'Europe.

IX

LES CAPRICES DE LA MORT

1712-1714

Les deuils de la Maison de France avaient jeté la consternation à Utrecht où les négociateurs voyaient crouler le fragile édifice élevé par leurs soins. Il était un point — un seul — sur lequel tout le monde tombait d'accord : le petit Dauphin de deux ans ne pouvait pas vivre. Lui disparu, la couronne de Louis XIV reviendrait donc à Philippe V dont les droits avaient été solennellement sauvegardés en 1700. Or, ni la Hollande, ni surtout l'Angleterre, n'accepteraient jamais la réunion sous un même sceptre de la France et de l'Espagne. L'affaire importait d'autant plus au gouvernement britannique que les whigs, furieux de leur défaite et déchaînés contre la paix, accusaient déjà leurs successeurs de trahison.

Dès le mois de mars, le ministre Bolingbroke demanda que Philippe V, renonçant pour lui et les siens à la qualité de prince français, s'effaçât devant le duc de Berry auquel succéderaient éventuellement les Orléans, puis les autres membres de la famille de Bourbon. Torcy, interprète de son maître, invoqua la loi organique du royaume, fondée sur la transmission par ordre de primogéniture : « Cette loi, écrivit-il, est regardée comme l'ouvrage de Celui qui a établi toutes les monarchies et nous sommes persuadés en France que Dieu seul la peut abolir. Nulle renonciation ne peut donc la détruire et si le roi d'Espagne donnait la sienne... on se tromperait en la recevant comme un expédient suffisant pour prévenir le mal que l'on se propose d'éviter. »

Bolingbroke riposta du tac au tac : « Vous nous permettrez d'être persuadés en Grande-Bretagne qu'un prince peut se départir de son droit par une cession volontaire. » Au reste, la casuistique n'était pas de saison : les Bourbons devaient choisir entre le droit divin et la paix.

Cinq jours suffirent à Louis XIV pour faire plier ses scrupules dynastiques devant la raison d'État. Mais lorsqu'il voulut convaincre son petit-fils, il se heurta à un mur.

La rancœur de Philippe V après l'abandon de la France en 1709, puis l'exaltation suscitée par une victoire qu'il attribuait à l'intervention divine semblaient avoir dépouillé le jeune monarque de ses derniers atavismes capétiens. Reclus entre une épouse de vingt-cinq ans, bien proche de la tombe, et une gouvernante septuagénaire, usé à force d'outrances mystiques et charnelles, il habitait, comme Charles II lui-même, un univers peuplé de visions, de chimères. Le temps n'était plus où le soleil de Versailles, balayant les tristes salles du palais madrilène, y rappelait une vie oubliée. Marmottant ses patenôtres, le cou serré dans la golille, regard éteint, lèvre pendante, Sa Majesté Catholique continuait dignement la série des modèles de Vélasquez.

Déjà, Louis XIV ne maintenait son influence que par la grâce de Mme des Ursins. Encore devait-il menacer à tout propos de refuser ses troupes, ses subsides. Philippe V s'était laissé arracher péniblement les pleins pouvoirs qui permettaient à son grand-père de traiter en son nom et s'indignait, malgré tant de revers, qu'on prétendît réduire ses États à l'Espagne et aux Indes. En échange des provinces perdues, il réclamait le Roussillon !

L'idée de renoncer à l'héritage de ses ancêtres le révolta comme un sacrilège. La loi divine exigeait qu'il régnât à Madrid et à Paris ou, du moins, si le Dauphin vivait, qu'il fût roi d'Espagne et régent de France. Rien ne l'amènerait à violer ce principe sacré.

Les ministres anglais, soucieux d'aboutir, imaginèrent alors une transaction. Puisque le Dauphin mourrait, ils invitaient le Roi Catholique à céder l'Espagne au duc de Savoie et à prendre les États de ce dernier prince — Savoie, Piémont, Montferrat — augmentés de la Sicile. Le moment venu, Philippe V ceindrait sans difficulté la couronne des lys à laquelle il ajouterait, magnifiques fleurons, les trois provinces savoyardes. En revanche, la Sicile passerait à l'Empereur.

Ce plan ravit Louis XIV. Il rassurait l'Europe, épargnait à la France un redoutable conflit dynastique et payait tous ses maux d'un prix inespéré. Sans doute, les Bourbons perdraient-ils l'empire de Charles II. Mais l'expérience prouvait la fragilité de l'union entre les deux Cours et le Grand Roi, instruit par le

malheur, préférait les intérêts immédiats du pays à la gloire de sa Maison.

L'aïeul écrivit d'une manière pressante à son petit-fils, ajouta aux raisonnements politiques des arguments sentimentaux : Philippe V pourrait faire de fréquents séjours à Versailles, reformer le cercle de famille tragiquement rompu. Marie-Louise de Savoie, si semblable à sa sœur, occuperait la place de la pauvre Adélaïde...

Le morose pupille de Mme des Ursins, qui parvenait à concilier un entêtement farouche avec une volonté absente, usa de ses armes ordinaires, le silence, l'inertie. Des semaines passèrent. Voyant l'Angleterre inquiète et la coalition prête à se reformer, Louis XIV perdit patience, envoya un véritable ultimatum : le Roi Catholique devait opter entre la proposition britannique et la succession de Charles II, étant entendu que, s'il choisissait l'Espagne, il abandonnait pour toujours sa première patrie. Faute d'une prompte réponse, la France conclurait une paix séparée, laissant son alliée affronter seule huit nations en furie.

Il fallut obéir. Ayant prié, communié, consulté son confesseur, Philippe V, tout illuminé d'une flamme mystique, laissa tomber son arrêt : devenu Espagnol, il resterait Espagnol à jamais. Quant à la France dont la couronne, disait d'une manière inattendue, lui paraissait « trop éclatante », il en faisait don au duc de Berry.

A Versailles, le vieux Roi poussa un soupir désenchanté ; à Utrecht comme à Londres, l'inquiétude et la joie se mêlèrent. Le trouble-fête de l'Europe capitulait, soit, mais comment rendre son désistement efficace ? Dans toutes les capitales, les partisans du droit divin déclaraient une telle abdication sans valeur. Un prince ne pouvait rejeter sa légitimité.

En gage de bonne foi, Philippe V consentit à charger la Junte espagnole de formuler elle-même les renonciations dans les termes les plus énergiques. Ce texte fut ensuite soumis aux docteurs de l'Université d'Oxford ainsi que les déclarations par lesquelles les ducs de Berry et d'Orléans abandonneraient leurs droits sur l'Espagne. Là-dessus, la défaite des Impériaux, vaincus par Villars à Denain, vint fort à propos balayer les dernières hésitations des Anglais.

Bolingbroke se rendit à Fontainebleau, y fut salué, choyé comme l'ange de la paix, reçut de Louis XIV le diamant même que le duc de Bourgogne portait à son chapeau. On arrêta les clauses générales de l'accord, puis, dans l'ombre des cabinets

de Mme de Maintenon, on souleva mystérieusement une question plus délicate.

Bolingbroke qui traitait si cavalièrement le droit divin des Bourbons retrouvait des scrupules lorsqu'il s'agissait de celui des Stuarts. L'acte de Succession, voté quelques années auparavant sur l'initiative des whigs, réservait la couronne britannique à la branche protestante de la dynastie, excluant le catholique Jacques Stuart, fils du dernier roi légitime. Les « Jacobites » restaient cependant nombreux en Angleterre, bien que Louis XIV eût déjà abandonné le Prétendant, reconnu la reine Anne. Cette malheureuse princesse qui n'avait pas eu moins de seize enfants mort-nés allait s'éteindre sans postérité. Au termes de la loi, son héritage était dévolu à un lointain cousin, l'Électeur de Hanovre, ennemi juré de la France et fort impopulaire chez les tories.

Bolingbroke, pour sa part, espérait secrètement le retour du Prétendant. Il révéla à Louis XIV que sa douce et craintive souveraine le souhaitait aussi. L'état de l'opinion en Grande-Bretagne ne permettait pas encore de découvrir un tel projet. Mais si Bolingbroke, alors simple ministre, devenait chef du gouvernement, il se flattait, avec l'appui de la reine, d'exclure le Hanovrien, vassal de l'Empereur, et de ramener à Saint-James le protégé du Grand Roi. Ce dernier, ravi, ne fit plus de difficultés pour reconnaître cet Acte de Succession destiné à tomber en désuétude et pour sacrifier les fortifications de Dunkerque, cauchemar des Anglais.

Ce fut dans une atmosphère d'espoir et presque d'allégresse que se poursuivirent les ultimes négociations. Philippe V, par moments, réveillait les soucis des diplomates, les obligeait à douter de sa sincérité. « Je n'hésitai pas un moment sur le parti que j'avais à prendre, disait sa proclamation aux Espagnols, et aussi *on ne me laissa pas le moindre loisir de prendre conseil et de délibérer.* »

Un rapport de l'ambassadeur de Bonnac dénonçait une menace précise : « Le roi d'Espagne cédera la France à son frère, le duc de Berry, mais, si le duc de Berry mourait sans enfants, *il ne voudrait pas avoir fait une cession qui profitât au duc d'Orléans.* » L'antagonisme de l'oncle et du neveu ne s'était nullement apaisé depuis 1709.

Mais à quoi bon chercher des motifs d'inquiétude ? L'avenir se présentait limpide, rassurant. On était résigné à la perte du Dauphin. Le sceptre passerait au duc de Berry, puis au petit

duc d'Alençon dont venait d'accoucher la folle Élisabeth. L'empire de Mme des Ursins sur la reine d'Espagne maintiendrait ce pays dans le sillage de la France à laquelle l'avènement d'un Stuart catholique lierait promptement l'Angleterre. Quelle revanche si peu d'années après l'humiliation de La Haye !

Le duc d'Orléans, malgré certains conseils dangereux, ne songea pas à discuter cet ordre nouveau où il ne trouverait point de place. Philippe V ayant engagé aux Cortès « sa foi et sa parole de roi qu'il procurerait l'observation et l'accomplissement » des renonciations, MM. de Berry et d'Orléans s'en furent solennellement au Parlement pour faire enregistrer l'acte qui consacrait l'abandon de leurs droits à l'héritage des Habsbourg.

Le soir même, l'ambassadeur d'Espagne écrivait triomphalement à son maître que l'opinion française, n'attachant aucune valeur à ces formalités, s'attendait à voir Sa Majesté Catholique franchir les Pyrénées dès la mort du Dauphin. Cette dépêche imprudente resta, par bonheur, ignorée des chancelleries.

Le 11 avril 1713, le traité fut signé par la France, la Grande-Bretagne, la Hollande, la Prusse, le Portugal, la Savoie. L'Empereur refusa d'y souscrire et Philippe V, furieux d'abandonner les Pays-Bas, Naples et le Milanais à l'Autriche, la Sicile à la Savoie, Gibraltar et Port-Mahon à l'Angleterre, aurait assurément suivi cet exemple sans la rude pression de son aïeul. La paix d'Utrecht — confirmée seulement l'année suivante lors des traités de Rastadt et de Bade conclus avec l'Empire — ouvrait la série de ces contrats européens que la plupart des intéressés rêvent de violer et dont le maintien épuise les efforts d'une génération. 1713 . . . , 1815 . . . , 1919 . . . Les hommes manquent d'imagination et l'histoire se répète.

Pour l'heure, la France vit seulement l'extinction des guerres et l'ordre universel restauré, un ordre, somme toute, logique, harmonieux où se reconnaissait le génie du Grand Roi. Cet élan vers la vie que provoque la fin des calamités, ranima la joie, les fêtes, la dissipation, mit la vertu en déroute. « Je me garderai bien, écrivait Mme de Maintenon à la princesse des Ursins, de vous faire une description de nos mœurs présentes, il me semble que je pécherais contre l'amour qu'on doit avoir pour sa nation. » Et la bonne dame, perdant le souvenir scabreux de ses beaux jours, se récriait : « Les hommes sont pires que les femmes. Ce sont eux qui laissent ruiner leurs maisons, qui veulent que leurs femmes prennent du tabac, boivent, jouent, ne s'habillent plus. »

L'austère influence de la duègne royale contrariant à Versailles une jeunesse frénétique, celle-ci se précipitait à Paris qui redevenait soudain le centre du bel esprit, la capitale du plaisir. Foin de la Cour, de son cérémonial et de ses perruques ! Mieux valait imiter les coutumes de ce pays neuf, audacieux, la Grande-Bretagne !

Les Anglais, ayant franchi le détroit, demeuraient stupéfaits de leur popularité. Cette France orgueilleuse qui, depuis un demi-siècle, s'offrait en modèle aux étrangers barbares, abdiquait brusquement sa suprématie en faveur de son ennemie de la veille.

En 1680, Mme de Fontanges avait imposé aux dames une haute et encombrante coiffure à laquelle la mode restait obstinément fidèle malgré les railleries du Roi. Il suffit à l'ambassadrice d'Angleterre de paraître sans cet échafaudage pour que les têtes des élégantes devinssent aussitôt plates.

Louis XIV avait passé l'âge de s'amuser de ces frivolités. Dans le mécanisme immuable de sa « vie d'horloge », la théologie occupait maintenant les loisirs jadis réservés aux divertissements. Entre le travail et les promenades, l'ancien ami de La Vallière vouait tous ses soins à la bulle *Unigenitus* que les jésuites l'avaient incité à demander au Pape pour anéantir le jansénisme honni, traqué, persécuté depuis tant d'années, jamais abattu.

Cette bulle lui causait bien du tourment. Que de clameurs elle provoquait, que de disputes, que de désordres ! Les disciples de Bossuet n'en voulaient pas plus que ceux de Quesnel. Textes en main, évêques et docteurs se livraient bataille, s'accablaient de menaces, d'invectives sous l'œil goguenard des incrédules. Pour la première fois depuis la Fronde, le Parlement se montra indocile, refusa l'enregistrement définitif.

Cela exaspéra le vieux souverain. Circonvenu par son entourage, il crut pouvoir résoudre la question de la grâce à coups de lettres de cachet, remplit les prisons de jansénistes, songea à faire déposer le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, chef de la résistance. Mais les temps étaient bien changés. Tandis que l'opposition demeurait irréductible, Paris, retrouvant sa verve, tournait l'affaire en ridicule, criblait de ses traits Rome, les jésuites, le clergé, bientôt la foi elle-même.

Ce n'étaient que lazzis, chansons, jeux de mots, histoires colportées sous le manteau. Une anecdote faisait fureur. Comme

on affirmait au Père Tellier, confesseur du Roi, que l'*Unigenitus* condamnait saint Paul :

— Bon ! aurait riposté le bouillant jésuite, saint Paul et saint Augustin étaient des têtes chaudes qu'on aurait mises à la Bastille !

— Et saint Thomas ?

— Vous pensez quel cas je fais d'un jacobin quand j'en fais si peu d'un apôtre !

Des prophètes clairvoyants distinguaient-ils, dès lors, que ces succès de Paris contre Versailles, des idées anglaises contre celles du grand siècle, de la libre pensée contre le dogme, étaient autant de présages favorables au duc d'Orléans ? Le prince, assurément, ne l'imaginait guère. De mesquines intrigues de palais avaient éloigné Dubois qui, depuis 1712, vivait en son abbaye, et Philippe, toujours accablé par l'injustice générale, songeait seulement à s'étourdir. Que pouvait-il espérer d'un avenir tel que l'avaient prévu tant de politiques avisés ?

La mort capricieuse allait se charger de bafouer les vains calculs des hommes. Dédaignant le Dauphin que tout le monde lui offrait comme victime expiatoire, la Parque enleva d'abord en son berceau le petit duc d'Alençon, fils du duc de Berry, puis la reine d'Espagne (5 février 1714). Elle choisit ensuite le duc de Berry lui-même dont la robuste santé faisait l'admiration de la Cour.

Le 26 avril, le prince eut un accident de cheval qui lui rompit une veine de l'estomac. Il ne le dit à personne, se soigna en avalant force tasses de chocolat. La fièvre le saisit le 29 avril ; le 4 mai, il était mort. Quelques semaines plus tard, sa veuve mit au monde un enfant qui vécut à peine douze heures. De nouveau, on parla de poison.

En Angleterre, la reine Anne déclinait rapidement. Bolingbroke, inquiet, prorogea le Parlement, emporta la démission du chef du gouvernement, Lord Oxford, dont il prit la place (7 août). Six semaines, déclara-t-il, suffiraient pour éloigner le Hanovrien, assurer l'héritage au Prétendant. La Camarde ne les lui laissa ponit. La reine expira le 12 août et les whigs, brandissant l'Acte de Succession, firent proclamer l'Électeur sous le nom de George Ier. Le destin universel changeait de direction :

— Qu'est-ce donc que ce monde-ci ? s'écriait Bolingbroke désespéré. Et comme la fortune se joue de nous !

X

LE TESTAMENT

1714-1715

Le duc d'Orléans aurait pu répéter l'exclamation de Bolingbroke. Inlassablement, le sort se raillait de lui, ruinant ses espérances après chaque succès, puis le relevant à l'improviste pour l'anéantir plus complètement. Jamais la volte-face ne fut si brutale qu'en cet été 1714 où Philippe, échappant de justesse à un procès ignominieux, se retrouva subitement sur la dernière marche du trône.

La mort du duc de Berry semblait condamner la postérité de Louis XIV. Tout fraîchement signé, le traité d'Utrecht garantissait que l'héritier nécessaire du Dauphin était son grand-oncle d'Orléans. Rompre cet engagement essentiel équivaudrait à rallumer en Europe une guerre inexpiable. Le respecter ? Cette pensée faisait monter le sang au blême visage du roi d'Espagne, donnait des suffocations à Mme de Maintenon et aux jésuites, effarouchait les ministres, rendait perplexes les grands seigneurs épris de droit divin.

Pour éviter le terrible dilemme, on se raccrochait à l'invraisemblable, à la survie miraculeuse du Dauphin. La lettre, sinon l'esprit des traités, ne prévoyait pas l'éventualité d'une régence. Aucun obstacle juridique n'empêchait donc Louis XIV de confier la tutelle du futur roi à Philippe V, son plus proche parent. On ne pouvait imaginer de remettre l'innocent à l'homme soupçonné d'avoir anéanti toute sa famille. Mais cet argument sentimental convaincrait-il l'ombrageuse Angleterre ?

Le duc d'Orléans se trouvait dans une situation déconcertante. Subitement promu gardien de l'équilibre européen, défenseur des traditions nationales de la dynastie, il n'en restait pas moins un suspect, un paria. Les intrigues des chancelleries, les dépêches des ambassadeurs étaient pleines de lui et il n'en connaissait pas plus que le dernier garçon bleu de Versailles. Un seul

ministre, le Chancelier de Pontchartrain, nourrissait à son égard des sentiments favorables. Cet homme vertueux se démit de sa charge afin de mieux préparer son salut et fut remplacé par le secrétaire d'État à la Guerre, Voysin, créature de Mme de Maintenon.

Cherchant un appui dans son entourage, Philippe ne rencontrait que déceptions. Son meilleur ami, Saint-Simon, farouchement hostile au principe des renonciations, ne cachait point que, le Dauphin mort, il serait tenu en conscience de se rallier au roi d'Espagne.

Mme d'Orléans s'était souvent montrée de bon conseil. Ses liens avec le Roi, avec Mme de Maintenon la désignaient pour négocier le retour en grâce de son époux. Hélas ! fatiguée de ses déboires, Françoise-Marie reportait tout son orgueil, toute son ambition sur son frère, le duc du Maine, vouait ses soins à le servir. Elle espionnait Philippe sans vergogne, tentait de l'aiguiller à contre-sens, de gagner les rares orléanistes au parti opposé. Le prince feignait l'insouciance, mais jouait serré. Jamais il ne livra combats plus dangereux que sous les courtines de la chambre blanche et or où sa femme venait de mettre au monde une cinquième fille, Mlle de Beaujolais.

Le duc d'Orléans ne pouvait cheminer à tâtons au milieu des embûches. Pour les éventer, il lui fallait le flair de la bête chasseresse, le dévouement de l'ambitieux qui n'existait que par son maître, l'esprit fertile du roturier capable d'étonner Fénelon lui-même. L'abbé Dubois reprit modestement sa place au Palais-Royal, huma l'atmosphère, rendit de discrètes visites, se faufila dans des salons parlementaires et des cabinets diplomatiques, se plaignit de la bulle aux jansénistes, des impôts aux financiers, du rigorisme de la vieille Cour aux gentilshommes avides de plaisirs.

Paris, passionné, versatile, épris de changement, se laisserait sans doute séduire. Mais Paris qui était déjà beaucoup ne semblait pas encore être quelque chose. Chacun regardait du côté de Versailles, ce Sinaï où le Roi, entouré des sombres nuées d'un secret bien gardé, préparait l'avenir.

Que méditait le vieillard, majestueux et impénétrable, quand, vêtu de velours rouge et ganté de blanc, il conduisait lui-même sa petite calèche, quand il abattait les oiseaux d'une arquebuse demeurée infaillible, quand, avec une joie toujours nouvelle, il présidait aux embellissements de ses jardins ? Seul, aurait pu répondre le singulier triumvirat auquel la mort avait réduit son

cercle intime et qui groupait le duc du Maine, Villeroy et Mme de Maintenon.

Le duc du Maine poussait à l'extrême la dévotion filiale : tendre et respectueux, agréable et sans frivolité, pieux, adroit, inteligent, appliqué aux affaires, il s'efforçait de paraître moins encore l'enfant que le disciple du Grand Roi. Jetant autour de soi des regards désabusés, Louis XIV songeait que celui-là seul serait capable de suivre exactement la route qu'il avait tracée.

A soixante-dix ans, Villeroy gardait la grâce, la prestance, la galanterie, l'entrain, la légèreté, l'étourderie, la vanité naïve et l'ambition d'un dameret. Comblé d'honneurs, sinon de gloire, il travaillait encore à sa fortune, comme si une existence entière se déroulait devant lui. Il réussit à forcer l'entrée du Conseil, devint Président des Finances. Une ancienne amitié aurait pu l'incliner vers le duc d'Orléans, mais, ramené à Versailles par Mme de Maintenon, il servait exclusivement les desseins de sa protectrice, quitte, dans le privé, à la traiter de « taupe ».

La froide Égérie du Roi-Soleil atteignait alors l'apogée de son surprenant destin. Certes, son règne d'épouse secrète n'avait pas été sans peines, sans mécomptes. Louis XIV lui infligea longtemps le supplice de Tantale, gouvernant devant elle, réclamant son avis sur toutes choses et mettant une coquetterie ostentatoire à écarter ses moindres demandes. Des conseils désintéressés, bon ! Quant aux recommandations, point d'affaire ! Et l'ambitieuse déçue tirait les rideaux de son lit afin de sangloter à l'aise.

La mort des enfants de France devait lui donner enfin cette autorité chère à son âme d'institutrice. Privé des joies familiales, de plus en plus isolé de son siècle, Louis XIV s'abandonnait d'instinct à la compagne octogénaire qui, à l'ombre de cette « grande coiffe noire où elle s'enveloppait comme en un nuage », veillait sur son travail, sa santé, ses plaisirs, tançait les médecins, inspirait les ministres, imposait une théologie au Saint-Siège. « C'est à moi qu'il faut s'adresser, par qui tout passe... » avouait, comme par mégarde, la veuve du pauvre Scarron.

Cette puissance dont bien peu de reines françaises avaient joui, l'ancienne gardeuse des dindons de Mme de Neuillan l'exerçait précisément à l'heure où se posait la plus grave question dynastique que le royaume eût connue depuis la Ligue. Logiquement, la marquise devait en user contre le duc d'Orléans, symbole vivant de ce qu'elle exécrait. Mais, comme Philippe V le rappelait sagement à un de ses agents : « De Mme de Main-

tenon, vous ne pouvez tirer aucun profit, parce qu'elle se tient enchaînée à la volonté et au goût du Roi Très Chrétien [1]. »

On croyait connaître le goût de Louis XIV. Restait à deviner sa volonté. La robe rouge du cardinal del Giudice, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Catholique, tourbillonnait à Versailles, à Marly, apparaissait, telle un feu follet, tantôt dans le cabinet du Roi, tantôt dans celui de M. de Torcy, tantôt chez le duc du Maine. Le bruit se répandit que Philippe V avait obtenu de faire annuler ses renonciations. Le négociateur même du traité, Torcy, était gagné à sa cause, le duc d'Orléans se résignait.

Soudain, grande nouvelle : Louis XIV demandait le rappel de l'intempestif ambassadeur. Il se refusait donc à soutenir son petit-fils ? Déjà, l'opinion indécise considérait avec d'autres yeux les chances de Philippe, quand un coup de tonnerre l'étourdit. Le 29 juillet 1714, le Roi déclara solennellement que ses enfants naturels étaient élevés au rang de princes du sang authentiques, aptes à ceindre la couronne après extinction des branches légitimes. Le Parlement, dompté, enregistra l'Édit (2 août).

Ainsi s'entrouvraient les nuages derrière lesquels les démiurges de Versailles préparaient l'ordre futur. Soucieux de respecter les traités, mais plein de défiance contre le duc d'Orléans, Louis XIV confiait tacitement à son fils d'élection les destinées du royaume.

Le vieux souverain aurait assurément montré plus de sagesse en dissipant les fantômes odieux nés de la calomnie, en se rapprochant de son gendre, et en l'initiant lui-même aux affaires. Philippe avait assez de droiture, de sensibilité, de patriotisme, d'intelligence, pour se montrer digne d'un tel geste. La France eût été tirée d'inquiétude et se fût épargné bien des maux. Reconnaissons toutefois que si Louis XIV, victime de son entourage, regardait réellement le fils de son frère comme un danger public, il agissait sagement en remettant le petit Dauphin aux mains du duc du Maine, de préférence à celles du redoutable roi d'Espagne.

Bien que la tradition des légitimés existât de longue date chez les Capétiens, ces enfants de l'amour n'avaient jamais encore acquis des droits au trône. Il ne semble pas, néanmoins, que l'affaire ait provoqué des remous profonds. Les grandes indigna-

1. Cité par le cardinal Baudrillart, **Philippe V et la Cour de France.**

tions furent celles de la haute noblesse, outrée de jalousie, et du Parlement janséniste exaspéré contre la Cour depuis la bulle *Unigenitus*. Les vrais princes du sang étaient tous trop jeunes pour prendre position. Quant à Philippe, directement atteint par ce coup imprévu, il sut conserver une dignité exemplaire.

Au Palais-Royal, Mme d'Orléans exultait. A Sceaux, la duchesse du Maine s'abandonnait aux transports d'une joie insolente. A Saint-Cyr, Mme de Maintenon rendait grâces au Ciel.

Le 27 août, le Premier Président de Mesmes et le Procureur Général d'Aguesseau, ayant assisté au lever du Roi à Versailles, gagnèrent le cabinet de Sa Majesté qui, contrairement à son habitude, dominait mal une émotion et une humeur évidentes. Louis XIV leur tendit un large paquet scellé de sept cachets :

— Messieurs, dit-il, c'est mon testament. Il n'y a qui que ce soit que moi qui sache ce qu'il contient. Je vous le remets pour le garder au Parlement à qui je ne puis donner un plus grand témoignage de mon estime et de ma confiance.

Il ajouta avec un sourire amer :

— L'exemple des rois mes prédécesseurs et celui du testament du Roi mon père ne me laissent pas ignorer ce que celui-ci pourra devenir. Mais on l'a voulu, on m'a tourmenté, on ne m'a point laissé de repos quoi que j'aie pu dire. Oh bien ! j'ai donc acheté mon repos. Le voilà, emportez-le, il deviendra ce qu'il pourra. Au moins, j'aurai patience et je n'en entendrai plus parler !

Le lendemain, la reine Marie de Modène, veuve de Jacques II d'Angleterre, se trouvait en visite chez Mme de Maintenon quand Louis XIV parut :

— Madame, dit-il à la souveraine déchue, j'ai fait mon testament, on m'a tourmenté pour le faire, j'en connais l'impuissance et l'inutilité.

Puis, lançant un regard lourd de reproches à sa vieille épouse décontenancée, il répéta :

— J'ai acheté du repos.

Un Édit révéla peu après que l'enveloppe remise au Parlement contenait un testament par lequel le Roi « avait pourvu à la garde et à la tutelle du Roi mineur et au choix d'un Conseil de Régence dont, pour de justes considérations, il n'avait pas voulu rendre les dispositions publiques ».

Telles furent les seules clartés jetées sur l'acte que les magistrats avaient enfoui dans l'épaisseur d'une colonne du Palais.

Ce mystère qui alarma les Cours étrangères produisit en France même les plus funestes effets. Tous ceux qui se fussent inclinés devant le fait accompli imaginèrent un avenir conforme à leurs souhaits et se mirent en défense contre les entreprises des autres. La politique de parti, inconnue depuis soixante ans, ressuscita du coup.

Pas un salon, pas une taverne qui ne devînt le témoin de controverses ardentes où le droit divin affrontait celui des traités. Saint-Simon, emporté par sa haine contre les bâtards, a très mal posé le problème. En fait, trois hommes guettaient la succession : Philippe V et le duc d'Orléans, prétendants à la régence, et le duc du Maine, contraint de limiter son ambition à celle d'un maire du palais. Mais le combat dont tout allait dépendre se livrait entre les deux premiers.

Au milieu de l'incertitude générale, un seul point paraissait clair. Si Louis XIV avait entendu remettre simplement le Dauphin et la France à leur tuteur naturel, il n'aurait pas pris la peine d'écrire ses dernières volontés. Le document confié aux magistrats était donc, dans une mesure plus ou moins large, dirigé contre le duc d'Orléans.

Philippe supporta cette seconde disgrâce comme il avait accueilli la première. « Le silence respectueux et profond lui parut le seul parti qu'il pût prendre. » Ni sa femme, ni ses amis, ni les intrigants empressés à le compromettre ne lui arrachèrent une seule plainte. Quant au Roi, il ne lui en parla jamais.

Louis XIV observait toujours à l'égard de son gendre une attitude glacée. Cependant, quelques-unes de ses réflexions au chirurgien Maréchal, son étrange colère après le dépôt du testament, d'autres indices encore dénonçaient chez le vieillard un regret, un scrupule. Hélas ! la vigilance de Mme de Maintenon devait empêcher qu'une passerelle salutaire fût jetée à temps entre le monarque déclinant et son successeur.

Philippe avait été si cruellement ébranlé qu'il ne retrouvait pas l'ambition de ses belles années, son ardeur, son impatience de forcer le destin. Pour les lui rendre, il fallut le sentiment de sa responsabilité devant l'avenir, la mauvaise foi du roi d'Espagne et l'extraordinaire afflux de partisans qui assiégea bientôt le Palais-Royal.

Bon gré, mal gré, le duc d'Orléans représentait la dynastie nationale contre l'influence étrangère de Philippe V comme,

jadis, le premier Valois l'avait représentée contre Édouard d'Angleterre. Qu'on imagine la France livrée à l'héritier de Charles II, à ce fantoche esclave de ses sens, à cet illuminé devenu un parfait élève de l'Inquisition ! La reprise d'une guerre impossible à soutenir eût été le premier fruit de la victoire du droit divin.

Les hommes raisonnables, bourgeois, financiers, le comprenaient, songeaient que le prétendu empoisonneur maintiendrait au moins la paix. La querelle janséniste opposait aux protecteurs des jésuites les neuf dixièmes des parlementaires et la moitié du clergé. La haute noblesse haïssait les bâtards. M. de Chevreuse, M. de Beauvilliers étaient morts. Après l'Édit du 2 août, Saint-Simon enrôla dans le parti orléaniste la plupart des anciens amis du duc de Bourgogne. Enfin, l'impétueuse jeunesse, épouvantée à la perspective d'un gouvernement de cagots, se tournait d'instinct vers l'émule du Vert-Galant.

Comble d'ironie ! De naïfs Machiavels, croyant fermement aux crimes du nouveau Borgia, se dirent qu'un tel personnage ne reculerait devant aucun forfait pour saisir le sceptre et que mieux valait se ranger parmi les siens.

Rien ne prouve plus éloquemment à quel point la régence de Philippe était une nécessité : avant d'avoir prononcé un mot ou fait un geste, le prince dégradé auquel pas un courtisan n'adressait la parole, concentrait les espérances des seigneurs et des magistrats, des banquiers et des philosophes, des austères jansénistes et des étourdis à la mode.

L'état-major de la « cabale » qui, à l'automne, prit l'habitude de se réunir, n'offrait pas des contrastes moins piquants. Les conseils se tenaient, non au Palais-Royal où Mme d'Orléans servait d'espion au duc du Maine, mais dans les salons magnifiques du Président de Maisons, beau-frère de Villars.

Rogue, vertueux, intransigeant et chimérique, Saint-Simon prétendait tenir les promesses faites aux pairs de France par le duc de Bourgogne. Le roi des mauvais sujets, Canillac, l'écoutait en laissant flotter un sourire sur son visage spirituel. Le duc de Noailles, frère du janséniste archevêque de Paris et propre neveu de Mme de Maintenon, ne se consolait point d'être tombé en disgrâce pour avoir proposé une maîtresse à Philippe V. Pétillant de talents et d'impatience, habile à la Cour, aux armées, dans les ambassades, familier avec le maquis des finances, il se voyait premier ministre.

A distance respectueuse de ces illustres, l'omniscient Rémond

remuait son gros nez en compulsant d'innombrables grimoires ; l'abbé de Thésut, énigmatique et silencieux, prenait force notes ; Dubois, enfin, le rusé Dubois, ayant appris la valeur de l'humilité, s'anéantissait devant les grands seigneurs, non sans se divertir de leurs ridicules.

L'ombre d'un absent pesait sur ces colloques, l'ombre du doux prélat qui aurait gouverné la France si Télémaque avait vécu. Vieilli, malade, usé par les déceptions, Fénelon ne renonçait pas à son rêve et Saint-Simon dont, cependant, il se défiait plaidait passionnément sa cause. Le duc d'Orléans ne se défendait guère. Méconnaissait-il les dangers de l'idéologie cambraisienne ou le prestige de l'enchanteur endormait-il sa prudence ? Le prince désirait permettre au fondateur de Salente d'exercer son génie dans une cité terrestre. Mais l'infortuné Fénelon devait, éternellement, échouer près du port. La mort l'emporta huit mois avant l'échéance qu'il avait attendue toute sa vie.

A la fin de 1714, Philippe, ayant recouvré ses forces morales, commença de se rapprocher du monde et — soit par orgueil, soit pour quelque raison secrète — sa femme elle-même lui en facilita les moyens.

Mme d'Orléans prit l'habitude de donner en ses appartements de Versailles ou de Marly des dîners que les courtisans, soucieux de ne pas offenser la fille du Roi, n'osèrent bouder ouvertement. Comme la chère était exquise et l'hôtesse agréable, la compagnie, fort sevrée de réjouissances, se fit de plus en plus nombreuse. La mode s'en mêla, les invitations devinrent des faveurs enviées.

Philippe, au début, ne parut point à ces agapes. Après un temps, il y figura en enfant sage, s'appliquant à n'effaroucher personne, comptant ses verres de vin, surveillant ses propos. Quand il sentit les convives rassurés, il laissa peu à peu briller son esprit. Beaucoup d'hommes, plus encore de femmes s'aperçurent, stupéfaits, que le « monstre » les avait subjugués. Néanmoins, cette sympathie toute neuve ne dépassait point les cabinets de Leurs Altesses. Sitôt revenus dans les appartements royaux, sitôt exposés aux regards de la « vieille Cour », les invités retrouvaient leur dédain et le prince son isolement.

A ces cheminements insensibles, bien des orléanistes auraient préféré de foudroyantes attaques. Philippe écoutait leurs reproches, mais ne modifiait point sa tactique. Rien ne le servait comme son apparente inertie. Il lui suffisait d'exister et de se taire pour bénéficier des moindres fautes de ses ennemis. Ce

qui ne l'empêchait point de rester attentif. Bâillant sur un tabouret de la Galerie des Glaces ou courant la gueuse au Palais-Royal, il ne perdait pas une réplique de la tragi-comédie dont trois théâtres à la fois se renvoyaient les échos : Versailles, Madrid et Londres.

Philippe V, enfermé au palais de Medina-Cœli en la seule compagnie de Mme des Ursins, pleurait sa femme et attendait avidement de la remplacer, car sa santé ne s'accommodait pas mieux du célibat que sa conscience ne l'eût fait d'une maîtresse. La Camarera, inquiète, compulsait les généalogies, cherchait une reine assez déshéritée pour devenir entre ses mains un instrument docile.

L'impérieuse gouvernante avait alors auprès d'elle l'ancien secrétaire du duc de Vendôme — mort d'indigestion peu après son triomphe, — un petit Italien souple, remuant, serviable, bouillonnant d'idées. L'abbé Alberoni, né d'un jardinier du duc de Parme, proposa la nièce de son maître, Élisabeth Farnèse. Sans doute, cette princesse appartenait dans une certaine mesure au clan autrichien, étant aussi nièce de l'Impératrice douairière et de la veuve de Charles II, mais sa pauvreté, sa beauté ravagée par la petite vérole la prédestinaient au rôle de pupille reconnaissante. Mme des Ursins mordit à l'hameçon.

Tandis que Philippe V se consumait d'impatience, Élisabeth Farnèse, mariée symboliquement en Italie, prolongea pendant plusieurs mois un interminable voyage, reçut force messages, écouta force conseils, causa bien des inquiétudes aux agents du roi de France. Ce fut le 23 décembre 1714, dans la petite ville de Jadraque, qu'elle rencontra Mme des Ursins. Les deux femmes s'enfermèrent pour un bref tête-à-tête, puis la foule stupéfaite entendit des exclamations, un ordre, un cliquetis d'armes. Déjà, le carrosse doré, entouré de gardes comme une cellule de criminel, emportait la Camarera en grand habit de Cour vers les Pyrénées, la disgrâce, l'exil..

Une révolution s'était accomplie. Philippe V tombait au pouvoir d'une créature impulsive et violente dont l'inquiétant Alberoni guidait la volonté. Pas une heure, en trente années, cet époux acharné ne quitta la femme qui allait épuiser sa chair jusqu'à le faire sombrer dans une complète démence. Leurs chaises percées elles-mêmes voisinaient au fond d'un seul réduit.

Louis XIV vit chanceler l'édifice auquel il avait tout sacrifié,

comprit que l'union franco-espagnole, clef de voûte de son œuvre, se trouvait désormais à la merci d'une caresse, d'une lubie, d'une *combinazione* d'aventuriers. Il tenta de prévenir le désastre, n'adressa pas un reproche, écrivit gracieusement à la reine, paya une pension à Alberoni avec effet rétroactif de six années !

Le duc d'Orléans se montrait fort ému de l'arrivée en France de Mme des Ursins qu'il regardait comme sa pire ennemie, jurait de ne point paraître à Versailles si elle y recevait un logement. Le Roi, singulièrement soucieux de ne pas blesser son gendre, consigna la princesse à Paris, attendit plusieurs mois avant de lui accorder une audience unique. L'amitié s'était fort refroidie entre Mme de Maintenon et l'ancienne Camarera qui, sans transition, passa de la plus aveuglante lumière à l'ombre la plus dédaignée. « Elle est aussi loin que César et Pompée », écrivait l'abbé Mascara.

Il fallut cet étonnant retour de fortune pour que Louis XIV s'avisât enfin de réconcilier le roi d'Espagne et le duc d'Orléans. L'occasion était trop belle de rejeter tout le poids du malentendu sur les épaules de Mme des Ursins !

Torcy entama d'abord des négociations afin de libérer Flotte et Regnault maintenus en captivité depuis 1709. « Les accusations (dirigées contre eux) peuvent avoir été fausses » reconnaissait, après six ans, le secrétaire d'État. Sa Majesté Catholique se laissa fléchir.

Louis XIV lui-même achemina aussitôt vers Madrid une lettre du duc d'Orléans, lettre respectueuse et digne, propre à panser les blessures d'une âme ombrageuse. La réponse du roi d'Espagne manqua de chaleur, mais consacra l'oubli du passé. Entre le prince et la reine Élisabeth, la correspondance prit un tour presque affectueux. Pour Alberoni, personnellement remercié par Son Altesse, il protesta avec emphase d'un dévouement indéfectible.

Philippe exultait. La déplorable affaire, cause initiale de ses malheurs, se dénouait enfin, la rivalité créée de toutes pièces entre les deux branches de la dynastie n'existait plus. On ne saurait trop souligner la bonne foi du prince. Quelques mois avant de prendre la régence, il ne nourrissait contre son parent aucun sentiment hostile. Bien mieux : ayant cruellement souffert de cette brouille persistante, il ressentait un soulagement infini à la croire terminée. Mais hélas ! ni le sombre roi d'Espagne, ni la dévorante Italienne ne partageaient sa sincérité.

Élisabeth visait déjà le but qu'elle allait poursuivre toute sa vie, l'établissement de ses enfants. Il lui plaisait d'imaginer son époux, maître de deux royaumes, léguant ses droits sur la France à la postérité de la pauvre Marie-Louise et l'Espagne aux Infants nés du second mariage.

Philippe V, nullement découragé par la mésaventure du cardinal del Giudice, ne doutait point de son aïeul : « Il est probable, écrivait-il, que, dans son testament, le Roi m'a nommé tuteur et qu'il a désigné celui qui me suppléera. Il n'y a pas lieu de croire qu'il m'ait substitué un prince, *mon adversaire,* qui désunirait les deux Couronnes. »

Pour mettre sa conscience en repos, il chargeait son confesseur, le Père de Malboan, d'établir un long mémoire destiné à prouver que les renonciations, lui ayant été extorquées, ne valaient rien.

A l'heure même où Leurs Majestés Catholiques envoyaient au duc d'Orléans des assurances amicales, le nouvel ambassadeur d'Espagne à Versailles, prince de Cellamare, recevait les plus singulières instructions. Ce grand seigneur spirituel et léger devait jouer en France un rôle de conspirateur, former un parti à son maître, débaucher ministres, gouverneurs et généraux, gagner les jésuites, intriguer auprès des princes du sang, se concilier Madame la Duchesse, bref, si le testament n'accordait pas au roi d'Espagne la tutelle du Dauphin, la lui assurer par un coup d'État. L'ambassadeur multiplierait les civilités envers le duc d'Orléans, mais n'oublierait jamais de « le regarder comme un rival ».

Circonstance piquante, quand le prince de Cellamare parut à la Cour, Philippe, encore enivré de l'embrassade familiale, l'accabla de grâces et de prévenances au point de gêner l'adversaire qui venait disposer des pièges sous ses pas. Rien ne prouve mieux que le duc d'Orléans, libre de choisir sa voie, aurait continué la politique étrangère de Louis XIV.

« La nouvelle de l'avènement de Votre Majesté... et son heureuse arrivée à Londres m'ont fait un plaisir très sensible et ma joie a infiniment augmenté par l'applaudissement avec lequel elle y a été reçue... » C'est en ces termes que Philippe congratulait George I^er^ de Hanovre débarquant en Angleterre sous des acclamations qu'exaltait une hausse boursière sans précédent. Fils de la duchesse Sophie, tante et mère adoptive de Madame, le gros Allemand, devenu l'idole d'un pays dont il

ignorait jusqu'à la langue, était cousin issu de germain du duc d'Orléans.

A la « joie » officielle de ce dernier répondaient les lamentations de Versailles. Que restait-il des séduisantes chimères caressées deux ans plus tôt ? Les whigs, revenus en triomphateurs, étalaient une gallophobie agressive, vitupéraient le traité d'Utrecht, inculpaient ses négociateurs de haute trahison. Bolingbroke dut s'enfuir sur le continent où il devint le principal conseiller du Prétendant Jacques Stuart.

La France, à peine convalescente, se trouvait menacée de voir l'Angleterre renouer avec l'Empereur la coalition dont elle avait manqué périr. Le moindre prétexte suffirait, le mystère du testament, par exemple, ou les prétentions avouées de Philippe V. C'est alors que Louis XIV, au moment d'entrer dans l'éternel repos, imagina l'audacieux bouleversement diplomatique qui aurait pu changer l'Histoire. Il comprit que les vieilles nations — France, Autriche — devaient s'unir contre l'ambition des nouveaux venus — Angleterre, Prusse, Russie — et ses agents reçurent l'ordre d'orienter leurs efforts vers cette alliance autrichienne que Louis XV signa en 1756, trop tard, hélas ! pour arrêter l'essor des Hohenzollern et sauver les colonies françaises.

Au bellicisme des whigs le Roi opposait encore une arme redoutable, le Prétendant. Le Hanovrien n'était point si solidement installé à Saint-James que certains l'imaginaient. Adoré des banquiers, des militaires, des puritains, il irritait vivement une importante fraction des tories, les Écossais, la haute aristocratie. Si le chevalier de Saint-George avait répudié le catholicisme, il aurait pu facilement devenir Jacques III. Ce pauvre prince, relégué au fond d'un castel lorrain, donnait des cauchemars à son persécuteur. La nouvelle que Louis XIV se disposait à transformer Mardyck en port de guerre acheva d'épouvanter le roi George.

Le 29 janvier 1715, un nouvel ambassadeur britannique présenta ses lettres de créance à Versailles. Lord Stairs, grand ami de Stanhope promu secrétaire d'État, était un gentleman de haute allure dont la morgue, les tracasseries, la brutalité voulue cachaient un sens politique très subtil mis au service d'une ténacité farouche. Sans perdre un moment, il emplit palais et ministères de ses protestations, de ses insolences ou de ses menaces, devint l'épouvantail de la Cour. Mais, en même temps, il prodiguait ses grâces à la société parisienne, aux parlementaires,

aux jansénistes, se proclamait le très humble serviteur du duc d'Orléans.

Philippe gardait ses sympathies anglaises. Il répondit aux avances de Stairs, renoua une correspondance avec Stanhope. Le duc de Noailles dînait souvent à l'ambassade. Il arriva même que le hasard rassembla en des maisons discrètes le représentant de Sa Majesté Britannique et le modeste abbé Dubois.

Après quelques finasseries, l'Anglais abattit ses cartes. George Ier, prêt à user de tout son pouvoir pour aider son cousin à obtenir la régence et, le cas échéant, le trône, offrait un pacte d'alliance, un pacte de famille : Hanovre soutiendrait Orléans contre Philippe V, Orléans soutiendrait Hanovre contre Jacques Stuart.

Philippe accueillit gracieusement ces ouvertures, mais sans empressement. Ce fut Stairs, fort inquiet des projets de descente attribués au Prétendant, qui se montra le plus avide de conclure et prit en somme figure de quémandeur. Avec ses courbettes, ses phrases fleuries, ses protestations d'ignorance ou d'humilité, Dubois sut constamment laisser le beau rôle à son maître.

Il sut aussi percer à jour les véritables intentions de l'ambassadeur : George Ier attendait de son associé, d'abord qu'il fît arrêter les travaux de Mardyck, ensuite et surtout qu'il lui révélât les entreprises de Jacques Stuart. Sur aucun de ces deux points, Philippe ne prit d'engagement. L'Angleterre craignait si évidemment le succès du roi d'Espagne que le prince n'avait pas besoin de payer son appui. Hanovre était obligé de servir Orléans et Orléans ne l'était nullement de servir Hanovre dont l'alliance n'offrait pas à sa cause un appoint décisif. On a dit, répété à satiété, que Philippe se mit à la remorque de l'Angleterre afin de s'ouvrir la route du pouvoir. Rien n'est plus faux. Non seulement George Ier fit les premiers pas, mais il dut prodiguer à son parent les dernières instances et faillit échouer.

Le Prétendant préparait bien un débarquement en Écosse grâce à la tacite complicité de Louis XIV et à quelques subsides du roi d'Espagne. Loin de trahir ce projet, d'ailleurs téméraire, le duc d'Orléans, sans connaître la nouvelle politique de la Cour, s'y montrait presque favorable. L'abbé de Thésut voyait Bolingbroke comme Dubois voyait Stairs. Une spirituelle aventurière, ancienne maîtresse du prince, Mme de Tencin, avait charmé le premier séjour en France du ministre de la reine Anne. Elle vint un jour lui demander ce qu'il penserait d'un mariage entre une fille de M. d'Orléans et le chevalier de Saint-George !

Cependant que Stairs essayait vainement de faire parler Dubois dans la forêt où il lui avait fixé un rendez-vous mélodramatique !

Restituons aux événements leur véritable aspect. Encore éloigné de tout, le duc d'Orléans était déjà une puissance car, seul, son gouvernement pouvait maintenir les traités, la paix. Le roi d'Angleterre tentait de l'opposer comme un bouclier aux entreprises des Stuarts. Philippe aurait été bien fou de rebuter la nation devenue l'arbitre de l'Europe. Il acceptait donc d'entretenir des rapports amicaux avec son cousin et même de se prêter à une ébauche d'alliance, mais il conservait la pleine liberté de ses mouvements. Peu de semaines avant de saisir la barre, il n'était aucunement décidé à renverser la politique de Louis XIV. Seuls, devaient l'y contraindre la duplicité, l'ambition et l'aveuglement du roi d'Espagne.

XI

« VOUS ALLEZ VOIR UN ROI DANS LA TOMBE ET UN AUTRE DANS LE BERCEAU »

Juillet-septembre 1715

Ce fut au moment où les premières chaleurs de juillet s'appesantirent sur l'Ile-de-France que la santé du Roi fléchit tout à coup. L'Europe en frémit. Philippe V réunit son Conseil, décida de confier le gouvernement à la reine et de se rapprocher des Pyrénées, prêt à passer la frontière avec les troupes françaises demeurées en Espagne, dès que lui parviendrait la nouvelle fatale. La perspective de livrer sa patrie aux horreurs d'une guerre civile ne l'arrêta pas un instant.

George Ier, de plus en plus tourmenté par les menées jacobites, de plus en plus soucieux de lier le duc d'Orléans, offrit à ce dernier le secours de ses armes.

Philippe déclina la proposition indiscrète. Sa tactique de prudence et d'immobilité réussissait trop bien. Fort peu de notables osaient encore braver Mme de Maintenon, mais, derrière des portes bien gardées et des rideaux soigneusement clos, combien de conversions, de serments de fidélité, d'encouragements, de sollicitations ! Le premier soldat du temps, Villars, envoyait son adhésion. Les jansénistes rêvaient d'expulser les jésuites. La haute noblesse et son véhément avocat, Saint-Simon, se flattaient de saisir la dépouille des secrétaires d'État et surtout, oh ! surtout, de faire triompher ses droits dans la plus pressante affaire dont aurait à se préoccuper le nouveau gouvernement, l'affaire du bonnet.

Le Premier Président du Parlement osait rester couvert lorsque, à l'heure des délibérations, il prenait l'avis des ducs et pairs. Cet horrible scandale, tache indélébile sur le règne du Grand Roi, ne pouvait durer. Les seigneurs n'auraient vraiment vaincu la tyrannie monarchique et l'outrecuidance bourgeoise que le jour où ils verraient inclinée devant eux, la perruque léonine du principal représentant de la robe. Il serait possible alors de

convoquer les États généraux et d'accomplir, grâce à leur docilité, la révolution aristocratique tant de fois entreprise, tant de fois avortée. Ayant ainsi sauvé la France, les conjurés jugeaient équitable de s'en récompenser et se disputaient les places à belles dents.

Un petit-fils de France, appelé à prendre le pouvoir et par sa naissance et par les signatures de l'Europe entière, aurait dû mépriser ces ambitions, ces calculs. Hélas ! le redoutable testament et surtout les mauvais desseins de Philippe V obligeaient le prince à gagner des amitiés, à former un parti. Il lui fallait écouter, concéder, subir et promettre, promettre... M. d'Orléans ne savait pas refuser. Il est vrai que ses engagements ne l'entraînaient jamais plus loin qu'il ne voulait.

Le Roi, cependant, avait cherché à Marly un refuge contre les regards trop curieux et y continuait stoïquement son existence de planète. Jamais il ne travailla avec tant d'application, de courage. Ses courriers pour l'Espagne demeuraient aussi fréquents, troublant, paralysant Philippe V qui n'osait entreprendre la criminelle aventure aussi longtemps qu'un souffle de vie animait le grand aïeul.

On ne savait que croire de l'état du souverain. Les médecins refusaient de s'en alarmer, mais Mme de Maintenon, le duc du Maine, le Père Tellier, devinant la vérité, investissaient étroitement le malade, lui arrachaient des lambeaux d'héritage. Leurs amis soutenaient que le Roi aurait dû, sans attendre davantage, instituer, faire fonctionner un Conseil de Régence de manière à placer le duc d'Orléans devant l'irréparable.

Le 10 août, Louis XIV reparut à Versailles, jaune, ravagé, boiteux, méconnaissable. Il eut, le 11, avec d'Aguesseau, une pénible altercation au sujet de la bulle, s'épuisa, le 13, à recevoir un ambassadeur persan et, désormais, resta couché ou se fit traîner dans un fauteuil. Le bruit courut que la gangrène attaquait une de ses jambes.

Le duc d'Orléans, fort ému, essayait vainement d'obtenir quelque précision. Les barrières dressées depuis trois ans entre le Roi et lui restaient infranchissables. Fagon ne démordait pas de son optimisme officiel ; les conseils, les concerts, le cérémonial suivaient leur rythme coutumier, et le prince, sur lequel allaient s'abattre les plus effroyables responsabilités, en était, comme toute l'Europe, réduit aux conjectures. Il fut très calme pendant ces journées décisives, très maître de lui, surveillant ses ennemis, en garde contre ses amis.

A mesure que les consultations se multipliaient sans résultat, les courtisans changeaient peu à peu d'attitude à l'égard du pestiféré, devenaient courtois, respectueux, empressés. Un assaut imprévu de visiteurs apprit à Philippe que la fièvre de Sa Majesté montait.

Le 22 août, grande nouvelle : le Roi, devant renoncer à passer la revue de sa gendarmerie, permettait au petit Dauphin de le suppléer et lui donnait comme guide le duc du Maine en personne. Fermant sagement l'oreille aux conseils exaltés de Saint-Simon, Philippe revêtit son uniforme, prit la tête de ses compagnies, salua le Dauphin en simple capitaine. Le contraste parut si outrageant entre l'humilité du vrai prince et la pompe du bâtard, entre le héros de Turin et le pitoyable soldat dont le monde s'était gaussé que M. du Maine le sentit, perdit contenance. Quand les troupes eurent regagné leurs quartiers, tous les officiers s'empressèrent autour du duc d'Orléans, laissèrent le légitimé ruminer seul sa déception.

Ce soir-là, il y eut conseil de guerre chez Mme de Maintenon : on décida « d'endormir » l'ennemi et de l'accabler en même temps par un dernier coup de Jarnac. Mme d'Orléans, toujours dévouée au duc du Maine, pria son mari de recevoir Villeroy qui voulait « s'accommoder avec lui sur des choses fort principales ». Philippe hésita, songea qu'il était bien de taille à dominer le vieil étourneau, consentit.

Le fringant maréchal arriva en grand mystère, superbe, gracieux, protecteur. Il demanda au prince des garanties pour lui-même et pour son ami, le Chancelier Voysin, puis, les ayant obtenues, ouvrit la boîte de Pandore, livra le secret du testament. Louis XIV avait nommé le duc d'Orléans Régent... ou plutôt président d'un Conseil de Régence dont les membres, choisis au préalable, ne comptaient point parmi les amis de Son Altesse. Ce Conseil où les décisions seraient prises à la majorité des voix aurait la charge entière du pouvoir. Quant à l'éducation et à la garde du Dauphin, elles étaient dévolues au duc du Maine sous l'autorité duquel Villeroy exercerait l'office de Gouverneur. Le maréchal n'ajouta point que Mme de Maintenon n'avait rien négligé pour faire donner la régence à Philippe V et la lieutenance-générale du royaume au duc du Maine, Louis XIV s'était refusé à dépouiller son gendre du titre qui lui revenait.

Du titre seulement, car le duc d'Orléans, soumis aux votes d'un Conseil hostile, n'aurait aucune influence réelle sur la

conduite des affaires et, moins encore, sur l'éducation du nouveau souverain.

Villeroy enveloppa de phrases fleuries ces révélations amères, multiplia les grâces, les respects, les protestations et, trouvant son interlocuteur impassible, crut la partie gagnée. En vérité, la « vieille Cour » s'était trop vite émue de quelques mouvements sans importance. Pourvu qu'on le laissât paisiblement s'enivrer dans son harem, le libertin ne songerait même pas à s'affranchir de ses liens.

Le 25 août, le Roi, après une nuit cruelle, ordonna que la Saint-Louis fût célébrée comme à l'accoutumée, dîna en présence de la Cour, reçut les compliments, écouta les tambours et les hautbois qui résonnaient sous ses fenêtres.

La cérémonie achevée, il travailla avec le Chancelier et, en présence de Mme de Maintenon, dicta puis remania un codicille destiné, comme le testament lui-même, à être secrètement conservé au Parlement.

Le duc d'Orléans, ne se doutant de rien, se trouvait alors chez lui. Sur les sept ou huit heures du soir, Saint-Simon fit irruption, annonça que le Roi avait eu une syncope, qu'il recevait les derniers sacrements. Quelques moments plus tard, un officier s'en vint tout courant prier Monseigneur de se rendre auprès de Sa Majesté.

Les deux hommes ne s'étaient point parlé en tête-à-tête depuis le jour tragique où le prince avait demandé à être conduit à la Bastille. Aussi fut-ce avec une émotion indicible que Philippe franchit le seuil de la chambre où régnait déjà une odeur putride. Il contempla le visage creusé, édenté, mais ennobli par la souffrance, le visage de cet homme étonnant qu'on lui avait interdit d'aimer.

Louis XIV, imposant dans les moindres actes de la vie quotidienne, revêtait, au seuil du tombeau, une majesté presque surnaturelle. Ses paroles furent affectueuses :

— Vous ne trouverez rien en mon testament dont vous ne deviez être content. Je vous recommande le Dauphin, servez-le aussi fidèlement que vous m'avez servi. Travaillez de votre mieux à lui conserver son royaume. S'il venait à manquer, vous seriez le maître. Je connais votre bon cœur, votre sagesse, votre courage et l'étendue de votre esprit. Je suis bien persuadé du soin que vous prendrez pour la bonne éducation du Dauphin et que vous n'omettrez rien pour le soulagement des peuples de mon royaume... J'ai fait les dispositions que j'ai crues les plus

sages et les plus équitables pour le bien du royaume mais, comme on ne saurait tout prévoir, s'il y a quelque chose à changer ou à réformer, l'on fera ce que l'on trouvera à propos . . .

Il termina par cette phrase dont le romantisme surprend chez le dieu des classiques :

— Vous allez voir un roi dans la tombe et un autre dans le berceau. Souvenez-vous toujours de la mémoire de l'un et des intérêts de l'autre.

Ainsi, malgré ses proches, le mourant consacrait les prérogatives du duc d'Orléans. Sa phrase : « Vous ne trouverez rien dans mon testament dont vous ne deviez être content » l'a fait accuser d'une horrible duplicité. Pour notre part, nous n'y croyons pas. A un moment où son gendre pouvait s'imaginer déshérité au profit de Philippe V, le vieux Roi lui garantissait qu'il n'avait pas aboli les renonciations d'Utrecht, ni méconnu le droit né de ce traité.

— Sire, répondit Philippe sanglotant, je supplie Votre Majesté de croire que j'exécuterai très ponctuellement tout ce qu'elle m'ordonne.

C'est sans doute à ce moment que le mourant lui révéla l'identité du Masque de Fer, secret que détinrent seulement quatre hommes au monde : Louis XIV, le Régent, Louis XV et Louis XVI.

M. d'Orléans sortit, ruisselant de larmes, gagna le cabinet où se trouvaient le duc du Maine, le comte de Toulouse et le Chancelier. Les deux légitimés furent appelés à leur tour chez Sa Majesté. Voysin, que le rapport de Villeroy avait grandement rassuré sur son avenir, s'approcha mystérieusement du duc d'Orléans et lui montra le codicille dont l'encre séchait à peine.

Philippe en demeura stupide. Louis XIV confiait le commandement de la Maison civile et militaire du Roi au duc du Maine et, en second, à Villeroy qui, « par cette disposition, devenaient les maîtres uniques de la personne et de la demeure du Roi ; de Paris, par les deux régiments de gardes et les deux compagnies de mousquetaires ; de toute la garde intérieure et extérieure ; de tout le service, chambre, garde-robe, chapelle, bouche, écuries ; tellement que le Régent n'y avait plus l'ombre même de la plus légère autorité et se trouvait à leur merci et en état continuel d'être arrêté et pis, toutes les fois qu'il aurait plu au duc du Maine » [1].

1. Saint-Simon.

Le vieux souverain n'avait pas voulu déshériter le fils de son frère, mais il n'avait pu vaincre ses préventions contre lui.

Pendant que se poursuivait lentement l'agonie stoïcienne du Roi, Philippe, ayant recouvré son sang-froid, méditait. Peut-être, sans le codicille, aurait-il envisagé de composer avec l'ennemi. Saint-Simon, déjà, lamentait sa mollesse, sa timidité. Mais la preuve dernière d'une méfiance, née d'intolérables calomnies, aiguillonna l'honneur du prince, lui rendit sa vigueur combative.

A bien considérer les choses, le testament violait le vieux dogme monarchique. La Couronne était un prêt, non un bien personnel. En aucun cas, le Roi ne pouvait en disposer, moins encore grever d'une servitude l'autorité de son successeur. Les édits d'un souverain entré dans les caveaux de Saint-Denis retournaient comme lui-même à la poussière, sauf le bon plaisir du nouvel élu.

Le duc d'Orléans, protecteur-né du Dauphin, se trouvait donc fondé à demander l'annulation d'un acte qui énervait l'autorité, créait une rivalité entre les chefs du gouvernement, méconnaissait la tradition. La demander à qui ? Déjà en butte aux impatiences des grands seigneurs, Philippe ne voulait pas faire de ces hommes égoïstes, vaniteux et bornés les arbitres de l'État. Il repoussait l'idée — chère à Saint-Simon — d'une assemblée des ducs et pairs. Convoquer les États généraux ? La coutume de voter par ordre donnait d'avance deux voix au Clergé et la Noblesse contre une seule au Tiers. Majorité propice à cette révolution rétrograde que le prince craignait tout en la flattant. Mieux valait recourir au moyen dont usèrent Marie de Médicis et Anne d'Autriche, en appeler au Parlement.

C'était un corps turbulent, ombrageux, avide, farouchement attaché, sous un voile de libéralisme, à la défense de ses privilèges. Composé de magistrats propriétaires de leurs charges, il ne relevait que de lui-même et disposait d'une puissance d'autant plus dangereuse qu'elle était moins définie. L'esprit tracassier et mesquin de la Compagnie fut toujours pour la royauté une source d'ennuis jusqu'à l'heure où il devint la cause directe de sa chute. Mais Philippe songeait que, maître du pouvoir, il ramènerait aisément à la raison des robins indociles. Comment éloigner pareille tentation ? La vieille Cour paraissait avoir poussé l'affaire de la bulle avec tant de violence tout exprès pour attirer au duc d'Orléans les sympathies des Conseillers.

Seul, le Premier Président de Mesmes servait passionnément les intérêts du duc du Maine.

Le 26 août, Philippe, ayant, à l'insu de Saint-Simon, consulté ses amis les plus sûrs, Noailles, Canillac et l'indispensable Dubois, préparait son plan de bataille quand le Roi lui-même lui apporta un secours imprévu. Louis XIV semblait, en vérité, souffrir d'un scrupule qui, par moments, l'arrachait à l'emprise de sa vieille compagne.

Ce jour-là, il fit approcher les principaux de ses dignitaires et de ses serviteurs :

— Messieurs, leur dit-il, je vous demande pardon du mauvais exemple que je vous ai donné. Vous m'avez fidèlement servi et avec envie de me plaire. Je suis fâché de ne vous avoir pas mieux récompensés que j'ai fait. Les mauvais temps en sont cause. Je vous demande pour mon petit-fils la même application et la même fidélité que vous avez eues pour moi. C'est un enfant qui pourra avoir bien des traverses... Suivez les ordres que mon neveu vous donnera, *il va gouverner le royaume.* J'espère qu'il le fera bien. J'espère aussi que vous contribuerez tous à l'union et que, si quelqu'un s'en écartait, vous aideriez à le ramener. Je sens que je m'attendris et que je vous attendris aussi. Je vous en demande pardon. Adieu, Messieurs : je compte que vous vous souviendrez quelquefois de moi.

L'émotion ne dure guère chez les courtisans. A peine sortis de la chambre, tous se répétèrent la parole révélatrice : le duc d'Orléans allait gouverner. Jusque-là on en doutait encore. Sur ce mot, les uns et les autres se précipitèrent vers les appartements du futur maître. « Exactement parlant, une épingle n'y serait point tombée par terre. » Le prince n'était plus en peine de trouver des concours.

Il fit alors son premier acte d'autorité, ordonna au lieutenant de police, d'Argenson, dont il était sûr, d'arrêter les courriers jusqu'à l'issue fatale. Sage mesure qui préserva peut-être la France d'une guerre civile, car Philippe V, non prévenu, ne hâta point ses préparatifs, laissa fuir l'occasion.

Le même soir, Louis XIV appela de nouveau son gendre, lui recommanda de mener le petit Roi à Vincennes où l'air était très sain pendant que Versailles serait remis en ordre. Il fit même chercher une cassette contenant le plan du vieux château abandonné par la Cour depuis la mort de Mazarin.

Il était arrêté que le lendemain de la mort de Sa Majesté, le Parlement, assemblé avec les princes et les pairs, entendrait

lecture du testament. A cette séance, génératrice de l'avenir, Philippe devrait jouer son va-tout. Pour réussir, il lui fallait la neutralité des membres de la famille royale, l'appui des ducs et des magistrats, la complicité des troupes qui envelopperaient le palais. Les Bourbon-Condé demeuraient dans l'expectative. Les ducs, ayant reçu la promesse de voir le Premier Président ôter son bonnet, étaient prêts au combat. Restaient les Conseillers, les soldats.

Maisons venait de mourir fort mal à propos. Philippe entama des négociations avec l'avocat général Joly de Fleury, adversaire du Premier Président, combla ses espérances, s'en fit un allié. Les régiments semblaient moins faciles à séduire. Un Canillac commandait les mousquetaires noirs, mais le duc du Maine était colonel-général des Suisses et les gardes obéissaient au duc de Guiche, créature du bâtard.

Dubois sut exploiter en artiste la jalousie du commandant des Helvètes contre son colonel-général, se glissa chez M. de Guiche. Rappelant au grand seigneur qu'il était ambitieux et couvert de dettes, il l'étourdit en faisant miroiter à ses yeux l'appât d'une somme fantastique, six cent mille livres (une douzaine de millions de notre monnaie), lia sa fortune à celle du duc d'Orléans. D'Argenson répondait de ses archers, du guet. Le coup d'État était prêt.

Louis XIV sombrait peu à peu, forçant l'admiration générale par sa grandeur, sa lucidité, son mépris des souffrances. Il brûla, au grand chagrin de l'Histoire, des monceaux de papiers, donna sa bénédiction au Dauphin, prescrivit la longueur des manteaux de deuil, ordonna aux gentilshommes et dignitaires de « préparer leurs carrosses et leurs équipages et... de ne point attendre sa mort pour le faire afin que les ouvriers eussent le temps d'y travailler avec moins de fatigue ».

Le 29 août, il parut si mal que Mme de Maintenon chercha refuge à Saint-Cyr, l'abandonna. Faute étonnante chez cette femme avisée qui voulait édifier les générations à venir et, depuis si longtemps, préparait sa propre légende. Peut-être craignait-elle une vengeance dont le duc d'Orléans était bien incapable. Déjà, Mme des Ursins avait demandé asile au Pape.

Cependant, « un manant provençal fort grossier » était venu administrer au Roi un remède mystérieux qui ressuscita le malade, ramena Mme de Maintenon à Versailles et dispersa la foule entassée dans les salons de Philippe. En un moment, ce dernier se retrouva seul comme aux plus mauvais jours de sa

disgrâce. Il en rit beaucoup avec Saint-Simon, ami compromettant, hargneux, mais fidèle.

L'éclaircie ne dura point. Vers onze heures du soir, le Roi perdit connaissance, le dénouement parut proche. Philippe méditait cette nouvelle quand il reçut une singulière visite. Toujours belle, capricante et moqueuse, Madame la Duchesse en personne apportait un traité à l'homme dont elle avait voulu ruiner l'existence. Cette inimitié paraissait maintenant aussi ancienne que la guerre de Troie. N'avait-elle pas, au reste, tiré sa force d'un sentiment trop tendre de la princesse ? Il convenait d'oublier ces folies, de penser aux affaires sérieuses.

A l'opposé de Mme d'Orléans, Madame la Duchesse ne se regardait plus comme une « bâtarde », défendait contre son frère les intérêts des Bourbons légitimes. Elle avait un fils de vingt-trois ans, garçon borgne, violent et pervers, dénué de génie, mais brûlé par l'ambition. Si Philippe réservait à M. le Duc une place, la première place, au Conseil de Régence, il pouvait compter sans réserve sur le secours de la Maison de Condé. Le prince sourit, déploya ses grâces. Le charmant visage de sa belle-sœur évoquait une idylle que la raison d'État avait prématurément brisée. Comment se montrer ingrat envers un tel souvenir ?

Le parti orléaniste se trouvait donc constitué. Malheureusement, Philippe avait dû, au passage, consentir à chacun un gage, une hypothèque...

Le 30 août, Mme de Maintenon regagna définitivement Saint-Cyr. Grands seigneurs, « dames familières », officiers de la Couronne, tous ces adulateurs serviles, abandonnèrent le Roi à ses aumôniers. Le duc du Maine recevait gaiement à souper, le duc d'Orléans prenait ses dernières mesures.

Les prières des agonisants résonnaient à travers les antichambres désertes. Quand Louis XIV revenait à lui, sa voix dominait celle des prêtres. Cela dura encore trente-six heures.

— O mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir, murmurait le patient.

Le 1er septembre, à huit heures et quart du matin, le duc de Bouillon, grand chambellan, parut sur le balcon doré qui surplombe la cour de marbre, lança le cri fatidique :

— Le Roi est mort. Vive le Roi !

On entendit alors un grondement semblable à celui des marées. Les Cent Suisses et les gardes du corps s'étaient rangés de chaque côté de la Galerie, le long de laquelle défilait la Cour de France.

Un soleil joyeux arrachait des flammes aux glaces, irradiait les plumets tricolores des soldats, les cordons bleus, les dentelles d'argent, mettait en valeur le velours noir des robes.

Le duc d'Orléans, un peu pâli, conduisit le cortège à la chambre du nouveau Roi. Gardé par sa gouvernante, Mme de Ventadour, l'enfant portait un justaucorps violet à ceinture blanche, un chapeau dont les longues plumes encadraient son visage adorable. Il ne connaissait guère ce grand oncle auquel son entourage ne prodiguait pas les louanges et lui jeta d'abord un regard effarouché. Mais Philippe mit dans sa révérence tant de grâce, de respect, d'affection aussi pour l'orphelin accablé, si jeune, d'une mission presque surhumaine, que Louis XV, d'emblée, fut conquis pour toujours. Il sourit :

— Sire, lui dit le prince, je viens rendre mes devoirs à Votre Majesté comme le premier de ses sujets.

XII

LE COUP D'ÉTAT

2-12 septembre 1715

Dès sept heures du matin, les robes rouges des membres du Parlement sur lesquelles tranchaient les robes noires des Conseillers d'État et des Maîtres des requêtes, encombraient la Grand-Chambre. Le Chancelier arborait un vêtement de velours violet doublé de satin cramoisi, une toque d'or rutilante.

Les ducs et pairs entrèrent, empanachés comme des personnages d'opéra, gantés de blanc, couverts de longues mantes violettes bordées d'hermine. M. du Maine claudiquait, saluait à la ronde, « perçant chacun de ses regards ». Il contenait difficilement sa joie, car le Premier Président lui avait promis un triomphe. M. le Duc suivit bientôt.

Guiche avait disposé les gardes autour du palais, garni la salle même d'agents déguisés. Dans les « lanternes » réservées au public, le superbe lord Stairs partageait les angoisses de l'humble Dubois.

Le duc d'Orléans écoutait la messe à la Sainte-Chapelle. Lorsqu'il franchit le seuil de la Chambre Dorée, accueilli par une délégation de seigneurs et de magistrats, il dut soutenir le poids cruel des centaines de regards braqués sur lui.

A quarante et un ans, Philippe ne possédait plus tous les prestiges du jeune paladin de Neerwinden. Le soleil d'Espagne avait enflammé son teint que les excès de boisson faisaient passer au rouge foncé. Les yeux, de plus en plus myopes, n'y voyaient guère, louchaient. Le nez, les lèvres sensuelles s'épaississaient, tandis que les joues trop larges, le double menton dénonçaient le sang bavarois. La démarche pesante semblait celle « d'un porteur d'eau ».

Malgré ces disgrâces, malgré l'habitude de fréquenter les compagnies douteuses, le prince conservait, cependant, la dignité

de sa race. Nul, à l'occasion, n'en imposait davantage que ce gros homme un peu courtaud.

Parlait-il ? Voulait-il convaincre ou plaire ? Un autre miracle se produisait. La gravité solennelle du grand siècle disparaissait devant cette verve, ce libre épanouissement de l'esprit, cette puissance de capter les cœurs qu'Henri IV tenait de sa grand'mère, Marguerite de Valois. Rebelle aux disciplines de son temps, Philippe gardait un lointain parfum de la Renaissance. Il n'eût pas été capable du labeur patient et tenace, de l'application, de la maîtrise de soi-même auxquels s'astreignirent Louis XIII et Louis XIV. Moins encore, retrouvait-on chez lui la force d'âme de ce dernier Roi qui réussit à s'imposer une personnalité conforme à son idéal. Mais il avait le charme, l'aisance, la hardiesse de pensée, l'intelligence universelle dont la nature gratifia le dernier Valois comme le premier Bourbon. La méchante Carabosse y avait hélas ! ajouté une volonté sans vigueur et une insouciance fataliste qui risquait d'être un jour fatale.

Son Altesse ayant gagné le gradin supérieur, un extraordinaire silence pétrifia l'assemblée. Gonflés de leur importance, tous ces hommes, si longtemps éloignés du pouvoir, savouraient la joie un peu naïve d'écrire une page de l'histoire de France.

Le Premier Président allait ouvrir les débats. On vit alors M. de Saint-Simon se dresser à son banc, ôter puis remettre son chapeau dont les plumes blanches balayèrent ses voisins et, à la stupeur générale, entamer un long discours.

Le duc signifiait à la Compagnie que les pairs du royaume ne toléreraient pas plus longtemps l'outrage que constituait l'insolent bonnet enfoncé sur le crâne du Premier Président quand ce dernier avait l'honneur de s'adresser à eux. Malgré l'urgence de cette affaire primordiale, Leurs Seigneuries voulaient bien accéder au désir de M. le duc d'Orléans, surseoir à l'exercice de leur droit jusqu'à ce que fût réglé le statut de l'État. Mais ils avaient parole de Son Altesse qu'ils recevraient satisfaction sans autre délai.

Philippe, souffrant mille morts, dut appuyer son malencontreux ami. Au moment où le pays angoissé se tournait vers lui, l'infortuné avait perdu une journée entière à convaincre les ducs de modérer quelque peu l'impatience de leur vanité. Il n'avait pu hélas ! empêcher l'intervention qui risquait, dès l'abord, de hérisser les ombrageux parlementaires. Ce ne fut donc pas sans émotion qu'il prit la parole à son tour :

— Messieurs, après tous les malheurs qui ont accablé la

France et la perte que nous venons de faire d'un grand Roi, notre unique espérance est en celui que Dieu nous a donné...

Suprêmement habile, le discours évoquait l'entrevue pathétique de Louis XIV et de son gendre, soulignait les phrases : « s'il (le Dauphin) venait à manquer, vous seriez le maître... Comme on ne saurait tout prévoir, s'il y a quelque chose à changer ou à réformer, l'on fera ce que l'on trouvera à propos... » Le prince s'avouait convaincu que la régence lui revenait, mais il ne serait point satisfait de s'en voir investi s'il n'obtenait d'abord les suffrages des magistrats. En bon stratège, il ajouta :

— Je vous demande donc, lorsque vous aurez lu le testament du feu Roi, de ne point confondre mes différents titres et de délibérer également sur l'un et sur l'autre, c'est-à-dire *sur le droit que ma naissance m'a donné* et sur celui que le testament *pourra y ajouter.*

Ayant prononcé quelques phrases cadencées, l'avocat général Joly de Fleury fit chercher le document dont M. de Dreux, bientôt essoufflé, puis l'abbé Menguy donnèrent lecture à pleine voix. Un grondement réprobateur accueillit la péroraison.

Avec une surprise admirablement jouée, le duc d'Orléans s'exclama que cet acte contredisait formellement les dernières assurances du mourant :

— Il faut que le Roi n'ait pas su ce qu'on lui faisait faire !

Le prince était prêt à reconnaître les pouvoirs du Conseil si toutefois il en désignait lui-même les membres et si sa régence « était déclarée comme elle devait être, c'est-à-dire entière, indépendante ». Le duc du Maine voulut répondre :

— Monsieur, lui dit sèchement Philippe, vous parlerez à votre tour !

Intimidé par l'hostilité ambiante, le légitimé jugea prudent de ne point batailler à propos du testament et d'attendre la grande machine de guerre, le codicille.

Ce fut sa perte. Joly de Fleury n'eut pas le temps d'opiner, ni le Premier Président de prendre les voix. Une acclamation, jaillie spontanément de toutes les poitrines, abolit en un moment la volonté de Louis XIV, donna la régence au duc d'Orléans avec pouvoir de nommer le Conseil et de distribuer les grâces, les punitions, les emplois. Dès cet instant, Philippe montait sur le pavois, dépassait de la tête la foule des mortels.

Cette ascension se marqua aussitôt par la violence avec laquelle le prince attaqua les clauses du codicille « qui ne laissaient ni

sa liberté, ni sa vie même en sûreté » et « rejetteraient la France dans les malheurs, les plus grands et les plus indispensables ».

M. du Maine riposta, cette fois. Responsable de Sa Majesté, il ne pouvait répondre d'Elle s'il ne commandait aux Maisons civile et militaire. On connaissait de reste son dévouement, la confiance que lui témoignait le feu Roi...

— La confiance ? interrompit violemment le duc d'Orléans. Il serait étrange que la première et plus entière confiance ne fût pas en moi !

Minute tragique ! M. du Maine allait-il engager le fer jusqu'à la garde, brandir devant l'assemblée épouvantée les vieilles calomnies toujours vivaces ? Comme jadis à l'armée de Flandre, il eut peur, ravala ses accusations, se contenta de disputer.

Il parlait bien, son adversaire mieux encore. L'altercation prit bientôt le ton d'une joute d'avocats, fort déplacée en de telles circonstances. Alerté par Saint-Simon, Philippe le comprit, entraîna son beau-frère dans une chambre des enquêtes où ils se querellèrent sans retenue.

Le temps passait, les Conseillers se morfondaient, les curieux gagnaient un à un la chambre des enquêtes et, à distance, marquaient des points selon la mine des deux antagonistes. L'affaire semblait compromise. La ténacité n'avait jamais été la qualité dominante du duc d'Orléans. Moins brillant, moins brave, moins prompt à la riposte, M. du Maine ne lâchait point sa proie. Il proposait un partage des pouvoirs quand Saint-Simon et le duc de La Force, inquiets, conseillèrent à Son Altesse de renvoyer la séance à l'après-midi.

Sur le pas de la porte, le jeune M. le Duc arrêta Philippe, le tint sous le feu de son œil unique et lui rappela la promesse faite à sa mère quatre jours auparavant. Il fallut s'exécuter, payer leurs salaires aux uns et aux autres avant le vote décisif.

Revenu à sa place, Philippe déclara qu'il convenait d'aller dîner et de reprendre ensuite les débats. Il tenait toutefois à proclamer sans retard M. le Duc chef du Conseil de Régence et à rendre au Parlement le droit de remontrance supprimé depuis soixante ans. Concession funeste que la Monarchie ne devait cesser de payer jusqu'à son dernier jour.

Tandis que le duc d'Orléans réunissait un conseil de guerre en dînant au Palais-Royal, le bruit se répandit à travers Paris consterné que les bâtards triomphaient. M. du Maine lui-même, abusé par la faiblesse passagère de son rival, croyait l'avoir dominé. A Versailles, Mme de Ventadour félicitait le maréchal

de Villeroy avec lequel, jadis, elle avait partagé des plaisirs moins sévères que ceux de la politique.

Ces illusions s'évanouirent dès l'ouverture de la seconde séance. Philippe informa la Compagnie « qu'il n'était tombé d'accord sur rien » avec son beau-frère et réclama l'abrogation pure et simple du codicille. Comme le matin, une clameur unanime satisfit à ses vœux. M. du Maine, vert de rage, voulut être déchargé de la garde du Roi.

— Très volontiers ! lui répondit aussitôt le duc d'Orléans.

Et se tournant vers les Conseillers :

— Il ne faut pas faire violence à Monsieur !

Le Parlement ratifia derechef. Ainsi, le duc du Maine demeurait simple surintendant de l'éducation de Louis XV, le Régent obtenait l'essentiel des prérogatives souveraines.

Le même jour, le roi d'Espagne, recevant la nouvelle que son grand-père avait fait célébrer les rites traditionnels de la Saint-Louis, s'endormait dans une confiance trompeuse. Lorsqu'il sut la vérité, le duc d'Orléans était depuis une semaine maître du royaume.

En sortant du Palais par la Sainte-Chapelle, Philippe reçut au visage ces cris, ces ovations, cette chaude haleine d'un peuple enthousiaste dont avait rêvé sa jeunesse. Malgré tant de cruelles dérobades, le destin s'accomplissait enfin, mais il s'accomplissait dangereusement et peut-être trop tard.

Sans perdre un moment après sa victoire, M. le Régent était parti pour Versailles. Le genou en terre, il mit son nouveau pouvoir aux pieds de Sa Majesté qui sourit gracieusement, tendit sa menotte à baiser. Mme de Ventadour, coquette devenue prude, mordait ses lèvres minces, enragée du désastre de la vieille Cour et plus encore, sans doute, de l'affection imprévue qui, depuis la veille, rapprochait l'enfant du grand-oncle attendri. En vérité, Philippe aimait déjà l'orphelin et lui jurait tacitement une fidélité dont il ne se départit jamais.

Ce fut ensuite la ruée des courtisans, l'assaut des flagorneries, des hommages. Dans ce même château, témoin de ses humiliations passées, le prince put mesurer la bassesse de ces mêmes gentilshommes si empressés naguère à l'accabler. Il se contenta d'en rire, dédaigna de leur garder rancune.

Madame le serra sur sa vaste poitrine, riant d'un œil, pleurant de l'autre. Le bonheur de voir son fils au pinacle ne consolait point la sensible Allemande de la perte de son Roi adoré.

La Palatine jura à Philippe de ne jamais rien lui demander sauf une seule promesse : celle de tenir l'abbé Dubois à l'écart de toutes les affaires. Nul n'a encore découvert la raison mystérieuse pour laquelle Liselotte, qui avait si longtemps prodigué à l'ancien précepteur les louanges et les marques d'estime, le regardait en 1715 comme « le plus insigne fripon qu'il y eût au monde ». Philippe jura du bout des lèvres.

Quelques jours après, le Régent démontra éloquemment qu'ayant oublié les griefs du duc d'Orléans, il ne poursuivrait point de vengeance personnelle. Il rendit visite à Mme de Maintenon, passa plus d'une heure auprès de la vieille fée, lui confirma sa pension de quarante-huit mille livres, prit l'engagement de protéger Saint-Cyr comme l'avait fait le feu Roi en personne. Belle réplique aux agents de Philippe V qui, jugeant le prince d'après eux-mêmes, avaient souhaité à la marquise de mourir le jour même où commencerait le nouveau règne.

Le 9 septembre, Louis XIV et Louis XV quittèrent tous deux Versailles, l'un pour Saint-Denis, l'autre pour Vincennes. Sauf M. le Duc, désigné d'office, pas un seigneur ne suivit le convoi funèbre.

En revanche, le peuple envahit la plaine Saint-Denis, un peuple hilare, braillant, buvant à pleine gorge, pinçant des rigodons et clamant une joie barbare. Jamais on n'avait rien vu de pareil. Le monarque le plus adulé du monde partait sous les injures et les crachats. Thème digne d'un Bossuet ! A son défaut, le jeune fils du notaire Arouet ne se privait point de méditer.

Pendant ce temps, le souverain de cinq ans, traversant Paris dans un carrosse doré entre le Régent et Mme de Ventadour, essuyait les rafales d'un enthousiasme frénétique. Sa popularité avait déjà franchi les frontières, on l'appelait « l'enfant de l'Europe ».

Le 12 septembre, beau comme l'Amour en ses velours de deuil, il présida au Parlement le lit de justice destiné à confirmer le statut de la Régence. Quand il sortit, le canon tonna, les tambours grondèrent, les étendards prirent leur vol, une manne d'argent s'échappa des mains des officiers. L'écarlate, le brun, le violet des justaucorps, leurs boutons de diamants, l'or des passementeries, la neige des plumes, le miroitement des cuirasses, les ornements des équipages composaient un prodigieux tableau.

— Vive le Roi ! Vive le Régent ! hurlait la foule dont les vagues bigarrées submergeaient jusqu'aux toits.

On lâcha des oiseaux qui tourbillonnèrent dans le ciel sans nuages. Émouvant symbole. A la même heure, toutes les geôles de France abaissaient leur pont-levis devant les débiteurs insolvables et les prisonniers condamnés pour crime de religion. Les protestants quittaient les galères.

XIII

UNE RÉVOLUTION S'EST ACCOMPLIE

Septembre-décembre 1715

Tandis que l'Europe, son ennemie, saluait la mémoire du souverain disparu, la France poussait un grand cri de délivrance :

Non, Louis n'était pas si dur qu'il le parut
Et son trépas le justifie,
Puisque aussi bien que le Messie,
Il est mort pour notre salut.

Une rancune aveugle remplaçait la dévotion qui avait, tant d'années, maintenu les foules en extase devant le Roi-Soleil. Les bienfaits dus à Louis XIV étaient acquis depuis si longtemps que les jeunes générations n'y songeaient même pas, alors qu'elles subissaient impatiemment les conséquences de fautes récentes. Nul ne se rappelait que l'élève de Mazarin avait guéri la patrie des guerres civiles et des razzias étrangères — maux endémiques dont l'État faillit maintes fois périr — dompté une noblesse factieuse, libéré les Pyrénées de la menace autrichienne. Seuls, subsistaient dans les mémoires le souvenir d'une autocratie sans exemple, les guerres interminables, le désordre financier, les protestants bannis ou enchaînés, les cendres des jansénistes jetées au vent, l'Église séparée en deux camps ennemis.

Depuis cinquante-quatre ans, le même homme couvrait le pays de son ombre. Les Français, épris d'horizons inconnus, furent enivrés de la disparition du vieillard éternel qui semblait façonner toutes choses à son image. Ils relevèrent la tête, regardèrent autour d'eux et s'aperçurent, stupéfaits, que le monde avait changé.

« La Régence, a écrit Michelet, amena à la fois trois choses : une révélation, une révolution, une création. » Elle amena surtout la révélation d'une révolution. Le la chute des Stuarts à la

promulgation de la bulle *Unigenitus*, la vieille société avait subi l'atteinte la plus violente qu'elle eût reçue depuis la Réforme. La Régence permit simplement de mesurer l'étendue de la métamorphose. « Elle n'a pas créé le trouble, elle l'a résumé [1]. »

Bien avant 1715, l'édifice chancelle. Le traité d'Utrecht a opposé victorieusement au droit divin le « droit naturel » imaginé par Locke afin de justifier l'éviction de la dynastie britannique. Voilà pour le trône. La bulle dresse les évêques ultramontains contre les évêques gallicans, divise le haut et le bas clergé, scandalise les fidèles. Voilà pour l'autel.

Endettée, hypothéquée, réduite à la mendicité ou aux mésalliances, la noblesse perd son prestige. L'argent suffit désormais à conférer un pouvoir et une considération naguère réservés à la naissance ou du moins à des services éclatants. « On a vu des bouchers jouer avec des cordons bleus ! » s'écrie — en 1686 ! — le curé de Versailles abasourdi.

Les pamphlétaires possèdent une expérience déjà ancienne du crime de lèse-majesté. Les ministres de la III[e] République ne connaîtront pas beaucoup pis que certains madrigaux dédiés à Louis XIV.

Le grand-père est un fanfaron,
Le fils [2] *un imbécile,*
Le petit-fils [3] *un franc poltron,*
Ah ! la belle famille ! . . .

chante l'un.

Faire la guerre sans combattre,
Faire mourir son peuple de faim,
C'est être fils de Mazarin,
Et non petit-fils d'Henri IV

répond l'autre.

Et un troisième, prêchant bel et bien l'insurrection :

Que je vous plains, pauvres Français
Soumis à cet empire !

1. Henry de Jouvenel.
2. Le Grand Dauphin.
3. Le duc de Bourgogne.

Faites comme ont fait les Anglais,
C'est assez vous en dire.

Tout cela dès 1696.

La liberté d'opinion a pris son vol : « Chacun veut décider, juger des livres, du gouvernement, de la religion », constate amèrement Mme de Maintenon en 1713. Quant aux mœurs, leur licence effrénée date de la réaction qui suivit la fin de la guerre.

Ce monde, ainsi transformé, attendait pour se connaître lui-même, s'affirmer. Le glas du vieux souverain lui servit de signal. Il se révéla aussitôt impatient, tumultueux, sûr de sa force . . . , puissant et un peu fangeux comme un fleuve qui a rompu ses digues.

Les ducs et pairs, aveugles à l'évidence, croyaient avoir fait un bond dans le passé, gagné la victoire féodale que leurs familles espéraient de siècle en siècle. Soucieux de ne pas irriter le Parlement, le Régent parvint à les frustrer du salut du Premier Président, mais ne put leur refuser la grande réforme chère au duc de Bourgogne : la suppression des secrétaires d'État remplacés par des Conseils. Le public, au reste, attribuait à ce plan une vertu miraculeuse et Philippe, en l'appliquant, exauça un vœu de l'opinion.

Une déclaration royale du 15 septembre instaura le nouveau régime. Au sommet de la pyramide planait le Conseil de Régence que présidait le duc d'Orléans ou, à son défaut, M. le Duc. Il comprenait douze membres.

Malgré la défaite de la vieille Cour, les champions de ce parti conservaient individuellement une si grande puissance que Philippe se trouva contraint de ratifier toutes les nominations de Louis XIV. Prirent donc place à la table ovale autour de laquelle se déciderait le sort de l'État, M. le Duc, le duc du Maine, le comte de Toulouse, le Chancelier Voysin, Villeroy, le maréchal d'Harcourt, Torcy, devenu Surintendant des Postes en compensation de son ministère perdu, et l'incapable Tallard que Son Altesse avait exclu, puis rappelé par pure bonté.

Le duc d'Orléans voulut adjoindre trois de ses amis à ces dignitaires hostiles et, malheureusement, obéit en les choisissant à des mobiles plus sentimentaux que raisonnables. Il désigna Saint-Simon auquel les affaires d'étiquette dérobaient la vue

du monde, l'évêque de Tours, Chavigny, prélat « très saint et très sot », enfin Besons, vieil ours gaffeur qui nourrissait pour le duc du Maine une admiration malencontreuse. L'assemblée ne contenait pas un seul homme propre à soutenir la politique du Régent.

Assistaient en outre aux délibérations, mais sans avoir le droit d'opiner, l'ancien ministre de la Marine, Pontchartrain, réduit à moucher les chandelles et, à titre de secrétaire, un personnage minuscule et laborieux comme une fourmi, qui, nourri dans les bureaux, assurait la continuité, M. de La Vrillière.

A partir du second échelon, s'étageaient le Conseil de Conscience (ministère des Cultes), le Conseil des Affaires étrangères, le Conseil de la Guerre, le Conseil de la Marine, le Conseil des Finances, le Conseil des Affaires du dedans et, un peu plus tard, celui du Commerce. Malgré une démarche du Nonce, le cardinal de Noailles présida le premier où entrèrent deux autres jansénistes notoires, d'Aguesseau et l'abbé Pucelle. C'était une révolution.

A la tête des Affaires étrangères, le Régent dut placer un de ses ennemis, le maréchal d'Huxelles, moins connu pour ses victoires que pour ses mœurs grecques et la bassesse de ses flatteries. Ce parfait courtisan avait longtemps alimenté en têtes de lapin grillées la levrette de Mlle Choin, maîtresse de Monseigneur.

La direction du Conseil de la Guerre échut à Villars, sauveur de la France et matamore insupportable. Le duc d'Orléans l'envoya bientôt faire une cure de modestie en son gouvernement de Provence. A la Marine, on mit le maréchal d'Estrées, aux Affaires du dedans, le duc d'Antin, fils légitime de Mme de Montespan, déplorable Surintendant des Bâtiments qui, à l'étonnement général, s'acquitta fort bien de ses nouvelles fonctions ; au Commerce, Michel Amelot, naguère ambassadeur à Madrid. Le duc de Noailles prit le poste essentiel, la présidence du Conseil des Finances.

La plupart de ces choix appelaient de sérieuses réserves, mais il serait injuste d'en tenir rigueur au duc d'Orléans, obligé par sa fausse situation de ménager des hommes que leur « qualité » ne lui permettait pas d'exclure. L'ombre légère de Fénelon devait frissonner d'aise. Sauf au Commerce, département de roturiers, les grands seigneurs supplantaient partout les commis embourgeoisés de Louis XIV.

Déjà les rimeurs se gaussaient :

Français, ne craignez plus d'événements sinistres,
Notre sage Régent a su tout prévenir,
Il a soixante et dix ministres.

Quelques figures à peine émergeaient de cette foule : d'Aguesseau, grand jurisconsulte, grand honnête homme, ferme sur ses principes, mais esclave des formes, des routines ; Amelot, administrateur hors de pair ; Torcy, inconsolable de sa chute et prêt à poursuivre personnellement la politique étrangère dont il n'avait plus à se mêler ; le duc de Noailles, surtout, une des bêtes noires de Saint-Simon qui le traitera de « démon ».

Démon bien séduisant. Louis XIV l'avait estimé, aimé au point de lui confier ses *Réflexions sur le métier de Roi* que le duc devait remettre à Louis XV en 1743.

« Noailles avait des idées nombreuses, des idées à lui, une intelligence très vive, une singulière activité et un rare don d'assimilation, le goût du travail parce que les questions d'intérêt public... l'intéressaient passionnément. Son plus grand défaut tenait de ses qualités mêmes, c'était son penchant à se disperser, à aborder successivement, simultanément parfois... la guerre et les finances, la politique intérieure, la diplomatie, les affaires religieuses... Noailles, en effet, n'a peut-être été, en tant qu'homme public, qu'un admirable dilettante [1]. » Ses adversaires l'accusaient de savourer trop volontiers des pots de vin.

Un peu en retrait, se dressait, sous une perruque monumentale, un homme noir et terrible, le lieutenant de police, d'Argenson.

En quinze jours, la monarchie absolue de Louis XIV avait pris l'aspect d'une république patricienne, pleine de préjugés, de divisions et de futiles querelles. L'énorme appareil ministériel ne fonctionnait pas sans heurts. A chaque instant, de graves questions d'étiquette en compromettaient la marche. Pour étayer l'inexpérience des ducs, le Régent avait introduit dans les conseils des magistrats, des intendants, des agents de l'ancien règne. Entre ces grands commis forts de leur compétence et les seigneurs chez qui la morgue le disputait à l'incapacité éclataient sans cesse de curieuses batailles.

Les Conseils secondaires confiaient à des maîtres des requêtes le soin d'exposer leurs rapports devant le Conseil de Régence

1. M. Funck-Brentano, **La Régence.**

qui statuait en dernier ressort. Malheureusement, les membres de l'assemblée suprême n'admettaient point de voir les maîtres des requêtes assis en leur présence et les maîtres des requêtes refusaient de parler debout. Il fallut convoquer les présidents auxquels leur qualité permettait l'usage d'un fauteuil.

Mais, aussitôt, surgirent d'autres complications. Le cardinal de Noailles, prince de l'Église, exigeait la préséance sur les ducs. Ceux-ci n'admettant point cette prétention, Son Éminence demeura sous sa tente. Villars ne savait pas lire sa propre écriture. Le maréchal d'Estrées bredouillait au point de rendre toute affaire inintelligible.

L'archevêque de Sens, membre du Conseil de Conscience, mourut. Aucun prélat ne consentit à lui succéder car, ce faisant, il aurait pris rang après un simple abbé, M. Bignon, dont la science ne compensait point une origine sans gloire. La place resta quelque temps vacante puis, un jour, à la faveur de l'indifférence générale, le duc d'Orléans y introduisit un personnage assez modeste pour ne chercher aucune chicane à M. Bignon, Dubois lui-même.

C'est ainsi qu'à soixante ans sonnés, le patient abbé commença une carrière politique.

Les Parisiens chantaient, les nobles éclataient d'insolence et d'orgueil, les magistrats agitaient fièrement leurs manches rouges, les débauchés s'en donnaient à cœur joie et M. le Régent cherchait péniblement son équilibre.

Que de précipices ! Un ministère incapable et peuplé d'ennemis, la détresse économique, le péril étranger, la rancune du Saint-Siège et des jésuites, Philippe V menaçant, la faction des légitimés restée puissante et maîtresse de l'enfant Roi, le Parlement indocile, l'autorité amoindrie, l'opinion prête à crier haro ! dès le premier faux pas, partout des cabales, des intrigues, des machinations.

— *Divide et impera,* disait Philippe.

Mauvaise maxime que la postérité ne saurait pardonner si le prince avait été responsable de l'étrange situation dans laquelle il se débattait.

Jamais la France n'avait eu plus grand besoin d'un gouvernement fort. Jamais, depuis l'anarchie ligueuse, elle n'en avait eu un si faible. C'est que le duc d'Orléans ne devait le pouvoir ni au droit de sa naissance, ni à celui des traités, ni aux actes du dernier Roi, mais à la volonté d'un parti. Pis encore : d'une

coalition de partis. Pour la première fois, le pilote du royaume connaissait le souci de satisfaire ses amis, de se garder contre une opposition vigilante, de défendre sa cause devant le pays. Michelet a donc raison d'appeler le Régent le premier chef d'État moderne.

Une Monarchie demeure instable tant que l'ordre de succession prête au moindre doute. Quel était l'héritier de Louis XV, pâle rejeton d'une famille où l'on mourait au moindre prétexte ? Le roi d'Espagne, répondaient les fervents du dogme dynastique. Le duc d'Orléans, soutenaient leurs adversaires appuyés par les garants du traité.

Le prince, qui ambitionnait uniquement de rendre au Roi majeur la plénitude de l'autorité, eut la mauvaise fortune d'être placé devant ce dilemme. Avec quelle amertume l'histoire lui reproche ses efforts pour évincer Philippe V ! Mais toute autre politique était impossible. En écartant le pitoyable esclave d'Élisabeth Farnèse, le Régent allait protéger l'Europe contre une guerre générale et servir sa patrie autant que lui-même.

Auparavant, il lui incombait de résoudre des problèmes plus immédiats et plus terribles.

Triste bilan d'un grand règne ! A l'extérieur, la France ruinée, affaiblie, réduite, épouvantait encore les nations. Ni à Londres, ni à Vienne, ni à Madrid, on ne respectait sincèrement le traité d'Utrecht. La terreur de Louis XIV restait vivace au cœur des hommes qui avaient abattu l'hégémonie bourbonienne. Comme Bismarck en 1875, ils estimaient leur victoire incomplète, songeaient à refaire la coalition pour achever.

A l'intérieur, quelle désolation ! Le Régent trouvait 800 000 livres en caisse et le paiement des rentes seules exigeait 420 000 livres par jour ! Le déficit annuel s'élevait à 78 millions, la dette à deux milliards et demi (cinquante de notre monnaie). Le Contrôleur général des Finances, Desmarets, n'avait pu mener la guerre à son terme qu'au prix d'expédients désespérés. Il vendait l'impunité aux comptables dilapidateurs !

La taille, seul impôt direct, pesait tout entière sur les classes pauvres. Deux taxes, la capitation de 1695 et le *dixième* de 1710 frappaient également les privilégiés, mais l'une était rejetée par les nobles que le fisc n'osait poursuivre à cause du « respect qu'on leur devait » et le clergé se rachetait de l'autre à bon compte. En outre, les pays d'états payaient moins que les pays d'élections.

Il fallait donc emprunter sans cesse — et jusqu'à 400 % ! — recourir aux loteries, aux ventes d'offices, à l'altération des monnaies. La valeur du louis d'or avait changé quarante-trois fois en vingt-cinq ans !

Autre calamité : la pénurie de métaux précieux. A la fin du XV^e^ siècle, quand les engins guerriers se perfectionnèrent et que le grand souffle de la Renaissance suscita des besoins encore ignorés, le « miracle de l'or », c'est-à-dire la découverte des mines américaines, permit de faire face aux exigences d'un monde nouveau. Le même prodige devait, au XIX^e^ siècle, mettre les mines d'Océanie, de Californie et de l'Afrique du Sud au service du progrès.

En 1715, époque où la société, une fois encore, changeait de parure, les premiers gisements s'épuisaient et les seconds gardaient leur secret. La quantité de monnaie existante ne suffisant plus, les gouvernements ne savaient qu'imaginer pour l'accroître. En 1707, Vauban avait proposé de percevoir les impôts en nature.

Les difficultés s'avéraient à ce point tragiques que le Régent se crut obligé à un aveu sans précédent. Comme un simple Président du Conseil du XX^e^ siècle, il voulut dégager sa responsabilité devant l'opinion et présenta crûment la situation, telle que ses prédécesseurs la lui avaient laissée.

« Il n'y a pas le moindre fonds, déclara-t-il sous la signature de Louis XV, ni dans notre Trésor royal, ni dans nos recettes pour satisfaire à nos dépenses les plus urgentes. Nous avons trouvé le domaine de notre Couronne aliéné, les revenus de l'État presque anéantis par une infinité de charges et de constitutions, les impositions ordinaires consommées par avance, des arrérages de toutes espèces accumulés depuis plusieurs années, le cours des recettes interverti, une multitude de billets, d'ordonnances et d'assignations anticipées de tant de natures différentes et qui montent à des sommes si considérables qu'à peine en peut-on faire la supputation. »

On se disputait, alors, dans quelques compagnies un peu mêlées et dans les salons des actrices à la mode, un séduisant Écossais, Jean Law de Lauriston, qui, après avoir jeté sa fortune à tous vents, avait regagné plusieurs millions en battant les cartes. Ce brillant voyageur se flattait de connaître un *système* grâce auquel les théories de Descartes, de Locke et de Newton, adaptées aux finances publiques, feraient germer une prospérité digne de l'Eldorado.

Le Parlement anglais, le duc de Savoie, l'Empereur avaient successivement écarté cette panacée. Desmarets, n'ayant plus rien à perdre, s'était laissé convaincre, avait, à son tour, convaincu Louis XIV. L'expérience allait être tentée quand le Roi mourut.

Le duc d'Orléans vit Jean Law, goûta sa grâce, son intelligence, l'audace de sa pensée, mais cette audace était trop périlleuse pour un gouvernement naissant. Son Altesse congédia donc aimablement le magicien, non sans l'autoriser à reparaître au Palais-Royal.

Saint-Simon réclamait la banqueroute totale. Le duc de Noailles, en revanche, s'y opposait farouchement, voulait des économies, de l'ordre, une gestion sévère qui permettrait au pays de recouvrer la santé. Le Régent lui donna raison.

L'âge du Roi, son installation à Vincennes avaient dispersé la Cour. Occasion admirable ! Un trait de plume supprima à Versailles et à Marly douze cents gardes du corps, quatre cents jardiniers, les matelots du Canal, cent portiers, autant de Suisses. Les compagnies de mousquetaires furent réduites de moitié et le budget de la Maison du Roi tomba de quinze à quatre millions. Par contre, grands et petits fonctionnaires reçurent les appointements arriérés qu'ils n'espéraient plus. On devait un million et demi aux seuls ambassadeurs !

Un arrêt du Conseil confia à quatre banquiers dauphinois, les frères Paris-Duverney, la mission de *viser* les titres d'État émis pendant les dernières guerres. On s'aperçut alors que, si Louis XIV avait emprunté 550 millions, il n'en avait reçu que 250. 300 millions de dettes se trouvèrent annulées et les intérêts des rentes diminués d'un tiers (mesure fort populaire à cette époque où les créanciers du Roi prenaient aisément figure d'usuriers).

A mesure que la lumière pénétrait dans les mystérieuses cavernes de l'administration fiscale, apparaissaient les brigands qui en faisaient leur repaire. On s'expliquait enfin les fortunes légendaires des fermiers généraux, maltôtiers et autres Turcarets auxquels leurs rapines avaient permis de franchir en quelques années les divers échelons de la hiérarchie sociale. Entre le gouvernement ruiné et le peuple misérable, une petite classe d'intermédiaires s'était monstrueusement enflée au détriment de l'un et de l'autre.

Le 4 novembre, tous les hommes d'affaires qui avaient traité avec l'État furent astreints à rendre compte de leur gestion et

à déclarer leurs biens. Une Chambre de Justice poursuivit les traitants sans merci.

Acharnée à dépister la fraude, elle promit aux délateurs un cinquième des larcins de leurs victimes, dressa les valets contre les maîtres, les enfants contre les parents, les paysans mêmes contre les nouveaux potentats.

En vain les prévaricateurs essayèrent-ils de rompre le filet. Les principaux d'entre eux furent embastillés, exposés au pilori sous les huées de la populace. On voyait passer des chariots pleins d'argenterie, de vaisselle et de meubles précieux enlevés aux condamnés, des cassettes débordantes de pierreries, des sacs d'or extraits par monceaux des caves suspectes. Le total des confiscations atteignit 220 millions. C'est ainsi que les hôtels qui abritent aujourd'hui le Ministère de la Justice et la Bibliothèque Nationale devinrent propriétés d'État.

Ayant taillé, le Régent prétendit recoudre. Les Intendants et les Trésoriers de province reçurent des instructions sévères, durent se montrer plus vigilants. Défense aux agents d'accabler les contribuables de frais supplémentaires. Défense aux troupes d'enlever sans indemnité vivres et fourrages. Ordre aux comptables d'inscrire leurs opérations en partie double et de se soumettre au contrôle d'inspecteurs des finances spécialement créés à cette intention. Beaucoup de ces mesures restent encore en vigueur.

Les barrières douanières furent abaissées, les droits sur la pêche supprimés, les importations de bétail et de denrées étrangères admises. Le spectre de la famine, terreur des campagnes, recula.

Après cela, le prince libertin s'efforça de ramener la paix dans l'Église. Son athéisme ne l'empêcha point de présider plusieurs conférences théologiques où s'affrontèrent les évêques des deux partis. Sans résultat, naturellement.

Philippe avait relevé les jansénistes. Il voulut aller plus loin, remettre en vigueur l'Édit de Nantes, rappeler les protestants sortis de France depuis trente ans. Idée généreuse et sage dont l'application eût restitué au pays tant de richesses perdues !

Hélas ! les jansénistes, traqués la veille encore, retrouvaient déjà leur âme fanatique. Ils jetèrent les hauts cris. Forcé de les ménager, le Régent s'inclina, se contenta de mettre un terme à la persécution des réformés demeurés en France. Le cardinal de Noailles s'insurgea :

— Cela était bien dans l'autre règne, lui répondit le duc

d'Orléans. Dans celui-ci, il semble plutôt qu'on doive les convertir par la raison que par les voies dont on s'est servi en 1684. Souvenez-vous aussi, Monsieur le cardinal, que c'est par la raison qu'on veut tâcher de vous convaincre et ceux de votre parti.

Ayant manqué devenir un martyr de la chimie, Philippe s'accorda aussi le plaisir de perfectionner le règlement de l'Académie des Sciences, de fonder une Académie des Arts mécaniques et d'ouvrir au public l'accès de la Bibliothèque Royale.

— Quand le Roi sera majeur, disait-il, je lui demanderai seulement de me laisser secrétaire d'État de l'Académie.

XIV

LES FÊTES GALANTES

Louis XIV avait prescrit que le petit Roi rentrât à Versailles au plus tôt, mais Philippe ne se souciait point de retrouver le palais plein de fâcheux souvenirs où il serait obsédé par les hommes et par les rites de l'ancienne Cour. L'incorrigible paillard tenait à vivre dans le tumulte de la fête parisienne. Il tenait aussi à surveiller de près les caprices de l'opinion.

Le 30 décembre, Louis XV s'installa donc aux Tuileries et la famille d'Orléans au Palais-Royal, désormais divisé en trois principautés indépendantes.

A l'aile Est, un appartement démodé abrite Madame, furieuse de respirer l'air méphitique de « ce maudit Paris » qui lui donne des vapeurs. Au premier rayon de soleil, la vieille chasseresse fuit vers Saint-Cloud et les forêts. Quand le mauvais temps la retient au logis, elle rédige son intarissable correspondance, admire ses médailles, soigne ses chiens, dit du mal de sa bru et regrette le Grand Siècle.

Au rez-de-chaussée de l'aile Ouest, Mme d'Orléans a installé son éternelle chaise-longue blanche et or. Oppenord a décoré pour elle une série de pièces exquises remplies d'objets sans défauts. Fière, mais languissante, Françoise-Marie ne trouve point le courage de revendiquer le rang qu'elle pourrait tenir. Elle rêve beaucoup, intrigue un peu en faveur de son frère, joue, vide des bouteilles de bordeaux, caresse le duc de Chartres toujours fragile et bizarre, se désintéresse du monde, s'endort.

Le Régent habite au premier étage une longue suite de logements où triomphe le goût moderne. Les célèbres tapisseries de Monsieur ont été reléguées au Garde-meuble et les plafonds, dédaignant les peintures allégoriques, offrent au regard des surfaces blanches cannelées d'or. Les tentures de damas cramoisi

encadrent tantôt des boiseries, tantôt de hautes glaces qui multiplient les girandoles des lustres.

Voici la chambre de parade, ses Van Dyck, son Titien et son lit solennel que Philippe ne froisse pas souvent. Voici, précédant le fameux salon d'Oppenord, une enfilade de galeries et de cabinets aux murs desquels s'épanouit la fantastique collection de tableaux récemment enrichie de nombreuses merveilles. Les douze fenêtres de la galerie d'Énée éclairent les compositions consacrées par Antoine Coypel à l'histoire du fils d'Anchise. Les meubles, dignes des Mille et Une Nuits, portent le sceau de Charles Cressent, premier ébéniste de Son Altesse. Hélas ! pourquoi faut-il que Madame nous gâte cette féerie ?

— Le Palais-Royal, écrit la rabelaisienne princesse, pue le pissat à n'y pouvoir tenir !

En face de la Galerie d'Énée, une porte bien gardée donne accès à un logis plus intime. Naguère encore, la société ne rêvait que de salles grandioses derrière lesquelles se cachaient honteusement des réduits sans air. A présent, on préfère la commodité à la magnificence. Le boudoir supplante ces salons démesurés, si cruels à la frileuse Mme de Maintenon, et les dames, quittant le lit cérémonieux où elles trônaient comme des idoles, s'installent en d'accueillantes bergères, à moins qu'elles ne choisissent une variété des nouveaux sofas.

Philippe ayant souhaité, lui aussi, une retraite fermée à la pompe officielle, ses architectes lui ont aménagé ces *petits appartements* pimpants, douillets, voluptueux dont les soies roses se font les complices des coquettes.

L'Opéra n'est pas loin. Le 2 janvier 1716, le duc d'Orléans n'aura qu'un passage à traverser pour se mêler à la foule carnavalesque qui anime le premier bal public.

Ces bals de l'Opéra, voués à symboliser la corruption de la Régence, avaient été autorisés par Louis XIV dans une intention morale. « On crut qu'un bal public gardé comme l'est l'Opéra... serait sûr contre les aventures et tarirait ces petits bals borgnes... où il en arrivait si souvent ». Candeur naïve ! Masquée d'un velours noir à barbe de dentelle, mystérieuse et tentatrice sous les soieries du domino, c'est l'aventure elle-même qui accueille les Parisiens au son des violons. Que sont devenues l'étiquette, les préséances, les barrières sociales ? Égaux par le travesti, le bourgeois tournoie avec la grande dame, le duc avec la soubrette. Les doigts se pressent, les éventails battent, les rires égrènent des promesses...

A la même heure, dans les baraques neuves de Saint-Pétersbourg, les boyards, assommés par la vodka, font basculer leurs compagnes dépoitraillées. A Varsovie, les saturnales du roi Auguste s'achèvent en d'innommables mêlées dont le despote arrache des proies inconscientes. A Madrid, Philippe V s'abandonne conjugalement aux plus étranges délires. A Londres, George Ier cuve son punch au milieu d'un sérail de beautés allemandes bâties comme des grenadiers.

En France, du moins, l'amour garde ses ailes. « L'esprit, toujours, fait quelque alibi aux fureurs de la chair », et, si les imprudentes se grisent, c'est autant de bons mots que de champagne.

Le Régent, soigneusement déguisé, se perdra maintes fois au sein de la cohue bondissante et masquée. Certain soir, il y rencontrera le spectre de Banquo.

— Qui es-tu, ma belle ? demande le prince à une aguichante créature vêtue d'une robe en guenilles.

— La dame du royaume, répond-elle, évoquant ainsi toute l'horreur de la misère publique.

Cette nuit-là, Son Altesse ne se divertira pas plus avant.

« Mon fils, écrit Madame, aime sa patrie plus que sa propre vie. Il travaille jour et nuit et y consume sa vie et sa santé. »

A six heures du matin, le duc d'Orléans commence sa tâche. C'est le seul moment où, dans le palais à peine éveillé, il puisse rester seul en face de lui-même. Dès son lever, le monde extérieur l'assiège. Tandis que Son Altesse s'habille avec un mépris du cérémonial lamenté par les traditionnalistes, le lieutenant de police apporte un butin d'informations, le Surintendant des Postes (Torcy) livre des secrets glanés au hasard des correspondances, Noailles rend compte des dernières décisions de la Chambre de Justice et prêche l'économie. Voici le Régent vêtu d'un habit de velours rouge ou marron, cravaté de dentelles, le cordon bleu en sautoir. L'imposante perruque à la Louis XIV prête sa majesté au visage bienveillant dont le sourire ne se fane guère.

Ministres, ambassadeurs, évêques, magistrats, quémandeurs innombrables emplissent les antichambres. Philippe les reçoit longuement, trop longuement. Il veut « que tout le monde soit content », apaise, promet, répand les grâces. Sa simplicité, sa bonté touchent bien des cœurs.

— Levez-vous, Monsieur, dit-il à un gentilhomme qui lui

remet une supplique à genoux. Je ne parle à personne en cet état.

Le cas échéant, la faconde et l'affabilité deviennent des remparts derrière lesquels sa pensée fuit, insaisissable, au grand dam des diplomates étrangers.

Les audiences se prolongent jusqu'à deux heures. M. d'Orléans s'accorde alors un répit, tient une manière de Cour en buvant du chocolat. Il n'a autour de lui que gens d'esprit. Les répliques volent comme des balles, les traits fusent, la langue française, arrivée à son point de perfection, étincelle de toutes ses paillettes.

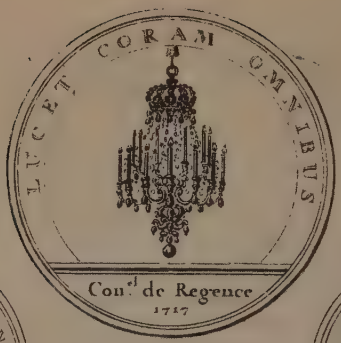
Brève diversion. Après avoir accueilli de nouvelles visites, le prince préside le Conseil de Régence, puis se rend chez Louis XV. « Il l'abordait, lui parlait, le quittait avec des révérences et un air de respect qui faisait plaisir à voir au Roi lui-même et qui apprenait à vivre. » Ces entrevues quotidiennes sont aussi agréables à l'oncle qu'au neveu. Mme de Ventadour et Villeroy croient se venger en déployant autour de leur pupille un luxe de précautions insultantes.

Cinq heures sonnent et le Régent, au labeur depuis la pointe du jour, juge qu'il a gagné son repos. Il ne sera plus question d'affaires avant le lendemain. Un Bourbon de la branche aînée détendrait son esprit en massacrant des bêtes. Philippe le Cynique préfère des distractions moins violentes : ses premiers moments de liberté appartiennent à sa mère, à sa femme et à ses enfants.

Une dernière princesse d'Orléans, Louise-Diane, naît en 1716. Mlle de Montpensier tarde à montrer les grâces de ses aînées et Mlle de Beaujolais est encore au maillot, mais Mlle de Chartres et Mlle de Valois ont quitté le couvent.

Piquante, jolie, avec une voix « divine » et un sourire éclatant, Mlle de Chartres tient de son père la passion des sciences, cultive la chimie, l'astronomie, les mathématiques, la pharmacie, met à s'instruire l'ardeur désordonnée que la duchesse de Berry apporte au plaisir. Elle a voulu tâter aussi de la théologie, brûle pour Jansénius, Quesnel et Port-Royal. Après une longue résistance, le Régent l'autorisera en 1717 à prendre le voile. L'excentrique, devenue sœur Sainte-Bathilde, puis abbesse de Chelles, étourdira ses nonnes de concerts, les scandalisera en présidant à des dissections chirurgicales, les affolera par des feux d'artifice. Ce qui ne l'empêchera point de traverser de violentes crises mystiques. Le duc d'Orléans lui rendra visite chaque mardi.

Plus régulièrement belle que sa sœur, Mlle de Valois a moins



De Mareüil invenit.

d'attraits. La langueur, la timidité de sa mère lui donnent un masque d'apathie, mais d'étranges tempêtes s'amoncellent sournoisement sous cette eau dormante.

Auprès du pitoyable duc de Chartres, s'ébattent deux de ses frères naturels, M. de Saint-Albin, fils de la danseuse Florence, et le chevalier d'Orléans. Est-il besoin de préciser que Philippe dédie le meilleur de sa tendresse à la vivante image de Mme d'Argenton ?

Quitte de ses devoirs envers les hôtes du Palais-Royal, le Régent, impatient, commande son carrosse, s'y engouffre et vole vers le Luxembourg, nouveau théâtre où la duchesse de Berry, tante de Sa Majesté, partant première dame du royaume, s'offre en spectacle aux Français éberlués.

L'ardente fillette de naguère s'est métamorphosée à vingt ans en *princesse Joufflote*. Des monceaux de nourriture, engloutis à longueur de journée et arrosés d'alcools violents, ont arrondi son visage, démesurément tendu son corsage, gonflé ses bras au point que la lancette du chirurgien n'y peut atteindre les veines. C'est une Vénus évocatrice de voluptés orientales que ses yeux spirituels et sa bouche adorable sauvent pourtant de paraître trop lourdement charnelle. Ne supportant guère le corset du grand habit, elle trône en négligé, renversée parmi les coussins, fraîche, débordante, tout en fossettes et en rondeurs comme une odalisque.

Depuis longtemps, on ne la voit plus à cheval, mais son équipage aux harnais incrustés d'or révolutionne la ville. L'orgueilleuse veut étonner davantage encore et se promène le long de la Seine, timbales sonnantes. Affaire d'État, car le droit aux timbales n'appartient qu'au souverain. Villeroy, hérissé, mène un affreux tapage chez le Régent qui, pour une fois, semonce rudement sa fille. Celle-ci prend sa revanche, fait dresser un dais dans sa loge à la Comédie-Française et commande aux acteurs de la haranguer. Une tempête de libelles l'oblige à renoncer à cette extravagance. La croit-on assagie ? Un ambassadeur, venu la saluer, la trouve juchée sur une estrade haute de trois marches. Incident diplomatique.

Le malheureux Régent ne sait à quel saint se vouer. Le château de la Muette, acheté presque de force à M. d'Armenonville, des pierreries uniques, un train royal qui exige près de huit cents serviteurs ne satisfont pas l'insatiable Élisabeth. Son père doit payer, repayer ses dettes de jeu — elle perd 180 000 livres en une seule nuit — lui octroyer une compagnie de

soixante gardes dont le capitaine sera, bien entendu, l'amant du jour, en l'espèce le marquis de La Rochefoucauld, successeur de M. de Roye, successeur lui-même de M. de La Haye.

Foin des clabauderies ! Les gardes portent des vestes « couleur de biche », des habits écarlates galonnés d'argent. Ce sont de vigoureux gaillards auxquels la petite-fille de Louis XIV ne dédaigne pas, à l'occasion, de jeter le mouchoir.

La Messaline de Berry,
L'œil en feu, l'air plein d'arrogance,
Dit, en faisant charivari,
Qu'elle est la première de France.
Elle prend, ma foi, tout le train
D'être la première putain.

Le Régent ne trouve pas la force de gâcher les moments trop courts qu'il passe auprès de cette enfant chérie par des refus ou des remontrances. Peut-être devine-t-il que tant de caprices scandaleux relèvent d'un état pathologique. L'opinion attribue d'autres motifs à sa faiblesse.

Est-il permis de supposer que Philippe ait attendu le pouvoir pour donner libre carrière à un monstrueux désir ? De telles passions sont pareilles à la fatalité, implacables, exclusives et sans joie. Elles ne s'accommodent ni de complaisances réciproques, ni de farces, ni de bacchanales publiques. Imagine-t-on ce père amoureux festoyant avec des hommes qui possèdent sa fille presque sous ses yeux ?

Non, le Régent et la duchesse de Berry ne méritent pas la tragique auréole des amants damnés. Un pampre convient mieux à leurs têtes alourdies. Compagnons de débauche, tous deux se moquent de la morale en cherchant à se plaire. Philippe cède à la folle vanité d'Élisabeth comme il lui donnerait une friandise. Élisabeth, en revanche, sert les vices de son père, prépare les divertissements dont il est épris, lui ménage d'aimables tête-à-tête.

Un jour, l'impudique amène ainsi au trébuchet la marquise de La Rochefoucauld elle-même. M. d'Orléans croit attaquer une Aspasie de salon, mais, ô stupeur, il rencontre une Lucrèce qui, d'une vive parade, l'éborgne plus qu'à moitié.

A la fin de 1716, la comédie, insensiblement, va tourner au drame. La fille du duc d'Orléans nourrit auprès d'elle un mauvais génie, sa dame du palais, Mme de Mouchy. Cette intrigante

perverse imagine de vendre à Mme de Berry son propre amant, M. de Riom, gros garçon insignifiant dont le visage chinois se décore de pustules, mais auquel sa vigueur vaut une réputation croustillante. Joufflote, qui a déjà remplacé La Rochefoucauld par une espèce de sbire, M. de Bonnivet, se jette tête baissée dans le traquenard et devient la proie des deux aventuriers.

Riom, neveu de l'octogénaire Lauzun, si célèbre pour ses amours avec la Grande Mademoiselle, apprend du vieux galant à mener les princesses « le bâton haut ». La méthode s'avère efficace car l'indomptable créature se mue soudain en esclave. Chaque soir, la première dame du royaume demande humblement les ordres de son maître avant de choisir ses passe-temps du lendemain, les toilettes qu'elle portera, les personnes qu'elle conviera à sa table. Riom, d'ailleurs, se donne régulièrement le plaisir de tout bouleverser au dernier moment et la pauvre Joufflote en larmes va démolir sa coiffure, contremander les cérémonies, prier à souper de bas officiers. « Si quelquefois, elle osait se licencier de la moindre chose sans son congé, il la traitait comme une servante et les pleurs duraient plusieurs jours. »

Le Régent essaie-t-il d'intimider le brutal ? Sa fille s'exclame aussitôt qu'elle aime mieux mourir que de laisser toucher à un cheveu du cher « Riri ». Et le duc d'Orléans s'incline. Il s'inclinera même le jour où la princesse, éprouvant, à l'improviste, des scrupules religieux — car elle est pieuse et fait de fréquentes retraites au Carmel — décidera de s'unir au petit gentillâtre bouffi. Philippe exige seulement que le mariage reste secret. Le publier déchaînerait un scandale dont souffrirait le prestige de la dynastie et le Régent, faible à l'extrême dans le privé, devient intraitable dès qu'un intérêt supérieur entre en jeu. Massillon en personne bénit, dit-on, l'étrange couple en janvier 1717. Riom, qui vient de donner un héritier à Mme de Mouchy, reçoit de son beau-père un brevet de colonel et le gouvernement de Cognac.

Le duc d'Orléans aurait-il livré ainsi une fille aimée jusqu'au crime ? Au vrai, le départ de Marie-Louise d'Argenton l'avait rendu invulnérable à toute passion, fût-elle contre nature.

Jamais débauché ne résista moins que Philippe à l'entraînement de ses sens. Jamais débauché ne resta plus maître de son esprit et de son cœur. S'il collectionne des maîtresses par douzaines, le Régent n'a pas une favorite.

Avec le même plaisir, la même gentillesse, la même secrète

indifférence, il courtise, au hasard de sa fantaisie, actrices et femmes du monde, la Grandval, la Duclos, étoile de la Comédie-Française, la petite Leroy, la mignonne Émilie, Olivia Trant, Anglaise « lactée, fraîche et beurrée », Mlle Uzée, Mlle Houel, Mme de Nicolaï, Mme de Flavacourt, la duchesse de Gesvres. Dans ce parterre de beautés potelées et rieuses, surgissent un jour deux fleurs altières, envahissantes, chargées de venin.

Mme de Prie cache sous son ingénuité « céleste » une despotique avidité, rêve de ressusciter la Montespan, Diane de Poitiers.

Mme de Tencin, qui a préféré au cloître l'espionnage, la galanterie et l'aventure, ne vise pas moins haut. A l'aube de cette Régence si féconde en promesses, un enfant, cadeau du maladroit Destouches, risque d'arrêter son vol. Qu'à cela ne tienne ! L'ambitieuse dépose l'inutile fardeau (le futur d'Alembert) sur les marches d'une église et continue son ascension. C'est le temps où les dames inaugurent un règne dont la Révolution seule marquera le terme. Pas une coquette qui n'ait son système diplomatique et financier, ses protégés, ses influences. Mais Philippe évente les pièges. Il n'aura pas de Maintenon.

Mme de Prie se console en dominant M. le Duc. Elle gouvernera réellement quelques années plus tard, fera une reine de France.

Mme de Tencin ouvre son salon aux philosophes, aux écrivains et les traite, éblouis, comme d'authentiques seigneurs. En voilà assez pour asservir les Muses. Dubois, impatient de se décrasser, croira séduire la Renommée elle-même en achetant les faveurs de la patronne des beaux esprits. Philippe pâme de rire.

Mme de La Vieuville, dame d'atours de la duchesse de Berry, a une fille, Marie-Madeleine, fort mal mariée à un ivrogne, le comte de Parabère. C'est une brunette ravissante, gaie, capiteuse et dépourvue de malice. Tant de qualités lui valent, dans le sérail princier, un rang de « sultane-reine ». Philippe lui donne des diamants, des boîtes précieuses, une maison à Asnières où il s'attarde volontiers. Marie-Madeleine le délasse. Elle a le teint d'une rose, l'esprit d'un oiseau, la soif d'un housard. Selon l'humeur du moment, le duc d'Orléans l'appelle « mon petit corbeau noir » ou « mon gigot ».

Il dit « mon aloyau » à l'ennemie intime de la sultane-reine, Mme de Sabran. Saint-Simon, peu suspect d'indulgence, affirme, en parlant de cette dernière « qu'il n'y avait rien de si beau qu'elle, de plus régulier, de plus agréable, de plus touchant, de

plus grand air et de plus noble, sans aucune affectation ». Mme de Sabran règne à Sèvres en un temple galant, rival de celui d'Asnières. Le démon de la politique la tente parfois. Il empêchera peut-être son triomphe sur l'innocente Parabère.

Le petit Fronsac, désormais duc de Richelieu, est devenu la coqueluche des grandes dames, des robines et jusque des lingères. Une femme ne saurait figurer dans le monde si elle n'a pas été honorée de ses faveurs. Ce Don Juan garde rancune au Régent d'un bref séjour à la Bastille, punition d'un duel, et jure de lui enlever toutes ses maîtresses. Ni Mme de Parabère, ni Mme de Sabran ne résistent. Philippe rit. Il rit de même quand Marie-Madeleine passe de Richelieu à Nocé, de Nocé à Clermont. La jalousie paraît aussi encombrante, aussi démodée que les fontanges, les brocarts, les robes à queue de l'ancien règne.

En vérité, comment cette société bouillonnante et frivole trouverait-elle le loisir de retracer la carte du Tendre ? Elle a tant de soucis, tant de découvertes à faire ! Le monde change d'heure en heure. Voici les nouvelles architectures des Boffrand, des Leblond, des Robert de Cotte dont l'Europe s'engoue ; les nouveaux meubles, les alcôves, les ottomanes ; la révolution de la mode, les robes battantes, ballantes, volantes ; la réouverture de la Comédie-Italienne fermée en 1695 pour irrévérence envers Mme de Maintenon ; la querelle de la musique italienne et de la musique française ; la querelle des anciens et des modernes ; la querelle de la bulle ; la révélation des théories de Newton ; les premières éditions des Mémoires du Cardinal de Retz, des Lettres de Mme de Sévigné, des Mémoires de Mme de Motteville, du *Télémaque*, réimprimé par l'ordre du Régent [1] ; voici, après une ambassade persane, une ambassade turque et une subite curiosité de l'Orient ; voici un afflux de beaux esprits étrangers soucieux d'obtenir à Paris leurs lettres de noblesse et qui transforment les salons, naguère si dédaigneux des autres pays, en carrefours cosmopolites.

Il semble qu'un printemps impétueux bouleverse la société. Les duels, presque disparus depuis la Fronde, retrouvent leur ancienne vogue. Mmes de Nesles et de Polignac se disputent Richelieu à coups de pistolet. Chacun se bat, compose des chansons, fait des mots, s'enivre, affiche ses bonnes fortunes et, farouchement, poursuit la richesse.

Le Régent, qui regarde son époque en spectateur plutôt qu'en

1. L'édition de 1699 avait été étouffée.

juge, cherche l'artiste propre à en perpétuer la grâce, les « fêtes galantes ». Il choisit un protégé du financier Crozat, le Flamand Antoine Watteau, agréé par l'Académie Royale depuis 1712 et qui travaille à son tableau de réception, l'*Embarquement pour Cythère*. Il lui confie la décoration de la Muette, voluptueux ermitage de la duchesse de Berry, puis le nomme peintre du Roi.

Watteau, phtisique, a dépassé trente ans. Mûri pendant la période tragique de la dernière guerre, il en a, de Valenciennes, observé le clinquant et l'horreur. A son maître Claude Gillot, il doit le goût des personnages de la comédie italienne, mais il ne prend point l'âme de ses modèles. L'interprète idéal d'un siècle étourdi, dépravé, chatoyant, insatiable, restera triste et chaste. D'où l'amertume secrète qui fait rêver devant ses bergères et les révèle ce qu'elles furent sans le savoir : des condamnées à mort.

Ayant achevé ses visites de famille, le duc d'Orléans rentre chez lui, gagne les petits appartements. Devant la porte veille une garde puissante et incorruptible. Pour quelque motif, pour quelque personne que ce soit, Son Altesse est désormais inaccessible.

Un flambeau à la main, le vieux concierge Ibagnet conduit son maître jusqu'au seuil de la salle à manger. Philippe l'invite à entrer :

— Monseigneur, réplique l'austère fonctionnaire, mon service finit ici. Je ne vais point en mauvaise compagnie et suis bien fâché de vous y voir.

Une fois de plus, le prince éclate de rire.

La pièce rose et or est moelleuse comme un lit. Les flammes des bougies frissonnent au-dessus des chandeliers d'argent, les cristaux étincellent, les porcelaines tracent de délicats tableaux sur les dentelles précieuses, des buissons de fleurs répandent leur arôme. Collés contre la muraille, de gigantesques laquais, les « mirebalais », semblent des cariatides en habit écarlate.

Un babil d'oiseau, un choc de hauts talons dans les escaliers dérobés annoncent de belles convives. Riant déjà, elles ôtent leurs masques, découvrent des visages violemment fardés où se posent des mouches provocantes. Des rubans *à la Minorité* ornent leurs coiffures resplendissantes de diamants. Leurs robes en étoffe des Indes s'échancrent généreusement et, dépourvues de ceinture, paraissent glisser à chaque geste.

Leurs cavaliers les rejoignent. Ce sont les célèbres mauvais

sujets, les *roués,* soigneusement choisis pour leurs capacités amoureuses et bachiques, leur truculence, leur verve à conter des histoires poivrées : l'impertinent Richelieu, Broglie l'aîné, Nocé, dit *Braquemardus,* Canillac, dit la *Caillette triste,* Brancas, dit la *Caillette gaie,* La Fare, dit *le Poupard,* Biron, Fargis, quelques officiers du Régent, parfois un Anglais de passage et le gros Riom en personne.

Du côté des dames, la duchesse de Berry étale orgueilleusement des joyaux de Golconde. Mmes de Parabère, de Sabran, de Gesvres, de Sessac, de Nicolaï, du Deffand, parfois Mme de Tencin, voisinent avec la Grandval, des « filles d'opéra » et des beautés vénales. Les ardents velours masculins mettent en valeur les teintes pastellisées des robes, une épaule, un sein jaillissent de leur prison mousseuse, le vin de Champagne accommodé à la manière de Dom Pérignon ruisselle, la gaieté gagne comme une flamme.

Souvent, les invités envahissent la cuisine toute proche, saisissent des instruments d'argent dignes de leurs blanches mains, et préparent eux-mêmes des plats à leur façon. Ils mangent en cannibales, boivent à surprendre un Polonais. Joufflote et le « petit corbeau noir » se défient, verre en main, tels des guerriers d'Homère.

La conversation prend le style joyeusement féroce d'une satire. A la Cour, à la ville, chacun, selon le mot de Saint-Simon, est « repassé » à son tour. Le Régent rit, naturellement, applaudit aux épigrammes bien troussées, mais son jugement de chef d'État ne se ressentira jamais de ses plaisanteries de buveur.

Cependant, le ton monte avec l'ivresse. Des couplets de corps de garde s'entremêlent aux histoires épicées. Broglie cherche, trouve des mots de plus en plus orduriers qui font frétiller les dames. Alors, entrent en scène, vêtus de leur seule jeunesse, des éphèbes et des nymphes habiles à reconstituer des scènes antiques. Phryné, Cléopâtre, Messaline s'enlacent au mépris de toute chronologie. La Parabère, la Tencin, la duchesse de Berry elle-même ne dédaignent point de rehausser l'éclat de ces pantomimes, se métamorphosent en statues de chair.

Éros et Bacchus triomphent. Un concive attendri veut étreindre sa maîtresse, trouve la place prise et, sans protester, s'adresse ailleurs. Nul ne sait plus à qui appartiennent ces gorges délectables, ces bouches humides de volupté où glissent d'anonymes caresses. Souvent, les bougies brusquement éteintes laissent l'obscurité servir le hasard. Les mirebalais se détachent

de la muraille, dépouillent leur livrée et enseignent aux belles curieuses ce que vaut l'ardeur d'un plébéien.

Peu à peu, la fatigue engourdit les couples gémissant de plaisir. Le duc d'Orléans aperçoit vaguement la Parabère aux bras de Nocé. Il s'esclaffe une dernière fois, choisit à tâtons une poitrine hospitalière, y pose son front, s'endort.

Ces orgies auxquelles le mystère donne un prestige quasi diabolique, excite la muse des pamphlétaires que stimule l'opposition. Le jeune Voltaire, choyé par la duchesse du Maine et par la dévote maréchale de Villars, n'est pas le dernier à traduire l'animosité de la vieille Cour. Contre le chef de ce gouvernement soi-disant absolu, déferle un torrent d'injures rimées et de calomnies près desquelles les pires « diffamations » de notre presse sembleraient des gentillesses. Le brave bourgeois lève les bras au ciel. A quel monstre, à quel Antéchrist Dieu livre-t-il la France !

Que vous seriez ébahi, bonhomme, si vous perciez à jour ce Sardanapale débonnaire auquel on extorque avec tant de peine la permission de châtier ses insulteurs ! Quelle serait votre surprise en découvrant le sang-froid qui, dans ses pires vertiges, lui laisse la pleine maîtrise de soi ! Jamais la bacchante la plus lascive, le *roué* le plus insidieux, n'a pu arracher au duc d'Orléans une allusion à la chose publique. Un soir d'abandon, Mme de Sabran s'enhardit, implore une confidence. Philippe conduit l'indiscrète devant un miroir :

— Est-ce donc à ce joli museau qu'on doit parler d'affaires ?

Si les flèches de ses adversaires risquaient de l'atteindre, le prince ne manquerait pas de boucliers à leur opposer. Des écrivains à ses gages pourraient faire valoir que le libertinage de Son Altesse devient farouche austérité pour préserver l'innocence du petit Roi ; que jamais le Régent n'a enlevé une femme à son mari, ni forcé un consentement (il a même respecté une esclave grecque, la charmante Aïssé) ; que, contrairement à l'usage, ses maîtresses ne sont pas entretenues aux frais du Trésor, ne touchent pas de pots-de-vin et ne se mêlent d'aucune intrigue ; que la plupart des souverains étrangers offrent à leurs peuples des exemples moins édifiants encore ; enfin que le prince ne confond pas les mérites d'un aimable convive et ceux d'un homme d'État. L'aîné des Broglie reçoit les invitations à souper et le cadet les emplois. Brancas, indispensable compagnon de fête, dit :

— J'ai beaucoup de faveur et nul crédit.

Philippe s'amuserait fort à l'idée d'une telle plaidoirie. Rien ne le fâche, rien ne l'émeut. Depuis le départ de Mme d'Argenton et la grande épreuve de 1712, quelque chose s'est glacé en lui. On ne lui connait que deux points sensibles : sa folle tendresse pour Mme de Berry, son attachement au petit Roi. Sauf ces élus, il n'aime profondément personne. Quant à la haine ou simplement à la rancune, il les ignorera toujours.

C'est merveille qu'avec un pareil détachement, il conserve tant de bonté, tant de belle humeur. Il rit. Mais la mélancolie ne l'abandonne pas plus que les personnages de Watteau, même quand il aborde à Cythère.

Le duc d'Orléans a perdu sa robuste santé, ébranlée par les blessures reçues à Neerwinden, puis à Turin et définitivement compromise après la victoire des moralistes sur l'unique compagne capable de lui faire accepter une existence normale. A quarante et un ans, il ne peut risquer un mouvement brusque sans tomber en syncope. Il refuse, cependant, de se réformer, sachant que, dans la froide lumière de l'aube, il ne trouvera pas la force d'annoter les dépêches si les souvenirs de la veille ne le soutiennent pas. Étrange névrose ! Le plaisir nocturne est la drogue qui permet à cet homme épuisé d'accomplir pendant le jour un labeur écrasant. Et la vie s'échappe des deux côtés et le prince, fataliste, la regarde fuir. Ah ! pourquoi le pouvoir est-il venu trop tard !

Une seule femme, une mère, soupçonne un drame caché. Madame s'épouvante, gémit. Chaque souper, chaque partie fine à Sèvres ou à Asnières lui cause mille angoisses. Les libelles l'exaspèrent :

« Mon fils est homme et il a ses défauts tout comme un autre, écrit-elle. Ils ne font tort qu'à lui et il n'est que trop bon à l'égard de tous. »

Elle s'en prend à la duchesse de Berry, à Dubois, à la Parabère, aux roués, à la corruption générale.

« Chaque fois qu'il tonne à Paris, s'écrie cette incrédule exaspérée, je m'attends à voir pleuvoir le feu du ciel, comme il est tombé sur Sodome et Gomorrhe. »

XV

LA PREMIÈRE ENTENTE CORDIALE

Septembre 1715 - janvier 1717

Jamais l'Europe n'avait paru plus instable et plus menaçante qu'après les bouleversements dont elle sortait hagarde, exsangue et métamorphosée.

L'Angleterre tenait le sceptre tombé des mains épuisées de la France. Arbitre du continent, maîtresse des mers, elle avait déjà posé les jalons essentiels de son empire, Gibraltar, Minorque, l'Acadie, la baie d'Hudson, Terre-Neuve, Bombay, Calcutta, Bencoulen (Sumatra). Le traité d'Utrecht consacrait son triomphe, et sur ses ennemis, et sur ses alliés. Le Portugal la reconnaissait pour suzeraine et la Hollande, impératrice déchue de l'Océan, la Hollande qui, naguère, envoyait régner à Londres son propre Stathouder, Guillaume d'Orange, ne paraissait « qu'une barque voguant dans le sillage du puissant navire britannique ».

La République des Provinces-Unies, acharnée à poursuivre sa vengeance contre Louis XIV, remportait, en fin de compte, une victoire à la Pyrrhus qui la laissait anéantie. Au fond de la petite maison fleurie de tulipes d'où il avait si longtemps soufflé la tempête, le Grand Pensionnaire Heinsius ne songeait plus qu'à maintenir la paix.

Au contraire, l'Espagne et l'Autriche attendaient impatiemment l'occasion de reprendre la tuerie. Les mêmes chimères, la même mégalomanie troublaient les cerveaux brumeux de Philippe V et de l'Empereur Charles VI qui, refusant mutuellement de se reconnaître, n'avaient pas traité l'un avec l'autre.

Le Roi Catholique ne renonçait point à ses États perdus. L'Empereur gardait à Vienne un Conseil des Affaires d'Espagne. Gorgé de butin (Belgique, Milanais, Naples, Sardaigne), il se jugeait spolié, réclamait l'héritage entier de Charles II, tendait ses griffes vers la Sicile, dépouille du duc de Savoie, s'offensait de l'élévation de l'Électeur de Brandebourg, mué en roi de

Prusse. Une guerre difficile contre les Turcs l'empêchait seule de rallumer des brandons encore fumants.

Pareil motif de sagesse n'existait malheureusement pas à Madrid. Soulagée plutôt qu'amputée de ses possessions extérieures, l'Espagne aurait dû rentrer en elle-même, travailler à ressusciter sa prospérité, sa puissance grâce aux richesses infinies de son empire colonial. Mais une idée aussi simple ne pouvait s'acclimater dans la chambre pleine d'odeurs voluptueuses et de parfums d'église où Élisabeth Farnèse cloîtrait son neurasthénique époux.

Sans autre titre que celui d'envoyé du duc de Parme, l'abbé Alberoni avait déjà enlevé toute autorité aux ministres. Ce petit homme rebondi, rubicond, exubérant, volubile, burlesque, fourbe et fripon comme un valet de comédie, possédait, sous son enveloppe de Mascarille méridional, un cerveau admirable auquel le bon sens seul manqua. « Il avait du génie mais pas le génie [1]. » L'eût-il voulu, d'ailleurs, qu'il n'aurait pu éviter de servir les frénétiques ambitions de ses maîtres.

Si le roi d'Espagne demeurait hypnotisé par la couronne de France, la reine ne se contentait pas d'un tel joyau. Italienne, elle réclamait pour ses enfants les provinces transalpines et, de plus, les duchés de Parme et de Toscane dont les dynasties allaient s'éteindre. L'Empereur guignait lui-même ces deux proies. L'embrasement de l'Occident dépendait donc d'une étincelle.

Vers le Septentrion, les incendies flamboyaient encore. La Suède, victime de Charles XII, le roi Don Quichotte, essayait vainement de sauver les débris de sa puissance, tandis que le monde effrayé voyait le Tsar Pierre pousser jusqu'en Allemagne les hordes moscovites. Après trois années perdues en Turquie, Charles XII trouvait ses plus belles provinces mises à l'encan par la Russie, le Danemark, la Saxe et la Prusse. Au dernier moment, l'Électeur de Hanovre se glissa au milieu des rapaces, acheta les duchés de Brême et de Verden. Comme l'Électeur n'était autre que le roi d'Angleterre, l'Europe entière allait ressentir les contrecoups de la révolution du Nord.

Embrassant d'un regard cette confusion, le Régent comprit aussitôt son devoir : sauver la paix et briser la coalition Angleterre-Hollande-Autriche prête à se reformer. Pour atteindre ce double but, Louis XIV se proposait hardiment de réconcilier

1. Wiesener.

l'Empereur et le roi d'Espagne, cependant qu'il favorisait en sous-main les entreprises du Prétendant. A son arrivée au pouvoir, le duc d'Orléans, malgré les pressantes avances de George Ier, *était tout disposé à suivre la même politique,* ne soupçonnant pas qu'à Madrid se construisait déjà un système opposé.

Le 9 septembre 1715, Philippe V avait appris ensemble la mort de son aïeul et le triomphe d'un rival abhorré. Dès le 18, Alberoni manda le ministre anglais, fit briller à ses yeux d'énormes concessions commerciales, lui proposa un pacte d'amitié. Magnifique trouvaille ! L'audacieux se flattait d'acheter l'appui britannique pour enlever l'Italie à l'Empereur et ramener Philippe V en France. Neuf jours avaient suffi au petit-fils de Louis XIV pour briser l'ouvrage du vieux Roi, « relever les Pyrénées ».

Cette étonnante nouvelle atteignit Londres au moment où éclatait en Écosse le soulèvement jacobite préparé depuis plusieurs mois avec la complicité de Torcy. Les ports français regorgeaient d'aventuriers dévoués aux Stuarts, des navires, chargés d'armes et de vivres, s'apprêtaient à larguer les voiles.

Lord Stairs brandit aussitôt le traité d'Utrecht tandis que l'amiral Byng, se présentant au Havre à la tête d'une escadre, exigeait la livraison des vaisseaux suspects. Le Régent protesta de ses bonnes intentions ; il fit décharger les cargaisons litigieuses, lança des ordres ostentatoires afin d'empêcher le passage du Prétendant si ce dernier quittait sa retraite lorraine.

Inquiet malgré tout, le roi d'Angleterre offrit alors à son cousin un traité d'alliance, fondé sur une garantie mutuelle des droits des Maisons de Hanovre et d'Orléans. Un prince uniquement soucieux de ses intérêts personnels n'aurait pas hésité. Philippe hésita.

Certes, un accord sincère avec la Grande-Bretagne fortifierait singulièrement son prestige et garantirait la sécurité française, mais un tel bouleversement diplomatique serait une aventure, un saut dans l'inconnu. La bonne foi certaine de George Ier et de Stanhope n'empêchait pas la majorité des whigs, à commencer par le premier ministre, Lord Townsend, de rester passionnément gallophobe. Un remous parlementaire pourrait en un moment ruiner l'édifice. Au contraire, l'avènement de Jacques III ramènerait les temps heureux où la Cour de Saint-James comptait parmi les clientes de Versailles. C'était le sentiment de l'opinion française demeurée jacobite, c'était le sentiment du

ministère. Le Régent s'y rallia, non sans garder l'espérance de voir une de ses filles reine d'Angleterre.

Philippe abreuva donc l'impatient Lord Stairs de paroles gracieuses, l'égara au travers de mille difficultés et se mit à conspirer pour le chevalier de Saint-George.

Pendant la nuit du 18 octobre, un des chefs du parti des Stuarts, le duc d'Ormond, accommodé d'un vaste chapeau et d'un manteau couleur muraille, franchit une poterne du Palais-Royal. Le prince lui promit un secours aussi important que discret. Les ports de Normandie et de Picardie seraient fermés à grand bruit, mais Dunkerque, demeuré ouvert, permettrait aux conjurés de prendre leur vol. Un gentilhomme sûr recevrait permission d'acheter les armes déposées au Havre.

Quelques jours plus tard, le Prétendant sortait de Lorraine, traversait la France sous un déguisement, évitait de justesse une embuscade tendue à Nonancourt par Stairs, tardivement averti, et cinglait vers l'Écosse. La Cour de France, croyant la partie gagnée, jeta le masque, s'abandonna follement à une joie téméraire.

Le réveil fut cruel : deux défaites simultanées avaient brisé les forces jacobites avant le débarquement du Prétendant qui, réduit à une équipée de chevalier errant, se hâta de reprendre la mer. Les whigs, ivres de vengeance, décapitèrent, pendirent, écartelèrent avec frénésie, déportèrent un millier de leurs ennemis. George Ier, raffermi et désormais inexpugnable, envoya au Régent des protestations grosses de menaces.

Là-dessus, éclata la bombe espagnole. Le 15 décembre, Philippe V avait signé un traité par lequel, sans aucune contrepartie, il accordait en Amérique aux commerçants anglais des privilèges égaux à ceux de ses propres sujets. Faveur exorbitante que Louis XIV lui-même n'avait jamais obtenue. « Les Français n'ont plus ici aucune influence », écrivait triomphalement le ministre britannique à Madrid.

Prise entre la trahison de l'Espagne et la rancune de l'Angleterre, la France, isolée, risquait de voir George Ier rapprocher lui-même l'Empereur du Roi Catholique et fermer autour d'elle un cercle de fer.

Le printemps de 1716 fit éclore pour le duc d'Orléans une rare floraison de soucis, de menaces et d'humiliations. Comme il arrive aux chefs de parti, six mois de pouvoir avaient usé l'autorité du prince sur une opinion impatiente de miracles. Ni

les économies, ni les confiscations ne soulageaient sérieusement la détresse financière. Diplomatiquement, la position du royaume était la plus périlleuse qu'on eût connue depuis 1711.

Philippe lui-même ne laissait pas de déconcerter. Son indifférence débonnaire, son mépris des insultes, sa générosité envers ses ennemis (il nomma La Feuillade ambassadeur à Rome !) écartaient de lui la crainte et parfois le respect.

Un moment étourdie, l'opposition releva une tête arrogante, se rangea ouvertement sous la bannière castillane. La plupart des ministres, des dignitaires auraient accepté sans déplaisir une régence de Philippe V. On vantait bien haut la résurrection de l'Espagne à laquelle Alberoni, sorcier bouffonnant, rendait, d'un coup de baguette, un trésor garni, des villes prospères, des chantiers, des arsenaux, et jusqu'à une flotte de guerre. On réveillait au cœur du peuple une vieille tendresse pour le frère du duc de Bourgogne. Villars, rentré de Provence, cabalait insolemment. A Sceaux, la duchesse du Maine, costumée en bergère, parodiait les amazones de la Fronde. Les galopins chantaient :

Si Louis XV on enterrait,
Philippe, en France, régnerait,
Lan la derirette,
Non pas le Philippe d'ici,
Lan la deriri.

Faute d'un prompt succès, le duc d'Orléans était perdu et peut-être l'État avec lui.

Au dedans, au dehors, le prince chercha des victoires. Paris ne recélait-il pas un enchanteur qui, inlassablement, demandait la permission de transmuer le papier en or ? Le Régent, alchimiste à ses heures, se laissa séduire, mais Noailles et le Parlement ne voulaient à aucun prix laisser Law tenter sur les finances publiques une expérience à laquelle ils ne comprenaient rien. L'Écossais proposa donc de fonder une banque privée qui démontrerait le pouvoir de ce génie mystérieux, le crédit. Indifférent aux remontrances comme aux quolibets, le Régent l'y autorisa, s'inscrivit le premier parmi les actionnaires.

Law ouvrit sa maison le 2 mai, demanda seulement à ses bailleurs de fonds un quart de leur souscription en argent liquide, le reste étant représenté par des billets d'État (titres de rentes) qui reprirent aussitôt une valeur oubliée. Lui-même

émit des billets remboursables à vue et garantis contre l'altération des monnaies, obligea Noailles à les accepter. Le billet de banque était né.

Le Régent obtenait ainsi l'espérance d'un miracle. A l'extérieur, il lui fallait un miracle immédiat, la rupture du blocus dont le pays se trouvait menacé. Torcy, plein de rancœur, Huxelles, « cervelle creuse qui se croyait profonde », et, derrière eux, le gouvernement entier, prétendaient continuer la politique de Louis XIV. Comment l'imaginer, quand Alberoni prodiguait les tendresses aux Anglais, les affronts à la France ? La situation n'offrait que deux issues : le Régent céderait la place à Philippe V au risque des pires malheurs ou ferait sa paix avec Londres.

Le duc d'Orléans alla donc à Canossa, sollicita lui-même de George Ier la signature du traité repoussé quelques semaines auparavant. Tentative périlleuse dont pas un ministre, pas un ambassadeur en fonctions n'eût accepté d'être l'instrument. Réduit à inventer ce *Secret* diplomatique qui, jusqu'à Napoléon III, devait avoir de si étranges conséquences, le prince se tourna vers son seul fidèle, vers le seul homme capable de le servir aveuglément. L'heure de Dubois avait sonné.

Jamais négociation ne fut plus singulière. Tandis que le chef de l'État assisté d'un membre infime du Conseil de Conscience tissait péniblement sa trame, le Président des Affaires étrangères, Huxelles, et l'ambassadeur de France à Londres, d'Iberville, s'efforçaient chaque jour de la rompre. Comble de confusion, le Surintendant des Postes, Torcy, interceptait ou doublait les dépêches afin de faire triompher ses propres vues. Voilà où en était la monarchie absolue six mois après la mort du Grand Roi.

Pour un homme chevaleresque comme Philippe, le moindre dégoût de cette affaire ne fut pas la nécessité d'expulser le Prétendant qui dut se retirer en Avignon, terre pontificale, au grand scandale de l'opinion. Concession pénible, quoique fort insuffisante à calmer le lion britannique. George Ier ne refusait pas de s'entendre avec le Régent, mais, colérique et rancunier, voulait d'abord le ployer sous les fourches caudines.

Stairs apporta un ultimatum en trois points. Le gouvernement français devrait : contraindre le chevalier de Saint-Georges à se retirer au-delà des Alpes — chasser les Jacobites — détruire les ouvrages du port de Mardyck élevés en remplacement de ceux de Dunkerque malgré les stipulations de la paix d'Utrecht. Ayant

reçu cette triple preuve de bonne volonté, Sa Majesté Britannique accepterait d'engager les pourparlers.

Le Régent se récria. Il dit qu'il était prêt à souscrire aux demandes du roi d'Angleterre ; que toutefois « il ne regardait pas comme une chose honorable qu'on prétendît l'obliger à agir avant la signature du traité ; qu'il ne le ferait pas ; que c'était là sa réponse dernière. D'ailleurs, il n'était pas assuré que le traité s'ensuivrait [1] ». George Ier ne rabattit rien et pressa la conclusion de son pacte austro-hollandais.

Dans cette extrémité, le duc d'Orléans se tourna vers le seul pays qui, à son exemple, désirât sincèrement la paix. Le ministre de France aux Pays-Bas, M. de Châteauneuf, parrain de Voltaire, effraya si bien le Grand Pensionnaire et les bourgeois en leur montrant les intentions belliqueuses de l'Empereur, que la République signifia au roi d'Angleterre sa volonté de ne point se lier à Charles VI sans avoir pris avec la France un engagement similaire.

George Ier, furieux, essaya d'apaiser les Provinces-Unies en transférant à La Haye le siège de la négociation, puis, de guerre lasse, se passa de son alliée. Le 5 juin, le traité de Westminster, conclu entre l'Empereur et le roi de Grande-Bretagne, garantit aux deux souverains leurs possessions actuelles *et les acquisitions qu'ils seraient amenés à faire d'un commun accord.*

Muni d'une telle arme, Stairs pensa terrifier le Régent, l'amener en chemise et la corde au cou vers le camp de son maître. Mais Philippe, impavide comme à Turin, répondit, une fois encore, qu'il ne chasserait pas Jacques Stuart d'Avignon avant d'avoir son traité en poche et « que, si le roi d'Angleterre était pour la guerre, lui se défendrait de son mieux ».

L'irréparable allait s'accomplir. Un seul fil retenait encore l'épée de Damoclès, et ce fil, providentiel, mais combien ténu, se déroulait le long des rives de la Baltique.

Les provinces allemandes de la Suède, abandonnées par Charles XII, étaient devenues aussitôt la proie du Danemark, de la Saxe, de la Prusse et du Hanovre. Quand surgit, à son tour, l'avide armée du Tsar, elle ne trouva plus rien à dévorer. Colère de Pierre le Grand qui rêvait d'être prince de l'Empire, brouilleries entre les alliés. N'obtenant rien, l'autocrate occupa brusquement le Mecklembourg d'où il menaça le Hanovre. Or, le roi

1. Wiesener.

George préférait son électorat à la Grande-Bretagne elle-même. Il haïssait personnellement le Tsar, le craignait comme le diable. Fort inquiet, il décida de gagner sa seconde capitale, d'y veiller lui-même sur ses intérêts.

Stanhope accompagna son souverain. A Londres, le prince de Galles reçut le titre anachronique de Gardien du Royaume et l'assistance d'un Conseil présidé par Lord Townsend. Dualité qui allait introduire dans la politique britannique les contradictions mêmes dont souffrait le gouvernement français.

A Paris, tout le monde, de Saint-Simon à Villeroy, excitait le Régent contre l'Angleterre. Philippe — si indécis à en croire les mémorialistes ! — ne se laissa point ébranler et, malgré l'opposition des ministres, mit à profit le voyage du roi d'Angleterre pour tenter un suprême effort en faveur de la paix.

Le 5 juillet 1716, le patron d'une petite auberge de La Haye vit descendre devant sa porte un modeste sexagénaire au visage malicieux et grimaçant. L'abbé Dubois demanda une chambre, déclara se nommer le sieur Saint-Albin, être grand amateur de livres et séjourner aux Pays-Bas afin d'enrichir ses collections. Quinze jours durant, ce bibliophile un peu râpé courut les libraires, écrivit des lettres, trinqua avec les hôtes de la maison sans éveiller la moindre suspicion.

Le 20 juillet, le roi d'Angleterre et sa suite débarquèrent incognito. En gagnant son logement, Stanhope reçut un billet où son vieil ami Dubois lui demandait instamment la faveur d'une audience. L'entrevue eut lieu le 21 juillet à huit heures du matin à la Légation d'Angleterre.

L'abbé tenait entre ses mains le sort de son maître, le sien propre et l'avenir d'une politique chère à son cœur anglophile. On peut croire qu'il ne ménagea ni son esprit, ni son éloquence, ni sa ruse. Stanhope, d'abord buté sur la « sinistre impression » laissée par la collusion du Régent et du chevalier de Saint-George, fit paraître, vers midi, de meilleures dispositions. Le lendemain soir, il vint souper à l'hôtellerie. La conversation toucha les sujets les plus divers, même le problème financier. Dubois lança une saillie fameuse :

— Vous ne connaissez pas la force d'un gouvernement qui fait banqueroute quand il veut !

Une vieille sympathie, une estime réciproque rapprochèrent les deux jouteurs. Stanhope sentit fondre sa méfiance. Il dit en partant que la question du Prétendant n'offrait pas une telle gravité. L'essentiel était de rassurer le roi d'Angleterre au sujet

de l'écluse de Mardyck. Dubois, plein d'espérance, envoya à Philippe un rapport optimiste de cent soixante-dix-sept pages !

« Si des sots, dit Lemontey, ont quelquefois décidé du sort du monde, on ne fera pas ce reproche à cette rencontre dans une taverne hollandaise qui changea pour trente années la face politique de l'Europe. »

Pendant que son ancien précepteur s'évertuait à séduire la farouche Albion, le Régent tentait désespérément de ramener l'Espagne. Dès le mois de janvier, il avait fait à la Cour de Madrid une concession presque scandaleuse, interdit aux marins français l'accès des mers du Sud. Alberoni ne le paya qu'en insolences.

Pour éloigner ce faquin maudit, ouvrir les yeux à Philippe V, le duc d'Orléans dépêcha vers ce dernier son ancien mentor Louville, celui-là même qui, en 1701, avait guidé les premiers pas du jeune monarque. Louville ne fut pas reçu. Butant contre des Pyrénées infranchissables, voyant l'Autriche, victorieuse des Turcs, enserrer l'Europe de toutes parts, le Régent se convainquit, une fois encore, que la seule voie de salut était une entente avec l'Angleterre. Une entente rapide. Le prince écarta la diplomatie officielle, rédigea, selon la suggestion de Stanhope, des propositions plus conciliantes concernant Mardyck et chargea Dubois de les porter à Hanovre.

Muni cette fois d'un pouvoir en règle, l'abbé logea dans la maison même de son ami et poursuivit sans relâche une discussion passionnée. Le succès de l'Empereur avait raffermi l'intransigeance du Cabinet britannique. On n'avançait point et Dubois, désespéré, songeait à reprendre le chemin de Paris, lorsque, à sa grande surprise, la roideur de son partenaire céda brusquement devant une hâte évidente d'aboutir.

L'abbé ne sut jamais à quel *deus ex machina* épileptique, tonitruant et farouche, il dut cette volte-face inattendue. Le dissentiment entre le Tsar et ses associés venait de s'aigrir au point qu'une nouvelle guerre apparaissait menaçante. Là-dessus, des rapports secrets informèrent George Ier que son ennemi songeait à proposer un pacte au Régent.

Le roi d'Angleterre en frémit pour l'Électeur de Hanovre. L'alliance franco-russe — projet à peine cristallisé dans le cerveau bouillonnant de Pierre — devint à ses yeux un spectre sanglant qu'il fallait conjurer sans retard. Les ministres de l'Électorat pressaient leur souverain, croyaient entendre déjà le galop des

cosaques. Il y eut désormais à Hanovre deux hommes également impatients de conclure.

Les obstacles aussitôt s'effondrèrent. Sa Majesté Britannique reçut le chétif Dubois, le fit souper avec sa fille la reine de Prusse, lui prodigua les grâces, les honneurs. Il fut entendu que la France et l'Angleterre se porteraient garantes des clauses de la paix d'Utrecht qui intéressaient les deux Couronnes ; que la Hollande serait invitée à souscrire au traité ; que le Prétendant devrait quitter Avignon entre l'apposition des signatures et les ratifications.

Malheureusement, les difficultés techniques de la question de Mardyck nécessitèrent à Londres d'interminables palabres entre Lord Townsend et M. d'Iberville. Opposés l'un et l'autre à l'accord, les deux hommes entassaient rageusement incidents sur chicanes, et le pauvre Dubois, croyant perdre chaque jour le fruit de son incroyable victoire, harcelait son maître de lettres éperdues. Le Régent commanda enfin à son ambassadeur d'accepter toutes les exigences des Anglais, même la présence à Mardyck d'un contrôleur britannique chargé de vérifier la destruction de l'écluse.

Dubois, triomphant, gagna La Haye le 16 octobre, croyant parapher la convention. Hélas ! la nouvelle, maintenant connue, suscitait des tempêtes aux quatre points cardinaux. En vérité, George Ier et Stanhope d'une part, le Régent et son ancien précepteur de l'autre, étaient seuls au monde à souhaiter le renversement des alliances. L'Empereur, méfiant et jaloux, protestait. Les Provinces-Unies, froissées d'avoir été tenues à l'écart de la négociation décisive, soulevaient mille objections. A Londres, le prince de Galles, Townsend et leurs amis montraient l'abîme où la fourberie du Régent entraînait leur crédule souverain.

A Paris, le peuple s'effarouchait, la vieille Cour poussait des rugissements. Les plus sensibles lamentaient le malheur du Prétendant. Les plus fiers s'indignaient de l'anéantissement d'un port magnifique, de la présence insultante du surveillant étranger et même du préambule dans lequel George Ier arborait le titre de roi de France, gardé par ses prédécesseurs depuis le XIVe siècle.

— La France a vaincu l'Angleterre sans combat ! s'exclamaient les lords.

— L'Angleterre asservit la France ! fulminaient les ducs.

L'ambassadeur d'Espagne, hors de lui, évoquait, un peu tard, l'ombre du Grand Roi.

Les rares fidèles du Régent ne manquaient pas de bonnes répliques : les travaux de Mardyck lançaient un défi manifeste aux conventions d'Utrecht et, d'ailleurs, le Trésor ne possédait point les trente-cinq millions indispensables à leur achèvement. En 1696, Louis XIV avait accepté de faire démanteler Pignerol sous les yeux d'un agent du duc de Savoie ; quant au protocole, il copiait purement et simplement celui du dernier traité, œuvre de Torcy. Mais les clameurs de l'opposition couvraient aisément ces faibles voix.

Le duc du Maine, Villeroy, Torcy, Huxelles, d'Iberville, s'ingéniaient à détruire l'ouvrage de ce coquin d'abbé. Le gouvernement de Londres, non moins enragé, leur prêta main-forte. Au moment de mettre son nom au bas de l'acte apporté par Dubois, le ministre anglais, Lord Cadogan, s'aperçut que ses pouvoirs ne l'y autorisaient point !

Fureur de George Ier, désolation de l'abbé, orages à Paris. Lord Townsend, dûment tancé, se résigna, expédia les pièces nécessaires, espérant encore dans l'esprit procédurier des Hollandais sans lesquels on ne voulait pas conclure. Il fut déçu. Le roi et le Régent convinrent de signer un traité secret qui deviendrait public le jour où la République Batave y aurait adhéré. Le 28 novembre, Cadogan et Dubois échangèrent leurs paraphes.

Rien n'était encore terminé. Le Cabinet de Londres excitait la mauvaise humeur du Parlement, intriguait auprès du Grand Pensionnaire. George Ier, affolé d'apprendre le départ de Pierre le Grand pour Paris, exigea la démission de Lord Townsend, donna sa place à Stanhope. La Chambre des Communes entra en ébullition, le parti des whigs se scinda, les Jacobites qu'on croyait écrasés, retrouvèrent l'espoir, ourdirent un nouveau complot. Autour du Palais-Royal, les remous étaient à peine moins violents. Saint-Simon dévoué de cœur à Philippe V, prédisait gravement des catastrophes.

Ni le roi d'Angleterre, ni le Régent ne fléchirent. Ils avaient joué leur va-tout, et leur fermeté rendit enfin courage aux timides Néerlandais. Le 4 janvier 1717, la Triple Alliance défensive du Roi Très Chrétien, de Sa Majesté Britannique et des États généraux de Hollande fut scellée à La Haye.

La France avait forcé le blocus.

Le lendemain de son triomphe, Dubois, enivré, écrivit au duc d'Orléans une lettre qui n'a point cessé de choquer l'Histoire : « J'ai signé à minuit. *Vous voilà hors de page* et moi hors de

mes frayeurs que Votre Altesse canonisera lorsque j'aurai l'honneur de lui rendre compte de tout. »

Le vieux cynique calomniait son élève. Certes, Philippe remontait brusquement « de la cave au grenier », mettait ses ennemis hors de combat et connaissait pour la première fois un prestige européen, mais l'intérêt personnel du duc d'Orléans n'aurait pu le décider à cette politique audacieuse si le Régent n'avait cru servir en même temps sa patrie et la paix. Quant à Dubois, il prit d'autant mieux figure de sauveur que nul, sauf les confidents de George Ier, ne connut, pendant des générations, les véritables mobiles du roi d'Angleterre.

Philippe serra dans ses bras l'heureux négociateur, lui donna l'abbaye de Saint-Ricquier et, au grand dégoût de la Cour, le nomma membre du Conseil des Affaires extérieures.

Restait à franchir la dernière passe : la ratification au Parlement anglais. Il existait, par bonheur, certains arguments auxquels les terribles whigs ne résistaient guère. Un des leaders de l'opposition, Pitt (grand-père de Lord Chatham), avait rapporté des Indes un diamant fabuleux dont il ne pouvait se débarrasser. Philippe promit d'acheter la merveille, mais, n'osant avouer au Conseil la véritable raison de cette énorme dépense (deux millions de livres), il se servit du naïf orgueil de son bon ami Saint-Simon.

Law alla trouver le duc qui l'honorait de sa bienveillance, lui dit « qu'il ne convenait pas à la grandeur d'un roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une pièce unique dans le monde et inestimable, et que plus de potentats n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de la laisser échapper. »

Saint-Simon se rengorgea. Toujours heureux de donner des leçons et de montrer qu'il « pensait grandement », il chapitra le duc d'Orléans qu'il trouva plein de scrupules, plaida la cause devant le Conseil. « Je m'applaudis beaucoup, a écrit ingénument le mémorialiste, d'avoir résolu le Régent à une emplette si illustre. » Le brillant du Grand-Mogol devint *le Régent* et le traité de La Haye fut ratifié.

Ainsi naquit, au milieu des convulsions, la première Entente Cordiale, qui, vingt-cinq années durant, préserva l'Europe d'une guerre générale, mais eut ces conséquences funestes qu'elle empêcha la France de reprendre son rang de puissance maritime et entrava pour un siècle son expansion coloniale. L'injuste postérité ne le pardonne pas au duc d'Orléans et oublie d'en garder rancune au vrai coupable, Philippe V. En fait, la mons-

trueuse ingratitude du roi d'Espagne avait rendu toute autre politique impossible au Régent. Quand la France se sent menacée à la fois sur les Pyrénées, sur le Rhin et jusqu'en Italie, elle ne saurait chercher une sauvegarde que dans l'amitié britannique.

XVI

DE L'ALLIANCE RUSSE
A LA QUESTION D'ESPAGNE

Janvier 1717 - janvier 1718

Le Régent avait baisé avec transport le parchemin du traité de La Haye comme un talisman qui le délivrerait de tout mal. Un instant, il put croire au prodige. La vieille Cour ne soufflait plus mot, les ministres baissaient le nez. Éclairé par un sourire qui donnait à son visage une grâce presque féminine, Law entretenait son protecteur des étonnants succès de la banque. Sa parole, claire et captivante, prêtait une apparence familière aux plus fabuleux mirages et les deux hommes, également généreux, également hardis, caressaient mille projets propres à ressusciter l'âge d'or.

Brève euphorie. Philippe, à peine libéré de l'étreinte de ses vieux ennemis, allait voir surgir un adversaire auquel il avait mis lui-même les armes à la main.

Redevenu l'arbitre et le censeur du royaume, le Parlement brûlait de faire l'épreuve d'une autorité qu'il ne pouvait exercer qu'en s'opposant au gouvernement. Noailles, que les progrès de Law inquiétaient, imagina de servir cette ambition pour se hisser au poste de premier ministre, objet secret de ses convoitises. Une apoplexie ayant foudroyé Voysin, le duc demanda au Régent de nommer Chancelier son ami d'Aguesseau, aveuglément dévoué aux intérêts de la Robe. Philippe commit l'imprudence d'acquiescer et, dès lors, ne connut plus de repos.

Le Parlement, sensible aux aiguillons du Premier Président, consulta les Mémoires de Retz et, à l'exemple des Frondeurs, entama contre la Couronne une implacable guerilla. Chicanes, remontrances, abus de pouvoir, refus d'enregistrer les édits, inquisition financière furent les moyens grâce auxquels les juges se flattaient d'usurper le rôle d'une Chambre des Communes. Noailles, caché sous l'hermine du Chancelier, jouait hypocritement les médiateurs. Sa complicité et la faiblesse forcée du

duc d'Orléans enhardirent si bien les magistrats que, perdant toute retenue, ils exigèrent de figurer aux cérémonies avant le Régent lui-même.

Cet exemple donna du cœur à un nouvel assaillant. M. le Duc, perfide et rapace comme sa mère, n'avait hérité d'elle ni l'esprit, ni la beauté. Sa tête de cyclope au menton désarticulé couronnait un torse trop court posé sur des échasses. « Stupide à l'extrême », ce second prince du sang excellait, cependant, à guider sa fortune et suppléait aux grâces de la nature par une férocité qui lui valait, à vingt-cinq ans, un terrifiant prestige.

M. le Duc voulait dépouiller le duc du Maine du manteau fleurdelysé pour prendre à sa place la surintendance de l'éducation royale. Le 2 août 1716, les Condé et les Conti avaient signé un mémoire demandant la déchéance des bâtards. En février 1717, les ducs se joignirent à eux.

Une foule de raisons détournaient Philippe de frapper ses beaux-frères. Raisons politiques : il paraissait téméraire d'exaspérer la haine de la vieille Cour, redoutable de confier Louis XV à un tuteur tel que le petit-fils dégénéré du Grand Condé. Raisons sentimentales : le prince aimait le vertueux comte de Toulouse et craignait les clameurs de Mme d'Orléans. Mais M. le Duc montra ses dents jaunes, menaça discrètement de passer à l'ennemi. Tel un chef de gouvernement moderne obligé d'acheter sa majorité, le Régent céda.

Le procès passionna l'opinion. La duchesse du Maine, furibonde, en oublia le théâtre, contraignit sa cour de beaux esprits à remuer nuit et jour la poussière des parchemins. Elle parvint seulement à exciter une partie de la noblesse qui prétendit soumettre l'affaire aux États généraux.

Le 1er juillet, le Conseil de Régence rendit un arrêt enlevant aux légitimés le droit de succéder à la Couronne et la qualité de prince du sang. Philippe, de sa propre autorité, abrogea la seconde de ces dispositions.

En guise de remerciement, Mme du Maine mena ses deux fils au Palais-Royal et signifia au duc d'Orléans « qu'elle les élevait dans le souvenir et dans le désir de venger le tort qu'il leur avait fait ».

C'est au milieu de ces intrigues que s'abattit brusquement le Tsar de toutes les Russies, avec son habit de bourracan gris sans cravate, ni manchettes, sa perruque graisseuse, ses crises d'épilepsie, ses tics nerveux, ses bouffons et ses boyards ivres. Le

Régent se serait bien passé de l'importune visite, déclinée naguère par Louis XIV. N'ayant pu l'éviter, il prit galamment son parti, joua les Rois-Soleil.

Pierre le Grand promena son regard sévère sur cette société ravissante dont il devina la prochaine décomposition. Il étreignit Louis XV, à la profonde terreur de Villeroy, puis embrassa du même cœur la statue de Richelieu et un apprenti de la manufacture des Gobelins. Le Jardin des Plantes, l'Arsenal, les Invalides, les tours de Notre-Dame, l'Observatoire, le Musée anatomique, la Ménagerie virent passer tour à tour cet immense gaillard trépidant, questionneur, capricieux et scatologique. Sa Majesté Ointe plongeait ses doigts dans les sauces, lançait les bouteilles à la volée, s'interrompait de souper pour jouer du tambour, menait des filles publiques à Versailles, s'empiffrait de raves et souillait les carrosses du Roi, mais ne se montrait pas moins arrogante et pointilleuse que Saint-Simon en personne.

Chacun essuya ses insolences. A l'Opéra, le Régent, lui offrant gracieusement un gobelet de bière, se vit traiter comme un maître d'hôtel. La duchesse de Berry dut livrer le Luxembourg à l'étrange invité qui voulait admirer les Rubens loin des importuns.

Les Français plaisantaient la grossièreté du sauvage et, cependant, curieux jusqu'à la naïveté, bâillaient d'admiration devant ce « créateur d'un monde ». Monde effrayant et lamentable. Tirée à coups de knout d'un sommeil séculaire, la gorgone russe, famélique, titubante, couverte de sang, tendait vers ses voisins des mains avides. Pierre, ayant répudié l'Asie, entendait s'unir à la grande famille occidentale, en recevoir une dot. « Il rôdait autour de l'Europe comme des ours blancs du Spitzberg viennent, la nuit, gratter à la cabane du pêcheur, grondant, montant dessus, pour entrer par le toit [1]. »

Le Tsar offrit au Régent de prendre la faction que la Suède, sentinelle abattue, gardait, depuis Gustave-Adolphe, au service de la France. Il demandait en échange les subsides versés à Charles XII, se faisait fort d'amener la Prusse et la Pologne à garantir avec lui-même le traité d'Utrecht. Parallèlement à la Triplice de La Haye, le prince scellerait ainsi une Quadruplice qui, contenant l'Autriche, le garantirait contre une volte-face possible de l'Angleterre.

Autour du duc d'Orléans, les traditionnalistes s'émerveillaient

1. Michelet.

d'un tel projet que Saint-Simon défendit en véritable précurseur de l'alliance franco-russe.

Philippe, attentif à ne pas inquiéter George Ier, se montra plus prudent. Les circonstances n'éveillaient pas en lui cet instinct qui pousse la France à chercher un point d'appui au Nord quand la menace germanique devient trop précise. Fidèle, au contraire, à la pensée de Louis XIV, le Régent espérait clore la vieille querelle des Bourbons et des Habsbourg et ne se souciait pas d'attirer vers l'Ouest une migration barbare. Que valait, au demeurant, l'accord polono-prussien à défaut duquel les Russes resteraient confinés dans leurs steppes ?

Aimable et fuyant, selon son habitude, le prince fit « voltiger » plusieurs semaines l'encombrant solliciteur, lui accorda seulement des satisfactions d'amour-propre : le Tsar et la Prusse garantiraient la paix d'Utrecht, la France offrirait sa médiation pour régler l'imbroglio balte ; un accord économique serait négocié ultérieurement entre les deux pays. Ces politesses diplomatiques prirent la forme d'un traité, signé à Amsterdam par M. de Chateauneuf, après quoi le Régent délégua auprès de l'autocrate M. de Campredon, ministre plénipotentiaire, et M. Villardeau, consul. L'ère des relations franco-russes était ouverte.

Les détracteurs du Régent lui reprochèrent de n'avoir pas saisi la main tendue de Pierre le Grand, et Saint-Simon, trente ans après, imputa bravement à ce dédain tous les revers français du XVIIIe siècle. Une fois encore, l'ardent mémorialiste faisait fausse route. L'avenir devait démontrer que le duc d'Orléans fut sage en ne risquant pas, avec la Cour des Tsars, une expérience dont Louis XV, Napoléon, la IIIe République connurent successivement le prix et le danger.

Quant à Pierre, irrité de n'avoir pu obtenir en France l'accès de l'Occident, il se résolut à forcer l'entrée du côté de l'Espagne.

Philippe V avait cruellement ressenti l'affront de voir George Ier répondre à ses avances en devenant le soutien du duc d'Orléans, l'allié de l'Empereur. Un autre ministre qu'Alberoni eût été mis hors de combat après un si cuisant échec, mais le fougueux Scapin de Madrid ne se déconcertait pas si facilement. Puisque George demeurait inaccessible, l'Espagne rassemblerait tous les ennemis du Hanovrien, depuis le Prétendant jusqu'au Tsar qu'elle réconcilierait avec la Suède. Charles XII, condottiere impatient d'aventures, fondrait sur l'Écosse et y planterait la bannière des Stuarts pendant que le héros magyar

Rakoczy paralyserait l'Empereur en soulevant la Hongrie. Le Régent ne survivrait pas à son complice de Londres, et la France, enfin désabusée, ouvrirait les bras au petit-fils de Louis XIV qui n'aurait dès lors aucune peine à reconquérir l'Italie.

Chimère ? Folie ? Non pas, si Alberoni avait pu exécuter librement ce plan gigantesque. Mais, par bonheur pour le repos du monde, l'aventurier se trouvait contraint de flatter les passions aveugles de Leurs Majestés Catholiques.

Depuis la naissance de son fils, Don Carlos, la reine devenait frénétique, voulait, sans perdre un jour, entasser dans le berceau de l'Infant, Naples, la Sardaigne, la Sicile, en attendant Parme et la Toscane. Lorsque l'Empereur fit jeter en prison le Grand Inquisiteur Molinez qui, imprudemment, traversait le Milanais, cette mère effrayante poussa des cris de joie. Charles VI fournissait lui-même au roi d'Espagne un prétexte pour rompre la trêve observée depuis trois ans, lancer sa flotte neuve à l'assaut de la péninsule. Dût l'Europe en mourir, Don Carlos ceindrait une couronne !

Beaucoup plus clairvoyant qu'on n'a coutume de le dépeindre, Alberoni protesta. Il entendait réserver toutes les forces de la monarchie contre l'Angleterre, jugeant avec raison qu'il n'envahirait impunément le jardin des hespérides qu'après avoir vaincu son gardien, le dieu des mers. Élisabeth Farnèse se cabra devant cette résistance, Philippe V montra une menaçante surprise et l'abbé, sentant passer le vent de la disgrâce, s'inclina.

Le Prétendant, réfugié à Rome, supplia le Pape d'accorder la pourpre au turbulent Italien dans lequel il plaçait ses dernières espérances. Afin de lever les hésitations du Saint-Siège qui redoutait fort un conflit entre les princes chrétiens, Alberoni jura que les vaisseaux rassemblés à Barcelone seraient employés à combattre les Turcs.

Le 12 juillet 1717, le fils du jardinier de Plaisance coiffa le chapeau de cardinal, devint aussitôt premier ministre et commanda à son escadre d'attaquer la Sardaigne. Le marquis de Lede débarqua le 22 août à Cagliari, se rendit maître de l'île. Acharné à détruire l'œuvre de Louis XIV, Philippe V vouait le continent à une guerre éternelle.

Le Régent qui se débattait au milieu des pires complications intérieures fut atterré. En ce même mois d'août, il venait d'autoriser Law à racheter le brevet acquis en 1712 par Crozat pour l'exploitation de la Louisiane et à fonder la Compagnie d'Occi-

dent sur le modèle de la Compagnie anglaise du Sud. Cette société dont le capital (cent millions) était presque exclusivement constitué en billets d'État, soulageait, dès sa création, la dette publique d'un énorme fardeau mais déchaînait la colère du Parlement.

Un édit prescrivant une refonte de la monnaie donna aux quinteux magistrats l'occasion de soulager leur bile en adressant des remontrances avec une audace que la réponse trop douce du Chancelier exalta sans mesure. L'assemblée exigea de vérifier tous les comptes, l'emploi de tous les revenus de Sa Majesté.

— Tant que je serai dépositaire de l'autorité royale, je ne permettrai pas qu'elle soit avilie à ce point ! riposta le Régent.

Noailles aux abois (il songeait à détruire Marly afin d'en marchander les débris !) excitait la cabale. Le Président de Mesmes rapprochait le Parlement de la vieille Cour. En Bretagne, la petite noblesse, se jugeant lésée dans ses privilèges fiscaux, menait grand tapage. A Paris, la guerre des libelles reprenait, attirait un an de Bastille au jeune Voltaire. Philippe trouvait des menaces de mort sous sa serviette.

La situation de George Ier était à peine moins périlleuse. Le Cabinet, harcelé par les tories et par les whigs de Lord Townsend, obtenait péniblement dix voix de majorité. Une brouille scandaleuse qui dressait le prince de Galles contre son père, inspirait ouvertement aux opposants l'idée d'une substitution.

Exposés aux mêmes dangers, le duc d'Orléans et le roi d'Angleterre contemplèrent avec une même terreur le guêpier espagnol. L'Empereur, démuni de flotte, signifiait à la Grande-Bretagne qu'elle était garante des traités, la sommait de reprendre la Sardaigne. Alberoni, ravi de jouer tous les jeux à la fois, appelait la France à ses côtés, lui offrant comme butin . . . le droit de conquérir les Flandres autrichiennes.

Sourds à ces injonctions, les alliés de La Haye décidèrent sagement de ne pas intervenir et de fixer en commun les clauses d'une paix raisonnable qu'ils imposeraient aux deux enragés.

M. d'Iberville, trop grand admirateur de l'Espagne, s'avérait impropre à une telle négociation. Un seul homme possédait la confiance des Anglais, un seul homme pouvait, sans la trahir, mener la politique du Régent.

Promu ambassadeur à Londres, Dubois qui, deux années auparavant, se perdait encore dans la foule anonyme des « domestiques », disputa avec Stanhope de la répartition des couronnes,

remodela le visage politique de l'Italie, tint la balance entre l'héritier de Charlemagne et celui de Philippe II.

Tant de gloire étourdit quelque peu le pétulant sexagénaire, lui remit en tête les rêves fous de sa jeunesse. Pourquoi le précepteur du duc de Chartres ne monterait-il pas aussi haut que le factotum de M. de Vendôme, pourquoi ne deviendrait-il pas à son tour cardinal, premier ministre ?

Au début de novembre, les courriers de Paris le ramenèrent brutalement à la réalité. L'ambassadeur Cellamare, secondé par tous les défenseurs du vieux système, avait réussi à créer un courant impétueux en faveur de l'Espagne. Officiers formés pendant la dernière guerre, jeunes gens pressés de gagner leurs éperons, financiers en quête de bénéfices, dames romanesques, goujats sentimentaux brûlaient de soutenir un fils de France contre l'ennemi séculaire. Huxelles présentait au Régent l'appât des Flandres, lui montrait, perspective flatteuse, l'Italie unifiée sous l'autorité d'un Bourbon (Don Carlos). Le sot ne comprenait pas qu'en épousant la cause d'un allié aussi décevant que le Roi Catholique, la France reformerait en un jour l'ancienne coalition et se condamnerait à supporter sur trois fronts le choc des armées impériales.

Déjà usé par vingt-six mois de luttes et de tourments, Philippe se prit à hésiter. Il avait trop souhaité devenir un grand prince, un sauveur, pour ne pas souffrir de heurter constamment les vœux de la nation. Son impopularité l'affligeait, sa brouille avec son cousin lui pesait comme au temps de leurs premiers conflits.

La nouvelle d'une grave maladie de Philippe V acheva de l'ébranler. L'infortuné monarque, frappé d'hébétude, demeurait aveugle et sourd, ne remarquant pas même les coups de bâton dont le Majordome major gratifiait devant lui le cardinal Alberoni qui, à la lettre, le séquestrait. Si le pantin lamentable disparaissait, Élisabeth Farnèse quitterait la scène ainsi que son funeste Italien et le nouveau roi — fils de Marie-Louise de Savoie, donc petit-neveu du duc d'Orléans — reviendrait sans doute à l'alliance française.

Voici Philippe, plein de scrupules et d'attendrissement, près d'abandonner la neutralité, le pacte de La Haye, l'amitié britannique, toutes ces odieuses nécessités.

Dubois, affolé, saisit son écritoire, envoie au prince une lettre où la passion lui permet, par instants, d'atteindre au génie :

« Le lion qui a une épine au pied se la laisse tirer avec douceur. Mais lorsqu'il a repris ses forces, il n'y a que dans la

fable qu'il se souvient du bienfait... *Ce serait une gloire mal placée que de vouloir être le libérateur de l'Italie aux dépens du repos et des forces du royaume.* »

L'abbé n'a pas la patience d'attendre une réponse. Il saute dans le premier navire en partance, court à Paris, trouve la Cour et la ville appliquées à rédiger des mémoires belliqueux, le Parlement déchaîné, Noailles et Law en lutte ouverte. Les mêmes incertitudes qui partagent le Régent entre l'Angleterre et l'Espagne le font osciller des principes financiers traditionnels aux hardiesses novatrices.

Dubois s'unit à l'Écossais, vante la prospérité que la Grande-Bretagne doit à sa Banque Royale, à sa Compagnie du Sud dont George Ier vient d'accepter la direction. Il appelle fous et fripons les amis de l'Espagne.

— Puisque vous hésitez, monseigneur, à montrer au roi Philippe de quel poids vous pouvez peser sur les États, préparez un ton suppliant, car vous aurez bientôt à demander la paix.

En décembre, la roue tourne. La convalescence de Philippe V redouble l'arrogance d'Alberoni, désabuse le Régent. Noailles doit avouer le déficit astronomique de l'année, cependant que Law distribue à ses actionnaires éblouis un dividende de 7 1/2 % pour un seul semestre.

Son Altesse en personne préside l'assemblée générale, daigne se laisser élire au conseil des directeurs de la Banque.

L'impuissance des hommes du passé éclate. Qu'apporte Huxelles ? Une guerre européenne. Noailles ? La banqueroute. Au maréchal et au duc, le Régent préférera décidément le petit abbé plébéien, l'aventurier hérétique. Ces tares originelles interdisant aux deux personnages de paraître en pleine lumière, ils s'adjoignent un troisième compère, le terrible homme noir, destructeur de Port-Royal, d'Argenson. Sans doute le Lieutenant de Police a-t-il été naguère la créature de Mme de Maintenon, l'épée des jésuites, mais son ambition, son avidité semblent des garanties suffisantes.

Le 24 décembre, une lettre du Régent à Madrid repousse nettement toute ingérence française dans le duel austro-espagnol ; le 26 janvier 1718, une nouvelle incartade du Parlement provoque l'exil du Chancelier d'Aguesseau. Noailles, vaincu, apporte spontanément sa démission, d'Argenson cumule les charges de Garde des Sceaux et de Président du Conseil des Finances, Law devient le véritable directeur de l'économie du royaume et Dubois, rassuré, peut reprendre le chemin de Londres.

Philippe, néanmoins, ne s'abandonne pas en aveugle à la politique nouvelle. De même qu'il a fait entrer Noailles au Conseil de Régence, il prescrit à l'abbé de défendre les intérêts légitimes de l'Espagne et, au besoin, de la sauver d'elle-même : « Je suis Régent de France, écrit-il, et je dois me conduire de façon qu'on ne puisse pas me reprocher de n'avoir songé qu'à moi. »

XVII

LE FILS DE L'APOTHICAIRE CONTRE LE FILS DU JARDINIER

Janvier-août 1718

Il advint que le rétablissement physique de Philippe V, laissant ce pauvre prince mentalement affaibli, le livra pieds et poings liés à sa femme, c'est-à-dire au premier ministre. Alberoni, d'autant plus agressif qu'il avait tremblé davantage, mit toutes voiles dehors, négocia la fameuse entente russo-suédoise, sonna le ralliement des Jacobites et chargea Cellamare d'ourdir une conspiration qui provoquerait la chute du Régent.

Il advint aussi que George Ier, également effrayé par la ligue du Nord et par les menées du Prétendant, regarda l'alliance française comme son ancre de salut et Dubois comme l'unique garant de cette alliance. Humble quémandeur en août 1716, l'abbé devint, en janvier 1718, le véritable chef de cette Triplice qu'il avait formée avec tant de peine. Tous les orgueilleux meneurs de peuples, Sa Majesté Sacrée, le Roi Catholique, le superbe Hanovrien, le terrible Charles XII, le géant moscovite, le Pape lui-même se trouvèrent rangés en deux groupes rivaux conduits, l'un par le fils du jardinier parmesan, l'autre par le fils de l'apothicaire limousin.

A la fin de février, la France et l'Angleterre tombèrent d'accord sur les clauses du traité qu'elles se proposaient d'offrir aux deux belligérants. L'Empereur renoncerait formellement à l'Espagne et troquerait, aux dépens du duc de Savoie, la maigre Sardaigne contre l'opulente Sicile ; les duchés de Parme et de Toscane seraient cédés à Don Carlos après la disparition de leurs souverains respectifs. George Ier aurait voulu borner les États de l'Infant à la première de ces principautés. Il fallut une sommation catégorique du Régent pour lui arracher Florence.

Charles VI, plus infatué que Picrochole depuis la déroute des Turcs, se voila devant ce document grâce auquel il s'assurait « ce qu'une guerre heureuse n'aurait pu lui procurer en plusieurs

Quinquagesima
LISTE
VON DEM
WIND-HANDEL
1. Ost Indianische Compagnie.
2. West Indianische Compagnie.
3. Süder-See.
4. Banck Vaarten Gravaren.
5. Handlung.
6. Schiff-farth.
7. Assurance.
8. Discenteren.
9. Schiffs-Bau.
10. Traficq Bodemery
11. Holtz Handel.
12. Lombaart.
13. Zolle Sandbäncke
14. Pachten.
15. Sud-Handel.
16. Auffrichten der Kauffmanschafft.
17. Coffee.
18. Cacau.
19. Brandewein.
20. Große Fischereÿ
21. Kleine Fischereÿ
und noch viel andere mehr.
Ich bin ruinirt

campagnes ». Par bonheur, il manquait d'argent, de vaisseaux et redoutait, lui aussi, la ligue du Nord. Dubois décida le roi d'Angleterre à faire valoir ces arguments sur un ton sans réplique en y ajoutant, *ultima ratio*, un don de 130 000 livres sterling. Le César se rendit.

Restait à persuader les têtes folles de Madrid. Le Régent envoya vers Philippe V un ami de l'Espagne, le marquis de Nancré, auquel il remit des instructions conciliantes jusqu'à la faiblesse. Hélas ! le subtil médiateur n'eut même pas le loisir d'expérimenter sa stratégie. A peine Alberoni eut-il parcouru les propositions franco-anglaises qu'il s'abandonna aux transports d'une de ces fureurs calculées dont il étourdissait volontiers ses interlocuteurs.

Le cardinal proclama les offres des alliés « informes, indigestes, scandaleuses », injuria Dubois et Stanhope. Tous les Cabinets d'Europe avaient perdu la tramontane puisqu'ils se livraient à des particuliers « qui rognaient et découpaient les royaumes comme des fromages de Hollande ». Lui, Alberoni, serviteur si passionné de la paix, ne pourrait conseiller à son maître d'oublier cette injure, cette trahison.

Le fourbe, néanmoins, se garda de rompre les pourparlers. Sachant combien ses adversaires craignaient une rupture, il les amusa longuement. Les nouvelles qu'il recevait de Suède, de Bretagne, de Paris, de Londres même où la bataille parlementaire faisait rage, le comblaient d'aise. Il avait posé partout des machines infernales, se délectait à voir grésiller les mèches. Tandis que les alliés s'efforçaient de prévenir l'explosion, les arsenaux espagnols se transformaient en forges de Vulcain, une nouvelle Armada surgissait des chantiers. Le cardinal avait arrêté sa réponse aux invitées du Régent : rien moins que la conquête de la Sicile. L'Europe fiévreuse attendait chaque jour le signal de la conflagration à laquelle, peu à peu, chacun se résignait.

Dubois, fier d'avoir séduit l'ogre germanique, ne se résignait pas. En juin, il comprit que la terreur seule apaiserait la furie castillane et, coup sur coup, lança deux attaques contre son rival. Il joignit d'abord aux accords de Londres une convention secrète spécifiant que, si Philippe V n'adhérait pas au traité avant trois mois, les alliés l'y contraindraient de vive force. Avertissement dont le cardinal ne fit que rire : avant trois mois, les gouvernements de Paris et de Londres seraient les humbles serviteurs de Sa Majesté Catholique.

Ce que voyant, Dubois brûla sa dernière cartouche : il pria

le roi d'Angleterre d'écouter la prière de Charles VI et d'envoyer une escadre chargée de protéger l'Italie. Le 15 juin, l'amiral Byng partit à la tête de vingt vaisseaux.

Mais il était déjà trop tard. A peine les navires s'éloignaient-ils des côtes que la flotte espagnole faisait voile vers Palerme.

Le 18 juin, M. Schaub, ambassadeur britannique près la Cour de Vienne, apportait à Lord Stairs le projet établi par Dubois, adopté par George Ier et accepté par l'Empereur. Il n'y manquait que l'approbation des ministres français soigneusement écartés des négociations.

Ce fut pour le Régent une tâche douloureuse que de mettre ses conseillers devant un acte qui dressait la France et l'Espagne comme deux sœurs ennemies et ruinait à jamais la politique de Louis XIV. D'autant plus douloureuse que le prince semblait assouvir une rancune personnelle au moment où il se sentait, malgré lui, pénétré de remords.

Philippe s'attendait à un orage : il rencontra une tempête, à ce point furieuse qu'elle faillit le balayer.

D'un seul élan, la vieille Cour, les seigneurs, le Parlement, le clergé, les écrivains, la canaille firent bloc contre le traître qui s'alliait à l'Autriche et aux hérétiques pour combattre un Bourbon. La rumeur des provinces prolongeait l'indignation de Paris. Mme du Maine ralliait autour de sa houlette rose les champions de l'honneur du royaume, les magistrats aiguisaient des procédures meurtrières, Saint-Simon chambrait le duc d'Orléans dans une loge grillée de l'Opéra et l'accablait, durant tout le spectacle, des plus véhéments reproches.

Le maréchal d'Huxelles joua les Brutus. Il démontra au Régent que la cause de la Triplice était une cause perdue ; que les puissances du Nord allaient envahir l'Angleterre, chasser le Hanovrien ; que l'Italie tomberait fatalement aux mains du Roi Catholique ; que l'Empereur, menacé en Allemagne et en Hongrie, ne se dépêtrerait pas des Turcs. Ravi de cette prophétie, le docte ministre sortit ensuite de sa poche un volume de « remarques » propres à pulvériser les moindres clauses du traité.

Philippe confronta le fâcheux avec Stairs dont la roideur ne facilitait rien. Le dialogue des deux personnages éclaira parfaitement le problème :

— Ignorez-vous, Monsieur, demanda le maréchal du haut de sa cravate, que de faire un traité qui contraigne le roi d'Espagne, c'est couper la gorge à Son Altesse Royale ? Car, si vous trouvez

le moyen de mettre le roi Philippe mal à l'aise en l'Espagne... rien n'empêche qu'il puisse revenir en ce royaume. Et il faudra que le Régent lui fasse place comme au premier prince du sang !

— Je savais bien, Monseigneur, riposta l'ambassadeur, que de pareils discours se tenaient ici, mais je ne savais pas qu'il y eût des gens assez hardis pour les tenir à Votre Altesse Royale en face. Le roi d'Espagne a opté purement et simplement. S'il y a des Français qui voulussent l'aider à revenir sur son choix, nous sommes bien déterminés à y mettre jusqu'au dernier homme pour l'empêcher.

Dubois s'arrachait les cheveux. Il se rappelait l'épreuve de l'hiver précédent et craignait, non sans raison, de voir le prince céder une fois encore à ses scrupules, à sa défiance de l'Autriche, à la pression de son entourage. Ne pouvant quitter son poste, il supplia Stanhope de franchir le détroit afin de plaider lui-même la cause du traité.

En pénétrant au Palais-Royal, le ministre anglais crut, un moment, la bataille gagnée. La nouvelle de l'agression contre la Sicile était arrivée, raffermissant le Régent et déconcertant Huxelles qui se réfugiait dans des chicanes de procureur. Déjà, l'espoir renaissait à Londres, l'inquiétude à Madrid, l'étonnement à Paris. Déjà, les maîtres de cérémonie faisaient parer les grands appartements, tailler les plumes d'oie, dresser la table qui supporterait le parchemin auguste orné du sceau de Sa Majesté.

Et soudain, tout s'effondra. Huxelles écrivit au Régent que, si l'abbé Dubois n'avait pas voulu se compromettre en signant le traité à Londres, lui, aimerait mieux se couper un bras que de se compromettre en le signant à Paris. Au demeurant, il ne se souciait point de perdre les bonnes grâces du roi d'Espagne.

Le duc d'Orléans, furieux, commanda au comte de Cheverny, vice-président du Conseil des Affaires étrangères, de tenir la plume.

— Monseigneur, répondit Cheverny tremblant, j'obéirai à Votre Altesse comme son domestique, mais je ne saurais le faire en qualité de ministre.

Devant Stanhope abasourdi, Huxelles proclamait fièrement que, s'il pouvait, à la rigueur, sanctionner l'alliance elle-même, aucune force ne lui ferait entériner la convention secrète dont le Conseil de Régence n'aurait pas à connaître et qui ne manquerait pas de susciter l'indignation de cette assemblée.

La machination de la vieille Cour éclatait. Le maréchal se flattait d'acculer le Régent à la nécessité d'abandonner le traité

ou de subir publiquement un humiliant échec. Dans les deux cas, le chef de l'État, impuissant, ridicule, ne serait plus qu'un mannequin facile à renverser.

Pendant neuf jours, Philippe s'efforça de rompre le cercle. Point d'issue. Sur la Méditerranée où les couleurs britanniques n'apparaissaient pas encore, les Espagnols s'emparaient de Palerme, investissaient Messine. La noblesse de Bretagne, surexcitée, prêchait la révolte aux gentilshommes angevins et poitevins, parlait de soumettre ses doléances à Philippe V. Les salons s'amusaient à former un nouveau gouvernement dirigé nominalement par le Roi Catholique, effectivement par le duc du Maine. Stanhope, consterné, perdait toute espérance, Dubois s'apprêtait à sombrer.

Mais, au fort du péril, le duc d'Orléans retrouvait toujours le meilleur de lui-même, son âme de Neerwinden, de Turin. Le 15 juillet, les ministres anglais l'avaient laissé désemparé. Le 16, ils apprirent avec stupeur que le prince allait porter l'affaire devant le Conseil de Régence, sans omettre la convention secrète. Tentative hasardeuse, presque désespérée, qui aurait abouti au désastre si le Régent avait trouvé en face de lui quelques caractères bien trempés. Heureusement, Philippe connaissait son monde.

Il informa Huxelles de sa volonté, lui ordonna de rapporter la question, ajoutant qu'une désobéissance entraînerait la nomination d'un ministre des Affaires étrangères moins farouche. « Oh ! grand pouvoir de l'orviétan ! », devait s'écrier Saint-Simon. La menace rendit au nouveau Brutus le cœur du courtisan de Mlle Choin. Le vieux Corydon se vit dépossédé, disgracié, exilé, fut saisi de panique, capitula.

Triomphe incomplet. Torcy pouvait prendre la parole, entraîner ses collègues. Celui-là ne se laisserait pas intimider, mais on le savait accessible à la tentation. Philippe le fit venir, s'emporta contre Huxelles, laissa entendre que la présidence des Affaires étrangères vaquerait bientôt, qu'un peu de complaisance la rendrait peut-être à son ancien possesseur. Torcy succomba.

Fort de ce double succès, le Régent réunit son Conseil le 17 juillet. Il exposa l'affaire avec l'éloquence d'un grand orateur, puis donna la parole au maréchal qui, ayant lu le traité, en balbutia le panégyrique. Torcy surenchérit. Les autres membres, démontés par cette volte-face, osèrent à peine quelques objections.

Le traité passa. Il reçut le lendemain les paraphes d'Huxelles

et de Stanhope, reprit le chemin de Londres où il fut définitivement signé le 2 août. Scellant une quadruple alliance défensive entre l'Empereur, la France, l'Angleterre et la Hollande, il prenait également l'aspect d'un ultimatum auquel le roi d'Espagne devrait souscrire avant le 2 novembre.

Grande victoire pour Philippe. « Il faut faire la justice au Régent, écrivit Stanhope, que cette affaire est due entièrement à lui-même. Il l'a conduite contre vent et marée et contre l'inclination de quasi toute la nation. »

Grande victoire aussi pour George Ier qui, d'allégresse, en oublia son titre de roi de France. Grande victoire surtout pour Dubois.

Selon l'usage, les heureux négociateurs reçurent des présents : Stanhope un portrait de Louis XV encadré de diamants d'une valeur de cinquante mille écus ; Stairs cent mille livres en bijoux ; les ambassadeurs impériaux à Londres et à Paris quarante mille livres. Dubois seul refusa noblement les trois mille livres sterling que lui offrait George Ier.

Désintéressement trop ostentatoire chez un homme trop peu désintéressé et qui ne manqua point de susciter des commentaires perfides. En déclinant un cadeau honorable, le « drôle » semblait avouer de plus mystérieuses prébendes. Ses ennemis se saisirent de l'aubaine. Il ne fut bruit que de la pension anglaise de l'abbé. 960 000 livres par an, précisa bientôt Saint-Simon, si bien appuyé par tous les détracteurs du ministre, que, pendant près de deux siècles, nulle vérité ne parut moins contestable.

Et, cependant, aucune preuve matérielle, aucun document original n'atteste cette corruption légendaire. Les archives de Londres ont révélé que les relations de Dubois et de ses amis d'Outre-Manche connurent de fréquents orages et que les ministres britanniques ne se privèrent point de juger sévèrement un partenaire indocile : elles ne contiennent pas une allusion à la célèbre pension.

Le subtil abbé n'avait pas besoin de se vendre pour servir aveuglément l'alliance anglaise. Soudée à cette politique comme une sœur siamoise, sa fortune devait triompher ou périr avec elle.

Rien ne dépassa la joie du Régent après la conclusion de la Quadruplice, si ce n'est sa terreur d'avoir à user d'un tel instrument. Pendant toutes les tractations de Paris, Nancré, secondé par son collègue, le colonel William Stanhope, cousin

du ministre, n'avait cessé d'adjurer l'intraitable Alberoni. Celui-ci, imperturbable, roulait vers l'abîme où il croyait précipiter autrui. L'arrivée de l'amiral Byng à Port-Mahon ne le rendit pas plus clairvoyant. Grisé de ses propres rodomontades, l'aventurier pensait avoir mis le Ciel dans son jeu, comptait sur un secours divin comme sur la diversion d'un allié. Personne, à la Cour de Madrid, n'eût osé douter du miracle. Les bûchers, presque éteints au moment du règne français de Mme des Ursins, violemment ravivés depuis le triomphe de la Farnèse, garantissaient la bénédiction du Très-Haut.

Quand le colonel Stanhope lut devant le cardinal la copie des instructions remises à l'amiral Byng, le fanfaron répliqua :

— Les Espagnols ne sont pas gens à se laisser intimider et je m'en fie tellement à la bravoure de notre flotte que, si votre amiral jugeait à propos de l'attaquer, je ne serais pas en peine du résultat !

Le colonel montra la liste de l'escadre anglaise, pria Son Éminence de la comparer à celle des navires espagnols. Saisi d'une rage enfantine, Alberoni déchira le papier, jeta les morceaux à terre, trépigna dessus. Il accepta pourtant d'en référer au roi.

Neuf jours plus tard, l'Anglais reçut l'incroyable réponse :

« Sa Majesté Catholique m'a fait l'honneur de me dire que l'amiral Byng est libre d'exécuter les ordres qu'il a reçus du roi son maître. »

Tant d'aberration aurait dû épouvanter les Espagnols. Elle épouvanta surtout le Régent et les marchands de Londres qui appréhendaient fort un conflit ruineux.

Philippe était résolu à ne rien épargner pour empêcher la guerre fratricide. Il supplia Stanhope de passer les Pyrénées et d'acheter la paix au prix du plus précieux joyau de la Couronne d'Angleterre, Gibraltar. Sensible aux prières du prince, ému par celles de la Cité, le ministre ne refusa point, mais exigea une contrepartie : l'aveu de Son Altesse au cas où l'intransigeance des Espagnols contraindrait l'amiral Byng à quelque mesure extrême.

L'affaire ainsi réglée, Stanhope reprit la route : il dut se morfondre longuement à Bayonne avant de recevoir le passeport qui lui permit de franchir la frontière.

Pendant ce temps, le marquis de Lede emportait Messine, préparait le siège de Syracuse. Byng, parvenu à Naples, lui demanda de suspendre les hostilités afin de faciliter la médiation

du roi d'Angleterre. Un refus de l'hidalgo mit le vieux marin en règle avec sa conscience.

Le 11 août 1718, la flotte espagnole, cheminant vers Syracuse, avançait sans ordre en une immense colonne, quand, à la hauteur de Passaro, surgirent les forteresses flottantes sommées de l'étendard britannique. Byng fonça dans le convoi éperdu, mitrailla, coula, brûla jusqu'à ce qu'il eût fait place nette. Vingt-trois vaisseaux sur vingt-neuf (les six autres furent pris), sept cents canons, cinq mille morts jonchèrent la mer de Sicile et, avec eux, toutes les chimères de Philippe V, tous les desseins de son ministre.

Sa tâche accomplie, l'amiral, courtoisement, libéra ses prisonniers, puis envoya au marquis de Lede une lettre d'excuses, déplorant ce « malentendu », ce « pur accident ».

La mer avait été si bien balayée qu'il ne resta pas une galère pour apporter la nouvelle au roi d'Espagne. Aussi Stanhope, trouvant Alberoni plus arrogant que jamais, dut-il repartir les mains vides.

Paris, consterné, connut avant Madrid la bataille de Passaro. Nul ne distingua que l'Europe venait d'échapper à la catastrophe, mais la France, blessée par l'insolent triomphe britannique, sembla prendre sa part du désastre qui frappait un pays fraternel. Nancré reçut la cruelle mission d'avertir Alberoni. Et l'on eut ce spectacle étrange : le vaincu apprenant sa ruine avec un visage impassible, tandis que l'envoyé du vainqueur ne pouvait retenir ses larmes.

Dubois, seul, laissa éclater sa joie : le fils de l'apothicaire avait abattu le fils du jardinier.

XVIII

LE RÉVEIL DU DÉBONNAIRE

Août-septembre 1718

Dubois regagna Paris, apportant en ses bagages une double révolution, diplomatique et vestimentaire. L'heureux ambassadeur avait initié les ladies à la splendeur des robes d'or ou d'argent, orgueil de la Cour de France. Il ramena une mode légère, encombrante et voluptueuse, celle des paniers.

Malgré les foudres jansénistes, ce fut aussitôt, parmi les élégantes, un engouement, une fureur. Tonneaux, ballons, gondoles, coupoles, guéridons, les cercles d'osier recouverts de taffetas, de soie brochée, de toile à dessins, s'épanouirent, fleurs exubérantes, atteignirent, dépassèrent trois mètres cinquante de tour. En face des beautés du Grand Siècle, majestueusement guindées sous leurs monumentales coiffures, leurs brocarts et leurs traînes, la femme de la Régence, cheveux plats, gorge au vent, jupes en aéronef, dressait une silhouette triomphale dans l'ombre de laquelle disparaissaient les hommes anéantis.

Ces atours semblèrent faits pour la grâce opulente de la duchesse de Berry. La cloche, dissimulant les formes épaisses de Joufflote, mettait en pleine valeur ses chairs éclatantes, son col impérieux. Heures de gloire. Jamais l'impudente ne fut plus superbe, plus folle. La foule se pressait au Cours-la-Reine où elle étalait ses robes au milieu de sept dames parées de toilettes identiques. On admirait les écharpes hardies, les joyaux monstrueux, les équipages bosselés d'or. On se murmurait à l'oreille les derniers scandales : la lanterne magique du Luxembourg, l'insolence d'un étranger qui avait lutiné Son Altesse en plein Opéra, certaine orgie « digne de Caprée ».

Quand l'étourdissant cortège s'était éloigné, les badauds fredonnaient le refrain du jour :

Pour accroître le genre humain,
Jadis la sœur connut le frère,
Et des filles pleines de vin
S'en firent donner par leur père.
Près de Paris, il est un champ
Où telle fille en fait autant.

Une autre princesse d'Orléans marchait déjà sur les brisées de son aînée. Louise-Aglaé de Valois avait perdu l'esprit pour ce fat de Richelieu qui affichait aux quatre coins de la ville une liaison entretenue par pure vanité. Il courtisait en même temps Mlle de Charolais, sœur de M. le Duc, montrait à tout venant les lettres désordonnées de ses conquêtes.

Tant de bassesse ne dégrisait point l'Elvire de dix-sept ans. Comme sa sœur, Mlle de Valois se vouait à un homme indigne d'elle, comme sa sœur, elle goûtait un âcre bonheur à en être déshonorée. Vainement Madame, la duchesse d'Orléans, Philippe lui-même montaient-ils une garde sévère autour de l'exaltée. Vrai personnage de théâtre, Richelieu, mystifiant duègnes et barbons, rejoignait, chaque soir, sa belle, aux applaudissements de la galerie. Des mois passèrent avant qu'on découvrît dans une armoire à confitures la porte secrète qui ouvrait le paradis aux deux amants.

Semblables incidents n'altéraient point les jeux et les ris de la Cour du Régent. Du Palais-Royal au Luxembourg, d'Asnières à Sèvres, de Meudon à La Muette, de Saint-Cloud à Bagatelle, les fêtes se répondaient, tels des feux de joie allumés de colline en colline. L'opposition vitupérait ces bacchanales, mais se gardait bien de prêcher d'exemple.

L'aimable vallon de Sceaux abritait toujours le royaume travesti de Mme du Maine. De midi à l'aube, la princesse naine, assistée de son indispensable lectrice, Rose de Launay, y harcelait son peuple de gentilshommes et de poètes condamnés aux plaisirs forcés. Point de répit, pas une seconde pour s'ennuyer ou être bête en paix. Il fallait courir d'un spectacle à une collation, d'une loterie à un bal masqué, inventer des divertissements, lancer cinquante bons mots par soirée, écrire des chefs-d'œuvre, soutenir sans faiblir des conversations rimées. Ceux qui s'acquittaient loyalement de leur devoir arboraient, au bout d'un ruban citron, l'insigne de l'Ordre de la Mouche à Miel. Une abeille y dominait la menaçante devise : « Elle est petite, mais elle cause de cruelles blessures. »

A côté de l'abeille vivante — moins utile et plus bourdonnante qu'un véritable insecte — régnait le docte M. de Malézieu qui savait le grec, l'hébreu, les mathématiques, l'astronomie, mille choses encore. Le génie de ce grand homme était à l'échelle du théâtre lilliputien où il se faisait admirer.

— Le maître l'a dit, murmuraient pieusement les fidèles en répétant quelque oracle du « nouveau Pythagore ».

Parmi les autres adorateurs de la duchesse, se signalaient, amant éperdu, le cardinal Melchior de Polignac, auteur d'un *Anti-Lucrèce ;* l'abbé Genest, picaresque et académicien ; le comte de Laval, ennemi mortel du Régent qui lui avait refusé le pas sur les ducs ; le marquis de Pompadour ; Richelieu le ravageur ; le Premier Président de Mesmes qui prêtait volontiers ses bajoues et son air solennel aux Gérontes du répertoire ; Saint-Aulaire, l'abbé Brigaut, Voltaire lui-même, fraîchement libéré et devenu l'enfant chéri de la cabale.

Depuis dix ans, cette troupe travaillait à distraire la déesse. Le jour venu, elle se mit au service de ses ambitions, et les galants madrigalistes se muèrent en conspirateurs. Trop craintif pour mener une telle entreprise, trop faible pour l'empêcher, M. du Maine prit le parti d'abdiquer entre les mains de sa femme, lui laissant le soin de changer les destins de la France.

Ce rôle imprévu ravissait la duchesse. Dédaignant ses costumes de tragédienne ou de bergère, elle endossait, au crépuscule, une robe bourgeoise, montait dans un carrosse sans armes conduit par M. de Laval et gagnait mystérieusement les jardins de l'Arsenal. A la porte du Mail, dominant la Seine, s'élevait un pavillon de chasse qu'assiégeait la vigne vierge. C'est là que Mme du Maine rencontrait Cellamare également déguisé. Le beau Polignac, Malézieu, Pompadour, l'avocat général Davisart, parfois Richelieu, surgissaient comme des fantômes et, charmés de leur personnage, préparaient allègrement la guerre civile.

L'abus des masques, des manteaux couleur muraille, des échelles de soie, des rapières, des amazones amoureuses a maintes fois valu à cette conjuration un dédain immérité. La Fronde qui s'était encombrée des mêmes accessoires n'en avait pas moins déchiré le pays, réduit la Monarchie à l'état de pauvresse errante, mis l'Espagne aux portes de Paris. Il s'en fallut de peu que les joyeux rimeurs de Sceaux ne fissent honte à leurs devanciers.

Au futur Régent, Philippe V, de Mesmes et Davisart apportaient l'appui des Parlements, Laval celui de la moyenne noblesse outrée contre les pairs. Deux furies, Mmes de Kaukoën et de

Bonnamour, rappelaient aux Bretons leur ancienne indépendance, lançaient des émissaires en Anjou, en Poitou, travaillaient la Vendée. Le Nonce Bentivoglio — ancien officier de cavalerie toujours prêt à charger — enrôlait autour des jésuites le clergé ultramontain. Richelieu, dont le régiment campait à Bayonne, méditait de livrer cette place aux Espagnols. Villars répondait de l'armée. Huxelles creusait des sapes sous les pas du gouvernement. Villeroy, enfin, s'apprêtait à sanctifier les rebelles en leur donnant le petit Roi comme étendard. Mme du Maine, qui n'oubliait jamais les Muses, confiait, en outre, à ses poètes préférés, Lagrange-Chancel et Voltaire, le soin de flageller le Régent en des vers immortels.

Dès que les troubles auraient pris l'ampleur souhaitable, Philippe V devait, à titre de premier prince du sang, lancer un triple appel aux États généraux, aux Parlements et à Louis XV lui-même. Cette fanfare soulèverait la Bretagne qui ouvrirait ses ports aux vaisseaux d'Alberoni, tandis que, par Bayonne, une armée espagnole prendrait pied dans le royaume. Un élan irrésistible de tous les bons Français restituerait son héritage au Roi Catholique dont M. du Maine deviendrait le Lieutenant Général. Les victoires de Charles XII en Angleterre, de Rakoczy en Hongrie, du marquis de Lede en Italie feraient le reste.

Quant au duc d'Orléans, Laval jurait de l'amener tout lié jusqu'à Tolède.

Cellamare, cheville ouvrière du complot, tenait un bureau de recrutement où, sans regarder à la dépense, il enrôlait, pêle-mêle, gentilshommes mécontents, soldats de fortune, petits abbés trop ambitieux, duchesses endettées et femmes galantes. Alberoni, régulièrement informé, bondissait d'aise. Nul ne redoutait une réaction du Régent. A force de le vilipender, ses adversaires voyaient Philippe comme ils le dépeignaient : veule, aboulique, abruti de vices et bonasse jusqu'à la dérision.

L'effondrement d'Huxelles, lors de la signature du traité de Londres, déconcerta un instant les conjurés, mais la prise de Palerme et de Messine leur rendit promptement l'audace. Ce furent les magistrats qui frappèrent les premiers coups.

En juin, d'Argenson avait, une fois de plus, altéré les monnaies, à la grande fureur du commerce parisien. Un arrêt du Parlement cassa l'édit, aussitôt suivi d'un arrêt du Conseil cassant l'arrêt du Parlement. Les robes rouges ripostèrent par de violentes remontrances auxquelles s'associèrent les Cours des Aides et des Monnaies. A Bordeaux, à Toulouse, à Rouen, à Rennes s'éle-

vèrent en écho d'autres voix irritées. Il fallut l'intervention des troupes pour faire accepter les espèces à leur nouvelle valeur.

Coup d'essai. Déjà, les juges préparaient leur coup de maître. Le lendemain même de la bataille de Passaro (12 août), ils exhumèrent triomphalement un arrêt promulgué jadis contre le Mazarin et qui, sous peine de la vie, interdisait aux étrangers de manier la fortune publique. On raconta que les féroces Catons allaient se saisir de Law, le pendre aux solives de la Grand' Chambre. L'Écossais, épouvanté, se réfugia auprès du Régent qui dut le loger au Palais-Royal, lui donner une garde.

Sur ce, Villeroy jeta un brandon dans la poudrière, publia une extravagante histoire de biscuit empoisonné trouvé chez Louis XV. Le peuple fut horrifié. L'oncle assassin allait-il reprendre le cours de ses exploits ? Tout grondait, tout s'échauffait, les barricades semblaient prêtes à sortir des pavés. Rose de Launay, rejoignant les principaux affidés à l'ombre du Pont-Royal, leur annonçait que l'heure décisive sonnerait avant quinze jours.

Les conjurés avaient compté sans leur hôte.

A l'intérieur plus encore qu'à l'extérieur, Philippe s'était évertué à désarmer l'opposition. Depuis trois années, il croyait y parvenir à force d'indulgence, de bonhomie, de largesses (de Mesmes lui soutirait cent mille écus par an) et ne réussissait qu'à prendre le visage de ces princes débonnaires, victimes naturelles des factieux. Son fatalisme, sa douceur, ses forces diminuées le détournaient de toute violence. Il fallut que l'ennemi fût aux portes pour lui rendre, d'un coup, une vigueur guerrière.

Surpris comme jadis à Steinkerque, le Régent trouvait devant lui le Parlement, les bâtards et son propre ministère. Au moment de les abattre, la prudence l'obligeait à s'assurer qu'un assaillant imprévu ne le poignarderait pas dans le dos.

Saint-Simon — seul détenteur du plan de bataille avec Law, Dubois et d'Argenson — alla demander à M. le Duc s'il soutiendrait son chef. Le prince cyclope, récemment tombé entre les griffes de Mme de Prie qui exaspérait sa convoitise, posa trois conditions : une énorme pension de cent cinquante mille livres — une donation somptueuse en faveur de son frère, le comte de Charolais — la surintendance de l'éducation du Roi. Vainement, Saint-Simon déversa-t-il des torrents d'éloquence pour dégoûter Son Altesse de cette dernière charge. M. le Duc

répondit gracieusement qu'il reconnaissait la valeur des arguments ainsi amoncelés, mais que, s'il n'obtenait satisfaction, il épouserait la cause des bâtards, se résignerait à la guerre civile. Philippe s'inclina.

Le succès de la manœuvre dépendait du secret. Il fut bien gardé. Les espions appliqués chaque jour à surveiller M. d'Orléans le trouvaient, à son ordinaire, gracieux, optimiste, assidu au plaisir, et s'applaudissaient d'un tel aveuglement.

Le 26 août 1718, à cinq heures du matin, Paris se réveilla à la voix du tambour. Rouges, blancs, bleus, buffleteries luisantes, plumes au vent, les Suisses, les mousquetaires et les gardes françaises investissaient les Tuileries qu'avaient hantées toute la nuit des ouvriers silencieux. Traversant par hasard la grande antichambre, un valet de Villeroy y découvrait avec stupeur des estrades, un trône, une inondation de draperies fleurdelysées, présages de quelque événement solennel.

A six heures, une nuée d'estafettes se répandit à travers la ville, avertit les pairs et les magistrats que Sa Majesté les attendait à dix heures pour tenir un lit de justice en son propre palais. Un moment après, les membres du Conseil de Régence reçurent l'ordre de se réunir.

Ce fut « d'un air libre et gai, sans aucune émotion », que le duc d'Orléans pénétra dans la salle des séances où se pressait déjà une petite foule anxieuse. De concession en faiblesse, Philippe avait porté à vingt-six le nombre de ses collaborateurs parmi lesquels, Saint-Simon excepté, il ne comptait, cependant, pas un ami. D'Effiat, poupée octogénaire entrée au ministère à la surprise générale, cabalait tout le premier contre son protecteur.

Cette assemblée perfide, mais peu résolue, pressentait un péril. M. du Maine, que sa mauvaise conscience privait des apparences mêmes du courage, observait, plein d'angoisse, la mine triomphante de M. le Duc, la jubilation contenue de Saint-Simon, les regards ironiques du Garde des Sceaux. Un colloque du Régent avec les trois personnages lui donna des sueurs froides. Supplié par son frère, le comte de Toulouse partit en éclaireur auprès du duc d'Orléans, revint fort pâle. Philippe, laissant échapper que les légitimés n'auraient pas à se louer du Conseil, les autorisait amicalement à ne pas y assister. Trop lâche pour éventer le piège, M. du Maine, livide et flageolant, abandonna le champ de bataille.

Ce succès parut d'un heureux augure. Quand Philippe s'assit

à la droite du fauteuil vide de Sa Majesté, tous les assistants remarquèrent en lui une grandeur imposante et tranquille que connaissaient seuls les soldats de Turin, de Tortose ou de Lérida.

Le prince exposa brièvement qu'il avait décidé de tenir un lit de justice aux Tuileries pour briser l'opposition du Parlement, annuler ses arrêts financiers, limiter son droit de remontrance et le confiner dans ses attributions judiciaires. Vif émoi. La plupart des ministres soutenaient secrètement les magistrats, mais l'autorité si nouvelle du Régent glaçait les mots sur leurs lèvres. La résolution fut entérinée à l'unanimité.

« Redressé d'un demi-pied », Philippe déclara indispensable de résoudre en même temps une question plus importante encore. L'arrêt de juillet 1717 avait terminé le conflit entre la famille royale et les légitimés, non le procès intenté à ces derniers par les ducs. Il convenait de rendre justice aux premiers gentilshommes du royaume.

Aussitôt, d'Argenson déploya ses parchemins et asséna sur la compagnie éperdue une déclaration qui, ramenant les bâtards au rang des pairs de France, leur enlevait toute qualité princière. Le comte de Toulouse, en raison de ses rares mérites, échapperait aux conséquences de l'arrêt dont le duc du Maine et les siens supporteraient le poids total.

Certains ministres courbèrent la tête, comme assommés, d'autres laissèrent monter à leurs yeux des étincelles rageuses. Seul devant cette meute indécise, le Régent la défia du regard, la dompta.

— Messieurs, voilà donc qui a passé. La justice est faite...

Il prit un temps, laissa ses adversaires revenir à eux avant de leur porter un dernier coup :

— M. le Duc a une proposition à vous faire. Je l'ai trouvée juste et raisonnable. Je ne doute pas que vous n'en jugiez comme moi.

Et le borgne réclama l'Éducation avec une voix si âpre, un visage si terrible que les dernières résistances s'évanouirent. Un morne hochement de tête sanctionna la défaite de la vieille Cour. Villeroy laissa échapper un gémissement :

— Voilà toutes les dispositions du feu Roi renversées. Je ne puis le voir sans douleur. M. du Maine est bien malheureux !

— Monsieur, riposta Philippe, M. du Maine est mon beau-frère, mais j'aime mieux un ennemi découvert que caché !

Et la cabale parut s'affaisser pour mourir.

L'arrivée inopinée d'un page la ranima soudain : les magistrats refusaient de siéger aux Tuileries.

— S'il en était ainsi, dit le Régent, je prononcerais l'interdiction du Parlement.

La séance fut levée. Certains membres du Conseil méditaient de courir Paris, de provoquer un tumulte, mais le duc d'Orléans les devina. Tranquillement, il s'adossa au chambranle de la porte, garda son gouvernement prisonnier.

Moment critique. Quelle délivrance lorsqu'un second messager apporta la capitulation de la Compagnie ! Effrayés au dernier moment par la perspective d'une rébellion, les parlementaires s'étaient mis en chemin vers les Tuileries. Ils allaient à pied, lentement, sur deux files, tout pleins des souvenirs de la Fronde et caressant l'espérance de voir germer des barricades. Hélas ! la foule curieuse se contenta de leur jeter des lazzis.

Tant d'ingratitude brisa les Conseillers. Les plus compromis s'éclipsèrent. L'un d'eux se trouva mal de frayeur à l'entrée des Tuileries.

Les autres submergèrent de leurs flots rouges l'antichambre préparée pendant la nuit. Un moment après, le Roi, enveloppé d'un cortège de féerie, gagna son trône. Les panaches frissonnaient, les ors luisaient, les velours des mantes se mêlaient aux soieries épiscopales.

Noir et diabolique, le Garde des Sceaux se leva et, comme il aurait planté des banderilles, signifia à l'assemblée les quatre arrêts adoptés en Conseil. Une houle douloureuse agita les robes écarlates. Le Premier Président, chevrotant, entama une longue remontrance. Avec un sourire glacé, d'Argenson l'arrêta :

— Le Roi, dit-il, veut être obéi, et obéi sur-le-champ.

C'était l'estocade finale. Les perruques éplorées s'inclinèrent, Villeroy sembla se casser. Au sommet de la pyramide de coussins fleurdelysés, Louis XV moquait les chats fourrés suant sous leurs hermines.

La nouvelle de la bataille de Passaro suivit de près l'écrasement des factieux. De nouveau, M. d'Orléans « remontait de la cave au grenier ». Au dedans, au dehors, ses ennemis gisaient à ses pieds. L'ivrogne débonnaire voué à une prompte déchéance devenait un Maire du Palais, arbitre de l'Europe.

Philippe n'aurait voulu employer sa victoire qu'en faveur de la paix, mais Alberoni n'était pas homme à quitter la partie avant d'avoir perdu sa chemise. Il gardait encore son meilleur

atout, « l'Alexandre du Nord », Charles XII, qui se disposait à conquérir la Norvège, tremplin d'où il bondirait sur l'Angleterre. A quoi bon, d'ailleurs, s'inquiéter, puisque le miracle divin ne saurait faillir ?

L'Italien riposta du tac au tac : à l'agression de Passaro en confisquant les marchandises anglaises, au lit de justice en préparant les manifestes de Philippe V. Et le Ciel parut l'exaucer. Le 9 septembre, le Régent tomba en apoplexie.

Aux lamentations de Londres répondirent les hosannas de Madrid. Paris, en une soirée, prit l'aspect de ce champ clos médiéval dans lequel les « Sires des fleurs de lys » se disputaient le pouvoir. M. le Duc exigeait la Régence. Mme d'Orléans, brusquement réveillée, la voulait pour le duc de Chartres, c'est-à-dire pour elle-même. Mme du Maine, hurlante ou prostrée depuis le 26 août, recouvra ses esprits, rallia les conjurés. Un remède au jus de tabac libéra heureusement la tête de Philippe, éloigna la guerre civile.

Cette alerte dont le prince se remit difficilement montra la nécessité d'établir un gouvernement fort. Saint-Simon en personne avouait que les Conseils étaient devenus des « pétaudières ». Et d'Antin :

— Nous ne sommes plus bons qu'à nous faire tuer sur les champs de bataille.

La noblesse avait perdu sa dernière chance.

Le 24 septembre, un trait de plume du Régent abolit la polysynodie, congédia les soixante-dix ministres, ressuscita les secrétaires d'État. Un seul homme, le doux abbé de Saint-Pierre, osa prendre la défense du système cher à Fénelon et encourut de ce fait une réprobation telle que ses collègues le chassèrent de l'Académie.

D'Argenson conserva les Sceaux et les Finances, d'Antin les Affaires du dedans. A la Guerre, un roturier habile et sûr, Le Blanc, remplaça le superbe Villars.

Aux Affaires étrangères, Torcy et Dubois briguaient la succession d'Huxelles. Le duc d'Orléans hésitait, quelque peu offusqué par l'insistance indiscrète que mettait le roi d'Angleterre à soutenir la candidature de l'abbé. Il céda pourtant, ne pouvant agir autrement. Tous ses efforts des derniers mois seraient devenus inutiles s'il n'avait gardé près de lui l'artisan de l'alliance britannique. Mais, impartial et prudent jusqu'à paraître contradictoire, le prince voulut donner un contrepoids à l'influence du « drôle ».

la Peinture de
Agiote

Resté Surintendant des Postes, Torcy exerça les fonctions de conseiller secret et imposa chaque jour sa présence à Dubois quand celui-ci vint travailler chez Son Altesse. Ainsi, le Régent, hardiment tourné vers les nouveautés, maintenait-il un contact avec la tradition.

A l'orée de l'automne décisif, Philippe semblait donc le vrai maître du royaume. Une fête étonnante offerte par M. le Duc à la duchesse de Berry proclama le triomphe commun des Orléans et des Condé.

Cinq jours durant, Chantilly, transformé en palais d'Armide, abrita les plaisirs d'une foule glorieuse et déchaînée. Tantôt la chasse entraînait sous les halliers les cavalcades aux mille couleurs, tantôt des gondoles chargées de musiciens berçaient les dames parmi les enchantements des bassins. Les jets d'eau lançaient leurs fusées, la grande cascade roulait vers le gouffre paré de rocailles, des champs de fleurs diapraient les pelouses.

A chaque détour du labyrinthe, s'étageaient des friandises en pyramides. Des tables d'or recevaient les plats d'or qu'apportaient des laquais dorés comme des missels. Partout, des violons, des jeux, des surprises. Les corolles géantes des paniers se groupaient harmonieusement au rythme des instruments, les têtes poudrées s'alanguissaient, des parfums excessifs s'élevaient des dentelles. La nuit, trente mille flambeaux transfiguraient la forêt, des feux d'artifice éteignaient les étoiles.

Grisée par cette apothéose, Mme de Berry, se croyant reine, voguait sur ses jupes immenses. Le regard attendri de son père lui conférait une auréole qui reléguait dans l'ombre princesses ou favorites. Tous mendiaient un regard, un sourire de la scandaleuse idole. Hautaine, débordante, cuirassée de joyaux, elle ressemblait à quelque Victoire lascive, à la Fortune de la Régence.

XIX

ŒDIPE VAINQUEUR

Septembre-décembre 1718

Dans le fastueux cabinet aménagé au Palais-Royal près des appartements de Son Altesse, l'abbé Dubois, ministre des Affaires étrangères, méditait tristement. Depuis qu'il occupait le siège d'Hugues de Lionne, il se vouait à sa tâche avec frénésie, dictant, annotant, donnant audience de cinq heures du matin à huit heures du soir, s'efforçant de réunir en ses mains avides tous les fils de la politique française, mais ni ses soixante-deux ans, ni ses infirmités ne s'accommodaient d'une telle besogne accomplie sous l'égide d'un maître lui-même épuisé.

Quand sa tête devenait trop douloureuse, ses soucis trop accablants, l'orgueilleux s'exaltait en évoquant le valétudinaire Richelieu travaillant auprès du valétudinaire Louis XIII. Richelieu... Celui-là, du moins, possédait le palladium qui permettait aux hommes nés dans l'obscurité de braver l'ingratitude, la haine.

Ah ! comme le petit abbé se redresserait, comme il défierait l'arrogance de ses adversaires et la tyrannie de ses protecteurs, le jour où la pourpre cardinalice couvrirait sa roture !

Hélas ! ce beau jour demeurait lointain. En l'attendant, il fallait louvoyer, ramper, prendre des sûretés, s'avilir parfois.

Dubois écrivait à Stanhope : « Je vous dois jusqu'à la place que j'occupe dont je souhaite avec passion faire usage selon votre cœur, c'est-à-dire pour le service de Sa Majesté Britannique dont les intérêts me seront toujours sacrés. »

Or, précisément, il travaillait à briser l'élan de cette Majesté trop impétueuse qui l'entraînait au combat. Ayant lui-même fixé l'échéance de l'ultimatum, il s'épouvantait de la voir si proche alors que, financièrement et moralement, la France n'était pas prête à rompre avec l'Espagne. Si la banque Law prospérait, les finances publiques, entre les mains d'Argenson, demeuraient pitoyables. Comment lever des troupes quand le déficit annuel

dépassait vingt-cinq millions ? Comment, surtout, convaincre le public que cette guerre, provoquée par les folies de Philippe V, ne serait pas une trahison, un fratricide ? Law proposait hardiment d'émettre un milliard de billets gagés sur un emprunt gratuit. Mais les bourgeois n'apporteraient pas leurs écus à une entreprise qui les scandalisait. Et la Bretagne prenait feu, et Charles XII envahissait la Norvège, et des pamphlets féroces tapissaient les murs de Paris !

Un laquais entra craintivement, annonça la présence d'un bonhomme, soi-disant porteur d'un secret d'État, qui suppliait le ministre de le recevoir.

Le bonhomme entra. Il était copiste, se nommait Buvat. Un ami de Mme du Maine, connaissant sa belle écriture, l'avait recommandé au prince de Cellamare pour mettre au net certaines dépêches. Ces dépêches contenaient des choses terribles contre M. le Régent et la sûreté de l'État. En les lisant, l'honnête Buvat avait cru sentir autour de son col la cravate de chanvre. Il n'aurait pu retrouver le sommeil s'il n'avait fait sa confession à Monseigneur.

Le sceptique Dubois faillit rendre grâces au Ciel. Au moment où la situation apparaissait sans issue, l'ennemi lui fournissait ce qu'il n'osait espérer, une belle conspiration, des projets criminels, un plan de guerre civile ! Le chiffon rouge propre à déchaîner enfin le taureau populaire !

Buvat, dûment catéchisé, reprit sa besogne à l'ambassade d'Espagne avec cette différence qu'au lieu d'une copie des dépêches, il en tira deux, la seconde allant grossir les archives du ministre. Quant à Dubois, il ne souffla mot de sa découverte. Il voulait épier seul les imprudents livrés à sa merci, ne les briser qu'à bon escient.

Le 2 novembre, date fatidique, passa sans encombre, apportant un regain d'audace au parti espagnol. Alberoni accablait l'ambassadeur de France, duc de Saint-Aignan, d'outrages et de menaces. A Paris, il n'était bruit que de la pièce écrite à la Bastille par le jeune Voltaire, un *Œdipe*. Œdipe, ce titre évoquait l'inceste. Celui du roi de Thèbes ou celui du Régent ?

Jamais machine de guerre ne fut montée si amoureusement. Quel triomphe pour Mme du Maine, bas-bleu et conspiratrice, d'abattre son rival au moyen d'une tragédie ! Publiquement couvert de boue, écrasé sous les huées, le duc d'Orléans devait recevoir d'un poète les stigmates qui le désigneraient à la vin-

dicte du royaume. Philippe V, après cela, n'aurait plus qu'à paraître.

Dès les répétitions, une petite Fronde commença autour du Théâtre-Français. Le Régent aurait pu interdire la pièce. Il s'en garda, laissa l'insolent Voltaire dédier son œuvre à Mme d'Orléans, annonça qu'il écouterait lui-même la première représentation. Paris, à cette nouvelle, prit la fièvre. Tout le monde voulut voir si le dompteur serait mangé.

Madame appréhendait un attentat : « On ne peut imaginer, écrivait-elle, combien la Régence a fait d'ennemis à mon fils, mais il ne craint rien. Il dit qu'il ne peut lui arriver que ce que Dieu a décrété pour lui et il ne redoute rien en ce monde. »

Le 18 novembre 1718, une foule brillante et tumultueuse envahit le théâtre. Toute l'opposition était là, les Chevaliers de la Mouche à Miel, Villars et sa jeune femme, Égérie de Voltaire, les vénérables amies de Mme de Maintenon, Richelieu et sa bande, les derniers défenseurs du XVII^e^ siècle et les premiers révolutionnaires du XVIII^e^. Les diamants resplendissaient, les éventails battaient, les propos bourdonnaient autour des loges que l'éclat fleuri des robes transformait en jardins.

Le scandale commença devant que les chandelles fussent allumées. Une main audacieuse avait rayé sur l'affiche le nom d'*Œdipe*, inscrit à sa place celui de *Philippe*. Les moins subtils ne risquaient pas de se tromper. D'ailleurs, le rôle de Jocaste serait tenu par une ancienne maîtresse de M. d'Orléans, Charlotte Desmares.

Une autre perfidie, susurrée de bouche à oreille, provoquait des pâmoisons ravies. La taille plantureuse de la duchesse de Berry s'était singulièrement arrondie au cours des dernières semaines. Œdipe n'assisterait pas seul au spectacle, murmuraient les pédantes, on devinerait aussi la présence d'un futur Étéocle.

Quand les Altesses parurent, une curiosité sauvage redressa toutes les têtes. Affable, insouciant et rieur, selon son habitude, le Régent promena sur les fauves un doux regard de myope. A ses côtés, Madame se roidissait dans son busc, Mme d'Orléans restait languissante et lointaine, Mlle de Valois cherchait des yeux le bien-aimé. Pour Élisabeth, elle n'était qu'un amas d'étoffes et de bijoux dont jaillissait une tête altière jusqu'au défi.

Plats, quoique bourrés de sous-entendus, les alexandrins de l'élève du Père Porée entamèrent leur course monotone. La moindre allusion soulevait les applaudissements d'une assistance conquise au point de s'enthousiasmer parfois à contretemps.

Œdipe fit son entrée. O stupeur ! On reconnaissait, non le vainqueur du Sphinx, non l'acteur Dufresne, mais le Régent en personne. Tels étaient bien sa perruque, son teint enflammé, son œil à moitié clos, sa démarche. Philippe riait, Mme de Berry s'éventait un peu vite.

Le drame se noua, les imprécations tonnèrent, puis l'incident éclata qui devait déchaîner le hourvari. Délaissant le public, un des comédiens se tourna brusquement vers le prince, lui lança un distique au visage :

Quand il se voit enfin, par un mélange affreux,
Inceste et parricide et, pourtant, vertueux.

D'un seul élan, les fauves imitèrent le geste, attendant une défaillance du dompteur pour le déchirer. Mme de Berry devint livide sous son rouge, manqua s'évanouir. Le Régent leva ostensiblement ses mains gantées de blanc, applaudit à grand bruit. Déconcertés, les agresseurs rentrèrent leurs griffes, n'osèrent plus les ressortir avant la fin de la pièce.

Sitôt le dernier vers prononcé, le duc d'Orléans réclama l'auteur, le félicita et le gratifia d'une pension de deux mille livres (quarante mille francs d'aujourd'hui). Voltaire dont la tête restait aussi froide que celle de Philippe répondit, évoquant sa récente villégiature à la Bastille :

— Je remercie Votre Altesse Royale de continuer à se charger de ma nourriture, mais je la supplie de ne plus se charger de mon logement.

Philippe éclata de rire et les deux hommes parurent les meilleurs amis du monde.

La mine des conspirateurs avait fait long feu. Mme du Maine lamenta l'ingratitude des Muses.

A la fin du mois, l'ordre donné par Alberoni de courir sus aux navires anglais et la rupture diplomatique qui s'ensuivit rendirent la guerre inévitable. Jusqu'au dernier moment, Nancré multiplia ses instances auprès du roi d'Espagne, le conjura d'accepter le traité. Le propre confesseur de Philippe V, le Père Daubenton, secondait ses efforts. Vainement hélas ! Élisabeth Farnèse brûlait d'en découdre.

« Le prie-Dieu n'a pas été de force contre l'alcôve », écrivit le bon père dépité.

Le 2 décembre, à minuit, une dame, richement encapuchon-

née dans des coiffes sombres, gagna par un escalier dérobé l'appartement de Dubois. C'était la Fillon, propriétaire renommée d'une des principales maisons de tolérance parisiennes.

— Mon compère, dit-elle au ministre avec lequel, depuis longtemps, elle entretenait les rapports les plus divers, quelque événement se prépare chez les Espagnols.

Un habitué du *couvent*, secrétaire de Cellamare, avait, ce soir-là, expliqué son retard à un rendez-vous en alléguant l'envoi à Madrid d'un courrier important. Ce courrier, l'abbé en savait le contenu. Il s'agissait d'un appel de la noblesse à Philippe V et des manifestes destinés à bouter le feu au royaume.

La police, interrogée, révéla le départ de deux jeunes gens que leur qualité semblait mettre à l'abri de toute aventure, l'abbé Portocarrero, neveu d'un cardinal, et le fils de l'ambassadeur d'Espagne à Londres, Monteleone. Sur-le-champ, les argousins se mirent à leurs trousses.

Le duc d'Orléans sautait le pas décisif. Après un tel esclandre, la parole, d'emblée, passerait aux canons. Mais les canons coûtent cher...

La nuit suivante, un conciliabule secret réunit en un cabinet du Palais-Royal, le Régent, M. le Duc, Dubois, Law et d'Antin. D'Argenson qui, depuis quelques mois, attaquait sournoisement la banque, fut tenu à l'écart.

Philippe résuma le problème. Le Roi, ruiné, devait trouver immédiatement des ressources pour soutenir les hostilités. Un miracle seul pouvait les lui apporter, ce miracle que Law avait offert à la plupart des souverains d'Europe, à Louis XIV lui-même. L'heure était venue d'essayer la baguette du magicien.

Tous approuvèrent, sauf l'Écossais qui demeura réticent, reparla d'emprunt forcé. Le Régent secoua la tête. Une telle mesure rendrait la guerre trop impopulaire. Il fallait essayer le vrai *système*, intégrer la banque à l'État, assurer au Roi les énormes profits réservés aux actionnaires.

C'était le rêve depuis si longtemps caressé par Law et, cependant, l'inventeur ne voulut point de son triomphe. La précipitation, la fringale du gouvernement l'épouvantaient. Les bases de son édifice étaient les trésors du nouveau monde, trésors qui existaient, certes, mais comme ceux du laboureur de La Fontaine, enfouis au fond de la terre, récompenses lointaines d'un persévérant labeur. Le public avide ne savait pas cela. Il achetait les billets en escomptant de vraies campagnes givrées de diamants, de vraies grottes d'émeraudes. Beaucoup d'adresse, beaucoup

d'efforts, beaucoup de patience pourraient fondre un jour l'illusion et la réalité, l'Eldorado pavé de pépites et la fertile Louisiane. Une hâte imprudente dissiperait le mirage, détruirait tout.

La puissance illimitée d'une monarchie habituée à faire banqueroute selon son caprice n'était pas moins redoutable. Qui empêcherait des ministres voraces de tuer la poule aux œufs d'or ? Si la banque prospérait, c'est qu'elle était gérée sévèrement par des actionnaires dont la ruine sanctionnerait les fautes.

Law résista donc à l'accomplissement de son vœu le plus cher. Il demanda des garanties quasi constitutionnelles, la formation d'une Commission qui aurait seule autorité sur le nouvel établissement et où entreraient avec des membres de la Cour des Monnaies les Conseillers au Parlement eux-mêmes. L'avarice, la méfiance des magistrats semblaient des contrepoids nécessaires à la prodigalité des princes.

Le Régent refusa. On ne pouvait rien attendre de ces robins fossiles. Les vraies sauvegardes du novateur seraient la confiance, l'amitié du chef de l'État qui, adoptant le Système, le soutiendrait, le préserverait des pillards. Au reste, les sûretés ne manqueraient pas. Les émissions d'actions ne seraient possibles qu'après un arrêt du Conseil de Régence, Son Altesse elle-même ordonnancerait les dépenses. Et, comme Law se défendait encore, Philippe l'adjura, fit appel à son cœur généreux, chimérique. Le magicien céda.

Le 4 décembre, la banque dont l'État rachetait les actions devint Banque Royale. Le 5, Portocarrero et Monteleone furent arrêtés à Poitiers, leurs papiers saisis. Le 9, Dubois, Le Blanc, ministre de la Guerre, et une armée d'exempts s'abattirent à l'improviste sur l'ambassade d'Espagne, la fouillèrent de fond en comble, saisirent des papiers par ballots. Le 13, Cellamare vit les portes du château de Blois verrouillées derrière lui. Le 14, Alberoni, persuadé que la révolution brûlait déjà la France, chassa le duc de Saint-Aignan, puis, se ravisant, voulut l'arrêter, mais ne prit qu'un laquais couvert des vêtements de son maître.

Le Régent et Dubois restèrent seuls à connaître les pièces du complot. Ils auraient eu de quoi faire tomber quelques-unes des plus hautes têtes du royaume et combler toutes les Bastilles si Philippe, auquel la vengeance répugna toujours, ne s'était interdit de semer des haines éternelles. Le Débonnaire préféra expurger le dossier, mettre en lumière les criminels desseins d'Alberoni, railler les étourneaux, ses complices. On parla fort peu des officiers rebelles, des places ouvertes à l'ennemi, de la guerre

civile menaçante, mais on se divertit longuement des mascarades de la nymphe de Sceaux et de la candeur avec laquelle Cellamare livrait ses secrets à Dubois.

Quand les Chevaliers de la Mouche à Miel furent dispersés entre les prisons d'État, le public connut les détails burlesques de leur captivité : les innombrables lavements qu'ils prenaient pour rafraîchir leurs humeurs, les lamentations ampoulées du bonhomme Malézieu, les galanteries de Rose de Launay, la ruée quotidienne des dames vers la terrasse d'où elles pouvaient apercevoir leur idole, Richelieu.

Le duc du Maine, chevrotant de terreur, reçut l'hospitalité royale à la citadelle de Doullens. Sa femme ne pensait point que l'on osât toucher à une personne de sa qualité. On osa. Le duc d'Ancenis, lieutenant aux gardes, s'en fut la quérir un beau matin dans son hôtel de la rue Saint-Honoré. La déesse foudroya l'audacieux, attesta le ciel et la terre, poussa des cris à la vue des carrosses vulgaires qui devaient la conduire au château de Dijon. Durant le voyage, elle ne cessa de vitupérer. On se demandait si elle déclamait un de ses rôles.

A la longue, l'ennui, la nostalgie de son public et surtout l'horreur de se trouver seule en face d'elle-même, abattirent la superbe de la dernière émule du Grand Condé. Elle descendit de l'Olympe, envoya au Régent un mémoire repentant, chargea sans remords ses lieutenants qui, furieux, lui rendirent la pareille. La conspiration s'achevait en farce. Admirable moyen de lui ôter sa popularité. M. d'Orléans, bon politique, avait compris que des éclats de rire sont parfois aussi justiciers et moins dangereux que la hache du bourreau.

De tous, la plus cruellement punie fut Mlle de Valois à laquelle Philippe ne pardonna point l'outrance qu'elle mit à pleurer la détention de Richelieu. La pauvre Aglaé dut épouser le fils déplorable du duc de Modène, couler, loin de ses amours, une existence sans joie, opprimée par la tyrannie d'un beau-père de théâtre.

A Paris, le vent tournait. Les manifestes de Philippe V publiés avec fracas, la machination d'Alberoni, l'insulte infligée au duc de Saint-Aignan irritaient l'amour-propre national, et le ridicule des conjurés rendait au Régent la faveur publique. Lorsqu'on apprit la mort de Charles XII, tué, le 11 décembre, devant la forteresse norvégienne de Frederikshall, nul ne douta que le prince fût un protégé des dieux.

Œdipe sortait vainqueur de l'épreuve.

La tragédie de Voltaire continuait sa carrière triomphale, mais les applaudissements prenaient maintenant un sens bien différent. Les spectateurs plaignaient, admiraient le grand roi en butte aux persécutions d'un injuste destin.

Mme de Berry, grosse de cinq mois, faisait dresser en plein théâtre un trône doré où elle étalait une pompe d'impératrice en folie.

XX

LA GUERRE CONTRE NATURE

Décembre 1718-juin 1719

Le jour de l'arrestation du duc du Maine (28 décembre), Sa Majesté Britannique déclara la guerre au roi d'Espagne. Philippe réunit le Conseil de Régence, lut deux lettres particulièrement compromettantes de Cellamare à Alberoni et affirma sa volonté de suivre l'Angleterre, conformément au traité de Londres. Quel tollé cette décision eût provoqué quelques mois auparavant ! Mais la vieille Cour avait tout perdu, même l'honneur. Dans le concert unanime qui approuva les paroles du prince, les voix les plus ardentes furent celles des deux disciples de Louis XIV, l'opportuniste Torcy et le tremblant Villeroy. Le maréchal poussa la bassesse jusqu'à demander la faveur de voir son fils servir contre l'Espagne.

Malgré cette victoire, le duc d'Orléans ne franchit pas le Rubicon sans inviter le public à juger entre Philippe V et lui. Un manifeste, dû à la plume de Fontenelle, rappela le conflit diplomatique des trois dernières années ; les efforts incessants déployés, par la France pour maintenir la paix, par l'Espagne en vue de la rompre ; les avances prodiguées à Philippe V ; les récompenses que le duc d'Orléans en avait reçues, du traité anglo-espagnol de 1715 à la conspiration de Cellamare ; la nécessité de réduire le Roi Catholique si la France ne voulait pas être entraînée avec lui dans une conflagration où elle affronterait les deux tiers de l'Europe.

Le 9 janvier 1719, le drame fut consommé. Cinq ans après la Guerre de Succession, les pays que tant d'intérêts, tant de souvenirs auraient dû lier, s'apprêtèrent à se dévorer au bénéfice de leurs rivaux communs.

Les deux Philippe éprouvèrent le besoin d'excuser cet acte contre-nature. L'un protesta qu'il prenait les armes afin d'arracher

Louis XV à un tuteur indigne ; l'autre qu'il voulait délivrer le Roi Catholique du traître Alberoni.

Et des semaines vides s'écoulèrent, aucun des adversaires n'osant tirer le premier. Mais, si le Régent consacra ce délai à de suprêmes tentatives d'accord, le gouvernement de Madrid en usa pour susciter de nouveaux complots.

Inaccessible au découragement, Alberoni bouillonnait encore de projets, de chimères. Il demandait au Tsar d'occuper, à la tête de la ligue du Nord, la place laissée vacante par Charles XII, recevait le Chevalier de Saint-George en souverain. Ses chantiers armaient deux escadres dont la première devait soulever la Bretagne, la seconde provoquer en Angleterre une révolution jacobite. Enfin, le cardinal n'abandonnait pas l'aimable espérance d'une émeute parisienne.

Les amis de Mme du Maine avaient gardé la flèche du Parthe au fond de leur carquois.

Un matin de février, une âme charitable remit plusieurs liasses de papiers au vieil aveugle qui sollicitait la charité des fidèles sous le porche de l'église Saint-Roch.

— Je vous donne ces cantiques sur la vie de saint Roch, mon pauvre homme. Vendez-les à un sol, le profit sera vôtre.

Le mendiant se hâta de suivre ce bon conseil :

— Achetez les cantiques de saint Roch ! A un sol ! A un sol !

Une centaine d'exemplaires fut promptement enlevée. Et les bonnes gens de s'ébahir. De saint Roch il n'était pas question, mais, en tête de l'étrange litanie fulgurait un titre éloquent : *Les Philippiques.*

Avant que la police ait pu intervenir, la ville entière connut cette diatribe où la fureur d'un grand poète clouait le Régent au pilori. De Paris, l'affreux chef-d'œuvre gagna les provinces, devint le chant de guerre des mécontents. Quand les agents d'Argenson crurent l'avoir anéanti, il reparut en Hollande.

Philippe, auquel pas un ministre, pas un courtisan, pas un serviteur n'osait présenter le pamphlet que toute la France savait par cœur, somma enfin Saint-Simon de le lui apporter. La tête basse, le duc obéit.

— Regardez-le vous-même, Monsieur, je n'aurai pas, quant à moi, le courage de vous le lire.

M. d'Orléans prit le papier, s'approcha de la fenêtre, parcourut les quatre odes au hasard. Il sourit devant la peinture de ses orgies.

Vainqueur de l'Inde, dieux d'Érice,
Soyez les âmes du festin.
Faites que tous y renchérissent
Sur Pétrone et sur l'Arétin :
Que plus d'une infâme posture,
Plus d'un outrage à la nature
Excite d'impudiques ris
Et que chaque digne convive
Y trace une peinture vive
De Capoue et de Sybaris.
. . . . . .
Dans ces saturnales augustes,
Mettez au rang de vos égaux
Et vos gardes les plus robustes
Et vos esclaves les plus beaux.
Que la faveur, ni la puissance,
La fortune ni la naissance
N'y puissent remporter le prix,
Mais que sur tout autre préside
Quiconque a la vigueur d'Alcide
Ou le visage de Pâris.

Mme de Berry, à son tour, recevait des flèches meurtrières :

Toi qui joins au nœud qui vous lie
Un nœud dont tu n'as pas d'effroi,
Ni Messaline, ni Julie
Ne sont plus rien auprès de toi.
De ton père amante et rivale,
Avec une fureur égale,
Tu poursuis les mêmes plaisirs,
Et, toujours plus insatiable,
Le nombre même t'en accable,
Qu'il n'assouvit point tes désirs.

— Eh ! dit Philippe, voilà de la bonne poésie !

Il continua. Soudain, une pâleur livide le défigura, des larmes jaillirent de ses yeux :

— Ah ! s'écria-t-il, c'en est trop, cette horreur est plus forte que moi !

Mais il ne pouvait se détacher des strophes infâmes :

Nocher des ondes infernales,
Prépare-toi, sans t'effrayer,
A passer les ombres royales
Que Philippe va t'envoyer.
O disgraces toujours récentes,
O pertes toujours renaissantes,
Éternel sujet de sanglots !
Tels que, sur la plaine liquide,
D'un cours également rapide,
Les flots sont suivis par les flots !

Ainsi, les fils, pleurant leur père,
Tombent, frappés des mêmes coups,
Le frère est suivi par le frère,
L'épouse devance l'époux.
Mais, ô coups toujours plus funestes,
Sur deux lys, nos uniques restes,
La faux de la Parque s'étend.
L'un subit le sort de sa race,
L'autre, dont la couleur s'efface,
Penche vers son dernier instant . . .

Le mystérieux Juvénal avait trouvé le défaut de la cuirasse. Philippe était invulnérable à toutes les attaques, sauf à celles qui, ressuscitant les sombres jours de 1712, mettaient en cause ses sentiments pour l'orphelin.

Saint-Simon témoigne : « Je n'ai point vu jamais homme si pénétré, si intimement touché, si accablé d'une injustice si énorme et si suivie. Moi-même, je m'en trouvais hors de moi. A le voir, les plus prévenus, pourvu qu'ils ne le fussent que de bonne foi, se seraient rendus à l'éclat de l'innocence et de l'horreur du crime dans laquelle il était plongé. C'est tout dire que j'eus peine à me remettre et que j'eus toutes les peines du monde à le remettre un peu. »

On rechercha le pamphlétaire inconnu. Voltaire, soupçonné, s'enfuit à Sully-sur-Loire tandis que se déchaînait un furieux orage :

— Il faut, dit le railleur, que le royaume des cieux soit tombé en régence.

Enfin, la police découvrit Lagrange-Chancel, poète ordinaire de la Cour de Sceaux, réfugié depuis plusieurs mois en un donjon du Périgord où il expectorait son venin.

Philippe voulut le connaître :

— Croyez-vous ce que vous avez dit de moi ? demanda-t-il au polémiste.

— Oui, Monseigneur.

— Tant mieux pour vous, riposta le prince, car, autrement, je vous aurais fait pendre.

Relégué un temps aux îles Sainte-Marguerite, Lagrange-Chancel recouvra bientôt sa liberté et n'en garda que plus de rancune au « tyran ».

Le 6 mars, Alberoni, impatient de vaincre, lança ses navires sur l'Angleterre. Vainement l'avait-on mis en garde contre l'équinoxe. Le Roi Catholique n'avait pas à craindre les éléments puisque Dieu se devait, en conscience, d'épouser sa cause.

Hélas ! Dieu se rangea du côté de l'hérésie. Une tempête semblable à celle qui avait anéanti l'Armada de Philippe II saisit la flotte dès la sortie de Cadix, la mit en pièces et dispersa ses débris à travers l'Océan.

Ce désastre n'ébranla point la confiance de la Cour de Madrid. Élisabeth Farnèse, vêtue de robes somptueuses que le Régent, galamment, lui faisait envoyer de Paris, cavalcadait devant les escadrons. Philippe V lançait des manifestes aux troupes françaises, les invitait à entrer en Espagne . . . pour se ranger sous sa bannière. Il ne put cependant opposer que treize mille hommes aux quarante mille soldats rassemblés en Guyenne.

Le duc d'Orléans éprouva quelque peine à trouver un général. Villars s'étant dérobé, il choisit un prince du sang, le stupide Conti, et donna le commandement effectif au condottiere Berwick, Grand d'Espagne, ami de Philippe V et frère naturel du Prétendant !

Le 20 avril, l'armée franchit la Bidassoa, prit Passage, un des principaux chantiers d'Alberoni, brûla six gros vaisseaux en construction. Opération cruelle que le Régent déplora le premier. En ruinant la marine espagnole, la France, elle-même privée de flotte depuis vingt ans, livrait les mers à l'Angleterre. Mais les navires du Roi Catholique n'étaient-ils pas autant de brandons qui propageaient l'incendie à travers l'Europe ?

Il est faux que le colonel Stanhope exigea leur destruction. Cet observateur dont le duc d'Orléans avait réclamé la présence afin de prouver la solidarité des alliés, rejoignit l'état-major le 10 juin, un bon mois après l'événement.

Berwick assiégea ensuite Fontarabie et Philippe V jugea le

moment venu de frapper un coup de tonnerre en paraissant aux yeux de l'ennemi éperdu. L'illuminé ne doutait point que sa présence déterminât le miracle tant espéré, qu'à la seule vue du petit-fils de Louis XIV, les Français vinssent tomber à ses pieds. Il partit avec la reine, les Infants et le cardinal qui, lui, commençait à douter de son étoile.

— Il se peut que le Seigneur Dieu veuille, par lui seul et sans l'aide des hommes, protéger et défendre sa cause, écrivait-il pourtant.

Le 11 juin, la caravane royale parvint à quelques lieues des avant-postes. Et un soulèvement se produisit en effet. Mais ce fut dans la population du Guipuzcoa outrée de la tyrannie du premier ministre. O stupeur ! En face de ses troupes dispersées et minables, le Roi Catholique apercevait les bataillons de son rival, éclatants, solides, prêts à la victoire. Le pieux monarque en resta confondu. Dieu ne reconnaissait donc pas les siens ?

Il tenta un dernier effort, offrit la Sicile à Conti, promit à chaque déserteur quatre pistoles et la reconnaissance éternelle de... Louis XV. Et comme ces mirages demeuraient sans effet, il résolut de séduire le Régent lui-même.

Le duc d'Orléans, abasourdi, reçut une lettre où son vieil ennemi faisait amende honorable. La loyauté de quarante mille vétérans pourvus d'une belle artillerie révélait enfin à Sa Majesté que son cousin n'avait rien d'un tyran. Dès lors, pourquoi ne pas s'entendre ? Louis XV allait mourir, nul n'en doutait. Si le Régent ne disputait point la succession aux Infants, Philippe V lui céderait volontiers la Bourgogne et la Flandre, donnerait de surcroît l'Alsace à l'Empereur qui de la Saône à l'Escaut reformerait, en faveur des Orléans, le royaume rêvé par Charles le Téméraire. La France serait démembrée, mais tous les Bourbons, aînés et cadets, arboreraient une couronne.

Après cela, il s'est encore trouvé des historiens pour accabler le Régent en excusant le roi d'Espagne.

Philippe V attendit longtemps une réponse. Ne voyant rien venir, il décida de foncer en personne sur l'ennemi, de livrer son propre combat, tel un paladin du moyen âge. Projet téméraire, nullement insensé.

Rien, pour le Régent, n'eût été si dangereux que la capture d'un pareil prisonnier. Mais ni la reine, ni le cardinal n'entendaient risquer leur otage.

Alberoni lança l'escorte dans une fausse direction, la fit errer au milieu des montagnes jusqu'à la chute de Fontarabie. Le roi

n'en voulut pas moins avancer. Les officiers se récrièrent, Élisabeth pleura, le ministre tomba à genoux. Philippe V se débattit un moment, succomba.

Sombre et désespéré, il regagna Madrid, retrouva l'alcôve mystérieuse qui se terminait en confessionnal, les forêts de cierges, les moines, les majordomes, les bouffons, les nains, les duègnes, gardiens fidèles d'un univers qu'il n'aurait jamais dû quitter. Là, du moins, les nouvelles fâcheuses ne recevaient pas audience, des incantations rendaient accessibles les plus surprenantes chimères, Dieu échangeait honnêtement des indulgences contre des ex-votos et des victoires contre des autodafés.

D'avoir confronté avec la réalité les images nées de cette brume mystique, Philippe V restait égaré, meurtri. Il détesta les hommes indociles, le pouvoir décevant, le fallacieux éclat d'une couronne trop lourde, rêva de se perdre au fond d'une Thébaïde où il ne connaîtrait du monde que la prière et la volupté.

XXI

LA MORT DU PHALÈNE

Mars-juillet 1719

Au grand dépit de la vieille Cour, les péripéties de la guerre d'Espagne rencontrèrent à Paris la même indifférence que s'il s'était agi d'une expédition au pays des Missouris. Le départ discret de Mme de Maintenon, morte à Saint-Cyr dans sa quatre-vingt-quatrième année, ne toucha pas davantage. Depuis la fin de l'hiver, les Français découvraient les plaisirs orageux de l'agiotage et s'abandonnaient tout entiers à cette passion déjà implantée outre-Manche.

Les actions de la Banque Royale montaient, entraînant en quelques jours d'humbles fortunes vers des sommets inattendus. Après tant d'années de misère, la richesse apparaissait soudain, facile, accueillante, prête à combler le moindre faquin. Les princes, les seigneurs, les gros bourgeois menaient un train d'enfer. Les petits, à leur tour, se ruèrent vers le Pactole, déterrèrent les écus péniblement ravis au fisc et aux gens de guerre. Pour la première fois en un quart de siècle, le vent de la confiance ouvrit les coffres, mit au jour des trésors oubliés, fit circuler l'argent par toutes les veines du corps social.

Quelle ivresse ! Quel vertige ! De M. le Duc au dernier laquais, chacun voulait des vêtements plus somptueux, des logis plus aimables, des maîtresses mieux parées. Bacchantes rapaces, les femmes jetaient leurs amants à la conquête de la Toison d'Or. Les commerçants manquèrent de bijoux, d'équipages, de colifichets ; les artistes succombèrent sous les commandes ; hôtels et châteaux jaillirent du sol.

La fureur du jeu, déchaînée à la Bourse, se prolongeait dans les tripots où les millions tourbillonnaient au caprice du biribi. Cette saison-là, les fêtes de la Comédie-Française et de l'Opéra furent dignes des saturnales païennes, le Palais-Royal célébra, chaque soir, les noces de Gamache.

Malgré son état, Mme de Berry s'obstinait à conduire le bal. Toutes les folies avaient pris possession de sa jolie tête : folie amoureuse, folie d'orgueil, folie du jeu, folie mystique. Cette Lampito allait se macérer sur les dalles du Carmel, cette Junon, dont la superbe offensait jusqu'aux souverains, tremblait, esclave ravie, devant le gros Riom et sa maîtresse, Mme de Mouchy.

Les deux aventuriers prétendaient lui faire sauter le dernier pas, l'obliger à se déclarer publiquement Mme de Riom. Là-dessus le Régent ne voulait rien entendre et Mme de Berry, outrée d'une rébellion si singulière, tempêtait, brisait les potiches, proférait des injures de grenadier.

Dur châtiment d'un père trop faible, contraint de voir sombrer l'enfant qu'il ne pouvait plus sauver ! Ce printemps, fertile en victoires, fut donc, pour le Régent, plein d'angoisses, de remords. Malgré sa récente apoplexie, il redoubla ses orgies. Le 1er mars, il faillit mourir à force de mangeaille.

Élisabeth méprisait également les lois de la nature. La nature se vengea. Le 28 mars, l'imprudente fut saisie de convulsions, de fièvre. Le 30, elle sut qu'elle allait accoucher et, affolée, moins encore de terreur que de honte, se réfugia dans une petite chambre dont la Mouchy ferma l'accès à tout le monde, même au Régent. On saigna précipitamment le malheureux prince, de crainte d'une nouvelle attaque.

Le 31, Mme de Berry se sentit plus mal, réclama les sacrements. L'abbé Languet, curé de Saint-Sulpice, arriva, brandissant les foudres de l'Église. Il ne confesserait la pécheresse que si elle chassait du Luxembourg, et Riom, et la Mouchy. Éperdu à l'idée de porter un pareil message, Philippe versa des larmes, conjura l'abbé d'avoir pitié d'une infortunée demi-folle et mourante.

On n'aurait pas cru que M. Languet pût repousser une telle prière venant d'une telle bouche. C'était un prêtre aimable, souriant, quémandeur, rompu à la pratique du monde. Mais il appartenait à la faction ultramontaine, au redoutable Nonce Bentivoglio. Il devint terrible, prit le visage de ces moines du moyen âge qui jetaient l'anathème sur les rois adultères.

M. d'Orléans, désemparé, en appela au cardinal de Noailles, croyant trouver quelque indulgence chez un homme qu'il avait tiré de la disgrâce, hissé au faîte des honneurs. Vaine espérance. Le prélat n'osa, lui, chef des jansénistes, paraître moins orthodoxe que le champion de la bulle.

— Monsieur le curé, prononça-t-il, vous avez fort bien fait et je vous défends d'agir autrement.

La ville en retentit. Accablé d'opprobre et de douleur, le Régent alla gratter timidement à la porte de sa fille. Mme de Mouchy sortit, l'œil arrogant, la narine palpitante. Philippe lui apprit la décision du cardinal, la pria d'en informer la malade.

— Voilà un bel affront que ces cagots cherchent à m'infliger ! riposta la marquise. Soyez assuré que Mme la duchesse de Berry ne cédera jamais !

Mgr de Noailles se présenta en personne au Luxembourg, suivi de l'abbé Languet. Ils ne furent pas reçus. Paris se passionnait, oubliait la guerre, l'agio. Un peu plus et les paris s'ouvraient. Jamais tant de boue n'avait giclé sur une famille royale.

Hors de lui, le Régent força le seuil interdit, adjura sa fille. Dressée parmi les coussins épars, l'agonisante lui lança des imprécations :

— Il faut que vous soyez un sot et un lâche pour endurer les insultes de ces cafards au lieu de les jeter par les fenêtres comme ils le méritent !

L'abbé Languet n'en voulut pas démordre. Il campa devant la porte close, ne bougea pendant quatre jours, espérant voir la Messaline morte et damnée. Il fut déçu. Le 3 avril, la princesse, ayant accouché d'une fille qui s'éteignit aussitôt, entra en convalescence, à l'ébahissement des médecins.

Le curé se retira, Paris entonna de nouveaux couplets :

Que notre Régent et sa fille
Commettant mainte peccadille,
C'est un fait qui semble constant,
Mais que, par lui, elle soit mère,
Se peut-il que d'un même enfant
Il soit le père et le grand-père ?

L'humiliation, cette fois, avait été rude, la cabale regagnait le terrain perdu au moment d'*Œdipe*. Tandis que Mme de Berry courait, dès le 9 avril, se cacher à Meudon, le Régent, cloîtré au Palais-Royal, rentra en lui-même. Il s'accusa d'avoir cru imprudemment que l'indulgence, la sérénité suffiraient à désarmer les haines de ses adversaires, les passions de ses enfants. Si la mort qui rôdait autour de lui le saisissait à l'improviste, que

laisserait-il dans l'État, dans sa famille ? Le désordre, la corruption, le scandale. Beau réveil après tant de nobles rêves !

Philippe se roidit. Pourvu que la camarde prît un peu patience, il n'était pas trop tard. Dans quelques mois, la défaite de l'Espagne rendrait enfin à l'Europe des assises durables. A l'intérieur, le Système offrait une chance de reconstruire l'État, la France.

M. d'Orléans fit venir Law, délaissa ses soupers, ses maîtresses pour étudier avec lui la formule d'un univers nouveau. S'exaltant l'un l'autre, les deux alchimistes disséquaient des principes sur lesquels le monde reposait depuis dix siècles, rejetaient la société au creuset.

Le Régent, comme le lui reprochait aigrement Saint-Simon, méprisait les hiérarchies, les privilèges. Dix jours après les relevailles de sa fille, il fonda l'enseignement gratuit, ouvrit l'Université, de même qu'il avait ouvert la Bibliothèque. Ce n'était qu'un premier pas. Law, adoptant un plan de Renault d'Eliçagaray, proposa l'égalité devant l'impôt, fut approuvé. Instant pathétique où la Monarchie faillit accomplir elle-même la Révolution, changer la face de l'avenir !

Apaisé par ce travail, cette espérance, le duc d'Orléans alla voir Mme de Berry, toujours dolente et toujours excentrique. Il la trouva vouée au blanc. Robes, livrées, tentures, équipages, le château et ses hôtes éclataient de candeur. Élisabeth reprit aussitôt le thème de ses récriminations. Elle ne voulait pas s'exposer à une seconde insulte :

— Je suis veuve, riche, libre, je puis déclarer moi-même mon mariage s'il me plaît !

Et d'énumérer les titres, les biens dont Riom devrait alors être comblé. Comme ces bravades manquaient leur but, la furie devint sirène, déploya ses grâces, si bien que Philippe, effrayé de lui-même, prit la fuite.

La rumeur se répandit qu'il avait cédé. Mme d'Orléans en quitta sa chaise-longue, menaça de se retirer en Lorraine. La Palatine, à son tour, descendit dans l'arène. Rubiconde, colossale, terrible, la vieille princesse invectiva son fils comme un enfant rétif, le somma d'en finir avec ce gendre déshonorant. Si elle avait été la maîtresse, le Don Juan pustuleux aurait depuis longtemps terminé sa carrière au fond de la Seine. Philippe crut entendre la voix de sa conscience. Il obligea Riom à rejoindre l'armée d'Espagne, ferma ses oreilles aux hurlements d'Élisabeth, cessa même de la voir.

La farouche amoureuse pensa mourir de chagrin. Tout l'abandonnait à la fois, santé, bonheur, crédit. Déjà les courtisans se détournaient d'elle, la traitaient en exilée. On racontait que le Régent avait ordonné d'enlever Riom pendant son voyage, de le jeter aux oubliettes de Pierre-Encize.

Élisabeth était trop brave pour succomber sans bataille. Domptant sa fièvre, son chagrin, domptant jusqu'à ses fureurs, elle envoya vers son père des messages soumis, le supplia d'accepter, en gage de pardon, une fête familiale qu'elle lui offrirait le 1er mai.

Philippe vint. Le souper était dressé sur la terrasse qu'assiégeait en bruissant le feuillage innombrable. L'or, le rose, le violet se disputaient le ciel au seuil de la nuit. De languides musiques s'élevaient des massifs.

Vêtue de soieries blanches, largement décolletée malgré la fraîcheur, Mme de Berry appelait à la rescousse les prestiges de sa beauté menacée. Le Régent s'attendrit. Elle le fit boire, but elle-même et mangea avec emportement. Quand s'élevèrent les premiers souffles de l'aube, elle pensa tenir l'avantage, réclama le retour, le triomphe de Riom. M. d'Orléans, dégrisé, s'éclipsa. Élisabeth rentra péniblement chez elle, eut une syncope et, dès lors, déclina rapidement.

Dégoûtée de Meudon, elle gagna la Muette d'où elle ne cessa de harceler Philippe. Son état s'aggrava. D'affreuses douleurs la ravageaient des pieds à la tête, et les médecins, une fois de plus déconcertés, ne savaient qu'alterner saignées et purgatifs. Ils recommandaient aussi la sobriété, mais rien n'apaisait la fringale d'une Joufflote devenue maigre, sèche, méconnaissable. Après les cinq ou six repas de la journée, elle employait encore ses insomnies à dévorer.

Juin s'écoula, aussi douloureux pour le duc d'Orléans que pour son ennemi vaincu, le roi d'Espagne. Le 9 juillet apporta un instant d'apaisement. Philippe avait rendu visite à la malade qui relevait d'une fièvre violente. Élisabeth prit le bras de son père, parcourut lentement les allées gorgées de roses. Tout occupée à ressaisir la vie, elle oublia sa passion fatale, fut, comme autrefois, l'enfant qui s'abandonne au seul être capable de la sauver. Cet amour dont le duc d'Orléans avait tant souffert, ressuscitait enfin dans sa pureté du premier âge, tel qu'il aurait dû pacifier, ennoblir deux existences si tant d'aberrations ne l'avaient pas souillé. Refoulant ses larmes, le pauvre prince voulut croire

au rachat, au renouveau. Mais ce n'était qu'une déception suprême.

Cinq jours plus tard, Philippe retournait à la Muette, appelé en pleine nuit par des suivantes épouvantées. Les cris de la patiente transperçaient les murailles. Chirac, premier médecin, attribuant cette crise à de nouveaux excès de table, ordonna une dose d'émétique qui amena un soulagement. On respira. Hélas ! la duchesse de Berry, assoupie, se réveilla avant le jour, appela mystérieusement Mme de Mouchy et lui demanda une collation. La misérable obéit. Élisabeth se gorgea de figues et de melons, vida plusieurs carafes de bière glacée. Elle était perdue.

Le 16 juillet, elle communia «publiquement à portes ouvertes » devant sa Maison assemblée.

— N'est-ce point mourir avec courage et grandeur ? demanda-t-elle.

Mais, le jour suivant, l'humilité la pénétra enfin. L'orgueilleuse ploya, voulut recevoir une seconde fois l'extrême-onction et déclara « qu'elle mourrait sans regrets puisqu'elle était réconciliée avec Dieu et que, si sa vie se prolongeait, elle pourrait bien l'offenser de nouveau ».

Pendant ce temps, la Mouchy faisait main basse sur les meubles, les bibelots, déménageait jusqu'à des tapisseries. Mme de Saint-Simon, dame d'honneur, sauva de justesse le « baguier » contenant les célèbres diamants de la princesse.

Chirac ayant perdu toute espérance, on appela l'empirique Garus dont « l'élixir de vie » produisit un effet miraculeux. Cet élixir ne s'accommodait d'aucune autre drogue. Furieux du succès d'un confrère méprisé, Chirac pénétra à l'improviste chez la malade, lui administra « avec impétuosité » un purgatif de sa façon, la tua.

Le 20 juillet 1719, vingt-quatrième anniversaire de sa naissance, la duchesse de Berry rendit au Ciel son âme tumultueuse. L'autopsie la révéla enceinte et découvrit une cervelle « *réduite de moitié* ».

« Mon fils a perdu le sommeil, écrivit la Palatine. Il est dans un état qui attendrirait un rocher. »

Il n'attendrit point les chantres de l'opposition :

Est-ce du trépas de Berry
Que ta perfide âme s'oppresse ?
Je vois que ton regard pâlit,
Est-ce du trépas de Berry ?

La pleures-tu comme mari,
Comme ta fille ou ta maîtresse ?

Telle fut la seule oraison funèbre du phalène resplendissant et funeste qui s'était si vite brûlé au feu des plaisirs.

XXII

L'ÂGE D'OR

Juillet 1719 - janvier 1720

Les ennemis du Régent avaient cru que la douleur achèverait ce malade ou, du moins, le laisserait inerte, désarmé. Ce fut le contraire qui arriva. Philippe ne chercha d'autre consolation que le travail, que le succès de son grand œuvre.

Les continuelles émissions d'actions, aussitôt souscrites, aussitôt ascendantes, avaient fait, en six mois, d'un gouvernement ruiné, le gouvernement le plus riche du monde. Bienheureux Pactole dans lequel le duc d'Orléans et Law prétendaient noyer les vieux abus dont le régime se mourait. Supprimer la maltôte, résorber la dette publique, affranchir les provinces des barrières douanières, forcer l'Église à vendre une partie des biens de main-morte étaient leurs moindres projets.

Renault d'Eliçagaray, dit le Petit Renault, naguère chef d'escadre et investi de la confiance intime de Louis XIV, jouissait du double prestige du savant et de l'honnête homme. Il exposa devant le Conseil de Régence son plan d'impôt proportionnel sur le revenu qui, prenant la terre pour base, supplanterait toutes les anciennes redevances, sonnerait le glas des privilèges fiscaux. Son mémoire fut si éloquent, si lumineux que pas un duc n'osa y contredire. Le novateur reçut mission d'essayer sa panacée durant une année dans la généralité de La Rochelle. C'est alors que surgirent les pièges sournois tendus par l'avarice, l'envie, la terreur, la routine. Renault mourut à la peine et la belle réforme sombra.

Cet échec, annonciateur de tant de désastres, passa inaperçu au milieu du tourbillon où Plutus triomphant entraînait les Français. Un peuple entier goûtait la dangereuse ivresse du pauvre diable promu subitement millionnaire.

La Compagnie d'Occident, devenue Compagnie des Indes, absorbait celles de la Chine et des Indes Orientales, monopoli-

sait le commerce d'outre-mer. Qui se rappelait que cette puissance près de laquelle la Compagnie anglaise du Sud faisait piètre figure avait pour assise une si frêle couche d'or, quatre millions à peine ? Le « Mississipi » semblait une source féerique. On ne se souciait pas beaucoup que Law jetât les fondations de deux grandes villes, la Nouvelle-Orléans et Lorient ou mît en chantier une flotte de commerce, mais on s'écrasait aux noces d'une reine américaine qui épousait à Notre-Dame un sergent des Gardes françaises ; on se pâmait devant des sauvages à longues plumes, des oiseaux fabuleux et d'étranges bijouteries, gages de la richesse des « Iles ». Et les actions montaient toujours. « Je ne puis finir sans me réjouir avec vous de l'heureux état où sont vos finances, écrivait Stanhope à Dubois. Leur rétablissement si prompt et si surprenant fait l'admiration de l'Europe. »

Law, cependant, se trouvait déjà exposé à tous les dangers des spéculateurs. Son propre ministre, d'Argenson, furieux de se voir relégué au second plan et avide de profits, s'associait contre lui aux quatre banquiers du visa, les frères Paris-Duverney. L'homme noir, terreur des voleurs, confia hardiment à son valet de chambre, donc à lui-même, le bail des Fermes, la perception des impôts. Secondé par les financiers rivaux de l'Écossais, il put ainsi créer une société qui, jouant à la baisse, fut baptisée l'Antisystème.

La mort de la duchesse de Berry et l'anéantissement présumé du Régent donnèrent à cette cabale l'audace de démasquer ses batteries. Les 21, 22, 23 juillet, une vague d'actionnaires vint battre le péristyle de la Banque, réclamer en or le remboursement des billets. Au moment où l'inquiétude gagnait les agioteurs, on vit, ô surprise, le plus sûr lieutenant de Law, Vincent Leblanc, passer brusquement à l'ennemi, déclencher la chute des valeurs.

Une panique s'ensuivit sous laquelle le Système parut s'effondrer. Mais Law, sûr de son prince, riposta. Le 25 juillet, un arrêt du Conseil abaissa le cours de l'or, enleva les bénéfices de la poche des baissiers et confia pour neuf ans à la Compagnie des Indes la refonte et la fabrication des monnaies en échange d'un versement de cinquante millions au Trésor. Du coup, « il n'y eut point d'actionnaire qui ne crût être en quelque sorte dépositaire de tout l'argent du royaume ».

La tendance se retourna, les cours remontèrent à tire-d'aile.

L'Antisystème poursuivit la lutte. De puissants auxiliaires

l'épaulaient, le Parlement, des ministres, les Fermiers généraux, Lord Stairs lui-même inquiet de la prospérité française. Law, à son tour, chercha des protecteurs. Il combla d'actions les grands seigneurs, les princes, M. le Duc surtout, vautour insatiable qui monta bonne garde autour d'une banque dont il tirait sans risque plusieurs millions par mois.

Le 27 août, l'Antisystème périt. Un paraphe du Régent ôta les Fermes à d'Argenson et les donna à la Compagnie, cette dernière devant émettre quinze cent millions d'actions que recevraient les rentiers en échange de leurs créances. Double révolution : l'effroyable Dette liquidée, le contrôle de toute la richesse du royaume confié à un seul organisme bicéphale, la Compagnie, la Banque.

Ce fut l'apothéose. Émises à 500 livres, les actions dépassèrent le cours de 8 000. La Compagnie en lança deux fois encore pour vingt-cinq millions, puis, le 13 septembre, pour cent millions, le 20 octobre, pour cinquante. On nommait ces actions, selon leur date de naissance, les mères, les filles, les petites-filles. Afin d'acquérir ces talismans, les valets vendaient leurs hardes, les gentilshommes leurs châteaux, les coquettes leurs bijoux. Les étrangers affluaient — vingt-cinq mille en un mois — vers le « défilé obscur » de la rue Quincampoix où se déroulait une des plus étonnantes kermesses que le monde ait jamais vues.

Dès sept heures du matin, les grilles de fer s'ouvraient, rue aux Ours, devant les gens de qualité, rue Aubry-le-Boucher devant la canaille. En un moment, l'étroit passage, bordé de chaque côté par une quarantaine de maisons, devenait la proie d'une foule que le premier coup de cloche livrait à des fureurs de possédés. L'immobilité de ces hystériques à demi étouffés rendait plus hallucinants leurs convulsions, leurs cris. Les paniers de la marquise s'écrasaient contre la robe du prêtre, la souquenille du laquais tachait l'habit du chevalier de l'Ordre.

A chaque étage, on voyait les commis compulsant leurs paperasses. Les caves abritaient d'autres officines et les toits même se couronnaient de cages en fer dans lesquelles recevaient les banquiers.

De tout le jour, les spéculateurs ne quittaient point le champ de leurs exploits. Quand les élégantes se sentaient lasses, elles s'asseyaient sur le pavé. L'annonce des cours déchaînait de longs mugissements, les impatients se piétinaient, les papiers volaient, le petit bossu légendaire offrait son dos comme pupitre, les employés tendaient par la fenêtre des fortunes aux clients, la

bousculade, la hâte étaient telles qu'un abbé livrait, en guise d'actions, des billets d'enterrement. Souvent des bagarres éclataient, seigneurs et manants se pochaient, des étrangers dupés glapissaient, les archers, sous couleur de rétablir l'ordre, ajoutaient au tumulte et les coupe-bourses s'en donnaient à cœur joie.

A neuf heures du soir, un second coup de cloche annonçait la fin de la bataille. Le savetier se retrouvait financier, le cireur de bottes potentat. M. le Duc et Mme de Prie comptaient joyeusement les millions de la journée. Beaucoup de ces Crésus allaient souper chez une ancienne brocanteuse, la Chaumont, dite « la bonne mère » du Système, qui, tenant table ouverte, conviait le public à de monstrueuses agapes pour lesquelles on immola une fois un bœuf, deux veaux et six moutons. C'était ensuite, de l'Opéra aux Porcherons, la ruée au plaisir. La baguette du magicien avait transformé le Paris pauvre et hargneux de Louis XIV en un mauvais lieu cosmopolite, une folle Suburre où régnait le veau d'or.

Malgré sa passion du jeu, Law ne voyait pas sans frayeur cette fièvre qui faisait brusquement « d'une France de gentilshommes une France d'agioteurs ». Comme il l'avait craint, le sommet de son édifice défiait déjà les nuages alors que les fondations en étaient à peine posées. Avec une hâte inquiète, l'enchanteur s'efforçait de trouver des points d'appui dans le réel. Lorient sortait de terre, la Nouvelle-Orléans apprenait le nom du Régent aux peuplades du nouveau monde, quarante-huit vaisseaux de la Compagnie transportaient jusqu'à Madagascar l'ouvrage des manufactures françaises.

Le malheur était qu'on ne pouvait permettre au temps d'accomplir son œuvre. La Louisiane recelait à peine quatre cents colons. Comment attendre que des hommes de bonne volonté fussent venus les seconder pour mettre en valeur ces plaines infinies ? Les honnêtes laboureurs, les artisans étrangers assurés du passage et de trois cents arpents de lettre, les nègres même, achetés aux trafiquants d'esclaves, ne suffisaient point.

On vida les prisons, on razzia les filous, les vagabonds, les individus de sac et de corde que les « bandouliers du Mississipi » renforcèrent sans scrupules de jeunes ouvriers naïfs, de garçons ivres auxquels on extorqua leur signature. Les compagnes de ces infortunés furent les Vénus de carrefour, les pensionnaires des hôpitaux et, trop souvent hélas ! des innocentes sur les-

quelles s'appesantissaient au hasard les mains cruelles des argousins.

Le Régent exigeait qu'on traitât humainement ces futurs artisans de la grandeur française, mais il ne pouvait guère contre la brutalité des mœurs. « A Saint-Martin-des-Champs on mit les malheureuses en face de la bande des hommes. Parmi ces inconnus, mendiants ou voleurs, elles durent choisir en deux minutes, sous l'œil paternel de la police, se marier en deux temps, comme on fait l'exercice. Puis saoulées et lâchées dans la vaste abbaye. Dans cet état, les pauvres immolées, avec des rubans jaunes pour couronne de mariage, furent promenées, montrées, pour qu'on vît combien les partants étaient gais [1]. » Il y eut des révoltes, des scènes atroces. Plus d'un bandoulier fut trouvé assassiné sous son uniforme de carnaval. Plus d'une Manon Lescaut périt de misère avant d'atteindre la côte.

Et Law ne voulait que le bien de l'humanité ! Il obtenait du Régent la suppression des droits sur les vivres, abaissait le prix de la viande, ordonnait la libre circulation du blé, fondait des fabriques, amenait de l'étranger des ouvriers modèles, reprenait ses grandes réformes. Mais hélas ! il ne consacrait à ces soins que de rares loisirs, étant prisonnier des patrons et des quémandeurs qui le harcelaient sans merci.

Ses salons, ses antichambres, ses escaliers débordaient nuit et jour d'une foule illustre, installée comme en pays conquis. Des duchesses lui baisaient la main, des pairs de France se cassaient devant lui et tous l'entouraient, suppliaient, réclamaient des dots pour leurs filles, des établissements pour leurs fils, des prébendes pour eux-mêmes. Le magicien, le sourcier de la fortune pouvait bien leur laisser une aumône. S'apercevrait-il de quelques millions de plus ou de moins ?

D'importuns, ces mendiants pouvaient, en cas de refus, devenir dangereux. Le Système n'avait d'autre garantie que le bon plaisir d'un gouvernement instable, menacé, sur lequel les Grands gardaient de redoutables hypothèques. N'osant affronter ses flatteurs, l'Écossais payait, payait sans cesse, dispersait en stériles faveurs les trésors dont il avait tant besoin.

Quant aux Condé, leur vigilante amitié ressemblait à l'épée de Damoclès. Law gorgeait toute la famille, et Conti, et Charolais, et Madame la Princesse, et Madame la Duchesse qui, grâce à ses bénéfices, se faisait construire un délicieux hôtel, le Petit-

1. Michelet.

Bourbon. Il laissa gagner à M. le Duc huit millions en septembre, vingt millions en octobre ! Et avec cela il ne l'empêchait pas de nuire !

C'est l'affreux borgne et sa bande qui poussaient les valeurs à des cours insensés ou bien bouleversaient le marché, suscitaient des sautes violentes, génératrices de ruines, de suicides. C'est à cause d'eux que les nouvelles actions rentières de la Compagnie n'étaient pas réservées par priorité aux créanciers de l'État.

Le 22 septembre, Law, révolté d'une telle iniquité, ordonna *proprio motu* de livrer ces actions contre les seuls récépissés des anciennes rentes. M. le Duc, aussitôt, mena grand tapage au Palais-Royal et le Régent, intimidé, abolit, dès le 25, cette sauvegarde des pauvres gens. La hausse, un instant enrayée, reprit avec frénésie.

Law, parfois, succombait au vertige :

— Je rendrai, disait-il, la France si grande que toutes les nations enverront des ambassadeurs à Paris, tandis que le Roi ne leur déléguera que des courriers.

Mais, plus souvent, il éprouvait des angoisses que le Régent refusait de partager.

Après tant de traverses, Philippe croyait enfin avoir trouvé le port, assuré le succès de son règne. L'État connaissait une prospérité ignorée aux meilleurs jours de Colbert et la société, remuée jusqu'en ses fondements, franchissait d'un saut les étapes de plusieurs générations. Tout abondait, les richesses circulaient, l'or étranger affluait en France, le commerce avait quintuplé ses échanges, le bourgeois s'initiait au luxe, le rustre à l'aisance.

La joie de vivre, pénétrant les classes déshéritées, métamorphosait les décors, les mœurs, les âmes. Tandis que la famine désertait les campagnes parcourues de routes nouvelles, les Lassurance, les Robert de Cotte, les Boffrand paraient les villes de bâtiments exquis où fleurissaient les chefs-d'œuvre. « Plus de dettes, plus d'impôts, plus de faillite, plus de rangs ! » Les recettes de l'Opéra passaient de 60 000 à 740 000 livres. On citait des cochers, des frotteurs, des mercières devenus trente, quarante, cent fois millionnaires !

La faveur suprême que cette opulence octroyait au duc d'Orléans n'était ni la victoire de ses armées, ni la disparition de ses soucis, mais la faculté de satisfaire sa générosité. Peu fastueux pour lui-même, peu dépensier pour ses maîtresses, Philippe aimait donner, donner sans mesure. Infatigablement, il transformait les billets enchantés de Law en pensions, en présents,

en grâces dont il saturait pêle-mêle amis, ennemis, indifférents. Il n'avait jamais su refuser. Maintenant il sollicitait les gens d'être ses obligés, querellait Saint-Simon qui faisait quelque difficulté à recevoir la pluie d'or. Le « fanfaron de crimes » se voyait enfin tel qu'il s'était rêvé : chef paternel d'un peuple heureux, semant les bienfaits à la volée.

Si prodigue en France, la fortune ne se montrait pas plus avare en Espagne. Pendant que Philippe V demeurait étourdi par la trahison du Ciel, Berwick emportait Saint-Sébastien, Urgel conquérait le Guipuzcoa, incendiait les chantiers de Santona.

Alberoni, néanmoins, conservait sa dernière carte. Un député de la noblesse de Bretagne, M. de Mélac-Hervieux, était venu — un peu tard — réclamer l'appui du Roi Catholique, promettre que l'apparition d'une flotte espagnole soulèverait toute la province. Cette perspective releva la superbe du fougueux ministre, réveilla ses chimères. Il imagina ses troupes débarquant sur la côte armoricaine, marchant vers Paris dont les anti-orléanistes leur ouvriraient les portes. Déjà Vigo et La Corogne armaient les derniers vaisseaux de Philippe V, déjà le duc d'Ormond, général jacobite, rassemblait une équipe d'aventuriers choisis.

Ce fut la duchesse du Maine qui, dans sa hâte de retrouver Sceaux et ses bergeries, livra au Régent la clef du complot. Le 21 octobre, une escadre anglaise parut devant Vigo, détruisit le port, l'arsenal. Ce que voyant, les bataillons de La Corogne refusèrent d'embarquer.

Excités par la voix des deux furies, Mmes de Kaukoën et de Bonnamour, les hobereaux bretons enfourchèrent pourtant leurs rossinantes, saisirent de vieilles armes du temps de la Ligue et rallièrent au fond des forêts le chef rebelle, Pontcallec. Mais le gouverneur de la province, maréchal de Montesquiou, avait occupé les villes. Il captura sans peine ces féodaux faméliques, les livra à la Chambre Royale de Nantes. C'est alors seulement que parut la flottille chargée des suprêmes espoirs de Philippe V. Elle dut se borner à recueillir une poignée de fugitifs.

Quelques semaines auparavant, le traité de Berlin, conclu entre l'Angleterre et la Prusse, avait démantelé la ligue du Nord, obligé le Tsar à retrouver ses frimas.

Voyant tout perdu, tremblant de laisser les Infants à jamais déshérités, le roi et la reine d'Espagne, dans une crise de lâcheté

affreuse, résolurent d'apaiser les Alliés en leur jetant la tête d'Alberoni.

Chapitrée par sa nourrice, vieille Italienne retorse, instrument du duc de Parme, Élisabeth Farnèse découvrit soudain que l'incomparable cardinal était un fourbe, un intrigant, une tête brûlée, un impie, un ambitieux redoutable, un fils de jardinier. Elle le détesta, le fit haïr à son mari, avec d'autant plus de rage que cette ingratitude les dispensait de se reprocher leurs propres fautes.

Le 4 décembre au soir, Alberoni travailla auprès du roi qui lui témoigna sa confiance ordinaire. Le 5, les souverains, avant de partir pour le Pardo, laissèrent un décret « portant défenses au cardinal de s'immiscer davantage dans le ministère, de se présenter au palais ou ailleurs devant Leurs Majestés Catholiques . . . , avec ordre de sortir de Madrid dans huit jours et, dans trois semaines, des terres de la domination d'Espagne. »

Alberoni reçut la foudre stoïquement. Il décida de gagner l'Italie, demanda un passeport français que Dubois lui accorda volontiers, trop heureux d'éloigner ce génie malfaisant.

Quand elle sut l'exilé sur la route de Catalogne, la reine éprouva brusquement des regrets, des alarmes. Ce favori trop intime connaissait bien des secrets et jusqu'à ceux de l'alcôve royale. N'allait-il pas trahir, se venger ? Entre Lérida et Girone, une troupe de spadassins attaqua le carrosse du cardinal, enleva ses papiers, ses bagages, mais ne réussit pas à le tuer. Le fugitif ne respira qu'à la frontière de France :

— Enfin, s'écria-t-il, me voilà en pays chrétien !

Le chevalier de Marcien, officier du Régent, le mena courtoisement à Antibes. Alberoni régala son compagnon des histoires poivrées de la Cour de Madrid, décrivit les débauches conjugales que rachetaient les autodafés.

Réfugié près de Gênes, il dut encore se défendre contre la rancune de ses anciens maîtres qui prétendaient le faire arrêter, le dépouiller du chapeau rouge et, en désespoir de cause, lui dépêchèrent des assassins. Le rusé éventa tous les pièges.

A la mort du Pape, son ennemi, il s'établit à Rome, éteignit sa fièvre au chant des fontaines. La chance, lassée de la furie avec laquelle il l'avait violentée, ne le visita plus. Accablé par l'ennui d'une vie sans aventures, le terrible Scapin se survécut trente-deux ans à quelques pas du palais où sa vieille rivale, Mme des Ursins, méditait, comme lui, sur la fragilité des grandeurs humaines.

La chute d'Alberoni marqua l'apogée du Système. En décembre, les actions valurent 18 000 livres. On payait 11 000 livres en or pour obtenir 10 000 livres en papier !

Law fut épouvanté. La meute des spéculateurs que stimulaient des princes féroces l'avait obligé de mener cette course, de gravir le pic après lequel s'ouvrait l'abîme. Il n'est pas vrai que ce nouvel Icare se brisa par gloriole en voulant atteindre les étoiles. Il fut contraint de monter, le couteau entre les épaules, et poignardé lorsqu'il trébucha.

Dès novembre, ses pires bourreaux, les Condé, commencèrent de réaliser, provoquèrent des soubresauts mortels. L'agio cessa d'être une loterie dont chaque numéro gagnait. La hausse et la baisse se succédèrent à un rythme de folie, édifiant, ruinant en quelques heures de surprenantes fortunes.

Le public, cependant, gardait son enthousiasme et le gouvernement partageait cette euphorie. Aussi M. d'Orléans manqua-t-il tomber du haut mal quand l'Écossais lui annonça son intention de tout abandonner pour reprendre en Italie son métier de batteur de cartes.

Le Régent protesta, cria, supplia. Law n'était pas son banquier, son serviteur, mais son associé. Allait-il déserter au plus fort du combat, rejeter ses villes neuves dans la poussière, les Français dans le malheur, le Nouveau-Monde dans la barbarie ? Son départ serait un assassinat. Que voulait-il ? Des sûretés, des honneurs ? Il aurait davantage, la place même de Colbert, le titre de Contrôleur général des Finances.

Law succomba, envoûté une fois encore, espérant réussir contre la raison. Un aventurier aurait réalisé, envoyé au dehors ses biens immenses. Lui garda sa fortune en billets, lia son sort à celui de son Système. Cette fortune même était un appât, une proie. Chaque jour, on obligeait le grand homme à acheter des hôtels, des châteaux, des terres, des blasons et à les payer au quadruple. Il ne se dérobait jamais.

Le 30 décembre, le Régent, entouré des princes du sang, distribua lui-même les dividendes aux actionnaires de la Banque. On l'acclama. Soit folie, soit effort désespéré pour maintenir la confiance, Law cria :

— Je n'ai promis que douze, je donnerai quarante pour cent !

Comme un protestant ne pouvait devenir ministre, l'abbé de Tencin, digne frère de la maîtresse de Dubois, emmena l'hérétique faire à Melun une promenade dont il le ramena converti.

Le 5 janvier 1720, l'Écossais fut Contrôleur général. Le 26,

il n'estoit pas besoin d'autant d'eloquence
Monsieur pour avoir ce que vous souhaitez
pour choses plus difficile il suffiroit que je
devinasse ce que vous voulez mais je say
bon gré au congé du trompette qui me
fait recevoir de nouvelles asseurances de
votre amitié dont je fais sans compliment
le cas que je dois

Philippe d'Orleans

Philippe V qui s'était flatté un moment de dicter les conditions de la paix, acheta au prix d'un « affront inouï » la perspective des duchés italiens, signa la Quadruple Alliance.

Le Régent triomphait. Il avait conjuré la guerre générale, sauvé l'équilibre de l'Europe et, dans une France désolée, ressuscité l'âge d'or.

XXIII

LE GLAS

Janvier-avril 1720

— Sire, Votre Majesté n'a plus de guerre à soutenir. La paix est faite avec l'Espagne.

Jamais le Régent ne fut si heureux qu'en adressant cette déclaration à Louis XV. Sa joie n'était pas celle du vainqueur posant sa botte sur la nuque de l'ennemi abattu. Elle ressemblait plutôt à l'attendrissement du bon oncle qui ramène l'enfant prodigue au bercail.

Habile diplomate pour la première fois, Philippe V avait chargé son cher parent de défendre ses intérêts au Congrès de Cambrai où la carte de l'Europe allait prendre un aspect nouveau. Et, certes, il ne pouvait mieux faire. Le duc d'Orléans, bien résolu à ne pas laisser l'hégémonie anglaise sans contrepoids, entendait apporter à l'Espagne des avantages substantiels : non seulement les duchés, mais encore Gibraltar promis par Stanhope dès 1718. Il réparerait ainsi, et au-delà, le tort qu'il avait causé à la monarchie sœur, effacerait les vieilles rancunes, obligerait la Grande-Bretagne à partager l'empire des mers.

Torcy, avocat de la Cour de Madrid, poussait le prince à revenir plus hardiment vers la politique de Louis XIV. L'alliance anglaise, la Quadruplice avaient été des expédients nécessaires pour préserver le continent des folies d'Alberoni. Le mal ayant disparu, pourquoi continuer une cure pénible, pourquoi garder un médecin déplaisant ? La vieille Cour faisait chorus, et, dans une large mesure, l'opinion. Dubois faillit devenir ainsi la victime de son triomphe.

En Law, l'amitié franco-britannique rencontrait un autre péril. Fervent jacobite, l'Écossais n'avait cessé d'alimenter secrètement la caisse du Prétendant. Il regardait sa propre patrie comme la vraie rivale du Système, ne se privait point d'annoncer la ruine des colonies et du commerce anglais écrasés sous la prospérité

du Mississipi. Pour le rénovateur de l'économie du royaume, une Espagne caduque était bien moins dangereuse que les pionniers de l'Acadie ou les directeurs de la Compagnie du Sud. Déjà, cette dernière, plagiant sa concurrente, proposait à la Chambre des Communes d'amortir la Dette. Déjà, les financiers de chaque côté du détroit entamaient une lutte dont gémissait le gouvernement de Londres.

Law soutenait donc Torcy, réclamait une politique qui lui permît de contrebattre plus efficacement les puissances maritimes. Bouillonnant et maladroit, Lord Stairs remplissait l'air de ses clameurs contre le « charlatan », accablait le Régent de protestations, sa Cour de dépêches alarmantes. Law, malicieusement, échauffait la bile de l'irascible seigneur. Quand les actions commencèrent à fléchir, il accusa l'ambassadeur d'avoir accéléré la baisse et les relations des deux pays associés devinrent si périlleuses que l'éternel conciliateur, Stanhope, jugea indispensable de passer la mer.

Le ministre alla directement trouver le Contrôleur général, lui offrit des faveurs pour les membres de sa famille restés en Angleterre et la disgrâce de Stairs dont l'humeur atrabilaire transformait des étincelles en brasiers. Croyant avoir ramené Law, il flatta le Régent en lui donnant des apaisements au sujet de Gibraltar, puis se préoccupa de raffermir Dubois, symbole vivant de la Quadruplice.

Dès l'année précédente, George Ier et l'Empereur, soucieux d'assurer un état social à leur cher abbé, avaient entamé des démarches auprès du Vatican pour lui obtenir le chapeau rouge, ornement naturel des grands ministres plébéiens. Non sans peine, ils arrachèrent au Régent une demande officielle, mais le Pape ne voulut rien entendre.

Sur ce, le cardinal de La Trémoille, archevêque de Cambrai, prince du Saint-Empire, eut l'à-propos de mourir.

— Monseigneur, dit audacieusement Dubois à son ancien élève, j'ai fait un rêve étrange. J'ai rêvé que vous me nommiez archevêque de Cambrai.

— Toi, archevêque ? s'exclama Philippe.

Et il rit longuement, tant lui parut plaisante l'image du vieux cynique paré de la dépouille de Fénelon.

— Pourquoi pas ? riposta Dubois.

Il pesait ses soixante-quatre ans, sa santé ruinée et se refusait à mourir avant d'avoir goûté les suprêmes honneurs. A force de personnifier la politique française, il finissait par confondre

sa propre grandeur avec celle du Roi Très-Chrétien. Résolu à conquérir le Saint-Siège, il abandonnait les jansénistes, découvrait les vertus de l'*Unigenitus*. Les ultramontains, les jésuites se pressaient chez Mme de Tencin qui, entre un coup de bourse et une fête galante, jouait les mères de l'Église.

Quelques heures après que la Quadruplice se fut changée en Quintuple Alliance, l'ambassadeur britannique, appuyé de son collègue impérial, pria le Régent d'accorder la crosse archiépiscopale au ministre des Affaires étrangères. « Il s'agit de notre intérêt commun et de votre gloire », écrivait George Ier.

— En vérité, répondit Philippe, c'est un jour favorable, je suis prêt à remplir le désir du roi.

Deux obstacles séparaient encore le renard de sa proie : abbé, il n'était nullement prêtre et Rome hésitait fort à consacrer ce singulier apôtre. Qu'à cela ne tînt ! Faute du cardinal de Noailles, trop coriace, Dubois séduisit l'archevêque de Rouen, franchit en huit jours tous les échelons de la hiérarchie sacrée.

— Comme saint Ambroise ! lança-t-il effrontément à ses ennemis qui poussaient des cris d'horreur.

On affirma que le misérable possédait une, voire deux épouses vivantes, que les Pays-Bas cachaient sa postérité, que M. de Breteuil, Intendant du Limousin, avait dû enivrer le curé de Brive afin d'enlever du registre paroissial la preuve du mariage de Sa Grandeur. Le malheur pour Saint-Simon et ses disciples est que le prétendu bigame ne retourna jamais au pays natal depuis l'âge de quinze ans.

— Je suis un vieux cheval de trompette, disait Dubois, le bruit ne m'épouvante pas.

Il justifia promptement son ordination en faisant un miracle. Ce que n'avaient pu accomplir ni l'autocratie de Louis XIV, ni la souplesse des jésuites, ni les foudres pontificales se trouva réalisé par l'industrie d'un mécréant. Quatre-vingt-quinze prélats adoptèrent un *Corps de Doctrine* qui jetait une passerelle entre les ultramontains et les gallicans, acceptèrent la bulle. Le cardinal de Noailles lui-même abjura. Après cela, le Pape n'osa se montrer ingrat : le fils de l'apothicaire put, glorieusement, signer ses dépêches : *L'Archevesque-duc de Cambray.*

L'alliance franco-britannique et son représentant semblaient donc remontés au plus haut lorsque éclata la tornade qui manqua les emporter.

Fort de l'assentiment de Stanhope, le duc d'Orléans avait publiquement promis à Philippe V le retour de Gibraltar. Il

tenait par-dessus tout à cette clause qui le justifiait, prouvait son indépendance. Ni George Ier, ni son ministre ne songeaient à le contrecarrer sur ce point de détail. « Je persiste, écrivait Stanhope, dans l'opinion où j'ai été de tout temps, c'est que non seulement cette place nous est inutile, mais même qu'elle nous est à charge. » Par malheur, l'orgueil ombrageux du Parlement rendait ce dernier plus perspicace. Lorsque Sa Majesté présenta aux Communes un bill l'autorisant « à disposer de Gibraltar pour le bien de ses sujets », de telles clameurs s'élevèrent que George Ier sentit vaciller sa couronne et Stanhope sa propre tête. Les députés en furie ne consentirent à s'apaiser qu'après un refus catégorique opposé aux prétentions espagnoles.

Le Régent reçut cette réponse comme un soufflet. Peu habitué aux usages constitutionnels, il ne voulut pas admettre la bonne foi du roi d'Angleterre, se crut joué, déshonoré. Les Français, avides de se réconcilier avec Madrid, allaient accuser le prince d'avoir monté une comédie, flétrir sa soumission au Hanovrien. Les plus bienveillants moqueraient sa crédulité.

Dubois, accoutumé à trouver Philippe impavide sous les pires orages, demeura confondu devant sa fureur, son exaltation. Vainement essaya-t-il de renouer la trame rompue. Chose inexplicable pour un ministre de Louis XV, Sa Majesté Britannique était sans force contre son Parlement et son opinion publique coalisés.

Le Régent, outré, s'exclama que l'alliance devenait une duperie et fut pris au mot sur-le-champ. Law, point converti, s'imagina follement que les profits d'une guerre franco-anglaise sauveraient le Système. Appuyé du secrétaire d'État Le Blanc et de toute la vieille Cour, il pressa si vivement le Régent de s'entendre avec le roi d'Espagne contre George Ier que Dubois, épouvanté, appela une fois encore Stanhope à la rescousse.

Ce ne fut pourtant pas le subtil négociateur qui sauva les pactes de La Haye, mais Philippe V lui-même. Au premier bruit des dissentiments entre Londres et Paris, le Roi Catholique se vit de nouveau arbitre de l'Europe et, violant ses engagements, défendit au marquis de Lede d'évacuer la Sicile. C'était aller trop vite en besogne. Le Régent, irrité de « ces mauvaises finesses italiennes », comprit le danger d'une rupture, accepta de soumettre l'affaire de Gibraltar au prochain Congrès.

L'archevêque de Cambrai, sauvé, ne pardonna point à Law. Au moment de livrer la bataille décisive, le Système se trouva

donc obligé de résister à deux nouveaux ennemis : Dubois et l'Angleterre.

Depuis le 14 décembre, le marché hésitait entre des envolées brutales et des glissements découragés. En janvier, les clairvoyants jugèrent le moment venu de prendre leurs bénéfices et la baisse commença.

Quelques séances suffirent à lui imprimer une allure aussi déraisonnable que celle de la hausse elle-même. Law, dans sa gloire de Contrôleur général, alla faire rue Quincampoix des distributions d'argent. Les agioteurs empochèrent et vendirent de plus belle.

A mesure que se dépréciaient les actions de la Compagnie, la confiance abandonnait les billets de banque dont la valeur tombait à son tour. De ces billets on avait émis un nombre immodéré afin de satisfaire la boulimie de la Cour. Leur avilissement provoqua l'ascension des prix, bouleversa la vie sociale. Des curés traduisirent en chaire l'indignation publique. Les évêques lancèrent l'anathème sur les innovations inspirées par Satan. Enfin, le Parlement, écrasé depuis sa défaite au point que le Régent avait imaginé d'exproprier les Conseillers de leurs charges, trouva l'occasion propice pour une rentrée tapageuse, remplit Paris de protestations et de menaces.

Le Système entier se lézardait, menaçait ruine. Un prince pusillanime aurait pu désavouer, accabler le novateur malheureux. Philippe se déclara hautement solidaire de son ministre et, pour sauver leur œuvre commune, le laissa disposer d'un pouvoir sans limite.

Law employa des moyens violents, désespérés, attribua (28 janvier) un cours forcé aux billets de banque qui ne baissèrent pas moins. Joie des débiteurs. La noblesse ruinée depuis la Fronde, les vieilles familles accablées d'hypothèques, se hâtèrent d'acquitter leurs dettes en bourrant leurs créanciers de papiers cotés au double de la valeur effective qu'ils représentaient.

Les capitaux commencèrent à fuir. Law leur interdit de franchir les frontières, confisqua aux frères Paris sept millions frauduleusement exportés en Lorraine. A tout prix, il fallait retenir captifs les métaux précieux. Défense de fabriquer de la vaisselle d'or ou d'argent. Défense d'acheter, de porter et même de garder des pierreries. Ces biens inutiles devaient être vendus à l'étranger, convertis en espèces.

Avec cela, le « Mississipi » baissait toujours. Law, tremblant de voir sombrer ses chères colonies, prit un parti téméraire, fondit la Compagnie et la Banque, déclara les actions de l'une convertibles en billets de l'autre. A l'assemblée générale où la chose se décida (22 février), le ministre promit que le gouvernement restreindrait son train de vie, n'émettrait plus de billets sans l'aveu de la Compagnie et l'autorisation du Conseil de Régence, se défendrait de puiser arbitrairement dans la caisse. Mais, en raison du taux encore trop élevé de l'action, il dut presque aussitôt manquer à sa parole, augmenter la masse du papier. C'est ainsi que l'imprudent lia le crédit public à une entreprise commerciale devenue spéculative et « tailla pour ainsi dire à pic l'écueil sur lequel il s'était retranché » [1].

Le numéraire se terra. Décidé à le ramener de force vers les coffres de la Banque, Law défendit aux particuliers de conserver chez eux une somme liquide supérieure à cinq cents livres, promit aux délateurs la moitié des trésors qu'ils livreraient. Les dénonciations, les saisies, les violences terrorisèrent les bourgeois. Les grands seigneurs s'en tirèrent mieux : le duc d'Antin acheta toutes les étoffes, le duc d'Estrées rafla le café et le chocolat, le duc de La Force fit main basse sur les chandelles. Après quoi, ils revendirent leurs marchandises à des prix monstrueux.

Law se disposait à charger les affameurs, quand ses bons alliés, les Condé, lui passèrent brusquement le lacet.

Le 2 mars, le grotesque Conti installa quatre charrettes dans la cour de la Banque, présenta aux guichets quatorze millions d'actions, exigea leur remboursement en or et disparut avec sa proie. Émotion, scandale. Furieux de s'être laissé devancer, M. le Duc apporta, dès le lendemain, une montagne de titres, razzia vingt-cinq millions (cinq à six cents de notre monnaie).

— Il semble, Monsieur, lui dit le Régent indigné, que vous preniez plaisir à détruire en un moment ce que nous avons beaucoup de peine à établir en plusieurs jours !

Et il s'abandonna à une si violente colère qu'il eut, peu après, une nouvelle attaque, faillit perdre la parole. Chirac le sauva de justesse.

L'édit, assurément, était violé, mais le moyen de frapper des princes ? Law en trouva un, stupéfiant, énorme, supprima l'or et l'argent. Le louis d'or vaudrait en mars 42 livres, en avril 36, en mai, rien. L'argent obtenait un sursis jusqu'au 31 décembre.

1. Lemontey.

Le papier vainqueur supplantait le métal et, comme il devait se multiplier d'autant plus que sa tâche devenait plus considérable, on en imprima derechef par centaines de millions !

Cette inflation mit le comble au désordre. C'était le moment où Blount, directeur de la Compagnie du Sud, faisait adopter son système à la Chambre des Communes et provoquait chez ses compatriotes la même frénésie qui bouleversait la France. La spéculation devint internationale. Entre la rue Quincampoix et la Cité se déroula une course épique, tout à l'avantage des Anglais. Law avait annoncé 40 %, Blount promit 50 !

Paris perdit la tête. Les hommes auxquels, depuis six mois ou un an, la fortune accordait ses faveurs se découvrirent une âme d'Othello pour retenir la capricieuse déesse. En une saison, les sentiments sévères qui formaient l'armature de la société française, l'honneur, la crainte de Dieu, le respect de la famille, la probité, le bon sens, croulèrent, tombèrent en poudre sous la poussée de la convoitise. Des fils trahirent leur père en échange d'une part de ses biens, un mari vendit sa femme, des gentilshommes se firent voleurs, assassins.

La misère des dernières années de Louis XIV et la confusion qui suivit avaient multiplié les malfaiteurs. Un ingénieux petit drôle, preste, alerte, matois et « gentil », escrimeur, tireur de cartes, acrobate, expert en escamotage, imagina de grouper ces sacripants, leur donna la cohésion, la puissance, la discipline d'une armée.

Louis-Dominique Cartouche, fils d'un tonnelier, élève des jésuites, puis d'une équipe de Bohémiens qu'il suivit par les routes, était, lui aussi, un précurseur. Ancêtre des trusts criminels, appelés à connaître une si grande prospérité en Italie et en Amérique, il fonda la première association de bandits qui, de l'antichambre du Roi au bouge des faubourgs, contrôla toute l'activité du pays.

Les délits de droit commun étaient ses moindres commerces. Les vices des seigneurs, la vénalité de la police, les étranges trafics de certains magistrats lui facilitaient des opérations autrement fructueuses.

François Le Roux, exempt inspecteur, chargé d'assurer l'ordre rue Quincampoix, appartenait à la célèbre bande. Ses soldats avaient aménagé leur poste en coupe-gorge. Ils détroussaient, assommaient les spéculateurs imprudents, rançonnaient le quartier. Une seule de leurs dupes, un Anglais, laissa treize cent mille livres entre leurs griffes !

Quand les plaintes se furent accumulées, on remplaça François Le Roux, mais par un autre lieutenant de Cartouche, Jean Bourlon, qui transforma la Bourse en forêt de Bondy. Vainement, le Régent fit-il augmenter de cinquante hommes chaque compagnie de gardes. Paris était un repaire, l'égout du continent. Onze personnes périrent assassinées en trois jours. La Seine charriait pêle-mêle les cadavres des victimes et ceux des suicidés. Un seul coup de filet, donné près de Saint-Cloud, en ramena sept.

Le 22 mars, le comte de Horn, joyeux luron, parent de la Palatine, allié à la plupart des maisons régnantes, attira à la taverne de l'*Épée de Bois*, rue aux Ours, l'agioteur Lacroix auquel il avait promis d'acheter cent cinquante mille livres d'actions. Il l'égorgea et s'enfuit, emportant les valeurs.

Quand on l'arrêta, le fringant gentilhomme sourit. Il était célèbre pour ses farces, — récemment, il avait perturbé en pleine église un service funèbre, offert à boire au cadavre — et celle-ci lui paraissait de haut goût. Si les juges faisaient du zèle, son cousin, le Régent, serait bien obligé de le gracier. Quelques semaines de Bastille, un reposant exil... Peut-être même garderait-il son butin. Les lois des princes n'étaient pas celles de la canaille.

Mais le monde changeait à une vitesse effrayante. Le Parlement condamna le coupable à être roué vif. Huit mille lettres s'abattirent sur la table du duc d'Orléans, réclamant une mesure de clémence. Philippe refusa. Toute la noblesse d'Europe le supplia du moins de commuer la peine. Infliger à un comte de Horn un supplice infamant, c'était rompre la solidarité féodale, accomplir une révolution. Le Régent répondit par le vers de Corneille :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Et l'assassin fut rompu en Grève (26 mars).

Inexorable pour son parent, Philippe était fort enclin à l'indulgence envers ses ennemis personnels, les conjurés bretons, voués à la hache le jour même du supplice de Horn. Dubois, dont l'étoile retrouvait le zénith, s'emporta contre la bonté de son maître, déclara que les exemples, nécessaires à l'ordre et au crédit public, ne l'étaient pas moins au maintien du loyalisme. Les papiers saisis dans les vieux donjons armoricains respiraient « l'indépendance, l'esprit républicain, la sédition et la révolte ».

Un acte de faiblesse entraînerait des conséquences que le tuteur d'un Roi mineur n'avait pas le droit de risquer.

Le duc d'Orléans, déchiré, laissa monter à l'échafaud MM. de Pontcallec, de Talhouët, de Couëdic et de Montlouis, mais gracia leurs complices et, dès le 15 avril, pacifia la Bretagne par une amnistie générale.

Il n'en resta pas moins mélancolique, oppressé. Les ombres des quatre décapités de Nantes le harcelaient comme un remords, le remords de cette politique qu'il avait été contraint de suivre et qu'il se reprochait peut-être de n'avoir pas su éviter.

Quant à Dubois, rayonnant, il fêta sa faveur recouvrée, son ordination, sa crosse, la défaite des jansénistes, le triomphe de l'alliance au cours d'un banquet babylonien. Quel sourire dut creuser le visage sarcastique de l'archevêque de Cambrai dégustant son immuable poulet, tandis que la foule chamarrée de ses ennemis bâfrait à ses dépens et mêlait des adulations aux soupirs d'une goinfrerie satisfaite !

Cette apothéose pouvait paraître dangereuse pour Law. Philippe voulut démontrer qu'il ne se lasserait point de soutenir l'inventeur et, lui donnant le titre que Louis XIV avait refusé à Colbert, le nomma Surintendant des Finances.

XXIV

LE *DIES IRÆ*

Avril 1720 - mars 1721

On ferma la Bourse de la rue Quincampoix contre laquelle les « Cartouchiens » méditaient un assaut et les agioteurs se transplantèrent dans la cour de la Banque, sise depuis peu à l'Hôtel de Nevers. Bientôt expulsés de cet asile naturel, ils émigrèrent vers les quartiers neufs, formèrent, place Vendôme, un camp volant — le *Camp de Condé*, gouaillaient les Parisiens — où fleurirent les cabarets, les marchandes de plaisir, les fripiers, les brocanteurs et les usuriers de tous poils.

Cette foire connut encore le hourvari de la rue Quincampoix, mais non ses heures d'enthousiasme. C'était le champ de la baisse. La hausse avait passé le détroit, sans esprit de retour, entraînant avec elle son cortège de folies.

Pauvre Lord Stairs, si rigoureux pour l'imprudence et l'avidité des Français ! Que dut-il penser, après sa disgrâce, en trouvant ses impassibles compatriotes livrés aux mêmes démons ? Les actions de la Compagnie du Sud avaient monté de 100 à 1 000 livres, et déjà se voyaient éclipsées par les titres de sociétés nouvelles qui pullulaient chaque matin, comme les sauterelles d'Égypte. La fièvre de l'or détruisait jusqu'au *cant*. A l'exemple du prince de Galles, lords, ministres, évêques, marchands ou laquais spéculaient d'un tel cœur que, près d'eux, les plus gros requins de la faune parisienne prenaient un aspect rassurant.

Law, cependant, ne désespérait pas d'affranchir le Système des surenchères qui l'empêchaient de porter ses fruits. Ah ! si ses ennemis lui accordaient quelques mois de répit ! Si les manufactures travaillaient en paix, si la flotte achevait ses périples, si la Louisiane livrait ses authentiques trésors ! Mais M. le Duc réclamait toujours, le Parlement aboyait, recouvrant, à force de démagogie, une dangereuse popularité, d'Argenson fourbissait

des armes empoisonnées, Noailles attendait sa revanche, Dubois, sans prendre ouvertement parti, guettait l'occasion.

La Pentecôte arriva. De 18 000, les actions étaient descendues à 8 000 livres et continuaient. Machiavélique, d'Argenson soutenait que la véritable cause du trouble était l'incertitude publique. Puisque le papier remplaçait les espèces, pourquoi ne pas le traiter comme une monnaie ordinaire, pourquoi ne pas lui fixer un cours ? Diriger sa chute serait le seul moyen de l'arrêter à temps.

Le Régent se laissa-t-il endoctriner au point d'imposer cette expérience ? Law, séduit par quelques-uns de ses collaborateurs étrangers, pensa-t-il abattre la spéculation, rétablir de force le règne du bon sens ?

Le 21 mai, à l'issue d'un conseil secret tenu au Palais-Royal, parut un édit ordonnant que la valeur des actions perdrait chaque mois 500 livres, de manière à revenir, le 1er décembre, à 5 000 livres. Les billets de banque subiraient un retranchement parallèle qui les amputerait en un semestre de 50 %.

Ce fut un coup de tonnerre. On apaisa M. le Duc exaspéré en lui jetant quatre millions, mais les porteurs, condamnés à la ruine, ne s'apaisèrent point. Frustrés de toute espérance, « ils crurent que l'édit produisait ce qu'il constatait seulement ». Le crédit, la confiance, bases du Système, s'évanouirent, cédant la place à une panique furieuse. Le peuple assiégea la Banque, en fracassa les vitres, réclama la tête de Law. En réponse, le duc d'Orléans mena l'Écossais à l'Opéra dans sa propre loge, signifia qu'il ne l'abandonnerait jamais.

Cet acte chevaleresque ne calma point la ville en délire. Le Parlement, rentré de vacances, s'assembla sur-le-champ, condamna proprement à mort le Surintendant et ses collaborateurs, inculpés de banqueroute frauduleuse, et annonça qu'il allait « se jeter aux genoux du Roi », c'est-à-dire infliger une mercuriale au gouvernement.

Le Régent n'osa l'éconduire. Comme au jour du lit de justice, les hommes rouges traversèrent Paris à pied, escortés cette fois par les acclamations populaires. « La Fronde recommence », disaient les lecteurs du cardinal de Retz. M. d'Orléans sentait le timon lui échapper. Les troupes mêmes dont les officiers agiotaient frénétiquement n'étaient pas sûres.

A demi assiégé en son palais, Philippe dut se rendre avec armes et bagages. Il caressa les magistrats victorieux, abrogea l'édit, enleva sa charge à Law et lui donna une garde, soi-disant

pour l'empêcher de fuir, en réalité pour le protéger (29 mai). Une erreur fatale avait jeté bas en huit jours l'ouvrage de deux années.

Le Parlement exigea la vérification des comptes de la Compagnie et de la Banque. Tandis que la foule hurlante battait, sans se lasser, les murs de l'Hôtel de Nevers fermé, les experts s'affairaient. Ils croyaient pénétrer dans les écuries d'Augias, découvrir la gabegie, la fraude, la banqueroute. Stupeur ! Tout n'était qu'ordre, équilibre, clarté. La Compagnie possédait trois cents navires, des marchandises par millions ; la Louisiane regorgeait. Un peu de patience et de raison auraient suffi à transformer les mirages en réalités.

Ce bilan remplit Philippe de remords et de colère contre les ennemis de Law. L'Écossais ayant refusé de reprendre la Surintendance, désormais divisée entre cinq directeurs, se vit nommer Conseiller d'État, Intendant général du Commerce, directeur de la Compagnie et de la Banque. La cabale fut pulvérisée, les frères Paris exilés, le Prévôt des Marchands, Trudaine, cassé, d'Argenson, enfin, dépouillé de ses emplois, chassé de la Cour.

L'ancien Garde des Sceaux, anéanti, se retira, bizarrement, en un couvent de bénédictines, la Madeleine de Traisnel, dont la prieure n'avait rien à lui refuser. Comme il était Chancelier de l'Ordre de Saint-Louis, les mauvais plaisants apposèrent une affiche : « Il a été perdu un grand chien noir avec un collier rouge et les oreilles plates. »

Le bonhomme d'Aguesseau, que Law alla quérir lui-même en sa terre de Fresnes, consentit à perdre sa réputation auprès du Parlement et des jansénistes pour goûter, une fois encore, aux douceurs du pouvoir.

Sentant le sol se dérober sous leurs pas, le Régent et Law essayaient désespérément de sauver leur édifice par toute une série de mesures précipitées : réhabilitation des métaux, abrogation de l'édit portant défense de thésauriser, création de rentes à 2 1/2 %, destruction solennelle des billets convertis, division des gros en petits billets, sommation aux particuliers d'avoir à rapatrier leurs biens exportés. Mais rien ne prévalait sur le mauvais sort et la confiance perdue.

Tandis que le *Grand Saint-Antoine*, navire venu de Syrie, apportait la peste à Marseille, paralysant ainsi le commerce de la Compagnie, les actions, d'un seul coup, tombaient à 4 000 livres. Quant aux billets, ils brûlaient les doigts des por-

teurs. Six mois auparavant, un créancier avait tiré l'épée contre son débiteur qui prétendait le payer en or et non en papier. Maintenant, de l'aube à la nuit, une multitude hagarde submergeait la Banque afin d'obtenir quelque monnaie en échange des liasses détestées.

Cet argent, aussitôt versé, disparaissait au fond des coffres ou dans le terreau des jardins, ne circulait plus. L'État perdait son encaisse sans compensation, et Law, aux abois, dut émettre des billets nouveaux jusqu'à concurrence de six cents millions ! Inflation illégale que le Régent accepta d'avaliser par un arrêt antidaté.

Les prix atteignaient des sommets vertigineux. On payait la bougie neuf livres, le café, dix-huit, la paire de bas de soie, quarante. Les ouvriers chômaient quatre jours sur six.

En juillet, la ruée quotidienne vers les guichets prend les proportions d'un cataclysme, la Banque ne change plus que les billets de dix livres. Le peuple déferle le long de l'étroite rue Vivienne avant de gagner les jardins de l'Hôtel de Nevers où commence la file mendiante. Quand les jardins sont pleins, les gardes ferment les grilles auxquelles restent parfois agrippés les corps étouffés dans la bagarre.

Le 17, le raz de marée commence durant la nuit. A l'aube, il y a quinze morts. Cris d'horreur, d'indignation. La foule se saisit des cadavres, en porte un aux Tuileries, cinq à l'hôtel de Law, trois autres au Palais-Royal. L'Écossais, arrivant chez le prince, voit son carrosse mis en pièces, ne peut ressortir. Le Régent, « blanc comme sa cravate », garde son sang-froid, ne permet point qu'on paraisse inquiet. Il faut, cependant, livrer les allées aux furieux, garnir les vestibules de soldats déguisés.

Les hurlements ne cessent point, certains exaltés parlent de bouter le feu au quartier, d'ensevelir les Orléans et les banquiers sous les mêmes décombres. Un roi des Halles suffirait à soulever Paris. Audacieusement, le voleur Conti se propose, mais il est trop laid, trop bête, déshonoré par surcroît. Le Parlement n'ose pas saisir l'occasion et le peuple, n'ayant aucun but précis, se disperse enfin. Philippe fait camper des troupes autour de la ville.

Law est-il abattu, à bout d'expédients ? Nullement. En plein tumulte, il imagine un État socialisant qui remettra à la Compagnie le monopole absolu du commerce, gros et détail. Ainsi, plus d'intermédiaires, plus de sangsues, plus de vie chère. Pour prix d'un tel privilège, la Compagnie résorbera l'inflation, enlèvera

du circuit cinquante millions de billets par mois. La création d'une nouvelle rente à 2 % facilitera l'assainissement. Tout cela institué malgré le Parlement qui se voit exilé en masse à Pontoise (22 juillet).

Prises avant l'édit du 21 mai, de telles mesures auraient peut-être sauvé le navire, mais, à présent, il est trop tard. La crainte, la rancœur, la méfiance rendent le naufrage inévitable.

Voici le Paris turbulent et fêtard de l'hiver précédent devenu lugubre, douloureux, menaçant. Des mains inconnues répandent des appels au crime : « Sauvez le Roi, tuez le Tyran, ne vous embarrassez pas du trouble. »

Averti que les factieux trament un complot pour enlever Louis XV, le Régent se loge aux Tuileries, à deux pas de l'enfant. Une chaleur d'incendie achève d'exaspérer les esprits. Et ce n'est pas assez. A la ruine, au bouleversement social, à la révolte imminente vient s'ajouter la pire des angoisses : l'attente de la peste qui, ayant ravagé le Midi, déjà, monte vers la Loire.

Indolent et capricieux pendant les premières semaines qui suivent son entrée à Marseille, le fléau, stimulé par le soleil de juillet, brusquement, donne libre cours à sa rage. Les médecins disputent encore sur son identité qu'il tue deux cents personnes chaque jour.

En un éclair, la terreur disperse les fonctionnaires, les notables. Plus de magistrats, plus d'intendants et, bientôt, plus de chirurgiens, de sages-femmes, de fossoyeurs, de marchands. Le 1er août, le Parlement d'Aix trace les frontières de la cité, les garnit de troupes, interdit à quiconque de les franchir sous peine de mort. La famine, aussitôt, surgit. Isolée du monde, sans lois, sans pain, sans espérance, Marseille, dans la gloire de son ciel flamboyant, présente l'hallucinant spectacle d'une ville damnée.

Seul, le docteur Sicard ne s'alarme point. Il a trouvé, chez Hippocrate, un moyen d'intimider la peste : vite qu'on entoure l'enceinte d'un collier de brasiers propres à purifier l'air ! Les flammes ronflent, s'élancent, rendant l'atmosphère irrespirable, multipliant les microbes. A travers ce halo sinistre passent les processions de l'évêque Belsunce, héros fanatique dont la grande voix maudit l'épidémie, la corruption des méchants et le jansénisme. Des figures d'apocalypse apparaissent çà et là. Ce sont les médecins, montés sur des patins de bois, emmaillotés de toile cirée, le visage couvert d'un masque de maroquin rouge à bec

de corbin. Accoutrement qui ne les empêche pas de mourir par douzaines.

Auprès de l'hôpital, l'enfer semblerait un lieu de délices. La pourriture y couvre le plancher d'une épaisseur de trois doigts. Les malades se battent pour y entrer et n'en ressortent plus, même morts, car on n'a pas le temps d'ôter les cadavres qui se décomposent parmi les vivants.

Chaque maison est un charnier. Ceux qui luttent encore se lassent d'agoniser dans la vermine et, un beau jour, ils sortent tous, traînant après eux leurs draps, leurs linceuls. Ces spectres répandent la panique. Ils errent, effrayants, pitoyables, échoués au milieu des ruisseaux infects, recroquevillés à côté de leurs compagnons qui râlent, regardant une dernière fois l'azur implacable.

Ce climat dantesque semble exalter les vices comme les vertus. Si Mgr de Belsunce, le chevalier Roze, le viguier Pilles et la troupe admirable des moines attachés au chevet des mourants étonnent le monde de leur dévouement, d'autres ne se signalent pas moins par leurs forfaits. L'innommable hôpital est aussi un repaire où les infirmiers détroussent les patients. Trois mille enfants, rassemblés à l'hospice, meurent de faim, l'économe ayant détourné l'argent qui leur était affecté. Les possesseurs de denrées spéculent hardiment sur la disette.

Au début de septembre, le nombre des victimes quotidiennes atteint un millier, puis quinze cents. Que faire de tous ces cadavres ? Ils encombrent les hôtels, les masures, les places publiques, les caveaux des églises, le port, la campagne. On les précipite, monceaux ignobles, dans des tombereaux surchargés, on les ensevelit avec une telle hâte que la couche de terre, trop mince, éclate, les rejette.

Personne ne voulant plus se charger de la hideuse besogne, il faut recruter des galériens. Les criminels deviennent les seigneurs de la ville, lancent par les fenêtres des corps qui, parfois, se débattent, rient, boivent, rançonnent, abusent des belles malades. Une frénésie soudaine succède à l'accablement. Les martyrs prétendent consacrer au plaisir leurs derniers instants et ce sont des orgies macabres, des enlacements de squelettes dont le spasme s'achève en cri funèbre.

L'automne apporte un apaisement. Peu à peu, des hôpitaux s'élèvent, les vivres affluent, l'ordre renaît. L'épidémie, toutefois, ne reculera point tant que la masse liquide de deux mille cadavres empoisonnera l'esplanade de la Tourette. Le chevalier Roze

enrôle cent forçats et, travaillant lui-même comme le dernier d'entre eux, fait ruisseler cette mer putride dans les flancs creux des bastions.

Marseille, enfin, respire, mais la peste n'est point rassasiée. La voici à Toulon, où elle dévore seize mille personnes, à Aix, en Avignon. Infatigable, elle gagne le Gévaudan, l'Auvergne, le Limousin. Des soldats l'attendent, mousquet au poing. Elle les brave, transforme en cimetières des villages entiers, traque les paysans éperdus jusqu'au fond des bois. A la place des fertiles vallées, le désert s'étend, peuplé de loups, de chiens sauvages.

On dirait le dernier acte d'une longue tragédie. Après tant de guerres cruelles, après la défaite, la famine, les fortunes anéanties, l'antique morale mise en déroute, la mort survient et fait place nette.

Tels étaient les récits que lisait le duc d'Orléans, tandis que ses fenêtres vibraient au bruit des malédictions. Affreux écroulement après les utopies de « l'âge d'or ». Philippe en demeurait stupide. Le thème de son destin ne se démentait pas. Éternellement ballotté entre des prospérités éphémères et des disgrâces durables, il tombait, à la fin, du sommet de ses espérances dans un désastre sans remède.

Tout était gâché, dévasté, perdu. Le royaume, si gravement blessé en 1715, gisait maintenant plus malade encore et ne retrouvait même pas cette foi passionnée qui lui permettait naguère d'accepter ses maux. A la résignation succédait la haine, une haine intolérante contre les riches, les privilégiés, le gouvernement, contre les idoles si longtemps révérées et leur grand-prêtre légal, le Régent.

Philippe méritait-il cela ? Peu de chefs d'État avaient montré autant de générosité, de désintéressement. Loin d'aspirer à la couronne, il avait tremblé de se voir un jour contraint de la briguer. Les flots d'or de l'année bénie, il ne s'en était servi que pour répandre du bonheur, et Dieu sait s'il aurait pu, lui aussi, engranger des millions ! Ses ambitions ? Ramener la paix, la joie, conquérir l'amour public. En fait, il avait infecté la France de la plus vile des passions et son nom devenait un objet d'horreur.

Cet anathème populaire, le duc d'Orléans le supportait d'autant moins qu'il ne se reconnaissait pas coupable. Non, Law n'était pas un charlatan ; non, ses protecteurs n'avaient pas folle-

ment risqué la fortune du pays dans une aventure impossible. Le Système méritait de vivre.

Mais Philippe, malade et trop sensible, n'était pas de ces hommes qui marchent à leur but sans s'inquiéter d'être maudits. Écrasé sous le poids de l'injustice, il perdit son beau courage, s'abandonna au fil de l'eau.

Des deux hommes, dépositaires de sa confiance, l'un, au moins, semblait réussir. Fort de la ruine de son rival, Dubois conquit un empire absolu.

M. de Cambrai paraissait, à ce moment, hanté, obsédé jusqu'à la névrose par la perspective de son chapeau rouge. La catastrophe publique ne le préoccupait pas tant que l'éternelle bulle *Unigenitus* dont Rome exigeait l'enregistrement.

Il offrit l'aman aux magistrats en échange d'un peu de bonne volonté. Le Parlement refusa. Philippe évoqua l'affaire devant le Grand Conseil, y traîna tout ce qu'il put de princes, de pairs, de maréchaux de la vieille Cour et, à la pluralité des voix, arracha de justesse le vote approbateur. Dubois, triomphant, réclama sa récompense. Le Pape ergota, lanterna, dupa le renard. Conclusion bouffonne de la grande querelle théologique du siècle. Celle-ci, d'ailleurs, n'était qu'assoupie. Deux générations devaient encore se livrer bataille au nom de la Grâce.

Le Système n'avait pas la vie si dure. Ses derniers soubresauts se prolongèrent à peine deux mois. Exilée de la place Vendôme où le vacarme importunait le Chancelier, la Bourse trouva un somptueux refuge dans les jardins de l'hôtel de Soissons, garnis par le prince de Carignan de six cents baraques qui rapportaient à ce seigneur un revenu mensuel de trois cent mille livres. Son installation se fit au son des timbales et des tambours. Vraie parade mortuaire. Le billet de banque de mille livres valait trois louis d'or ! A travers la ville, l'émotion ne s'apaisait pas. Mlle Law, une enfant, fut lapidée au Cours-la-Reine.

En septembre, le retour significatif des frères Paris et un arrêt interdisant de quitter le royaume sans passeport glaça le cœur des agioteurs. Le Régent, vaincu, avait renoncé au grand œuvre. Le 10 octobre, il laissa tomber la foudre : la Banque fermée, les billets supprimés, à partir du 1er novembre. Quelques jours plus tard, la Bourse disparut et soixante agents de change reçurent le privilège de négocier les actions. Ils existent encore.

Law gagna sa terre de Guermande, près Lagny. Une meute d'enragés voulait lui intenter un procès, relever en son honneur

le gibet de Montfaucon. Quelle douleur pour le Régent, quelle angoisse pour M. le Duc !

Le borgne courut lui-même apporter des passeports à l'homme qu'il avait assassiné, le mit en un carrosse qui prit le chemin des Pays-Bas. Le fils d'Argenson, arrêtant étourdiment le proscrit à Maubeuge, se fit gourmander d'importance. L'Écossais put rallier Bruxelles, Liége, enfin Venise où il acheva ses jours dans la pauvreté. Son immense fortune avait fondu au creuset du Système. Mme Law demeura en arrière, ne partit qu'après avoir payé ses dernières dettes.

Philippe, profondément affligé de la perte de son associé, se jura de le rappeler aussitôt que le lui permettraient les caprices de l'opinion.

Et le peuple chanta :

Que la peste soit en Provence,
Ce n'est pas notre plus grand mal,
Ce serait un bien pour la France,
Qu'elle fût au Palais-Royal.

Restait à liquider la faillite. Le Conseil de Régence se réunit, si troublé qu'il n'osa rien décider sans être protégé par la présence fatidique de l'enfant-Roi (1er janvier 1721).

Tous les grands pirates, M. le Duc, Conti, d'Antin, d'Estrées étaient là, peu rassurés. Une attitude menaçante du Régent les eût fait rentrer sous terre. Mais le pauvre prince se montra las, souffrant, humilié. Il avoua l'émission illégale, révéla une inflation de douze cent millions au-delà des limites permises en Conseil. Le voyant si bas, les voleurs se récrièrent, étalèrent des scrupules inattendus. M. le Duc osa incriminer le prince de la fuite de Law. La conclusion — inique — fut que la Compagnie serait tenue responsable des billets de banque imprimés à son insu.

Tandis que les grands se déshonoraient, le Parlement rentrait, la tête haute, au milieu des vivats. Seul, il avait éventé les pièges de Plutus, seul, dans l'écroulement général, il sauvait son prestige, son autorité.

On revint donc aux anciennes méthodes, économies, surtaxes, confiscations, terreur. Les frères Paris reçurent la Ferme des impôts. Crozat, le Crésus de l'ancien règne, et le vieux banqueroutier Samuel Bernard que Louis XIV avait promené à Marly furent nommés directeurs — fossoyeurs — de la Compagnie. Ce

triumvirat équivoque convia la vertu elle-même à rétablir l'ordre, ressuscita le visa de 1716.

Point d'action valable sans estampille et point d'estampille sans justification d'origine. Ceux qui avaient honnêtement acheté leur papier à la Compagnie le garderaient. Les autres, spéculateurs, prévaricateurs, filous divers, seraient dépouillés.

Il s'agissait simplement de passer au crible toutes les fortunes françaises. Et les financiers du xx^e^ siècle croient avoir inventé l'inquisition fiscale !

Quelle hécatombe si une telle loi avait été appliquée impartialement, quel cataclysme pour les illustres gentilshommes cloués au pilori, dénoncés à la vindicte des foules ! Heureusement, les Paris savaient leur monde. Ils ne se permirent point de jeter chez les Condé des regards trop hardis, déclarèrent à Mme de Prie qu'ils étaient ses humbles valets.

Quant aux seigneurs, ils choisirent un bouc émissaire, le duc de La Force, le trafiquant en chandelles, suifs et savons, dont le fructueux commerce excitait autant d'envie que d'indignation. Sur celui-là, chacun cria haro ! On le livra aux rancunes du Parlement, impatient d'affirmer sa nouvelle puissance, on le chargea de tous les péchés d'Israël. Moyennant quoi, Thémis oublia de subodorer le chocolat du duc d'Estrées et ne réclama point les plombs de Versailles volés par le duc d'Antin.

Restait, néanmoins, plus d'un million de bilans à éplucher. Les deux mille contrôleurs qui travaillaient au Louvre sous la direction du célèbre Barrême dressèrent une liste de trente-cinq mille suspects. Ceux-ci, munis d'arguments sonnants, assiégèrent aussitôt les dieux tutélaires. Les dames, particulièrement touchées de leur infortune, se multiplièrent, se sacrifièrent pour eux. On nomma ces anges les « filles de protection ». Sans elles, nulle chance de salut. Leurs blanches mains auraient donné un aspect honnête aux opérations mêmes de Cartouche.

La révolution féodale, si longtemps attendue, si longtemps infidèle, le Visa l'accomplit sur le plan social. Il respecta les déprédations des Grands, ne toucha pas à leurs fortunes reconstruites, à leurs terres, enfin libres d'hypothèques. Ce qu'il frappa inexorablement, ce fut la bourgeoisie, fort peu irréprochable, assurément, mais, du moins, plus utile à l'État que ces nobles entichés de préséances dont la polysynodie venait de prouver l'éclatante incapacité.

Le Trésor récupéra deux cent trente millions et tout un peuple fut au désespoir. Désespoir tapageur, agressif, qui se traduisit

par une hâte insensée de gaspiller les dernières ressources, par des orgies, des sacrilèges, un mépris des lois, une férocité, des actes de sadisme sans exemple. Car l'âge de la « douceur de vivre », si célèbre pour sa nonchalance, sa légèreté, sa grâce, fut, en vérité, horriblement âpre et cruel. C'était le temps où des marquis faisaient égorger les demoiselles auxquelles ils avaient imprudemment promis le mariage, où des princes du sang (Charolais) se divertissaient à flamber une femme comme un poulet.

A ces désordres incroyables répondait, de l'autre côté de la Manche, un tumulte plus effrayant encore. Là aussi, la tornade avait passé, balayant Blount, la Compagnie du Sud et la vermine de sociétés parasites qui croissait autour d'elle. On découvrit que cinq cent mille actions fictives avaient été émises afin d'acheter les premiers personnages du royaume. Scandale épouvantable dans lequel faillit sombrer la jeune Angleterre libérale.

Furieusement attaqué aux Communes, Stanhope se défendit avec tant de violence qu'il tomba en apoplexie, expira (16 février 1721). Tous les apprentis sorciers gisaient sous les ruines accumulées par ce dieu dont ils avaient méconnu la dangereuse puissance, le crédit.

Ainsi passa le Système qui aurait pu sauver la France s'il ne s'était brisé contre l'arbitraire, la cupidité, l'inexpérience, la hâte et la corruption d'une oligarchie de privilégiés. Il n'est pas vrai qu'il se soit achevé en banqueroute. Law avait fait disparaître la Dette monstrueuse héritée de Louis XIV et si bien résorbé ses propres inflations qu'à sa chute, il restait à peine deux cent cinquante millions de billets sur deux milliards sept cents.

Ce qui est vrai, c'est que la crise de 1720 bouleversa la conscience du pays et rompit quelques-unes des amarres de l'Ancien Régime.

Le Régent ayant songé un instant à réunir les États généraux, Dubois, prophétique, lui écrivit :

« Quel sujet de désespoir pour Votre Altesse Royale... si elle changeait par une détermination pareille la forme du plus puissant royaume du monde !... Voyez, Monseigneur, la rage de la nation anglaise presque toujours assemblée en forme d'États généraux contre ses rois : elle les a dévoués à la mort, bannis et détrônés. »

XXV

L'ANGE DE LA PAIX

Mars-juillet 1721

Les dernières illusions ensevelies au fond de la boue, deux événements vinrent distraire les Parisiens de leurs malheurs : une cavalcade, un livre. Une ambassade extraordinaire du Grand Turc défila par la ville, allant féliciter le Roi de son avènement, et le Président de Montesquieu publia en Amsterdam les *Lettres persanes*.

Des deux côtés, le succès fut égal. Si les curieux payèrent jusqu'à cent livres des places qui leur permettaient de contempler à l'Opéra l'envoyé du Sultan, on se disputa le nouvel ouvrage comme, naguère, les billets de Law.

— Faites-moi des *Lettres persanes*, recommandait chaque libraire à ses auteurs.

La fantaisie du juge bordelais avait de quoi satisfaire tous les publics. Les libertins y trouvaient force détails piquants sur la vie de harem, les caustiques de spirituels portraits, les philosophes une ample matière à cogitation. Les salons étaient ravis de se voir si bien étrillés.

« Il y a ici une maison où l'on met les fous : on croirait d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non : le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les Français, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas. »

Les *Lettres persanes* tiraient agréablement la morale des récentes épreuves, montraient, à l'état de ruines, les colonnes superbes qui soutenaient la société du Grand Siècle.

Quel écroulement rapide ! Dix-sept ans après la mort de Bossuet, le catholicisme était mis en question, le clergé avili, la noblesse bafouée (« le corps des laquais est un séminaire de grands seigneurs »). Quant à cette Monarchie dont nul n'avait encore imaginé qu'elle fût autre chose que la patrie elle-même,

un de ses magistrats la proclamait incompatible avec la vertu.

A lire de près le censeur, un seul corps demeurait respectable, le sien, le Parlement, représenté comme le gardien des libertés, alors qu'il était seulement le défenseur de privilèges achetés à deniers comptants. Erreur fatale dont allaient naître les plus grands maux du XVIII^e siècle.

En observant ce brûlot, propre à séduire le duc d'Orléans de 1710, le Régent de 1721 dut se sentir troublé. Ses prédécesseurs auraient condamné l'ouvrage, sinon l'auteur. Lui, répugnait à employer la force contre l'intelligence. Il ne croyait pas que le fait du prince arrêtât jamais les idées. Existait-il un moyen de détourner le cours des choses ? Deux fois, il avait tenté l'expérience en s'appuyant sur la rigueur de Noailles, puis sur l'audace de Law. La première, il avait échoué, la seconde, aggravé le mal. La sagesse était peut-être d'accepter...

M. d'Orléans, à quarante-sept ans, devenait un fataliste appesanti par la déception et les excès. Son teint passait au cramoisi, ses joues pendaient, son regard ne brillait plus, sa corpulence évoquait celle de la Palatine, mais, au fond de cette lourde carcasse, l'esprit gardait son feu, le cœur ses exigences.

Cinq années durant, Mme de Parabère, malgré ses rivales et ses greluchons, avait conservé le rang de sultane-reine. L'hiver finissant, elle reçut publiquement un gage de faveur, une nouvelle maison à Argenteuil, ermitage somptueux, trop somptueux peut-être pour un amant épris de repos et d'intimité.

Un ravissant tableau de Largillière nous montre le couple sous les traits de Vertumne et de Pomone. Marie-Madeleine, les mains pleines de fruits, est dodue, satisfaite et vaguement malicieuse. Le Régent auquel l'Amour enlève son masque tourne vers le petit dieu un regard sceptique, étonné.

Au vrai, après les rudes émotions du Système, Philippe éprouve le désir d'une compagne moins naïvement dévergondée. Sophie de Brégy, femme du comte d'Averne, maîtresse du jeune Alincourt, est ravissante, affirment les uns, déjà flétrie, soutiennent les autres, mais, en tout cas, joyeuse, étincelante.

Le Régent qui ne se leurre point remplace la déclaration d'amour par des offres sérieuses, cent mille écus à la belle, une compagnie à M. d'Averne. La comtesse, effarouchée, se réfugie en ses terres. Elle y reçoit les cent mille écus dans une corbeille débordante de parures et de joyaux. Que répondre à cela ? Mme de Parabère, subitement touchée de la grâce, se décide à mener une existence provinciale, et la nouvelle odalisque, appa-

raissant à l'Opéra au bras de Son Altesse, proclame son avènement devant les foules goguenardes.

Ce sera la dernière aventure du duc d'Orléans. Au moment de perdre forces et jeunesse, le patron des roués veut persuader les autres, se persuader lui-même qu'il conserve l'ardeur d'un amant. Sophie d'Averne se glorifie de soins, de présents, voire d'une jalousie que le volage n'a prodigués à aucune de ses conquêtes depuis Marie-Louise, l'inoubliée. Elle ne connaîtra point, cependant, la grisante fortune des favorites. Si elle se hasarde parfois à quelque indiscrétion, un grondement du tout-puissant Dubois la renvoie promptement à son miroir.

Aucun prince français ne fut si peu sensible à l'influence des dames que le plus débauché d'entre eux.

Le printemps de 1721 vit ce miracle que, des bords glacés de la Baltique aux rives brûlantes du Mançanarès, l'Europe, d'un même cœur, appela le repos, la délivrance. Les Congrès qui devaient se réunir, à Nystadt pour le Nord, à Cambrai pour l'Occident, avaient reçu mission de féconder cette bonne volonté éparse et un peu incertaine. Mais on tremblait qu'ils fussent incapables de la défendre contre les passions ennemies : mégalomanie de l'Empereur, ambitions familiales de la Cour d'Espagne, soucis dynastiques du Hanovrien, frénésie du Tsar, mystiques du droit divin et du droit naturel, sans compter les éternelles rancunes . . .

Un seul homme, par sa souplesse, ses amitiés, son génie inventif, le désintéressement du pays qu'il représentait, semblait en mesure de concilier ces inconciliables. De toutes les capitales, les bras se tendirent vers Dubois comme vers l'ange de la paix.

L'ange présentait un double visage : celui du grand politique sincèrement attaché à son œuvre de reconstruction ; celui du parvenu, prêt aux pires manœuvres si la pourpre cardinalice devait un jour les récompenser. Le prodige était l'aisance avec laquelle ce Janus poursuivait de front des efforts souvent contradictoires.

Le ministre subtil avait compris que l'adversaire de l'ordre international était, non plus le Roi Catholique, mais l'Empereur, toujours comblé et toujours insatiable. En pleine négociation, Charles VI venait de nommer des Grands d'Espagne, remettant ainsi sur le tapis le dangereux procès de la Succession. Dubois, par un coup hardi, dressa aussitôt devant le trublion les barrières mêmes qui avaient arrêté la furie castillane.

A Madrid, le nouveau ministre des Affaires étrangères, Grimaldo, et le confesseur Daubenton réussissaient à faire passer quelque sagesse dans la cervelle confuse de Philippe V. A Londres, Stanhope n'était plus là, mais ses successeurs, Robert Walpole et Lord Townsend — détracteur converti du pacte de La Haye — suivaient une voie identique à la sienne. Dubois joua si bien des uns et des autres qu'il réussit ce chef-d'œuvre : une triple alliance défensive entre la France, l'Espagne et l'Angleterre qui laissait l'Autriche désarmée (13 juin).

Le Roi Catholique renonçait une dernière fois à la couronne des lys, recevait la promesse que le Régent ne ménagerait rien pour lui obtenir les duchés et Gibraltar. Une lettre autographe de George Ier garantissait la reddition de cette place aussitôt que le Parlement viendrait à résipiscence.

Le Hanovrien pouvait se montrer beau joueur. Il retrouvait les avantages économiques que lui avait apportés le traité de septembre 1715, c'est-à-dire, avec l'empire des mers, une véritable hégémonie commerciale. On a aigrement reproché à Dubois la caution donnée par la France à ces clauses exorbitantes. Le ministre ne fut pas responsable d'une erreur due au zèle intempestif de l'ambassadeur Maulévrier qui en reçut de vifs reproches. Quant au reste, Philippe V lui-même avait pris, naguère, l'initiative de livrer à la Grande-Bretagne la clef de ses trésors. Convient-il d'accuser le Régent de s'être montré moins espagnol que le roi d'Espagne au moment où il assurait à ce dernier Parme, la Toscane et, croyait-il, Gibraltar ?

Du côté de l'Orient, l'ange matois, exerçant son talent avec le même bonheur, subtilisait, un à un, les alliés du Tsar furieux. C'était bien tard pour la malheureuse Suède qui dut céder à l'ogre la totalité de ses provinces baltes, mais sauva, du moins, son indépendance. Après une longue éclipse, la France reprenait son rôle de médiatrice entre les nations.

Pendant ce temps, le Dubois-démon se démenait afin de séduire le Saint-Siège. Les derniers millions échappés au Système partaient enrichir le Sacré Collège, la famille du Pape, les Monsignors, les Camériers, la noblesse romaine, la valetaille innombrable des princes de l'Église et jusqu'à certaines courtisanes dont le crédit ne semblait pas négligeable. L'évêque de Sisteron, Lafiteau, commis à ce poste de confiance, tenait la caisse, payait, payait sans hésitation ni fatigue. Toute la gueusaille râpée de la ville éternelle se redora aux frais de la future Éminence.

A l'étage supérieur, l'influence de l'arbitre européen servait de

monnaie d'échange. Le roi d'Angleterre, l'Empereur, le roi d'Espagne désiraient-ils avoir à Cambrai un avocat qui défendrait leurs prétentions les moins acceptables ? Il leur suffisait de faire régler d'avance par le Saint-Père les honoraires de cet agent providentiel. Et les trois souverains, bizarrement unis, harcelaient, de conserve, les bureaux du Vatican.

Hélas ! le Pape avait, lui aussi, sa politique, ses ambitions. Déjà fort malade, il ne voulait pas disparaître avant d'avoir vu le triomphe définitif de sa bulle *Unigenitus* et la renaissance de la suzeraineté pontificale sur les petits États d'Italie. Pour atteindre ce double but, il lui semblait sage d'escompter l'impatience de l'archevêque de Cambrai plutôt que sa gratitude.

Les pourparlers n'aboutissaient donc pas, et Dubois s'abandonnait aux transports d'un véritable désespoir quand le plus imprévu des entremetteurs vint frapper à son guichet. Malgré la générosité du Saint-Père dont il était l'enfant chéri, le Prétendant ne réussissait pas à conserver un train digne d'une Majesté. Si la France acceptait de lui verser discrètement une pension convenable, Jacques Stuart n'éprouverait aucun scrupule à servir le féal de la Maison de Hanovre. Dubois n'eut garde de refuser.

Le Pape, cependant, déclinait avec une rapidité inquiétante. Autour de son lit d'agonie les conjurés se relayaient impitoyablement, essayant d'arracher une parole, une signature à ce mourant trop lucide. En vain : Clément XI expira sans avoir cédé.

Le Conclave qui se réunit aussitôt fut dominé d'un bout à l'autre par cette affaire dont dépendait la fortune d'un mécréant. Le cardinal Paulucci, adversaire de M. de Cambrai, fut élu d'abord. L'Empereur (contre lequel Dubois, au même moment, tournait la Quadruplice !) lui opposa l'exclusive et le cardinal Conti, passant sous les fourches caudines, prit le nom d'Innocent XIII.

Ce nouveau Pontife aurait bien voulu reprendre le fructueux marchandage. On le menaça de publier la promesse qu'il avait signée, de le déshonorer. Dubois, hors de lui, poussait des hurlements de possédé. Enfin, le chantage porta ses fruits. Le 16 juillet, le « drôle », le « fripon », le « polygame », le « fils d'apothicaire » devint Son Éminence et tel est le prestige de l'esprit qu'on l'appela aussitôt le cardinal, tout court, comme Richelieu et Mazarin.

Dans la gloire de ses atours éclatants, l'ambitieux, défilant chez ses ennemis, savoura le double bonheur de mesurer leur

rage et de forcer leur admiration. On guettait ses discours pour y relever une maladresse, une insolence. Il fallut rendre les armes.

— Si la pourpre romaine dont je suis revêtu, dit à la Palatine son ancien domestique, pouvait faire oublier à Madame les premiers temps où elle a daigné jeter ici les yeux sur moi, je serais le premier à lui en rappeler le souvenir . . .

Et au Régent :

— Je rougirais de confusion de paraître ainsi devant V. A. R. si ce que je suis n'était votre propre ouvrage.

Insensible à ces grâces, la canaille fredonnait :

Or, écoutez, petits et grands,
Un admirable événement,
Car, l'autre jour, notre Saint-Père,
Après une courte prière,
A, par un miracle nouveau,
Fait un rouget d'un maquereau.

Le faiseur de prodiges avait voulu en accomplir un en faveur de son ancien élève, et le plus étonnant de tous. Excellant à marier l'eau et le feu, il avait associé déjà l'Empereur et le Roi Catholique, George Ier et Jacques Stuart. Pourquoi n'achèverait-il pas en scellant, par l'union de leurs familles, la réconciliation de Philippe V et du duc d'Orléans ? Ainsi disparaîtraient l'éternelle accusation de la vieille Cour, les cas de conscience du Régent, encore honteux d'avoir dû combattre le petit-fils de Louis XIV, les derniers vestiges de ressentiment entre les deux pays. Les Pyrénées s'abaisseraient une seconde fois.

Dubois marcha droit à la position-clef de la forteresse, attaqua la reine. Malgré la principauté promise à Don Carlos, Élisabeth Farnèse ne se sentait point rassurée. Cédant à sa fureur mystique, le roi d'Espagne avait juré d'abdiquer dans les trois ans afin de se mieux disposer à paraître devant le Créateur. On se demandait d'ailleurs s'il n'y paraîtrait point d'ici-là, tant l'éprouvaient ses humeurs d'hypocondriaque. Que deviendrait alors la dévorante princesse ?

Sans marchander, le tentateur lui offrit le paradis, la couronne de France pour sa fille à peine sortie des langes, l'Infante Anne-Marie-Victoire. N'ayant pu monter elle-même sur le trône de saint Louis, l'héritière des tyranneaux parmesans y verrait du moins sa vivante image, et, belle-mère du Roi Très-Chrétien, défierait les surprises du sort. La contrepartie ? Peu de chose

aux yeux d'une marâtre : le mariage du prince des Asturies avec Mlle de Montpensier, quatrième fille du Régent.

Élisabeth, fascinée, mordit si goulument à l'appât qu'elle devint l'instrument de Dubois, berna elle-même le pauvre fantoche, son époux. Devant les regards troubles du malade, on dressa un épouvantail : un projet imaginaire de fiançailles entre Louis XV et la cinquième princesse d'Orléans, Mlle de Beaujolais. Philippe V n'avait qu'un moyen d'arracher l'enfant royal aux griffes d'une famille funeste, offrir l'Infante. Le Régent n'oserait s'élever contre une telle alliance, surtout si l'abdication d'une de ses filles assurait un diadème à l'autre.

Le succès de ce plan machiavélique dépassa les espérances de ses auteurs. Transporté, lui aussi, à l'idée de voir sa postérité régner en France, le Roi Catholique crut ne pouvoir jouer de meilleur tour à son rival qu'en proposant le double hyménée. On juge des transports du Régent :

« Monseigneur, écrivit-il à Philippe V, ... je trouve, dans le rétablissement de l'union entre le Roi et Votre Majesté et dans le retour et la confiance de l'amitié dont elle m'honore, la plus grande satisfaction que j'aie jamais eue. »

Philippe V attendait cette réponse avec angoisse. En la lisant, il pensa défaillir. La reine, d'émotion, perdit le sommeil.

Quant au duc d'Orléans, son allégresse se traduisit, non par des langueurs, mais par un regain de jeunesse qui ressuscita, quelques semaines, le joyeux paillard d'antan.

Mme d'Averne se dora aux rayons de cet été de la Saint-Martin. Son amant s'amusait d'elle comme un étudiant, l'emmenait faire bombance au Cours-la-Reine, la comblait de nouveaux présents, une robe de cent mille livres, une maison à Saint-Cloud. Devant les fenêtres de Mme d'Orléans, Philippe donna en son honneur une fête sans pareille : souper dont les convives arboraient tous, selon la mode, des habits de drap d'or et d'argent, quatorze mille lampions dans le parc, le fleuve ceint d'une double rangée de carrosses éclairés aux flambeaux, la campagne embrasée jusqu'à Boulogne, le ciel parcouru d'astres en fusion.

Mais hélas ! c'étaient des malédictions qui, de la foule curieuse, répondaient à la gaieté des roués. Et, malgré la beauté du spectacle, « chacun aurait moins plaint ses pas, à ce que l'on disait hautement, si le tonnerre avait voulu s'en mêler [1]. »

1. Barbier.

XXVI

L'ENFANT BIEN-AIMÉ

Juillet 1721 - mars 1722

Le 31 juillet, Louis XV, écoutant la messe à Saint-Germain l'Auxerrois par une chaleur torride, se trouva mal. La fièvre qui se déclara le soir empira le lendemain, et Paris s'abandonna violemment aux transports d'une douleur maternelle. Il semblait que le petit malade résumât les suprêmes promesses de l'avenir, la suprême espérance. Lui disparu, ce serait l'avènement du Régent maudit et bientôt de son fils déplorable, peut-être le retour de Law, le gouffre, l'ignominie.

Avec quelle ferveur montaient les prières de quarante heures, avec quelle passion les pauvres gens suppliaient sainte Geneviève dont le cardinal de Noailles avait fait exposer la châsse ! La passion du peuple s'exaltait, atteignait ce paroxysme où elle devient aveugle et redoutable. Déjà, l'opposition rêvait de la rendre meurtrière.

— Il est empoisonné ! criait la duchesse de La Ferté dans la chambre du Roi.

Et Villeroy, secouant sa crinière, laissait entendre à Messieurs du Parlement que, sans lui, l'enfant reposerait depuis longtemps auprès des autres victimes du duc d'Orléans.

Philippe, craignant la révolution, le pillage, ordonna de retirer l'argent des caisses publiques.

On en était là quand un jeune médecin, Helvétius, bouscula ses illustres confrères affolés et administra à Louis XV une dose massive d'émétique. L' « évacuation charmante » qui s'ensuivit rendit la santé au Roi, l'ordre et la joie au royaume.

Jamais on ne vit pareille allégresse. Un mois durant, la ville, pavoisée, illuminée, retentit du chant des *Te Deum*. Tous les corps de métiers, enrubannés de cocardes, défilèrent aux Tuileries, apportant des offrandes naïves, tels les rois mages devant la crèche miraculeuse. Les dames de la Halle se signalèrent par

leur zèle : elles achetèrent à frais communs un esturgeon gigantesque, organisèrent un bal en plein vent. Villeroy, rouge de fatuité, recevait les hommages, les compliments, s'emparait impudemment du rôle de sauveur.

Les acclamations faisaient vibrer les fenêtres du palais. On vociférait :

— Vive le Roi et la Régence au diable !

Les hommes de la vieille Cour pâmaient de joie. Cette énorme liesse, cette explosion de loyalisme étaient, en réalité, un cri de haine contre le duc d'Orléans. Sur le parvis Notre-Dame, le jour de l'action de grâces, des hurlements enthousiastes saluèrent chacun des carrosses fleurdelysés. Lorsque parut celui du Régent, le silence tomba comme un arrêt de mort.

Le lendemain, Louis XV salua de son balcon la foule en délire. Les applaudissements se prolongèrent si longtemps, prirent un sens tellement précis que Philippe n'y put tenir, dut, à deux reprises, quitter la place. Auprès de lui, le petit Roi, farouche et contracté, ne semblait pas moins souffrir.

Cette créature sacrée, cette idole de onze ans, n'était plus alors l'angelot souffreteux dont les chancelleries escomptaient perpétuellement le dernier soupir. A force de soins, Mme de Ventadour en avait fait un garçon semblable aux autres, avec des caprices, des gentillesses, des turbulences et, quelquefois, ces accès de fureur qui rappelaient le duc de Bourgogne avant Fénelon. Elle n'avait pas réussi, cependant, à lui donner le bonheur, la sécurité des enfants accoutumés aux caresses d'une mère.

Enlevé dès l'âge de sept ans à sa chère gouvernante, Louis XV vivait, depuis lors, entre deux vieillards, l'un, Villeroy, inepte et superbe comme un paon, l'autre — le précepteur Fleury, évêque de Fréjus — souple, onctueux, vigilant et secret à la façon des chats. Le capricant maréchal, pressentant que ses grâces de petit-maître octogénaire ne lui gagneraient pas le cœur de son élève, cherchait à forger d'autres liens. Toute sa tactique consistait à prouver que lui seul protégeait l'orphelin contre les attentats des empoisonneurs. Et de garder les tartines sous clef, et de faire goûter les mets à des chiens !

Fleury n'avait pas besoin d'employer des moyens aussi lâches. Sa douceur était tout ce que le pauvre Roi connaissait des joies familiales.

Les premières années de Louis XV furent certes plus favorisées que celles de Louis XIII, roué de coups soir et matin, ou de

Louis XIV, habitué à grelotter entre des draps percés. Privilège qui n'a pas peu fortifié la légende de la déplorable éducation du Bien-Aimé. En bonne justice, si les hommes commis à modeler une Majesté Très-Chrétienne manquèrent de génie, ils ne méconnurent point la portée de leur tâche et le tort irréparable que Villeroy causa à son « maître » fut bien moins le fruit de la servilité que celui de la sottise.

Jouer les Rois-Soleil dès le premier âge, danser des ballets, s'offrir aux masses comme un saint sacrement, pouvait convenir à Louis XIV, non à l'enfant ombrageux, timide, épris de solitude qui réclamait, en guise de récompense, la permission de préparer lui-même sa soupe.

Or, le maréchal, fidèle aux méthodes dont l'armée française avait vu naître tant de désastres, ne démordait point de ses erreurs. Et, entre ses mains parcheminées, naissait déjà le Louis XV à double face : plein de grâce et d'esprit dans un cercle d'intimes ; taciturne, muet, insensible devant un public déconcerté.

Ce n'est pas sans appréhension que Philippe envisageait d'apprendre à ce pupille un peu inquiétant la nouvelle de son mariage. Sa Majesté, toujours silencieuse lorsqu'on lui parlait d'affaires, pouvait, en voyant ses habitudes mises en déroute, prononcer un « non » qui brouillerait à jamais la France et l'Espagne. Villeroy, que Philippe V avait pris la précaution de séduire par une lettre personnelle, se tenait prêt à donner de sa personne, mais l'affaire, en définitive, dépendrait de Fleury.

Fleury était une énigme. On le savait maître absolu de la volonté royale et rien ne permettait d'imaginer quel usage ce vieux prêtre, à peine sorti du néant, prétendait faire d'une telle puissance. Le naïf Villeroy croyait l'avoir enchaîné à son char en lui arrachant la promesse qu'il ne resterait pas à la Cour si le maréchal s'en trouvait un jour éloigné.

Le Régent, d'autre part, s'efforçait de le tenter. Il lui proposa la première pairie de France, l'archevêché de Reims, l'honneur de présider au sacre. Fleury leva les yeux au ciel, se déclara indigne, refusa. Quand Dubois, promu cardinal, lui offrit sa croix d'archevêque, il vendit le joyau, distribua l'argent aux pauvres.

Tant de modestie, de désintéressement semblaient bien redoutables. Le saint homme avait-il déjà sa politique, ses visées personnelles ? A soixante-huit ans, la prétention paraissait un peu forte.

Mis au courant du projet espagnol, M. de Fréjus n'éleva

aucune objection, promit son humble concours. Que fût-il arrivé sans lui ? Aux premiers mots du Régent, Louis XV était devenu écarlate et des larmes noyaient ses beaux yeux. Malheureux enfant dont la seule ambition visait l'existence monotone et cachée d'un fils de bourgeois ! Ce n'était donc pas assez de se voir quotidiennement transformé en poupée mécanique, de résister au vertige des parades, de supporter le vacarme et l'odeur de la multitude ! Voilà qu'on lui imposait la compagnie d'une fille de trois ans qui ne saurait même point partager ses jeux !

Usant de sa seule arme, le silence, Sa Majesté jetait des regards douloureux sur les bourreaux massés autour de lui : son oncle d'Orléans, si rouge, cette fouine de cardinal Dubois qu'il ne pouvait souffrir, le piaffant maréchal, le caressant Fleury...

— Allons, mon maître, disait Villeroy auréolé de sa perruque dansante, il faut faire la chose de bonne grâce.

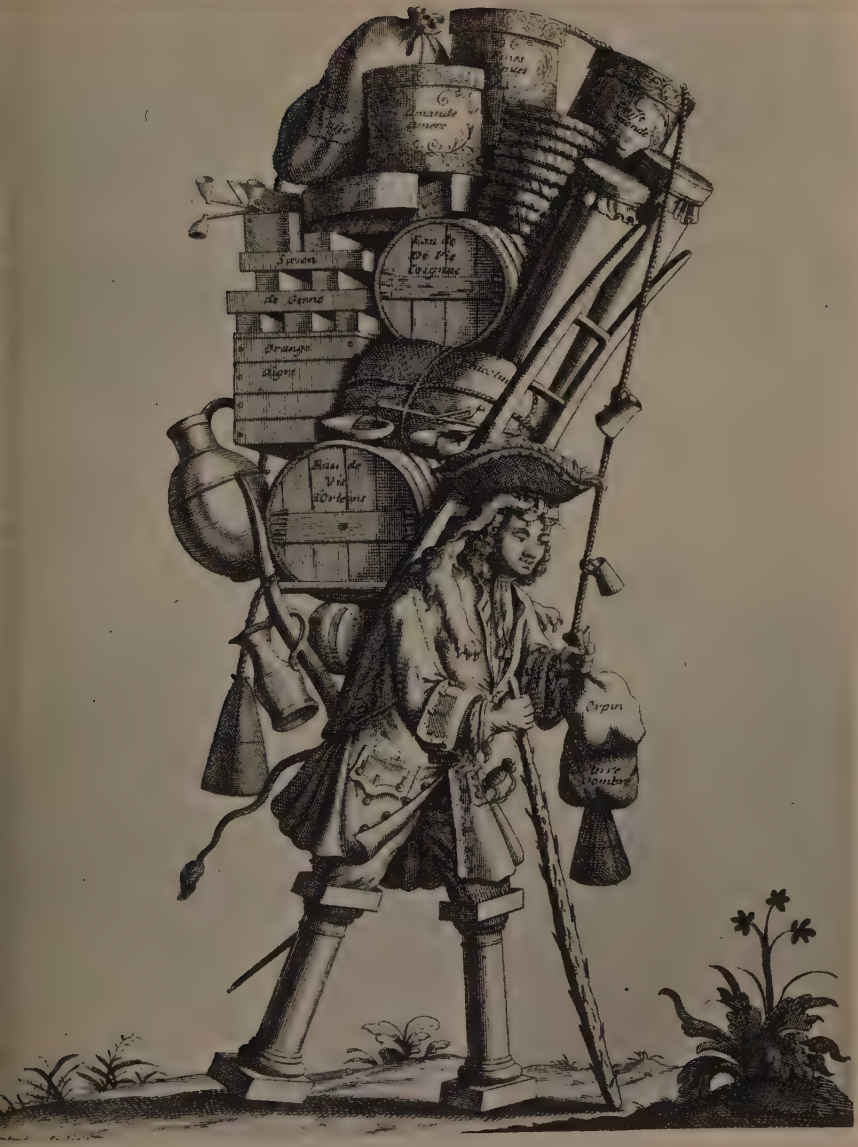
Mais l'enfant demeurait muet et le Régent se congestionnait de plus en plus.

M. de Fréjus attendit qu'eût éclaté l'impuissance des autres, puis pencha son grand corps vêtu de violet, et prononça quelques paroles qui enlevèrent la victoire. Il dut, cependant, livrer une seconde bataille avant d'amener le Roi au Conseil où Philippe signifia à ses ennemis confondus la triomphante nouvelle.

Huit jours après, les fiançailles publiques de Mlle de Montpensier achevèrent la vieille Cour. Et les philosophes purent goûter ce spectacle étonnant : les farouches tenants de Philippe V, les hommes qui avaient poussé de tels cris contre la guerre sacrilège, bouleversés d'horreur et taxant le Roi Catholique de trahison, d'imbécillité. Le pauvre Sire n'avait rien compris aux vœux de ses fidèles. Ceux-ci ne lui demandaient pas la réconciliation des deux pays, mais seulement la place du « tyran ».

Des justiciers machiavéliques dénoncèrent le but ténébreux du Régent qui avait voulu garder l'expectative de la couronne pendant douze ou quinze ans encore. Philippe haussa les épaules. Jamais il ne désira si peu le trône, jamais il n'eût songé à en rapprocher le piteux duc de Chartres. Du moins, ses adversaires lui rendaient-ils le service de révéler eux-mêmes les vrais motifs de leur opposition.

Saint-Simon, nommé ambassadeur extraordinaire, alla signer le contrat à Madrid. Il y coula des heures délicieuses, démontant le mécanisme de l'étiquette espagnole, soupesant les grandesses,

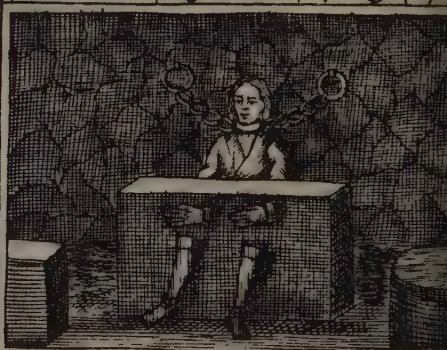


ührten Lebens, nach dem Französischē Original c

touche trinckt mit Schergen.

Wird verfolgt v. auf ihn gesch

ird gefangē genomen ..



Cartouche im Gefängnüs

discutant les préséances et croyant, de bonne foi, déployer les talents d'un grand diplomate.

Dans l'île des Faisans, théâtre ordinaire de ce genre de solennités, on échangea les deux princesses. Contraste absolu : l'Infante, blonde et rose, n'était que sourires, gentillesses, mignardises, témoignait un plaisir manifeste et une aisance presque inquiétante à figurer la petite Reine.

Blanche de peau, noire de cheveux et de regard, Mlle de Montpensier à laquelle la treizième année apportait déjà une dangereuse beauté effrayait par sa roideur, sa sauvagerie. L'extravagance atavique suscitait chez elle le goût de la contradiction, la haine du monde, une obstination poussée jusqu'à la frénésie.

En Espagne, cette redoutable personne conquit aisément son jeune époux, mais scandalisa la Cour. Ce n'était pas elle qu'une Camarera mayor eût écartée de la fenêtre ! Son Altesse Royale bondissait, court vêtue, à travers les massifs, montrait l'envers de ses jupes aux hidalgos suffoqués, gâtait les bals de sa belle-mère, éructait au nez des ambassadeurs. Les ombres glacées qui hantaient l'Escurial ne savaient où elles en étaient.

Pendant ce temps, l'Infante, en marche vers Paris, séduisait tout sur son passage. Au Grand Montrouge, Louis XV, terrorisé, fut mis en présence de cette sirène qui ne lui arrivait pas au menton. Il balbutia :

— Madame, je suis charmé que vous soyez arrivée en bonne santé.

La petite se jeta à ses pieds et lui décocha un sourire de coquette. Mais ses roueries d'enfant trop savante, sa vivacité, son enjouement, la joliesse de ses gestes, les grâces de son cœur ne devaient provoquer que l'enthousiasme des citadins, toujours impatients de l'acclamer aux Tuileries devant le « jardin de l'Infante ». Sa Majesté, maussade, ne se dégela point.

Le 2 mars 1722, un cortège rouge et or conduisit le Roi et la future Reine à travers les arcs-de-triomphe dressés par leurs loyaux sujets. Il y eut bal aux Tuileries, bal à l'Hôtel de Ville, bal au Palais-Royal, fêtes stupéfiantes qu'éclipsa pourtant celle du duc d'Ossone, ambassadeur d'Espagne. Comme aux grandes heures du dernier règne, les seigneurs convertirent allègrement leur fortune en passementeries et en bijoux. Jamais les gorges des belles n'avaient supporté un tel poids de diamants. Les habits du marquis et de la marquise de Nesles ne coûtèrent pas moins de quarante mille livres !

Paris ne bouda point au plaisir. Ses maisons, vêtues de tapisseries, se paraient de fleurs pendant le jour et resplendissaient, la nuit, de lampions multicolores. Les feux d'artifice se succédaient sans relâche, édifiant au-dessus de la Seine un Olympe en fusion où les L et les A. M., initiales de l'auguste couple, semblaient des signes fatidiques tracés par la main des dieux.

Quelque étranger, tombant au milieu de cette féerie, aurait pu croire qu'il assistait à l'apothéose d'une nation comblée. Hélas ! l'éblouissant décor n'abritait que d'infâmes comédies financières, les tragédies d'un peuple misérable et des drames policiers.

Sous ses glorieux reflets, le fleuve continuait à charrier les victimes du Système avec celles des assassins. Les hommes du Visa, pressés d'en finir, frappaient à tour de bras. Leurs confiscations allaient du sixième aux dix-neuf vingtièmes des fortunes mal protégées. Vraie proscription sociale dont riaient les grands fauves épanouis dans leurs vêtements d'or.

Les fureurs, les rancunes, lasses de s'en prendre au gouvernement, visaient maintenant Dieu lui-même. A l'église du Marché-Neuf, à Saint-Thomas-du-Louvre, on trouva les autels souillés, couverts d'excréments. Un amateur de paraboles grilla une hostie entre deux maquereaux qui figuraient le Régent et Dubois.

Quant aux brigands, ils se comportaient comme en pays conquis. Et, en vérité, l'autorité était devenue si odieuse que les sympathies ne leur manquaient pas. Lorsque le ministre de la Guerre, empiétant sur les attributions du lieutenant de Police, réussit, par miracle, à prendre Cartouche (15 octobre 1721), les admirateurs du célèbre gredin assiégèrent la prison. Les Italiens représentèrent une pièce dédiée aux exploits de la bande et les Comédiens-Français, piqués, obtinrent pour l'auteur dramatique Legrand la permission de se documenter, dans le même dessein, auprès du héros. Il en résulta une seconde comédie à laquelle on se rua.

Cartouche posait complaisamment devant la galerie, jouait au bandit magnanime. La torture ne lui arracha pas un aveu, mais, en présence de la roue qui l'attendait, place de Grève, il se ravisa soudain et parla.

Il parla tout un jour, jetant aux magistrats éperdus la masse compacte de ses agents et de ses patrons. Quelle hécatombe ! Un an après, il restait plus de cinq cents coupables à juger ! Le

gentilhomme et le laquais, le marchand et le soldat, le financier et la courtisane en vogue se côtoyaient pêle-mêle sous les voûtes suintantes du Châtelet, montrant à nu l'effrayant spectacle d'une société gangrenée jusqu'aux moelles.

XXVII

GRANDEUR ET MISÈRE...

Mars 1722 - août 1723

Le regain de jeunesse imprévu qu'avaient apporté au Régent ses victoires diplomatiques et le sourire de Sophie d'Averne ne survécut pas aux beaux jours. Vers la fin de l'hiver, l'apoplexie recommença de rôder, frappa un léger coup. Philippe esquiva le péril, mais perdit ses dernières forces dans la bataille.

A quarante-huit ans, il se découvrit soudain aussi incapable de plaisir qu'un gardien du sérail. Vainement demanda-t-il à l'ivresse l'oubli de la volupté perdue. Bacchus le trahissait comme Vénus, changeait le vin en poison.

Crise terrible chez un homme pour qui les femmes et l'alcool étaient devenus depuis longtemps des stimulants indispensables. Les amis les plus honnêtes du prince, sa fille, l'abbesse de Chelles, Madame, Saint-Simon espérèrent qu'un tel avertissement l'appellerait enfin à la conversion ou, du moins, lui ferait abandonner ses désordres meurtriers. Mais l'âme du sceptique n'était pas encore prête à recevoir le message purificateur. Esclave de ses habitudes, Philippe continuait de réclamer à l'orgie — c'est-à-dire au spectacle de l'orgie des autres — une jouvence qu'elle ne pouvait lui dispenser.

L'astre de la provocante d'Averne pâlit, s'effaça. Les heures que le duc d'Orléans consacrait à ses maîtresses appartenaient désormais tout entières à une beauté de vingt-cinq ans, une blonde à longues boucles, ensemble mutine et touchante.

Marie-Thérèse d'Haraucourt avait épousé au seuil de l'adolescence le sieur d'Entraigues, mué en duc de Falaris par un caprice bizarre du Pape Clément XI. Cet aimable seigneur, assassin de sa première femme, croqua prestement la dot de la seconde qu'il abandonna ensuite, lui laissant pour seul bien l'empreinte de ses poings d'ivrogne.

C'est en 1720 que Mme de Falaris s'initia aux soupers du

Palais-Royal. Le Régent goûta son esprit, se plut à la rencontrer en public, puis en particulier et, bientôt, lui assigna une pension. Roués, gazetiers et rimeurs saluèrent de leurs grivoiseries ordinaires l'ascension de la nouvelle favorite. Cette fois, ils faisaient fausse route. Le sultan épuisé ne demandait plus à Shéhérazade que des rires et de jolis contes.

Mme de Falaris racontait à ravir. Toujours de belle humeur, elle savait être espiègle et rêveuse, hardie et sensible, impertinente et délicate. Philippe, délicieusement surpris, découvrait la douceur d'une amitié féminine. Écoutant le babil de Marie-Thérèse et, par instants, caressant ses cheveux de fée, il se prenait à oublier soucis, déceptions, misères. Mais cette paix ne ranimait pas une flamme vacillante. Déprimé, engourdi quoique parfaitement lucide, le prince ne parvenait point à rompre les entraves que le mal lui imposait.

Jamais, cependant, il n'avait eu si grand besoin de vigilance, d'ardeur. Ses adversaires, déjà remis de la défection de Philippe V, fixaient maintenant à la majorité royale la date de leur triomphe. Moins d'une année encore, et M. d'Orléans redevenait simple particulier, tombait à la merci d'un geste, d'un regard du maître de treize ans. Villeroy, sûr d'orienter à sa guise le bon plaisir souverain, se préparait sans ménagement à exercer le pouvoir. Il courtisait les Parisiens, badinait avec les dames de la Halle, se croyait un Beaufort. Les badauds l'acclamaient volontiers, séduits par sa prestance, sa faconde, les légendes qu'il répandait sur lui-même et, naturellement, par sa haine du Régent.

Le Parlement qui n'eût pas été fâché de régner dans l'ombre du maréchal, s'efforçait, en attendant, de paralyser le gouvernement :

— La majorité est trop proche pour que la Compagnie enregistre un acte de cette conséquence, déclaraient gravement les magistrats en repoussant les édits qui leur étaient soumis.

Et ils renvoyaient aux calendes l'exécution des lois.

Sauf le duc du Maine, victime de sa propre lâcheté, les ennemis que Philippe combattait depuis sept ans se retrouvaient tous, massés, prêts à lui porter l'estocade fatale dès qu'il aurait perdu sa puissance. M. le Duc que fouillait l'impatiente Mme de Prie se faisait payer chaque jour davantage une fidélité à court terme et le peuple, harassé, espérait un changement quel qu'il fût.

Le Régent aurait-il pu céder à la tentation de satisfaire ces

hommes voraces en abandonnant son fardeau ? L'idée de « planter ses choux à Villers-Cotterets » ne l'effrayait nullement. Mais il savait quels malheurs naîtraient des fureurs de M. le Duc, de la stupidité de Villeroy. Il fallait donc lutter, lutter encore, et Philippe comprenait qu'il n'en avait plus la force.

Cette force, un autre la possédait, un autre malade, un vieillard. Perclus de douleurs, souffrant de la vessie comme un damné, Dubois, au moment où la vie le trahissait, mettait à en jouir la rage d'un amant jaloux. Il prétendait lui arracher ses dernières faveurs et, déjà délirant, se voulait premier ministre, prince, peut-être Régent, peut-être Pape.

Philippe s'inclina devant cette audace, cette frénésie, seules capables, pensait-il, malgré les dangers qu'elles comportaient, d'opposer une barrière aux rapaces. Il accepta de renverser les rôles, d'être désormais l'agent d'exécution, tandis que l'initiative, le commandement passeraient au cardinal.

Dubois abusa aussitôt de sa chance, contraignit le duc d'Orléans à faire place nette devant lui.

En octobre 1721, il avait enfin obtenu la disgrâce de son vieux rival, Torcy, conquis sur la politique étrangère une omnipotence absolue. Cette première victoire acquise, il donna l'assaut au Conseil de Régence, ayant soin toutefois de se munir d'un bouclier.

Le cardinal de Rohan était un prélat magnifique, crédule, sûr de son génie comme de sa beauté qu'il entretenait par des bains de lait d'ânesse. Naguère ambassadeur à Rome, il avait fort besogné à conquérir le chapeau rouge de Dubois qui lui promit, en retour, la place de Richelieu. Cette somptueuse Éminence entra au Conseil et s'y installa de vive force auprès du prince de Conti, les cardinaux ayant la prétention de ne céder qu'aux membres de la famille royale.

Le Chancelier, les ducs et les maréchaux s'inclinèrent en protestant, mais se révoltèrent quand l'archevêque de Cambrai vint modestement s'insinuer à côté de son illustre collègue.

Ivres de vanité blessée, Leurs Seigneuries mirent sous le nez du Régent de poudreux in-folios, chicanèrent, tempêtèrent, se firent éconduire et décidèrent, par représailles, de quitter le Conseil. C'était où les attendait le renard. Sur-le-champ, d'Agues-seau dut reprendre le chemin de Fresnes, bientôt suivi du maréchal de Besons dont la franchise brutale importunait, et le Conseil, réduit aux princes, aux cardinaux et à cinq comparses, perdit ses derniers vestiges d'autorité.

Quelques semaines après, Dubois administra une preuve plus éloquente encore de son nouveau pouvoir. Nocé, ami intime du Régent, convive indispensable des petits soupers, avait dit au prince :

— Vous pouvez bien faire d'un cuistre un cardinal, mais non pas de Dubois un honnête homme.

Il fut exilé ainsi que le marquis de Broglie, autre roué, également cher à Philippe, également téméraire en ses épigrammes.

Les temps du Débonnaire étaient révolus.

L'échéance fatidique se rapprochait, inéluctable et terrible comme l'apparition d'une comète. Le ministre conçut un projet hardi, révolutionnaire, imagina de prolonger la minorité de quatre ans.

Pour réussir ce grand coup, il fallait retrouver le Parlement complaisant de 1715. Philippe sonda le vieux fripon de Mesmes, éternellement pardonné, éternellement gavé d'argent malgré ses trahisons. Le Géronte du théâtre de Sceaux se redressa, joua les Catons si impudemment que Son Altesse, perdant la maîtrise de ses nerfs, le traita de « bougre » et de « gros cochon ».

— Monseigneur, dit le Président, j'ai eu l'honneur de parler souvent au feu Roi, il ne s'est jamais servi de ces termes avec un de ses palefreniers.

— Allez vous faire f.... répliqua le Régent hors de lui, je vous saurai bien envoyer avec le Parlement hors de Paris.

— Vous ferez ce que vous voudrez, mais je puis vous assurer que nul officier du Parlement ne bougera de cette ville.

Plutôt que de risquer pareille aventure, Dubois choisit une autre tactique : conquérir le futur maître, l'enlever à l'ennemi. Il provoqua brusquement le retour du gouvernement et de la Cour à Versailles, comptant, de la sorte, surveiller plus commodément l'éducation royale, séparer Villeroy de ses admirateurs parisiens, tenir le Parlement à l'écart, éloigner du palais une foule indésirable, enfin exercer un utile contrôle sur le duc d'Orléans lui-même.

Le 15 juin 1722, la Monarchie reprit possession de son temple. De coûteuses réparations, poursuivies depuis plusieurs mois, avaient rendu sa jeunesse au séjour enchanté. Les déesses souriaient, les eaux jouaient, les parterres resplendissaient. Vêtus de leurs habits de fête, les enfants de la ville laissaient flotter des rubans bleus et blancs, en criant : « Vive le Roi ! »

Louis XV, ravi, saisit la main de son oncle le Régent et s'en

fut gambader à travers les bosquets. Il ne se rembrunit qu'à la vue des pièces immenses qui lui étaient destinées. On dut lui aménager sans retard un petit appartement.

L'Infante occupa la chambre de la Reine, M. le Duc, Surintendant de l'Éducation, l'aile Nord. Quant à Philippe, il se logea au rez-de-chaussée, sous l'étage du Roi, du côté de l'Orangerie.

Le lendemain, 16 juin, Dubois publia une seconde liste de proscription. Toutes les têtes trop hautes, tous les hommes dangereux par leur prestige, leurs ambitions, leur indépendance, les charges qu'ils avaient occupées ou simplement leur intimité avec le Régent, étaient frappés. Noailles, Villars, Huxelles, Canillac, le duc de Gramont et cinq autres seigneurs de moindre envergure prirent la route de l'exil.

Le cardinal ne trouvait plus en face de lui que M. le Duc et Villeroy.

M. le Duc — on le savait de reste — n'était pas insensible à certaines gracieusetés. Mme de Tencin vit Mme de Prie, devina cette âme sœur. Un ou deux millions vinrent gonfler le trésor de la favorite et le loyalisme du prince borgne connut une vigueur nouvelle.

Dubois aurait bien voulu acheter le maréchal à si bon compte ou, du moins, l'enjôler, le séduire. Il flattait la vanité enfantine du vieillard, ne ménageait, en sa présence, ni la courbette, ni l'encensoir. Mais Villeroy, marchant sur des nuées, ne répondait que par des sarcasmes, des menaces. Enivré de sa propre jactance, il traitait ouvertement le Régent comme un empoisonneur, le cardinal comme un gredin, leur lançait en gestes et en paroles de continuels défis. Bref, il imposait à deux hommes qui tremblaient devant cette extrémité l'obligation de le mettre hors d'état de nuire.

A la fin de juillet, éclata un scandale énorme. Une troupe de jeunes dépravés parmi lesquels se trouvaient deux petits-fils du maréchal se livra dans le parc du château aux jeux qu'honorait Sodome. Ils furent découverts, bannis, « pour avoir arraché des palissades », dit-on à Louis XV. « Arracheur de palissades », le surnom resta longtemps aux membres de la confrérie.

Paris, la France entière s'étaient violemment émus de savoir le Roi si mal entouré, exposé à de tels spectacles. Villeroy, effrayé, s'adoucit, écouta le cardinal Bissy qui s'efforçait de le réconcilier avec Dubois.

Il accepta de se rendre chez le ministre. Celui-ci perdit la tête, laissa en panne les ambassadeurs, se mit presque à genoux.

Hélas ! le matamore ne savait pas se commander à lui-même. A la troisième réplique, il évoqua d'anciens griefs, à la cinquième, il s'emporta, et le voilà hurlant, gesticulant, accablant Dubois d'insultes et de rodomontades.

— Qu'est-ce que les plus grands en comparaison de vous ? Croyez-moi, faites-moi arrêter, si vous l'osez, vous n'avez que ce parti à prendre !

Après cela, le Régent et le cardinal jugèrent qu'il était temps de se débarrasser du vieux fol. M. le Duc les approuva fort et de même Saint-Simon, ennemi intime du maréchal.

Le 12 août, Philippe alla travailler chez le Roi auquel il expliqua avec la grâce que prisait tant Louis XV les motifs de certaines nominations. Ayant terminé, il pria Sa Majesté « de vouloir bien passer dans un petit arrière-cabinet où il avait un mot à lui dire en tête-à-tête ».

Villeroy, aussitôt, bondit et mit son veto. M. d'Orléans riposta que le Roi, à la veille de sa majorité, devait être instruit de certaines choses dont nul autre n'avait à connaître. Perruque en bataille, le maréchal s'échauffa, lança un flot de paroles :

— Je ne souffrirai point que Votre Altesse parle au Roi en particulier, et beaucoup moins dans un cabinet hors de ma vue, parce que mon devoir est de ne le perdre de vue un seul moment, et, dans tous, de répondre de sa personne.

— Vous vous oubliez, Monsieur, dit, d'un ton glacial, le Régent, intérieurement ravi. Eh bien ! il faut vous céder la place. Ce n'est pas ici un endroit à discussion, mais vous m'obligerez à prendre des mesures.

Il sortit. Villeroy, dégrisé, tomba, sans transition, de l'arrogance à la platitude, publia qu'il irait le lendemain matin s'excuser auprès de Son Altesse. Le lendemain, tout était prêt pour le recevoir.

Midi sonnait au moment où le superbe seigneur franchit le seuil de l'antichambre. « Il entre en comédien, s'arrête, regarde, fait quelques pas. Sous prétexte de civilité, on s'attroupe auprès de lui, on l'environne. Il demande d'un ton d'autorité ce que fait M. le duc d'Orléans ; on lui répond qu'il est enfermé et qu'il travaille. Le maréchal élève le ton, dit qu'il faut pourtant qu'il le voie, qu'il va entrer, et, dans cet instant qu'il s'avance, La Fare, capitaine des gardes, se présente vis-à-vis de lui, l'arrête et lui demande son épée. Le maréchal entre en furie et toute l'assistance en émoi. En cet instant, Le Blanc se présente. Sa chaise à porteurs qu'on avait tenue cachée se plante devant

le maréchal. Il s'écrie, il est mal sur ses jambes, il est jeté dans la chaise qu'on ferme sur lui et emporté dans le même clin d'œil par une des fenêtres latérales dans le jardin... La marche se presse, descend l'escalier de l'Orangerie du côté des bosquets, trouve la grande grille ouverte et un carrosse à six chevaux devant. On y pose la chaise. Le maréchal a beau tempêter, on le jette dans le carrosse... Et touche cocher [1]. »

Le Régent et Dubois étaient sans cruauté. Ils laissèrent le vieillard reprendre ses esprits au château de Villeroy, puis parader tranquillement en son gouvernement de Lyon.

L'exilé attendait le soulèvement populaire qui le ramènerait en triomphe. Hélas ! quelques plaisanteries nouvelles apaisèrent en un moment l'ire des Parisiens. A Versailles on traitait déjà le vaincu de radoteur. Seul, l'ambassadeur d'Angleterre témoignait d'une compassion qui était un outrage de plus : « Le pauvre maréchal, écrivait-il, avait son bon. Et, au sens commun près, rien ne semblait manquer à sa probité. »

On guettait avec inquiétude la réaction du Roi. Le premier soir, l'enfant pleura un peu, ne mangea guère. La nuit passée, il se réveilla, consolé. Tout allait donc pour le mieux et le Régent rendait grâces au ciel, lorsque éclata la catastrophe imprévue. Fleury, fidèle à sa promesse de quitter la Cour en même temps que le maréchal, ne se retrouvait pas ! Voilà Sa Majesté aux pleurs et aux hurlements, les ministres éperdus, les officiers en déroute ! Où se cachait Fleury ? Fort près, heureusement, chez le Président de Lamoignon. Un mot de son élève suffit à le ramener et l'arc-en-ciel, aussitôt, brilla. Mais nul ne put ignorer que l'avenir appartenait à M. de Fréjus.

Villeroy, remplacé par l'honnête et modeste duc de Charost, Dubois lui-même s'occupa d'organiser l'éducation politique de Louis XV. Chaque jour, quelque grand commis venait faire au jeune souverain un cours sur l'administration, les finances, l'armée, la diplomatie. Le cardinal répondait ensuite aux questions de l'enfant et le Régent, résumant le débat, régalait son neveu charmé d'une improvisation aussi substantielle que brillante.

Victorieux de ses rivaux, directeur de l'esprit du Roi, Dubois touchait donc au but. Un nouveau triomphe, les fiançailles de Mlle de Beaujolais avec l'Infant Don Carlos, futur duc de Parme, devait incliner son maître à lui accorder la récompense suprême.

1. Saint-Simon.

Depuis longtemps le roi d'Angleterre persuadait le Régent que le meilleur moyen de sauvegarder son pouvoir au-delà du terme légal serait de créer un premier ministre à sa dévotion. Philippe, de moins en moins sûr de lui-même, s'y était décidé. Il craignait pourtant la jalousie de M. le Duc.

L'avarice de Mme de Prie aplanit cet obstacle. Le 22 août, un courrier de la blonde coquette apportait au cardinal l'autorisation de gouverner la France et, le soir même, l'ancien précepteur accédait au rang qui lui valait des honneurs presque souverains. Le duc d'Orléans conservait seulement la présidence des Conseils et l'ordonnance des dépenses publiques.

Dubois, fou d'orgueil, fit rechercher par ses archivistes les titres qu'avait portés Richelieu. Il s'aperçut qu'un d'entre eux lui manquait et se hâta de combler cette lacune : trois mois après, il occupait à l'Académie Française le fauteuil de Dacier.

Le cardinal avait une fringale de puissance. « Il ne boit pas, notait Barbier avec dépit, il ne voit aucune femme, ni ne joue. Cela ne fait que rêver creux et travailler. » Résolu à ne pas abandonner une parcelle de ses prérogatives, il entendait tout régler en personne, tout voir, tout contrôler, rédiger de sa main les principales dépêches. La moindre discussion le jetait hors de ses gonds et le Régent, peu disposé à soutenir de tels combats, lui laissa promptement une liberté totale.

Philippe s'ennuyait à Versailles. Comment user des soirées si déplorablement sages ? Les boutades même de Mme de Falaris perdaient leur sel dans ces pièces majestueuses où l'étiquette avait reconquis ses droits.

Depuis sa dernière maladie, le prince s'était rapproché de sa femme avec laquelle il vivait désormais en bons termes, mais la langueur, le formalisme de Françoise-Marie restaient aux antipodes de la joie. Le viveur désemparé s'habitua donc à retourner chaque soir à Paris et, malgré les objurgations des médecins, n'arrêta point de s'y étourdir en parodiant les plaisirs d'antan.

Le 25 octobre, le sacre de Louis XV, célébré à Reims selon les rites séculaires, lui apporta une joie profonde. L'exaltation de cet enfant, devenu vigoureux et beau comme un jeune dieu, le fracas des acclamations, l'ivresse de la France amoureuse, n'étaient-ce point là des réponses triomphantes aux calomnies qui n'avaient cessé de poursuivre l'oncle meurtrier, l'usurpateur pressé de voler le trône à son pupille, le nouveau Richard III ?

Le duc d'Orléans restituait fièrement à la nation le dépôt

commis à sa garde. S'il avait naguère exigé de le recevoir, il pouvait, l'expérience faite, se rendre cette justice qu'il en était vraiment le plus digne.

La Palatine désirait fort aller à Reims pour y rencontrer sa fille, la duchesse de Lorraine, mais hésitait à cause de sa santé chancelante.

— Partez, Madame, lui dit sa vieille amie la maréchale de Clérambault, je me porte bien.

Car une devineresse avait prédit que Mme de Clérambault, bientôt nonagénaire, précéderait de peu la princesse au royaume des ombres.

Liselotte assista donc aux fêtes. Hélas ! à son retour, la maréchale avait cessé d'exister. Peu après, Madame dut s'aliter.

— Allez au diable, signifia-t-elle aux médecins, je sais bien que je n'en réchapperai pas.

Comme une de ses dames voulait lui baiser la main :

— Vous pouvez m'embrasser, je vais dans un pays où tout est égal.

Le duc d'Orléans ne quitta point le chevet de sa mère. Lorsqu'elle mourut (8 décembre), il éprouva un chagrin si violent que l'on trembla pour sa vie.

Madame avait adoré son fils. Privé de cette tendresse, privé de ses filles, privé de ses maîtresses, privé de ses meilleurs amis, Philippe se sentait désespérément seul et aspirait au néant.

Cependant que les beaux esprits féroces composaient l'épitaphe de la Palatine :

— Ci-gît l'Oisiveté [1].

Dubois avait trop présumé de sa vigueur défaillante. La liquidation du Visa, le statut de l'Europe, l'application de la bulle, le défrichage administratif, les chicanes du Parlement, les secours aux pestiférés, la lutte contre le banditisme, l'instruction du Roi l'accablaient et il y ajoutait un détail infini, mille intrigues de Cour, la besogne d'un policier et celle d'un commis épris de purisme. Sous cet effort exorbitant, la vieille machine s'usait, se délabrait chaque jour davantage. La camarde apparaissait, narquoise, prête à ravir au cardinal les biens dont il était comblé.

L'idée de perdre si vite son prodigieux butin jetait le malade dans des rages démentes. Son humeur devenait celle d'un tyran oriental prompt à égorger les porteurs de mauvaises nouvelles.

1. Mère de tous les vices.

Nul n'osait lui poser une question, lui rappeler une difficulté, bien moins, prendre une décision à son insu.

Pour se persuader qu'il demeurait l'unique cerveau, l'unique moteur du royaume, il exigeait sans cesse un surcroît de charges. Il avait arraché les Sceaux à d'Aguesseau, les Postes à Torcy, ouvrait lui-même les lettres au cabinet noir. Par malice, les bureaux le submergeaient d'un fatras inutile qu'il ne refusait jamais, et l'on voyait le petit homme rouge s'acharner entre les piles de lettres encore cachetées et les dossiers couverts de poussière jusqu'à ce qu'il tombât anéanti.

Ses réveils, ensuite, étaient terribles.

Quel contraste entre l'effigie et le revers de la médaille ! D'un côté, trônait l'illustre cardinal, arbitre de la paix du monde, ami et conseiller de tous les souverains, colonne de l'Église. De l'autre, un démon en folie sacrait, rugissait, battait ses gens, épouvantait les visiteurs et, parfois, saisi de transes simiesques, bondissait de meuble en meuble sans toucher le plancher.

Entre deux blasphèmes, cet hystérique ne se privait point d'espérer la tiare. Anxieux de plaire à Rome, il recommençait, lui si sceptique, si libéral, la persécution des protestants. Il commit une autre lâcheté, laissa brûler les pièces du Visa, couvrant ainsi les naufrageurs du Système, sauvant les fruits de leurs rapines.

C'est sur ce désordre que se leva l'aube de la majorité qui devait éclairer une révolution (16 février 1723). Elle n'éclaira, en réalité, qu'une fade comédie.

Le Régent remit au Roi « le soin de l'État », lui déclara qu'il était le maître, demanda la confirmation des pouvoirs du « principal ministre » comme des siens propres. Sa Majesté ne prononça pas une syllabe et cet acquiescement tacite permit à la machine gouvernementale de poursuivre sa course. Le lit de justice du 22 février entérina le nouvel état de choses qui comportait si peu de nouveauté.

Au Conseil de Régence se substitua un Conseil Royal composé du duc d'Orléans, du duc de Chartres (auquel il fallait bien laisser la place due au premier prince du sang), de M. le Duc, du cardinal et de l'évêque de Fréjus.

Dubois demeurait seul dépositaire de la puissance publique, mais que de pièges sous ses pas, que de haines, que d'ennemis agressifs ou sournois !

En vain le cardinal faisait-il briller toutes les facettes de son esprit afin de séduire Louis XV. Il ne parvenait pas à découvrir

ce sésame qui ouvrait seulement à Fleury et au duc d'Orléans l'accès du cœur royal. L'enfant se rétractait devant le beau parleur, son mutisme dénonçait un obscur malaise. Quelle perspective pour l'avenir !

Le duc de Chartres n'éprouvait pas, quant à lui, la pudeur de clamer son hostilité. A vingt ans, ce dadais auquel son père venait péniblement d'imposer une maîtresse affichait les bizarreries, les violences, l'extravagant orgueil de ses sœurs dont il ne possédait ni la grâce, ni l'intelligence. Il tenait de Mme d'Orléans les préjugés de la vieille Cour, l'horreur de l'alliance anglaise et surtout celle de cet ancien domestique si insolemment juché au pinacle. « Il disait que l'action de sa vie qui lui avait le plus coûté était celle de lui faire son compliment ; et si son père l'obligeait à travailler avec le cardinal, il n'irait que pour l'insulter [1]. »

Il l'insultait, même sans travailler, si bien qu'un jour, Dubois offrit sa démission. L'Europe trembla, tant la paix semblait l'œuvre personnelle du ministre. L'ambassadeur d'Angleterre ayant prié le duc d'Orléans de calmer les inquiétudes de son maître, Philippe rassura le diplomate :

— Le cardinal, dit-il, a plus d'esprit que moi, mais j'ai plus de courage que lui ; et, étant bien unis ensemble, il ne pourra guère nous arriver de mésaventure pour peu que nous soyons attentifs.

Le duc de Chartres dut capituler, non sans proférer d'obscures menaces.

Et M. le Duc de se frotter les mains ! Les dissensions entre les Orléans aplanissaient sa route, le rendaient indispensable. Constamment, il fallait jeter quelque os à ce chien de garde pour l'empêcher de tout dévorer. Malgré une lutte cruelle, Dubois finit par lui sacrifier ses collaborateurs d'élection, Le Blanc et Belle-Isle, parce que l'un et l'autre, amants de la mère — et rivale — de Mme de Prie, s'étaient attiré la haine de la favorite.

Ainsi assiégé, Dubois, oubliant sa propre décrépitude, jetait des regards épouvantés sur le visage pourpre, le col énorme du duc d'Orléans. Que deviendrait-il le jour où céderait cette branche à demi rompue ?

Les insomnies fiévreuses du vieillard se peuplaient d'images contradictoires. Tantôt il se voyait Pape et couvrait d'or le Sacré Collège. Tantôt il décidait d'organiser la résistance, de garder

1. Wiesener.

l'autorité contre M. de Chartres, contre M. le Duc, contre ce serpent doucereux et d'autant plus redoutable, Fleury.

Il imagina de chercher la protection d'un fantôme, fit revenir le duc du Maine auquel il rendit les prérogatives des princes du sang. Mais le malheureux fantoche avait été trop bien brisé. Il restait hors d'usage.

Alors, Dubois, égaré, résolut de se mettre à l'abri au moyen d'une trahison, ordonna d'exhumer les droits temporels des archevêques de Cambrai. « Si le roi d'Espagne, écrivait-il, a été usurpateur, comme il le paraît... le roi de France est injuste détenteur. » Dans ce cas, il arracherait le Cambrésis à la Couronne, s'y taillerait une principauté souveraine !

Ces folies l'absorbaient au point qu'il laissait les affaires à l'abandon. Philippe, quelque peu revigoré depuis son repos forcé, se prenait à regretter son abdication. Il supportait impatiemment les lubies du tyran qu'il avait créé.

Tout le monde attendait la fin du cardinal. Dubois prétendit signifier au monde qu'il était bien vivant, monta à cheval et passa en revue la Maison du Roi. Devant les soldats passementés d'or, bannières claquantes, tambours roulants, canons en batterie, on vit défiler le gnome rouge, tordu de douleur sur sa selle. L'abcès qu'il avait dans la vessie creva du coup, le condamna à mort.

Trois mois encore, l'obstiné se cramponna. Il chassait les médecins, donnait des fêtes. L'Assemblée générale du Clergé l'ayant appelé à la présidence, il goûta la joie suprême de contempler les évêques groupés autour de sa crosse de mécréant.

Au début d'août, le duc d'Orléans, prévenu par les chirurgiens, obtint à grand-peine qu'il acceptât une opération indispensable. On crut d'abord au succès, mais, bientôt, les nouvelles devinrent mauvaises. Philippe était partagé entre des sentiments divers. Un furieux orage ayant éclaté :

— J'espère, laissa échapper le prince, que ce temps-là fera partir mon drôle.

Puis il céda à l'ancienne affection, au souvenir des luttes communes.

On proposa timidement au cardinal de recevoir l'extrême-onction. Dubois eut-il alors un dernier sursaut de vanité ? Éprouva-t-il plutôt le scrupule de profaner un sacrement auquel il ne croyait point ?

— Il y a, répondit-il, de grandes cérémonies pour les cardinaux. Qu'on aille à Paris en demander le plan au cardinal Bissy !

Quelques moments après, son âme brûlée d'inquiétude connaissait enfin le repos (10 août 1723).

L'étranger pleura Dubois, vanta son « génie », son amour de la paix et ce patient labeur grâce auquel il refit d'une France humiliée le pivot de l'équilibre européen. Paris ne voulut se rappeler que les vices, vrais ou supposés, du parvenu.

Barbier, ordinairement hostile, avoua, cependant, que la perte du premier ministre était un malheur. Il ajouta même : « Peut-être a-t-il fait bien du bien par ses négociations en pays étrangers pour éviter les guerres. »

Éloge timide, vite perdu dans la clameur des envieux dont la postérité allait aveuglément entériner les calomnies.

Au vrai, Dubois ne fut ni vénal, ni bigame, ni criminel. Grand diplomate, intelligence profonde et lucide, il manqua cruellement de sens moral, mais qui, à son époque, le lui aurait reproché si l'obscure officine où il vit le jour avait été le noble château de quelque famille bien née ?

XXVIII

« CROIS-TU QU'IL Y AIT UN DIEU ? »

Août - décembre 1723

— Sire, dit le duc d'Orléans à Louis XV, le cardinal est mort. Je ne vois personne qui soit plus en état que moi de rendre service à Votre Majesté en qualité de premier ministre.

Il n'y avait personne en effet. Dès le lendemain, Son Altesse prêta serment et l'héritier de la Couronne devint —singulier cumul — le chef du gouvernement.

Philippe se reprochait déjà sa faiblesse envers Dubois. Il se la reprocha bien davantage lorsqu'il découvrit le désordre effroyable dans lequel le cardinal avait laissé les affaires. Sa rancune contre son ancien précepteur étonna. « Morte la bête, mort le venin », écrivit-il en rappelant le cher Nocé.

Les ministres, accoutumés depuis deux ans à un prince las, distrait, parfois somnolent, furent stupéfaits de le voir recouvrer l'application, l'endurance, l'amour du travail auxquels s'ajoutait une manière de despotisme ombrageux qu'on ne lui connaissait pas. Plus de lieutenants impatients de confisquer l'autorité ! Entouré de quelques seconds dévoués — Morville, Dodun, le fils d'Argenson — M. d'Orléans tenait seul le gouvernail et sa main ne tremblait point.

Dubois léguait à son maître une France redevenue, au dehors, puissante, respectée, garantie de toute aventure par sa double et paradoxale alliance avec l'Espagne et l'Angleterre. Les chicanes, les arguties de l'Empereur prolongeaient démesurément les préliminaires du Congrès de Cambrai (ils devaient durer quatre ans !), mais aucune surprise fâcheuse ne semblait à craindre avant leur conclusion.

A l'intérieur, s'étendait un champ de ruines, héritage du Système, du Visa, du brigandage, des épidémies (la peste s'éloignait à peine), et surtout du bouleversement qui avait brisé l'armature morale de la société. Après huit années de luttes,

Philippe retrouvait intact le chaos financier de l'ancien règne. De nouveau, des caisses vides, de nouveau, le spectre de la banqueroute, de nouveau, l'exaspérant problème : comment rendre à ce peuple incomparable, à cette terre bénie une prospérité éternellement fuyante ?

Noailles revint d'exil. Fidèle à ses principes, il prêchait toujours l'économie, le retranchement. Mais le moyen de retrancher quelque chose à des gens qui mouraient de faim ? Et la pensée de Philippe évoquait le souvenir d'un autre banni, du magicien dont la sottise et l'avidité des hommes avaient rompu la baguette. Que le prince vécût, et il donnerait, un jour, à Law le pouvoir de confondre ses détracteurs.

Vivrait-il ? Le labeur auquel il s'astreignait contribuait maintenant à le tuer autant que les funestes soupers.

— Si vous ne changez d'habitudes, lui disait son médecin Chirac, vous mourrez au moment où vous vous y attendrez le moins.

— C'est ce que je désire.

Se sachant menacé à la fois d'une congestion et d'une hydropisie de poitrine, il favorisait l'apoplexie afin d'éviter l'horrible suffocation. L'existence ne l'intéressait plus.

Cependant, au seuil de la cinquantaine, une grande œuvre le sollicitait encore. Lui seul, dans cette Cour, si singulièrement dépourvue de personnalités, pouvait prévenir le divorce de la Monarchie et d'une opinion déjà soumise aux courants révolutionnaires. Lui seul pouvait dignement préparer Louis XV à sa tâche. En dehors de Fleury, trop vieux, trop absorbé par des ambitions personnelles, l'enfant n'aimait que son oncle. Pour tous deux, l'heure du travail en commun était la détente, le moment heureux de la journée. Peut-être l'avenir de la France dépendait-il de ces entretiens durant lesquels M. d'Orléans façonnait l'étrange garçon dont la timidité masquait tant de qualités ignorées.

Philippe songeait parfois à ces choses, puis se disait qu'il n'aurait pas le temps d'achever pareil ouvrage. Dès lors, pourquoi se raccrocher à une vie sans joie ?

Il y a de sérieuses raisons de supposer que, pendant les mois où il regarda froidement approcher la mort, le duc d'Orléans tourna ses pensées vers Dieu. La conversion soudaine d'un des roués, Brancas, la « Caillette gaie », l'avait vivement ému. Sa fille échangeait l'abbaye de Chelles contre celle du Val-de-Grâce afin de mieux l'exhorter.

— Faites, mon Dieu ! s'écriait l'ardente créature, qu'allant à vous, j'entraîne moi aussi ce Nathanaël qui ne croit pas qu'il puisse rien venir de bon de Nazareth !

Elle priait, faisait prier pour son père avec emportement.

Philippe visitait souvent la pâle bénédictine qui, sous l'habit claustral, ressuscitait la beauté, la fougue, l'esprit de la duchesse de Berry.

On pense qu'il reçut secrètement un prêtre. Les pieuses paroles l'ébranlèrent, sans doute, mais ne le convainquirent pas. Son âme, à la croisée des chemins, hésitait. Elle hésita trop longtemps.

Le 30 novembre, le vieux chirurgien Maréchal avertit M. d'Orléans que, faute d'une prompte saignée, il risquait de s'effondrer brusquement comme feu Monsieur. Philippe haussa les épaules.

Le surlendemain, 2 décembre, il descendit à midi prendre son chocolat chez sa femme auprès de laquelle il s'attarda longtemps. Il se sentait la tête lourde, l'estomac chargé.

— Il faut pourtant que j'aille travailler pour des affaires pressantes, dit-il en se levant avec effort.

Le travail le mena jusqu'à six heures. Dans la chambre où des portraits souriaient entre les reliures aux armes de France « au lambel à trois pendants d'argent », les flambeaux de cire brûlaient doucement. Le feu crépitait. Le long des fenêtres montait une brume bleuâtre qui avait englouti les arbres, les statues, les fontaines.

Attendant le moment d'aller trouver le Roi, Philippe s'ennuya. Il appela son valet de chambre, Renaud, lui demanda s'il y avait là quelque familier. Il y avait le chevalier d'Orléans (fils de Mme d'Argenton), la marquise de Prie et la duchesse de Falaris. Le prince fit entrer le jeune homme qu'il gronda pour une peccadille. Il le congédia ensuite, congédia également Mme de Prie.

Mme de Falaris parut, blonde, joyeuse, ravissante. Elle s'assit devant le feu. Philippe, rêveur, caressait les belles mains de son amie :

— Crois-tu, demanda-t-il tout d'un coup, crois-tu de bonne foi qu'il y ait un Dieu, un enfer et un paradis après cette vie ?

— Oui, mon prince, je le crois certainement.

— Si cela est, comme tu le dis, tu es donc bien malheureuse de mener la vie que tu mènes ?

— J'espère que Dieu me fera miséricorde.

Le duc d'Orléans était oppressé. Il avala quelques gouttes de cinnamome, puis se pencha, les coudes appuyés aux bras du fauteuil, la tête en avant. Mme de Falaris, espérant le dérider, allait entamer une de ses piquantes histoires quand elle le vit soudain se roidir et glisser sur le parquet.

— Jésus Maria, ayez pitié de moi ! cria la duchesse.

Elle se précipita en hurlant par les couloirs déserts (chacun croyait Son Altesse chez le Roi), traversa le grand, les petits cabinets, les antichambres, la cour, la galerie basse sans rencontrer personne. Il lui fallut un quart d'heure avant de trouver un laquais de la princesse de Soubise qui savait saigner. Survint, au même instant, Mme de Sabran :

— Mon Dieu ! s'écria la favorite délaissée, ne le saignez pas ! Il sort d'avec une gueuse, vous le tuerez !

Aucun soin ne put ramener le prince de la région mystérieuse où son esprit errait déjà. Son agonie fut douce, telle que la souhaitait ce païen voluptueux. A sept heures du soir, Philippe d'Orléans n'était plus, et la foule qui avait envahi son appartement reflua aussitôt vers les nouvelles puissances, abandonnant son cadavre inutile. Il avait quarante-neuf ans et quatre mois.

Aucun des hommes comblés par le Régent n'imagina de s'affliger. Seul, un enfant pleura. Louis XV devait, toute sa vie, regretter le bel oncle qu'on lui avait dépeint comme un monstre et qui l'avait si tendrement aimé.

Après Louis XIV, après Dubois, après tant d'autres, le duc d'Orléans mort reçut en même temps l'hommage de l'Europe et les brocards de sa patrie. Tandis que les Cours étrangères exaltaient le prince le mieux doué de son siècle, les railleurs parisiens plaisantaient :

— Il est parti, assisté de son confesseur ordinaire.

Et les Juvénals de taverne :

On dit qu'il ne crut pas à la Divinité,
Mais c'est une imposture insigne.
Plutus, Cypris et le dieu de la vigne
Lui tenaient lieu de Trinité.

Les ennemis du Régent — qui lui survécurent tous — s'acharnèrent à dénoncer l'athée, le sacrilège, la faune incestueux, l'ambitieux prompt à humilier la France pour se hisser au trône, le

naufrageur des finances, le destructeur de l'œuvre du Grand Roi. Et la postérité, trop sensible aux images, accepta volontiers celle du Sardanapale dont la corruption, les faiblesses, semèrent la Révolution.

Les amis du disparu ne furent pas les derniers à desservir sa mémoire. Saint-Simon, prononçant son éloge, gémissait de le savoir damné.

Saint-Simon pouvait se rassurer. Si un Souverain Juge pesa les actions de Philippe, il dut se montrer miséricordieux envers l'homme bon, pitoyable, tolérant, désintéressé qui, « souvent, donna plus en un jour que Louis XIV en une année ».

Philippe d'Orléans reçut de la nature tous les dons propres à faire un grand souverain et un grand homme. Son malheur fut de naître dans une condition telle qu'on trembla de le voir devenir l'un ou l'autre.

Dauphin, il eût été l'orgueil, la sauvegarde de la dynastie. Simple gentilhomme, il eût marché sur les traces des Turenne et des Luxembourg, laissé le souvenir d'un de ces héros de l'antiquité experts en œuvres d'art autant qu'en balistique. La suspicion fatale attachée aux cadets royaux le réduisit à compter parmi les victimes de la raison d'État. Condamné à perdre sa jeunesse, voué de force au plaisir, il ne trouva une chance d'imposer son mérite que pour tomber sous les flèches des calomniateurs. Et d'une telle chute il ne guérit jamais.

Son second malheur fut que Louis XIV, trop prévenu, n'osa lui faire confiance et le mit dans la nécessité de conquérir illégalement un pouvoir qui lui revenait. Ainsi, cet homme, digne de gouverner magnifiquement son pays, dut prendre le visage d'un usurpateur sans prestige et, par moment en adopter la politique. Les censeurs n'ont pas fini de le lui reprocher, oubliant que son coup d'État préserva la France d'une aventure peut-être mortelle.

Sans doute, en 1723, l'ordre du Grand Siècle n'était-il plus qu'un souvenir. Sans doute Philippe laissait-il le vieil édifice monarchique exposé à d'étranges bourrasques. Mais la révolution dont il fut le témoin et, en quelque sorte, le symbole, s'était secrètement accomplie bien avant la mort de Louis XIV.

Ce qui reste l'honneur du duc d'Orléans, c'est que, seule des Régences de notre histoire, la sienne évita les horreurs de la guerre civile ; c'est qu'il sacrifia résolument ses rancunes personnelles à l'union des Français ; qu'il arrêta les persécutions religieuses, ouvrit les bibliothèques, fut l'ami des artistes, le protec-

teur des sciences. C'est, surtout, qu'au prix de sa popularité, il acheta le droit de dire :

— Je n'ai pas écrit une ligne qui n'eût pour but le repos du monde.

Appendice
Principales sources

APPENDICE

I. LE COUPLE ÉTRANGE DE SAINT-CLOUD.

A. Dubois.

Nous nous sommes fondé, en ce qui concerne les origines de Dubois, sur l'ouvrage du comte de Seilhac qui a eu entre les mains des documents authentiques. Saint-Simon, acharné contre la mémoire de l'homme qu'il exécra, en fait un valet. Il cite même une conversation où, vers la fin de la Régence, le duc d'Orléans aurait rappelé cet état ancillaire du premier ministre. Tout cela est de la pure imagination.

Pure imagination aussi le rôle funeste de l'abbé pervertisseur de son élève. Les lettres de Madame à Dubois ont fait justice de cette légende. Concevrait-on d'ailleurs que Fénelon et le Père de La Chaise eussent accordé leur protection (dont Saint-Simon se garde de souffler mot) à un personnage aussi méprisable ?

Le 14 octobre 1711, Fénelon écrira encore : « M. l'abbé Dubois, autrefois précepteur de Monseigneur le duc d'Orléans, est mon ami depuis un grand nombre d'années. »

Quant aux ambitions cardinalices de l'abbé en 1692, nous nous séparons de M. de Seilhac qui écarte **a priori** « cette malveillante invention ». Il nous paraît au contraire très croyable que la singulière exaltation à laquelle Dubois était sujet lorsqu'il s'agissait de sa fortune, l'ait entraîné jusqu'à cet excès d'outrecuidance.

B. Saint-Simon.

Ce n'est pas une tâche aisée de séparer dans l'œuvre de l'illustre mémorialiste le vrai du faux, le mensonge de l'erreur. La magie du style n'incite que trop à tomber dans les pièges du fougueux partisan.

Presque toujours une sévère vérification s'impose. C'est seulement quand le duc relate telle scène dont il a été le témoin oculaire ou quand il n'a manifestement aucun intérêt à travestir la vérité que l'on se sent en sûreté.

Sa politique est, en général, pitoyable et souvent contradictoire (après avoir tant critiqué la politique de Louis XIV, il n'admet pas

les renonciations de Philippe V au trône de France). Ses haines personnelles lui brouillent la vue. Il ne montrera quelque clairvoyance — et bien inattendue ! — qu'à l'égard du Système.

Il va sans dire que, dans cet ouvrage, nous jugeons seulement l'homme d'État et l'historien. Les critiques que ceux-ci méritent ne sauraient atteindre l'admiration due au génie d'un écrivain sans rival.

II. LE MARIAGE FORCÉ.

Madame et Dubois.

Saint-Simon affirme que la Palatine ne pardonna jamais à Dubois son rôle dans le mariage du duc de Chartres. Ici encore, la correspondance de la princesse inflige un démenti au mémorialiste. Madame ne cessa, pendant des années, de témoigner à l'abbé une confiance absolue.

III. LA GLOIRE EST INTERDITE.

La Duchesse de Bourgogne et le sang des Stuarts.

Marie Stuart
|
Jacques I^er^ d'Angleterre
|
Charles I^er^
|
Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans
|
Anne-Marie d'Orléans, duchesse de Savoie
|
Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne
|
Louis XV
|
Le Dauphin Louis
|
Louis XVI

C'est ainsi que, par la duchesse de Bourgogne, Louis XVI descend en ligne directe de Marie Stuart et de Charles I^er^. A notre connaissance, cette filiation tragique n'a jamais été mise en lumière.

VI. CHÂTEAUX EN ESPAGNE.

Louis XIV en 1709.

Les fautes accumulées pendant la première partie de la Guerre de Succession ont fait trop souvent méconnaître l'admirable constance du vieux monarque pendant les années d'épreuves et le déchirement de sa conscience lorsqu'il dut choisir entre la nécessité de donner la paix à son peuple et celle de le sauver du plus dangereux vasselage. C'est peut-être à l'heure de ce couchant pathétique que le Roi-Soleil, du point de vue humain, mérite le mieux l'admiration de la postérité.

Procès projeté du duc d'Orléans.

Certains historiens n'ont pas pris au sérieux cette menace qui plana sur la tête du prince, ou affectent d'y voir une exagération tendancieuse « des Orléans ». Mais qui étaient alors « les Orléans » ? La duchesse ne se souciait guère de la fortune politique de son mari et Madame était incapable du moindre machiavélisme. Il n'y avait pas, il ne pouvait y avoir en 1709 de parti orléaniste. Si Saint-Simon s'octroie un rôle par trop décisif dans la conversation qu'il eut à ce propos avec le Chancelier de Pontchartrain, il est difficile de penser que, cette fois, il ait inventé le fait, le Chancelier étant un de ses meilleurs amis. Au reste, plusieurs autres témoignages corroborent le sien. Pendant quelques jours, le duc d'Orléans courut un danger certain. Il ne faut pas oublier qu'un Luxembourg, maréchal de France, cousin des Condé et déjà couvert de gloire, fut, en 1680, longtemps embastillé sur des présomptions autrement fragiles que celles dont les ennemis de Philippe prétendaient l'accabler.

VII. LA CALOMNIE.

Déséquilibre mental de la Duchesse de Berry.

La saine et vigoureuse Palatine n'en sortait pas moins d'une Maison où l'on relève plusieurs cas de démence. Si le duc d'Orléans ne souffrit point de cet atavisme, la plupart de ses enfants s'en ressentirent cruellement. Mme de Berry, l'abbesse de Chelles, Mlle de Valois, Mlle de Montpensier, furent, à des degrés divers, des demi-folles. Quant au duc de Chartres, il perdit presque totalement la raison. Le plus curieux est que cette génération seule présenta de tels symptômes. Dès la suivante, les Orléans retrouvaient l'équilibre. Louis-Philippe, le plus sensé, le plus pratique des princes, devait être l'arrière-petit-fils de l'homme qui ne voulait croire à la naissance ou à la mort de personne.

VIII. L'ÉPREUVE.

Mort de Monseigneur.

Une remarque, en passant, sur les éléments pittoresques dont Michelet enrichit son récit sans trop se soucier d'être véridique. Le grand historien dit du Dauphin : « Il mourut dignement pour s'être crevé de poisson. » Or, chacun sait que le prince mourut de la petite vérole.

Fénelon.

Le « Cygne de Cambrai » a bénéficié d'un préjugé exactement contraire à celui dont le duc d'Orléans fut la victime. Les partis les plus opposés lui ont tressé des couronnes. Les uns lui ont su gré d'avoir voulu ramener le régime à d'anciennes traditions, les autres ont cru découvrir en lui un précurseur de la monarchie constitutionnelle. Au vrai, pour bien comprendre la portée des plans de Fénelon, il faut se rappeler que, pour les « conservateurs » du temps, Louis XIV faisait figure de révolutionnaire. La noblesse lui reprochait son absolutisme parce qu'il avait détruit les droits politiques des grandes familles ; parce qu'il avait appelé la bourgeoisie aux affaires ; parce qu'il combattait les particularismes générateurs, naguère encore, de tant de troubles et de guerres civiles.

Telle était la « tyrannie » contre laquelle s'insurgeait le précepteur du duc de Bourgogne. Il aimait les hommes, certes, mais sa politique était aussi redoutable que ses intentions étaient pures. Il préparait une réaction semblable à celles qui menacèrent l'œuvre de Louis XI et d'Henri IV, dès que ceux-ci eurent expiré. Rien n'est plus erroné que de voir soit un libéral, soit un utile docteur de la Monarchie dans ce champion délicat de la féodalité et de l'intolérance religieuse.

Soupçons contre le duc d'Orléans.

Le fait qu'aucun historien sérieux n'ait pu retenir les calomnies proférées contre Philippe semble avoir, dans une certaine mesure, amoindri aux yeux de la postérité l'effet de ces infamies. En réalité, un nombre infini de contemporains y a cru et les plus bienveillants parmi les autres ne se sont pas toujours défendus d'un doute. Michelet se trompe absolument quand il écrit, parlant de l'année 1714 : « Les soupçons insensés dont Orléans avait été victime, on les oublie. On en sent l'absurdité, le ridicule. » On le sentait si peu que les libelles y faisaient sans cesse allusion et qu'en 1722, Villeroy osait encore jeter au visage du Régent l'horrible accusation.

Pour bien comprendre les événements qui se déroulèrent de 1712 à la majorité de Louis XV, il faut donc se rappeler soigneusement que Philippe d'Orléans, cet homme doux, généreux, incapable de haine et bon jusqu'à la faiblesse, était regardé avec inquiétude, avec terreur

par la plupart de ses sujets comme par les Cours étrangères. Le contraste violent qui existait entre le personnage réel et celui qu'on s'imaginait n'a pas peu contribué à dénaturer — jusqu'à nos jours — les intentions, la politique même du Régent.

IX. LES CAPRICES DE LA MORT.

Voyage de Bolingbroke en France.

On n'a pas suffisamment insisté sur le fait que le négociateur anglais de la paix d'Utrecht fut précisément le chef occulte — et bientôt déclaré — du parti jacobite. Cette circonstance dut faciliter grandement les pourparlers. Il semble inadmissible que Bolingbroke n'ait pas découvert à Louis XIV quelque chose de ses intentions et de celles de la reine Anne au sujet de la restauration de Jacques Stuart. Si l'on n'admet pas que cette révélation ait contribué puissamment à la reconnaissance par Louis XIV de l'Acte de Succession, il faut taxer le vieux roi soit de déloyauté, soit d'inconséquence, puisqu'il complota le retour du Prétendant aussitôt après l'avènement — qu'il avait dû croire improbable — de George I^er^.

X. LE TESTAMENT.

Le vrai problème.

C'est amenuiser singulièrement le problème soulevé par la succession de Louis XIV que d'y voir un simple conflit de personnes. (Nous disons bien le problème de la succession, car il primait de beaucoup celui de la Régence.) Un rapprochement s'impose avec la situation où se trouvaient les Capétiens quand ils instituèrent la loi salique. Le principe dynastique devait plier, en 1316, pour empêcher la France de devenir l'annexe d'un autre royaume, en 1714, pour sauver l'équilibre, le repos de l'Europe. Mais il n'est pas douteux que cette atteinte au droit divin risqua d'ébranler dangereusement le trône des Bourbons.

C'est l'honneur de Louis XIV d'avoir, malgré ses sentiments intimes, lutté trois années durant (1712-1715) afin d'obliger Philippe V à respecter les renonciations. Toutefois, la fermeté du vieux souverain envers son petit-fils ne diminuait pas ses préventions contre le duc d'Orléans. En élevant si haut le duc du Maine, il voulut préserver la France de l'un et de l'autre et non satisfaire, selon l'expression de Michelet, « un instinct de bestialité paternelle ». (!)

Premières négociations du duc d'Orléans avec George I^er^.

Wiesener, qui a travaillé sur des documents authentiques tirés des archives britanniques, a fait justice de bien des légendes et montré

que la première idée d'un pacte Orléans-Hanovre n'appartint ni à Dubois (comme on l'a dit si souvent), ni à Stairs, mais au roi d'Angleterre lui-même. Il a rendu aussi son vrai visage à Stairs qui, malgré son arrogance et sa bile, ne fut nullement le redoutable brigand peint par Saint-Simon et Michelet.

XI. « VOUS ALLEZ VOIR UN ROI DANS LA TOMBE ET UN AUTRE DANS LE BERCEAU. »

Dispositions secrètes du duc d'Orléans.

Michelet a été la dupe de Saint-Simon considéré par lui comme le « vrai magister du prince » alors que Philippe dissimulait ses plans à son dangereux ami. Saint-Simon (et Michelet après lui) stigmatise la faiblesse, l'inertie du duc d'Orléans, lui reproche de s'être laissé surprendre par l'événement. C'est qu'il ignore tout : et les conciliabules du trio Noailles-Dubois-Canillac, et l'ordre donné à d'Argenson d'arrêter les courriers, et les négociations menées de front avec George Ier et Bolingbroke.

Quant aux excitations de Stairs qui, à en croire Michelet, aurait poussé Philippe au crime, elles ressortent de la fantasmagorie !

XII. LE COUP D'ÉTAT.

Présence de Stairs au Parlement.

On a souvent prétendu que Stairs voulut assister à la séance pour intimider les Conseillers. En ce cas, l'ambassadeur fit un mauvais calcul, car les personnes entassées dans les lanternes étaient strictement invisibles de la salle.

Nécessité du coup d'État.

Que serait-il arrivé si Philippe avait accepté le testament ? Dans l'hypothèse la plus favorable, il ne pouvait naître qu'un conflit brutal, peut-être armé, entre les deux chefs du gouvernement. On aurait revu le duel Orléans-Bourgogne du xve siècle. Mais il faut envisager une éventualité pire. Nous savons maintenant que Philippe V avait tout préparé pour entrer en France dès la mort de son aïeul. On peut affirmer qu'il n'aurait pas hésité à le faire s'il avait su le duc d'Orléans réduit au rôle de figurant. C'était la guerre civile probable et la guerre européenne assurée.

Droit de remontrance du Parlement.

On peut dire que, sans ce renouveau de puissance du Parlement, l'histoire du xviiie siècle eût été changée. Il ne faut pas oublier en

effet que c'est la révolution des privilégiés contre la Couronne qui rendit fatale l'explosion de 89. Cette révolution fut menée par le Parlement dès qu'il eut recouvré son droit de remontrance. Ce sont les magistrats qui empêchèrent la monarchie d'accomplir en leur temps les réformes dont l'avenir allait dépendre. Le testament de Louis XIV a donc porté à l'ancien régime un coup mortel.

Hostilité de Madame contre Dubois.

Pour expliquer une telle animosité après tant d'années de confiance, on a supposé que Madame aurait découvert sur le tard le véritable rôle joué par Dubois lors du « mariage forcé ». Nous n'avons pas cru devoir adopter cette hypothèse vraiment trop hasardeuse.

XV. LA PREMIÈRE ENTENTE CORDIALE.

L'histoire de ce renversement des alliances a presque toujours été écrite avec une partialité surprenante. Même les auteurs obligés de reconnaître la duplicité, la trahison de Philppe V, accablent le Régent de leur indignation. Il est presque généralement admis que le duc d'Orléans a ruiné les plans de Louis XIV et rendu la France vassale de l'Angleterre pour satisfaire des ambitions purement personnelles. Selon une phrase fameuse qui, vraisemblablement, ne fut jamais prononcée, « l'usurpateur George I^er^ avait pour ami naturel l'usurpateur de la Régence ». Le prince était donc un étrange étourneau puisqu'il commença par soutenir l'entreprise du Prétendant.

Ce qu'on se garde aussi d'expliquer c'est la politique que le duc d'Orléans aurait dû suivre après avoir vu l'Espagne se dresser contre lui. Peut-être céder purement et simplement la place à son cousin ? Peut-être attirer sur la France les armées impériales pour permettre à Philippe V de conquérir paisiblement l'Italie ? En tout cas, faire la guerre puisqu'on la voulait outre-monts ! Or, le grand enseignement à tirer de l'admirable effort diplomatique accompli par Louis XIV pendant ses trois dernières années était qu'il fallait à tout prix sauver, consolider le traité d'Utrecht. On a pu, dès lors, se demander quel avait été, des deux Philippe, le meilleur disciple du Grand Roi.

Certains historiens ont souligné avec ironie que le premier effet de la politique pacifique du Régent fut la guerre fratricide contre l'Espagne. Mais peut-on comparer cette promenade militaire au cataclysme européen que préparait Alberoni ? On croirait que Louis XIV ait voulu d'avance apporter un témoignage à son successeur, lorsqu'on lit, dans sa lettre du 28 août 1713 à l'ambassadeur de Bonnac, que le roi d'Espagne « inspirait le dégoût de son alliance à tous ceux qui avaient envie de traiter avec lui »[1].

Sans doute eût-il été hautement préférable que le duc d'Orléans

1) Cité par le Cardinal Baudrillart : *Philippe V et la Cour de France.*

trouvât le moyen de continuer la politique inaugurée par le vieux roi au seuil de la tombe. Mais peut-être, après tout, l'alliance anglaise n'eut-elle pas de suites si funestes puisque, en 1741, Lord Chesterfield se plaignait que, grâce à elle, la France fût devenue en Europe « maîtresse absolue de tout ».

Sa conséquence la plus malheureuse fut que la France se désintéressa complètement de sa marine de guerre et se trouva ainsi désarmée quand elle dut défendre ses possessions d'outre-mer. Mais cette erreur est surtout celle de Fleury.

Craintes que le Tsar inspirait à George Ier.

C'est encore Wiesener, éclairé par les documents britanniques, qui a montré l'influence décisive de l'épouvantail russe sur la marche des négociations. Chose piquante, ni Dubois, ni Pierre le Grand lui-même ne la soupçonnèrent jamais.

XVII. LE FILS DE L'APOTHICAIRE CONTRE LE FILS DU JARDINIER.

Résistance d'Huxelles et signature du traité de Londres.

Saint-Simon embrouille le traité de La Haye de 1717 et le traité de Londres de 1718. Il raconte la comédie jouée par Huxelles et la fameuse séance du Conseil de Régence comme si elles avaient eu lieu à l'occasion de la ratification du premier accord.

Michelet, d'autre part, croit que la Quadruple Alliance fut scellée à Saint-Cloud, au cours d'un souper offert par le Régent à Stanhope. Conclusion téméraire tirée d'un racontar du mémorialiste.

Quant à Lemontey, son animosité contre le Régent est telle qu'il essaie de présenter l'incident Huxelles comme une humiliation infligée au prince... par les Anglais !

Pension soi-disant versée à Dubois par l'Angleterre.

Si Saint-Simon l'estime à 960 000 livres, d'Argenson la ramène à cent mille écus. Selon ce dernier auteur, qui impute par ailleurs à Dubois l'intention d'empoisonner Louis XV, elle fut transférée à Mme de Prie après la mort du cardinal. Lemontey parle de 50 000 écus. Le plus curieux est que ce fut Dubois qui, en réalité, essaya de corrompre Stanhope pendant les négociations de 1716.

XVIII. LE RÉVEIL DU DÉBONNAIRE.

Nouvelle de la bataille de Passaro.

Il y a deux opinions sur l'époque à laquelle Paris la reçut. Nous nous sommes rangé au parti de ceux qui ne pensent pas qu'elle ait pu

arriver avant la fin du mois et décider le Régent à tenir le lit de justice.

XIX. ŒDIPE VAINQUEUR.

Dubois et la conspiration de Cellamare.

Certains historiens ont accusé le ministre d'avoir démesurément grossi ce complot ridicule pendant la période où il resta seul à le connaître. Lemontey dit qu'il faudrait l'appeler dès lors la conspiration de Dubois. Oublie-t-il donc les lettres incendiaires d'Alberoni à son ambassadeur, la guerre civile qui couvait en Bretagne, Richelieu prêt à livrer Bayonne aux Espagnols ?

XXI. LA MORT DU PHALÈNE.

Souper offert par la duchesse de Berry au Régent.

Michelet, trop romanesque pour ne pas croire à l'inceste, use une page à expliquer pourquoi le vrai père de l'enfant dont Mme de Berry accoucha en avril dut être le Régent. Il transforme le souper de Meudon en une orgie intime « qui délivra Riom » !

XXIV. LE « DIES IRÆ ».

Pauvreté de Law.

Law avait 40 millions lorsqu'il vint en France. Il ne lui restait pas un louis au moment où il la quitta. Son désintéressement était extrême. Quand la crise du Système commença d'éprouver cruellement les rentiers, il offrit au Chancelier ses propres actions qui valaient près de 100 millions, pour dédommager les créanciers de l'État. Bien entendu, on l'accusa partout d'avoir emporté des trésors, une cassette de diamants, notamment, qui valait plus de 30 millions. En réalité, le gouvernement était le débiteur de l'exilé. Celui-ci écrivit de Venise deux belles et fortes lettres au Régent pour demander le dédommagement qui lui était dû. C'était au plus fort de la débâcle. Philippe eut l'impardonnable faiblesse de ne pas répondre. Il laissa même embastiller un moment Guillaume Law, frère de l'ancien Contrôleur général.

Jugement sur le Système.

M. Pierre Gaxotte note très justement que le Système laissa « de si affreux souvenirs qu'il a plutôt retardé que préparé l'avènement du crédit ». Le résultat le plus durable de l'expérience fut l'ascension des classes pauvres auxquelles leur « pouvoir d'achat », brusquement décuplé, permit une activité et des ambitions qu'elles n'avaient jamais connues. L'histoire de l'avenir en fut transformée.

Saint-Simon lui-même déclare que le Système ne pouvait réussir que dans un pays doté, comme l'Angleterre, de libertés constitutionnelles. Le grand malheur de Law fut de servir un gouvernement à la fois despotique, vacillant et corrompu (le Régent excepté). Lord Stairs disait durement au duc d'Orléans : « L'étranger croit son argent en sûreté en Angleterre, et, effectivement, il l'est tant qu'il y a un sol valant en Angleterre, de sorte qu'ils ne seront pas tentés de retirer leur argent de chez nous pour le mettre ailleurs où il dépend souvent du caprice du prince ou du caprice du ministre. »

XXV. L'ANGE DE LA PAIX.

Philippe V et le double mariage.

Le chef-d'œuvre de Dubois fut d'amener le roi d'Espagne à faire les premières propositions, au grand ébahissement de l'Europe. Le renard garda bien entendu le secret sur la comédie de palais qui précéda les pourparlers officiels mais, plus tard, sa vanité aidant, il ne put se défendre de révéler sa ruse à ses amis anglais. C'est ainsi que l'Histoire en a eu connaissance . .. avec un retard d'un bon siècle.

XXVIII. « CROIS-TU QU'IL Y AIT UN DIEU ? »

Rôle qu'aurait pu jouer le duc d'Orléans auprès de Louis XV.

Sauf dans la frivolité, Louis XV n'a pas été, comme ses grands devanciers, le représentant de son siècle. Il n'en a compris ni les aspirations, ni le génie, ce qui l'a contraint, maintes fois, à subir les décrets de l'opinion au lieu de les inspirer. Fleury était beaucoup trop âgé pour former un roi que la nouvelle génération aurait pris pour guide. Philippe qui incarnait par tant de côtés le XVIII^e^ siècle sans avoir perdu — quoi qu'on en dise — ses attaches avec le passé, aurait pu, en jouant ce rôle, épargner bien des malheurs à la Monarchie.

Conclusion.

Le souci scrupuleux de l'impartialité fait apparaître à quel point les arrêts sommaires sont injustes et, parfois, le blâme difficile. Comment, par exemple, reprocher au Régent ses désordres, ses vices et ne pas plaindre sa jeunesse perdue, ses dons merveilleux atrophiés par le mauvais vouloir de Louis XIV ? Mais comment aussi faire grief au Roi de cette cruauté sans se souvenir des raisons trop péremptoires qu'il avait de suspecter les princes cadets ? C'est donc la fatalité qui creusa entre les deux hommes ce fossé que le Régent essaya vainement de combler, même après la mort de son oncle. Et, en vérité, Philippe d'Orléans usa sa vie entière dans un combat malheureux contre son destin.

PRINCIPALES SOURCES

Recueils des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France.
Alberoni : **Lettres intimes,** adressées au comte Rocca, Ministre des Finances du duc de Parme (publiées par Émile Bourgeois).
Anquetil : **Louis XIV, sa Cour et le Régent.**
Anthoine : **La Mort de Louis XIV.**
Duc d'Antin : **Mémoires.**
Marquis d'Argenson : **Mémoires.**
Jacques Bainville : **Histoire de France.**
Arvède Barine : **Madame, mère du Régent.**
Barthélemy : Le Tsar Pierre Ier en France (**Revue Contemporaine,** 1865).
Barbier : **Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV.**
Cardinal Baudrillart : **Philippe V et la Cour de France.**
Louis Bertrand : **Louis XIV.**
Maréchal de Berwick : **Mémoires.**
Bolingbroke : **Lettres et Mémoires.**
Émile Bourgeois : **Le Secret du Régent et la politique extérieure de l'abbé Dubois.**
Émile Bourgeois : **Le Secret des Farnèse.**
Émile Bourgeois : **Manuel historique de politique étrangère.**
Buvat : **Journal de la Régence.**
Chansonnier historique du XVIIIe siècle (publié par Raunié).
Capefigue : **Philippe d'Orléans, Régent de France.**
Mme de Caylus : **Souvenirs.**
Champier et Roger-Sandoz : **Le Palais-Royal.**
Chéruel : **Saint-Simon considéré comme historien.**
Cochut : **Law, son système et son époque.**
Dangeau : **Journal de la Cour de Louis XIV.**
Mme du Deffand : **Lettres.**
Cardinal Dubois : **Mémoires secrets et correspondance inédite** (publiés par L. de Sevelinges).
Duclos : **Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV.**

Pierre d'Espezel : **Le Palais-Royal.**
Fénelon : **Correspondance.**
Fénelon : **Écrits politiques.**
Fénelon : **Aventures de Télémaque.**
Flassan : **Histoire de la diplomatie française.**
F. Funck-Brentano : **La Régence.**
Pierre Gaxotte : **Le Siècle de Louis XV.**
Gazette d'Amsterdam.
Geoffroy : **Mme de Maintenon d'après sa correspondance authentique.**
Giraud : **Le Traité d'Utrecht.**
Ed. et J. de Goncourt : **La Femme au XVIII^e siècle.**
Vicomte de Guichen : **Pierre le Grand et le premier traité franco-russe.**
Comte d'Haussonville et G. Hanotaux : **Souvenirs sur Mme de Maintenon.**
Paul Hazard : **La Crise de la conscience européenne.**
Président Hénault : **Mémoires.**
Henry de Jouvenel : **Huit cents ans de révolution française.**
Guy de La Batut : **La Cour de Monsieur.**
La Fare : **Mémoires.**
Lafiteau : **Histoire de la Constitution Unigenitus.**
Lamberty : **Mémoires pour servir à l'Histoire du XVIII^e siècle.**
Lavisse : **Histoire de France.**
Dom Leclercq : **Histoire de la Régence pendant la minorité de Louis XV.**
Lemontey : **Histoire de la Régence.**
Mme de Maintenon : **Lettres.**
Émile Magne : **Le Château de Saint-Cloud.**
Marquiset : **La Duchesse de Fallary.**
Mathieu Marais : **Journal et Mémoires sur la Régence et le règne de Louis XV.**
Michelet : **Histoire de France.**
Montesquieu : **Lettres persanes.**
Duchesse d'Orléans (Madame Palatine) : **Correspondance.**
Général de Piepape : **La Duchesse du Maine, reine de Sceaux et conspiratrice.**
Claude Saint-André : **Le Régent.**
Mme Saint-René Taillandier : **La Princesse des Ursins.**
Saint-Simon : **Mémoires.**
Sainte-Beuve : **Quelques portraits féminins.**
Marquis de Ségur : **Le Tapissier de Notre-Dame.**
Comte de Seilhac : **L'Abbé Dubois.**
Mme de Sévigné : **Lettres.**
Baronne de Staal (de Launay) : **Mémoires.**
C. Stryenski : **La Galerie du Régent.**
Comte de Tessé : **Mémoires.**
Thiers : **Histoire de Law.**
Thirion : **Mme de Prie.**

Torcy : **Mémoires.**
Torcy : **Journal.**
Princesse des Ursins : **Correspondance.**
J. Vatout : **La Conspiration de Cellamare.**
Maréchal de Villars : **Mémoires.**
Voltaire : **Le Siècle de Louis XIV.**
Voltaire : **Précis du règne de Louis XV.**
Voltaire : **Histoire de Charles XII.**
Wiesener : **Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais.**
Wiesener : **Pierre le Grand et ses propositions d'alliance avec le Régent, en 1717.**

Archives Nationales.
Bibliothèque Nationale.
Archives du Ministère des Affaires étrangères.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Gardes : La chute du Système de Law. (Bibliothèque nationale).

1. Le Régent à douze ans fait chevalier des ordres du Roy le 2 juin 1686 (gravure anonyme). (Bibliothèque nationale).
2. La prise de Mons. Le duc de Chartres à gauche du Roi Louis XIV. 7 avril 1691. (Bibliothèque nationale).
3. Le Régent vers 1705. Gravure de Chereau d'après Santerre. (Bibliothèque nationale).
4. Illustration des **Amours Pastorales de Daphnis et de Chloé** dessinée et gravée par le Régent sous la maîtrise de Coypel. (Bibliothèque nationale).
5. Bataille et levée du siège de Turin. 7 septembre 1706. (Bibliothèque nationale).
6. Annonce publique de la paix de Radstadt, 1714. (Bibliothèque nationale).
7. Convoi et pompe funèbre de Louis XIV à St Denis. 9 septembre 1715. (Gravure anonyme). Bibliothèque nationale).
8. Le duc d'Orléans allant au Parlement pour être déclaré Régent de tout le royaume. 2 septembre 1715. (Bibliothèque nationale).
9. La Princesse Palatine en tenue de chasse, vers 1715. (Bibliothèque nationale).
10. Distribution de l'argent envoyé aux troupes par le Régent, 1716, (gravure anonyme). (Bibliothèque nationale).
11. La française en promenade. Caricature anglaise vers 1718. (Bibliothèque nationale).
12. Les sceaux des Conseils de Régence. 1717. (Bibliothèque nationale).
13. Le cardinal Dubois, vers 1721. Gravure de C. Roy d'après Rigaud. (Bibliothèque nationale).
14. Pièce satirique sur la mise en vente des actions des Compagnies, 1720. (Bibliothèque nationale).

15. La voiture des agioteurs. Gravure anonyme. 1720. (Bibliothèque nationale).
16. Fête champêtre aux environs de Paris vers 1720. Charles Nicolas Gerard. (Bibliothèque nationale).
17. Le Régent vers 1720. Gravure de Gautier-Dagoty d'après Santerre. (Bibliothèque nationale).
18. Lettre autographe du Régent au duc d'Aumont. (Bibliothèque nationale).
19. L'Hôtel de ville de Marseille et le port pendant la peste de 1720. (Bibliothèque nationale).
20. La rencontre de Louis XV et de l'infante d'Espagne à Bourg la Reine. 1722. (Bibliothèque nationale).
21. Pièce satirique sur le Duc de la Force, 12 janvier 1721. (Gravure anonyme).
22. Arrestation et emprisonnement de Cartouche, 1721. (Bibliothèque nationale).
23. Madame de Parabère en Pomone et le Régent en Vertumne peint par N. de Largillière, vers 1721. (Bibliothèque nationale).
24. Le Régent et Louis XV dans l'ancien cabinet du Grand Dauphin à Versailles, 1723. (Photo Giraudon).

TABLE DES CHAPITRES

	Avant-propos	
I.	Le couple étrange de Saint-Cloud (1674-1691)	1
II.	Le mariage forcé (1691-1692)	11
III.	La gloire est interdite (1692-1697)	18
IV.	Un fanfaron de crimes (1697-1706)	27
V.	La bataille de Turin (1706-1707)	40
VI.	Châteaux en Espagne (1707-1709)	46
VII.	La calomnie (1709-1711)	59
VIII.	L'épreuve (1711-1712)	68
IX.	Les caprices de la mort (1712-1714)	80
X.	Le testament (1714-1715)	87
XI.	« Vous allez voir un roi dans la tombe et un autre dans le berceau » (juillet-septembre 1715)	101
XII.	Le coup d'Etat (2-12 septembre 1715)	111
XIII.	Une révolution s'est accomplie (septembre-décembre 1715)	118
XIV.	Les fêtes galantes	129
XV.	La première Entente Cordiale (septembre 1715 - janvier 1717)	142
XVI.	De l'alliance russe à la question d'Espagne (janvier 1717 - janvier 1718)	155
XVII.	Le fils de l'apothicaire contre le fils du jardinier (janvier - août 1718)	164
XVIII.	Le réveil du Débonnaire (août-septembre 1718)	172
XIX.	Œdipe vainqueur (septembre-décembre 1718)	182
XX.	La guerre contre nature (décembre 1718 juin 1719)	190
XXI.	La mort du phalène (mars-juillet 1719)	197
XXII.	L'âge d'or (juillet 1719 - janvier 1720)	204
XXIII.	Le glas (janvier-avril 1720)	214
XXIV.	Le Dies irae (avril 1720 - mars 1721)	223

XXV. L'ange de la paix (mars-juillet 1721) 234
XXVI. L'enfant bien-aimé (juillet 1721 - mars 1722) 241
XXVII. Grandeur et misère... (mars 1722 - août 1723) 248
XXVIII. « Crois-tu qu'il y ait un Dieu ? » (août-décembre 1723) 261
Appendice 269
Principales sources 279
Arbre généalogique

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Jeanine Fricker

composé en calédonia corps 9
a été achevé d'imprimer
le 15 décembre 1960
sur les presses
de l'Imprimerie Savernoise
et relié en ses ateliers

Copyright 1938 Librairie Gallimard

La présente édition a été tirée
à 5 850 exemplaires
numérotés de 1 à 5 850

Elle comprend en outre
150 exemplaires numérotés de I à CL
destinés aux membres actifs du Club

Exemplaire n°

Le Club du meilleur livre, 3 rue de Grenelle, Paris.

CHACVN
CE DIABL
Le Diable Denaturé
Jan auve ma part
mes chers
Diable Vangeur
battre les gents

LOUIS XIII épouse ANNE D

LOUIS XIV épouse MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de PHILIPPE

Enfants légitimes
Louis, Dauphin (Monseigneur)

Louis, Duc de Bourgogne, épouse Marie-Adélaïde de Savoie.

- Duc de Bretagne
- 2e Duc de Bretagne
- LOUIS XV

Philippe V, Roi d'Espagne, épouse : 1° Marie-Louise de Savoie ; 2° Élisabeth Farnèse.

- Don Louis, Prince des Asturies, épouse Mlle de Montpensier
- Don Ferdinand
- Don Carlos
- Anne-Marie-Victoire
- Don Philippe

Charles, Duc de Berry, épouse Élisabeth d'Orléans

- Le Duc d'Alençon

Le Duc du Maine épouse Bénédicte de Bourbon-Condé

Enfan

Mlle de Nan
épous

- Le Duc de Bourbon (M. le Duc)

TRICHE, fille de PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

DI D'ESPAGNE.

imés de Mme de Montespan

adame la Duchesse)
c de Bourbon

Comte
arolais

Mlle
de Charolais

Mlle de Blois
épouse
Philippe
d'Orléans

Le Comte
de Toulouse

PHILIPPE D'ORLÉANS (MONSIEUR) épouse :
1° HENRIETTE D'ANGLETERRE
2° ÉLISABETH-CHARLOTTE DE BAVIÈRE, Princesse Palatine

Marie-Louise
épouse
Charles II,
Roi
d'Espagne

Anne-Marie
épouse
le Duc de Savoie

Marie-
Adélaïde
épouse
le Duc de
Bourgogne

LOUIS XV

Marie-
Louise
épouse
Philippe V
d'Espagne

Louis,
Duc de
Valois

Élisabeth-
Charlotte
épouse
le Duc
de Lorraine

PHILIPPE D'ORLÉANS, Régent, épouse Mlle de Blois, fille de Louis XIV

Élisabeth
d'Orléans,
épouse le
Duc de
Berry

Mlle de
Chartres,
abbesse
de Chelles

Mlle de
Valois
épouse
le Duc de
Modène

Louis,
Duc de
Chartres

Mlle de
Mont-
pensier,
épouse
Louis,
Prince des
Asturies

Mlle de
Beaujolais

2e Mlle de
Chartres,
épouse
le prince
de Conti

RANTA
ENT.
Nous faisons bon chan autre
Diable d'argent
Diable
Le Diable parle
Il y a bien trois
Seule au lieu
danan
Diable
Diable

NORTH CENTRAL COLLEGE
944.0340R5E
C001
LE REGENT PARIS
3 2611 00079522 5